JEANNE D'ARC [1]

V [2]

LA CONDAMNATION JEANNE D'ARC A ROUEN

I

Qu'un tel tribunal ait pu condamner une telle femme, voilà quatrième mystère.

Un cardinal et deux futurs cardinaux, onze évêques ou qui devinrent par la suite, dix abbés, plus de deux cents, on rrait dire plus de trois cents prêtres (3), docteurs, maîtres, és ou non, mitrés ou non, tous « clercs solennels, » selon langage satisfait, un corps illustre, révéré comme la lumière la chrétienté, l'Université de Paris, un autre corps considé-ble dans la province normande, le chapitre de Rouen, en un t une quantité extraordinairement imposante d'hommes

(1) *Copyright by* Gabriel Hanotaux.

(2) Voyez la *Revue* des 15 mai, 1er et 15 juin, et du 1er juillet.

(3) On ne peut préciser absolument le nombre des clercs qui ont condamné ne d'Arc. A Rouen, tant juges que consulteurs et assesseurs, y compris les bres du chapitre, le chiffre total atteint de 120 à 125. Il faut joindre les membres Université de Paris qui participèrent, « en très grand nombre, » aux délibéra- et conclusions des facultés et du corps en son entier. — Il ne m'a pas été le de déterminer le total exact. Mais il s'élève, probablement, beaucoup au- de cent cinquante. En 1414, au concile de Paris, la Faculté de théologie pte 73 représentans, docteurs et licenciés. En 1427, le chiffre des *régens* de seule faculté est de 34. Voyez Denifle et Chatelain, *Chartularium Universi- Parisiensis* (t. IV, p. 274, 468, 486, etc.).

d'Église, non suspects ou déconsidérés, mais, la plupart, de vie discrète et honorée, ont souscrit, de près ou de loin, à la sentence. Ils représentaient, à leur dire, « l'Église militante » et ils ont condamné Jeanne parce qu'elle déclarait entendre, directement, du ciel, la voix de « l'Église triomphante. »

Ils la jugèrent sans être juges (1); ils ont monté au tribunal, ils se sont portés à cette œuvre de plein cœur, d'une volonté libre, avec entrain et allégresse, quoi qu'ils en aient dit plus tard. Ils se sont prononcés sans hésitation et sans trouble (2). En présence de l'odieuse exécution, pas un d'eux n'a protesté. Ils n'ont changé, — et encore, — que quand le cours des choses eut changé et qu'ils avaient intérêt à le faire.

Sur l'heure, ils ont collaboré doctement et gravement à ce que leur chef, Cauchon, appelait un « beau procès, » un procès copieux, bien nourri d'informations, enquêtes, articles, considérans, sentences et qu'ils ont mis cinq mois à confectionner selon les règles de l'art; ils ont condamné cette Pucelle au fond et dans les formes, non pas une fois, mais deux, relaps de leur jugement, comme ils la disaient relapse de son crime. Chacun d'eux a été interrogé nommément, a dû se prononcer clairement et à voix haute sur le jugement principal et sur les incidens. Quelques-uns ont hésité, tous ont opiné. Et, quand le compendieux grimoire fut dûment libellé, registré, recopié à nombre d'exemplaires, pour que la postérité n'en ignorât, nul n'ajouta un codicille de timide réserve. Ils auraient dit plutôt, comme l'un d'eux, Loyseleur, s'adressant à Jeanne, à la suite du terrible combat de l'abjuration : « Jeanne, voilà une bonne journée! »

« Bonne journée, » « beau procès, » belle condamnation, ces gens graves ont jugé consciemment, voilà la vérité et voilà pourquoi le mystère de la condamnation est le plus obscur, le plus occulte, le plus divin des quatre mystères. La « formation, » la « mission, » l'« abandon, » se développent selon une

(1) Les causes de nullité du procès seront exposées dans le prochain article.

(2) Il y a, sur ce point, en dehors des faits mêmes du procès, le témoignage catégorique d'un homme indépendant, qui refusa de siéger, Nicolas de Houppeville : « En ce qui concerne la crainte et l'émotion sous l'empire desquelles les juges auraient fait le procès, il n'y croit pas; ils l'ont fait volontairement, notamment l'évêque de Beauvais qui, quand il revint de la mission où il était allé la chercher, en parlait joyeusement au Roi et au comte de Warwick. A son avis, juges et assesseurs y étaient, en grande majorité, de plein gré. » *Procès* (II, p. 325). — Ceux qui refusaient de siéger étaient simplement passibles d'une amende.

logique vivante dans leur incompréhensibilité; mais la « condamnation » apparaît isolée, sourcilleuse, sublime, parce qu'au sommet, il y a la mort. Tant de science et tant de titres coalisés pour cela; tant d'esprits magnifiques contre une seule âme et si simple; la justice contre Dieu, la loi contre la foi, trois cents hommes prêtres contre une seule femme sainte!

Il faut dire les choses comme elles sont, sans parti pris, en toute loyauté.

Ceux qui argumentent sur le procès ont recouru à divers procédés pour pallier une faute où tant et de telles responsabilités sont engagées.

Le plus simple et le plus commode a été de tout rejeter sur Cauchon. L'évêque, bouc émissaire. Les héritiers de Cauchon l'ont abandonné, lui et sa mémoire, devant le tribunal de réhabilitation; tout le monde a fait comme eux. Cauchon, traître, vendu, perfide, excommunié (1), âme basse et diabolique, tire à lui le mal, dégrevant les autres de tout ce dont il se charge. Ainsi, le crime commun se noie dans l'erreur individuelle; la petite lumière tremblante qui éclairait chacun des juges se perd dans l'auréole sacrilège du grand Responsable.

Et pourtant, cet évêque n'était pas seul dans les chambres du château où on harcelait la pauvre fille; il n'était pas seul sur l'échafaud d'où on surveillait le bûcher; d'autres prêtres siégeaient auprès de lui, travaillaient avec lui, montraient la victime du doigt. De près et de loin, des diocèses environnans, de Paris, les concours s'offraient; des approbations, des acclamations s'élevaient, non forcées, certes, mais chaleureuses, cordiales, volontaires. Cauchon, *primus inter pares*, ne se distingue de cette foule que parce qu'il est le chef. On le reconnaissait homme de forte activité et de grand entendement; six mois après la mort de Jeanne, le pape Eugène IV, le transférant au siège épiscopal de Lisieux (29 janvier 1432), loue « la bonne odeur de sa renommée » et l'encourage « à la répandre encore plus loin par ses actes si louables : » *Vade ac bonæ famæ tuæ odor ex laudabilibus actibus tuis latius diffundatur* (2). Politique

(1) L'évêque Cauchon fut excommunié ultérieurement, au Concile de Bâle, pour avoir été de ceux qui refusaient de payer les annates; cela n'a aucun rapport avec le procès de Jeanne d'Arc. Cauchon ne tint aucun compte de l'excommunication.

(2) Registres d'Eugène IV, n° 306, fol. 120 et suiv.; cité par Père Denifle et E. Chatelain, *Mémoires Société d'Histoire de Paris*, tome XXIV (1897), p. 14.

sage et avisé, s'étant fait une idée de la relativité des choses et ne cherchant qu'à s'employer, avec zèle, aux besognes utiles.

Un autre système consiste à tout rejeter sur les Anglais. On ne peut nier, certes, qu'ils aient eu soif de cette condamnation; maîtres du corps de Jeanne, ils l'ont, par un calcul raffiné, déféré au tribunal ecclésiastique, et n'ont laissé à celui-ci aucun repos tant que le jugement ne fut pas rendu. Ce jugement, qui la livrait au bras séculier, les Anglais l'ont exécuté par la main du bourreau à leurs ordres. Le cardinal Winchester, chef du grand conseil anglais, était là. Il a fait jeter les cendres à la rivière, pensant qu'ainsi tout était fini et que leur conscience serait lavée de cette horreur... Les Anglais sont donc les seuls responsables, les vrais coupables. Que la malédiction retombe sur l'Angleterre!

Et, pourtant, ce sont des clercs qui ont siégé, des clercs français, sauf quelques rares anglais. Les Anglais avaient bien compris que, s'ils exécutaient leur prisonnière, ce meurtre, contraire aux lois de la guerre, n'eût été qu'une violence toute nue, une vengeance piteuse, honteuse et sans portée. La guerre en fait bien d'autres; et, là même, à Rouen, dans le même temps, des soldats qui défendaient aussi la France, leur patrie, furent massacrés par centaines, et on ne connaît pas leurs noms. Ces torrens de sang qui ont coulé pour la même cause, sur cette même place du Vieux-Marché, le soleil les a séchés, la pluie les a emportés, la mémoire les a oubliés.

Tandis que, d'avoir imaginé le jugement selon les formes ecclésiastiques, d'avoir trouvé des hommes pour inculper, en Jeanne, l'« hérétique, » la « schismatique, » la « menteuse, » la « sorcière, » apposer ce sceau à leur haine et muer leur vengeance en œuvre pie, voilà qui était combiné et digne de ce grand politique qui avait tremblé, — Bedford. Il ne leur suffisait pas de tuer le corps, ils voulaient atteindre l'âme. Et, pour cela, il leur fallait des clercs. Nul besoin de les chercher; ceux-ci se présentaient en foule, de Normandie, de Bourgogne et de France, sans les faire venir d'Angleterre. En fait, il y a eu complicité des deux partis, et le martyre en son entier, corps et âme, pèse sur tous deux. Mais les Anglais peuvent dire et ils n'ont pas manqué de dire: « Nous étions des ennemis, vous étiez des compatriotes; vous fûtes les juges, si nous fûmes les bourreaux. »

Autre biais: un tribunal ecclésiastique a condamné Jeanne d'Arc; mais ce tribunal n'était pas qualifié. Deux ou trois cents prêtres normands et parisiens se sont égarés, voilà tout. Ces gens étaient doctes et graves, mais non autorisés et dignes. Deux cents, trois cents ont péché; il reste l'Église, les prélats, les cardinaux, le Concile, le Pape. Précisément, Jeanne en a appelé au Concile et au Pape : son appel n'a pas été entendu ; il a été étouffé par le tribunal conscient et criminel, cumulant ce grief sur tant d'autres. Ah ! si l'Église et le Pape avaient su !...

C'est vrai ; l'appel au Pape a été omis, négligé, — quoique inscrit au registre, ne l'oublions pas. Il se produisit bien tard pour être entendu à Rome. L'Église, en tant que corps catholique, ne siégeait pas parmi ces prêtres et ces prélats. Mais est-il exact que Rome n'eût rien pu faire, qu'elle ait tout ignoré? Avant l'appel, Rome n'eût-elle pas pu intervenir? Ce tribunal ecclésiastique n'opérait pas au fond d'une cave : les séances étaient connues ; toute une ville était agitée d'une angoisse de curiosité et d'horreur dont la clameur retentissait au loin (1). Plus d'un docteur, au cours du procès, émit l'opinion que, dans ces affaires douteuses, il convenait de recourir à Rome.

L'Église est une hiérarchie ; et, dans cette hiérarchie, qui a le pouvoir a le devoir. Or, il y avait là, tout près, le chef consacré de l'évêque de Beauvais, son métropolitain, l'archevêque de Reims, Regnault de Chartres, chancelier de Charles VII. Il n'a pas ignoré l'affaire, pourquoi ne l'a-t-il pas évoquée? Au cours des interrogatoires, Cauchon a cité, plusieurs fois, le nom de l'archevêque ; il a proposé de le faire venir : Regnault de Chartres s'est abstenu et il s'est tu (2).

L'Église de France avait manifesté, par ses voix les plus

(1) Voir les dépositions des Rouennais, notamment de Pierre Cusquel dans *Procès* (II, 306 et III, 179).

(2) On n'aura pas le dernier mot sur les principales circonstances de l'histoire de Jeanne d'Arc, tant qu'on n'aura pas élucidé le rôle de Regnault de Chartres. Outre les faits notoires, il y a deux indications décisives : 1° par sa mère Blanche de Nesle, il était le demi-frère de Guillaume de Flavy qui laissa prendre Jeanne à Compiègne; 2° il était le métropolitain de Cauchon. — Dès 1415, au Concile de Constance, où il fit partie d'une ambassade envoyée par la Cour de France, il passait pour « bourguignon, » parmi ses confrères « armagnacs. » On l'opposait, déjà, à Pierre de Versailles et à J. Gerson, qui furent les principaux soutiens de Jeanne d'Arc. (Voyez N. Valois, *le Grand Schisme*, t. IV, p. 276 n.). Il y avait donc, là, d'anciennes dispositions qui suffiraient à expliquer la politique plus que suspecte de ce prélat, dans l'entourage de Charles VII. — Je donnerai, ultérieurement, une notice plus complète sur ce personnage.

hautes, une adhésion spontanée à la cause de l'héroïne. Gerson, Coëtquis, d'Harcourt, Pierre de Versailles, Jacques Gelu, les docteurs et les prélats s'étaient prononcés. On avait prêché au nom de Jeanne ; on avait laissé ériger des images sur les autels. On savait ce qui se passait à Rouen : personne ne se leva, personne ne protesta. Tous imitèrent le silence de la Cour : ils se turent.

Et Rome même, Rome a-t-elle ignoré ? Le Saint-Siège se tenait, par ailleurs, exactement au courant de ce qui se passait en France. On recevait constamment, à Rome, des courriers venant de Paris, de Rouen, d'Arras, de Cambrai, et des régions avoisinantes qui, ayant vu passer Jeanne, depuis qu'elle était prisonnière, retentissaient de son nom, de ses victoires et de son malheur.

Ces pays, ces populations n'étaient pas, tant s'en faut, sans communications avec Rome (1). Pour faire le voyage de Rouen à Rome, il ne fallait pas un mois (2). Jeanne fut prisonnière un an ; le procès dura cinq mois. Quand Rome le voulait, elle savait faire connaître sa volonté sur des faits ecclésiastiques et politiques, de moindre importance, même sans en être priée (3).

Rome a reçu, pendant que le procès durait, des émissaires nombreux et, tout au moins, une ambassade de la part de la Cour de France (4). Rome n'est pas beaucoup plus éloignée que

(1) Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir l'important ouvrage du Père Denifle : *La Désolation des Églises de France pendant la guerre de Cent ans*, 1897. Notamment, pour l'époque de Charles VII, le tome Ier. C'est un recueil des communications entre la France et la Cour de Rome au sujet des affaires temporelles ecclésiastiques. Correspondance touffue et, pour des faits d'importance, souvent bien médiocre.

(2) La nouvelle officielle de la mort de Grégoire XI fut apportée à Charles V en dix-huit jours. Elle était parvenue à Avignon en quatre jours. Voyez Valois, *Grand Schisme* (t. I, p. 88). — Une lettre annonçant la victoire de Baugé, écrite fin mars, est reçue à Venise le 18 avril. — En 1421, un courrier vient de Bruges à Venise en dix-sept jours et même (août 1426) cette distance est franchie en treize jours, vitesse, d'ailleurs, exceptionnelle. — Le délai normal des communications, de Paris à Rome, paraît être de vingt jours environ.

(3) En 1427, quand le comte de Clermont procède à l'arrestation arbitraire de Martin Gouge, chancelier du royaume et évêque de Clermont, le Pape écrit au comte de Clermont, à la duchesse de Bourbon, au nonce, au Roi, et il obtient satisfaction. En moins de cinq mois, aller et retour, après une très laborieuse négociation, l'affaire est arrangée et Martin Gouge remis en liberté (avril-septembre, 1427). Beaucourt (II, p. 149).

(4) Ce fait considérable a passé jusqu'ici inaperçu, quoiqu'il soit mentionné incidemment par Beaucourt (II, p. 469) et par N. Valois, *Pragmatique Sanction* (p. LVII); voyez aussi Denifle et Chatelain, *Chartular. Univers. Paris.* (t. IV, p. 487).

Gênes où l'on savait, que Milan où l'on savait, que Venise où l'on savait. Des Italiens entouraient Jeanne d'Arc à Compiègne; un prélat italien prit part au procès. Auprès du pape Martin V, un clerc français avait noté les exploits de Jeanne à Orléans, quelques semaines après que le siège fut levé. Martin V mourait, il est vrai, le 20 février 1431; mais le Saint-Siège ne fut vacant que treize jours. Eugène IV, Vénitien, lui succéda le 3 mars. Il est invraisemblable que Rome ait ignoré. Rome s'est tue.

La vérité est que toute l'époque fut complice de la condamnation. Tous, et surtout les clercs, puisqu'elle fut l'œuvre d'un tribunal ecclésiastique. Les uns errèrent par l'acte et la parole; les autres par l'abstention et le silence, *et nutu*. Le véritable mystère est là; il faut l'accepter dans toute son ampleur.

Qu'un fait aussi considérable en son temps, et pour tous les temps, ait été comme omis et inaperçu aux yeux de ceux qui avaient qualité pour voir et pour agir, le nœud du débat est là. On peut appliquer, à la chrétienté de ce temps, le mot d'un pape du XVI[e] siècle, à propos de la Réforme : « En vérité, nous avons tous péché ! »

Voilà donc, en présence des sages et des puissans du siècle conjurés contre elle, la pauvre fille enfermée dans la tour « devers les champs, » au château de Philippe-Auguste, à Rouen.

Arrachée soudain à l'enivrement du plein air, au tumulte des camps, à la joie du commandement et des batailles, à peine guérie des suites du saut de Beaurevoir, livrée à ceux qu'elle appréhende le plus sur la terre, les Anglais, la voilà au fond du cachot obscur, enfermée peut-être, d'abord, dans une cage de fer, puis enchaînée par le pied à la muraille, étendue sur un

Eugène IV notifia son élection à Charles VII par une lettre datée du 12 mars 1431. C'est en réponse que Charles VII envoya, à Rome, l'ambassade dont était membre Jean Jouvenel des Ursins. Jean Jouvenel était de retour en France le 21 août 1431, date à laquelle il se fait payer de ses débours et services. Le voyage a donc dû se faire, aller et retour, très rapidement. Il est probable que l'ambassade partit pour Rome *dans les premiers jours d'avril* et arriva à Rome *dans les premiers jours de mai*. Comment supposer que l'on n'ait pas parlé du procès de Jeanne d'Arc, à moins d'admettre qu'on *n'ait pas voulu en parler*. — Jean Jouvenel des Ursins, après avoir été le successeur de Cauchon au siège de Beauvais, présida, comme archevêque de Reims, au procès de réhabilitation. Mais, on a remarqué que, dans sa harangue aux États de Blois, il ne fait pas allusion à la Pucelle parmi ceux à qui on était redevable du salut du royaume.

lit, immobile, les yeux ouverts. Elle est seule, sans un conseil, sans un appui terrestre, sans un prêtre, privée des sacremens, toute mince petite fille, obsédée par ces cinq Anglais, ces *houcepailliers*, qui, le blasphème et l'injure à la bouche, ne la quittent ni jour ni nuit.

Là, pendant près de deux mois (fin décembre 1430-23 février 1431), avant de voir âme qui vive, sauf ses gardiens, elle réfléchit, elle écoute. Elle écoute au dedans d'elle-même; elle écoute ses voix qui, maintenant, ne la quittent plus.

A la suivre, au cours de ses interrogatoires, on voit bien qu'elle a arrêté une ligne de conduite: elle veut vivre, elle espère et elle attend. Son optimisme essentiel ne l'abandonne pas. Elle a laissé derrière elle des semences de fidélité et d'héroïsme; elle calcule, elle suppute le temps nécessaire, les chances. Sa mission n'est pas accomplie; donc l'heure de la délivrance sonnera. Les voix le lui répètent chaque jour; elles ne mentent pas: elles ne lui ont jamais menti.

Elle luttera. Elle vivra. A ce dessein, elle consacre toutes ses forces, tout son courage, toute sa clairvoyance, toute sa présence d'esprit. Elle ne se laissera pas surprendre; elle sera vigilante au sujet des deux choses qui lui tiennent le plus à cœur, sa virginité et sa vie, puisqu'elles sont les instrumens de sa mission. Il faut, qu'en cas d'alerte, elle soit pure toujours et prête tout de suite. D'où la nécessité capitale de ne pas quitter l'habit d'homme qui est sa sauvegarde et le symbole vivant, pour elle et pour les autres, de ce qu'elle est et veut être.

Sa mission : elle vivra pour cela, mais elle sacrifiera tout à cela, même la vie. Elle est venue « pour sauver le royaume de France, » et elle est venue « de par Dieu: » ce sont les deux points intangibles: la mission et l'inspiration. De cette double affirmation qui est sa forteresse, rien ne l'arrachera, ni séduction, ni crainte.

Or, c'est justement sur ces deux points que va porter l'effort des juges: abolir la mission, nier l'inspiration; établir qu'elle n'a pas été envoyée « par Dieu » vers « le Roi; » redresser la croyance populaire que ses sortilèges ont faussée; lui arracher cet aveu, ce double aveu.

Si l'on n'obtient pas ce résultat, le procès est manqué: autant la faire périr tout de suite. Si elle n'annihile pas, elle-même, le secours prestigieux que son intervention a apporté à

la dynastie des Valois et à l'indépendance française, l'affaire est perdue; la combinaison échoue.

La ruse et le courage sont aux prises. « Jamais, dit Thomas de Quincey, depuis la création de la terre, il n'y eut un procès comme celui-ci, si on l'exposait dans toute la beauté de la défense et dans toute la diabolique horreur de l'attaque. »

Du fond de sa prison, Jeanne a deviné le plan de ses adversaires; elle le connaît, elle le *voit*. Son plan à elle est arrêté par contre.

Elle combattra pied à pied, avec ténacité, avec bonne humeur, avec confiance. Belle et dernière bataille; défense énergique et superbe, *responsio superba*, selon le cri que l'émotion et la surprise arrachent à l'annotateur du grimoire.

Tout se passa comme elle l'avait prévu, le caractère des interrogatoires et des réponses va l'établir. Suprême passe d'armes, d'où la noble fille sortit victorieuse.

Certainement, l'espoir qu'elle eut d'une délivrance la soutint longtemps. En fait, ses amis, La Hire, Dunois, Xaintrailles ne l'oublièrent pas. La Hire tenait garnison à Louviers, ville située à sept lieues de Rouen, et de là, il gêna beaucoup les Anglais; mais, avec sa faible troupe de 500 hommes, il n'était pas en force pour un coup de main (1). Dunois se rendit secrètement « ès pays de par delà la rivière Seine, » il arriva jusqu'au pont de Meulan. Mais on ne sait ce qu'il fit au delà et s'il fit quelque chose. Xaintrailles préparait, à Beauvais, cette campagne où il se faisait accompagner par le petit berger du Gévaudan, dont on ne sait qu'une chose, une tentative sur la ville d'Eu, en juin 1431 (2), et qui échoua, aux environs de Gournay, dans les premiers jours d'août. (*Procès*, V, 169 et suiv.) Jeanne suivait ces efforts, malheureusement bien isolés et dispersés, du fond de la tour du château de Bouvreuil, comme elle avait suivi et *vu*, du fond de la tour du château de Beaurevoir, les alternatives du siège de Compiègne.

Quant au Roi, dont la pensée ne la quittait pas, il était retourné vers ces châteaux de la Loire où elle avait tant souffert (3).

(1) Voyez, sur l'émotion que la présence de La Hire à Louviers causait aux Anglais pendant tout le procès de Jeanne d'Arc, Beaurepaire, *Recherches sur le Procès* (p. 28).

(2) Sur la prise d'Eu, voyez Germain Lefèvre-Pontalis dans *Biblioth. École des Chartes*, 1894 (p. 262, n.).

(3) En avril 1430, à la veille de la prise de Jeanne d'Arc, Charles VII est à

C'est Regnault de Chartres qu'on envoya « outre Seine » avec le maréchal de Boussac. Elle comprit enfin quel était le vrai sens du mot « délivrance, » tant répété par les voix, — à savoir que la délivrance serait la mort (1).

Alors, elle prit son parti vivement et bravement; elle rompit, en elle, les derniers liens qui l'attachaient à la terre et prononça, devant les juges, le clair et loyal : « J'aime mieux mourir. » Si elle proféra aussi le cri de tous les sacrifiés : « Mon Dieu, mon Dieu, vous m'avez abandonnée, » seuls, les murs de la prison le surent.

Jargeau. Le 5 juin, secoué par les événemens de Compiègne, il annonce aux habitans de Reims qu'ils auront bientôt de ses nouvelles qui les réconforteront. Il montre, alors, une réelle activité. Le 18 juillet, il renouvelle ses promesses et s'avance jusqu'à Gien. Mais il passe août et septembre, sans bouger, à Sens. C'est le moment où Jeanne est enfermée à Beaurevoir, Finalement, Charles VII laisse ses lieutenans se débrouiller et il s'en retourne vers la Loire. Il est à Montargis en novembre. Il revient à Gien, à Jargeau. Il y eut, alors, une délibération pour savoir quel parti prendrait le Roi : il est question, le 18 novembre, d'un voyage de celui-ci *outre Seine*. Mais il y renonce définitivement. C'est le moment précis où Jeanne est livrée aux Anglais (le Crotoy, 21 novembre). Le maréchal de Boussac est nommé lieutenant général des forces au delà des rivières de Seine, Marne et Somme. Charles VII regagne Chinon où il se trouvait à la Noël de 1430, au moment où Jeanne arrive à Rouen. — Pendant le procès, on trouve le Roi à Saumur, dans la première quinzaine de mars; de là, en avril, à Poitiers et à Chinon en mai. Dans ces deux dernières villes, tout lui rappelait le souvenir de Jeanne. A Poitiers, le 23 mars, on fait arrêter le frère Richard qui se livrait à des prédications peu agréables. Peut-être parlait-il de Jeanne d'Arc, de façon à émouvoir les populations; le Roi étant là, on le fit taire. (Voyez document publié par Siméon Luce, dans *Revue Bleue*, 1892 (p. 201). Juste le 30 mai, Charles VII date, de Chinon, une lettre adressée aux gens de Reims (probablement rédigée par Regnault de Chartres), où il fait le plus grand éloge de Barbazan, « le seigneur de Barbazan qu'on nomme le chevalier sans reproche. » (Sur tous ces faits et ces dates, voyez Beaucourt, *Charles VII*, t. II, p. 278-280.) A Chinon, Charles VII n'oublie que la Pucelle à qui il doit son royaume. — Dès cette époque, les négociations étaient très actives avec le Duc de Bourgogne pour la reprise des trêves en attendant la paix. Philippe le Bon fait au Roi des ouvertures directes, à partir d'octobre 1430, aussitôt après l'échec de Compiègne. Ces négociations durèrent pendant tout l'hiver. *Au mois d'avril 1431*, au moment où le procès de Jeanne d'Arc est encore en délibéré, une ambassade bourguignonne, ayant à sa tête Jean de La Trémoille, vient trouver le Roi à Chinon; elle repart aussitôt auprès du Duc de Bourgogne et le rejoint pendant le cours du mois de mai. On eût pu tenter quelque chose de ce côté, sinon auprès des Anglais, du moins près de Cauchon, près de Louis de Luxembourg, créatures du duc. Rien n'est signalé.

(1) Voici ses paroles, à ce sujet, dans la séance du 13 mars : « Sainte Catherine m'a dit que j'aurais secours. Je ne sais si ce sera d'être délivrée de prison ou si, quand je serai en jugement, il viendra quelque trouble par le moyen duquel je pourrai être délivrée. Le secours me viendra, je pense, de l'une ou de l'autre manière. Au surplus, mes voix me disent que je serai délivrée par une grande victoire, et elles ajoutent : Prends tout en gré; ne te chaille de ton martyre; tu viendras finalement au paradis. » — C'est probablement à cette date que la seconde interprétation prévalut dans son esprit.

Terrible chose humaine que de pareilles secousses d'âme dans une âme de vingt ans ! Avoir été ce qu'elle avait été, l'ange, la messagère, le porte-étendard et le porte-couronne, avoir parcouru le chemin qui mène de Vaucouleurs à Chinon et de Chinon à Reims, avoir eu l'espérance d'une longue vie honorée (comme le prouve le bail qu'elle avait fait d'une maison à Orléans pour cinquante ans), et venir, à Rouen, pour accepter la mort.

Les juges vont se mettre à trois cents pour déraciner cette vie splendide et florissante. Qu'ils lisent dans leurs livres : elle lit dans celui « où il y en a plus que dans tous les autres. » C'est elle qui dira la sagesse, la vérité, la justice, en face de ces hommes sages, doctes et justes, en face de ce tribunal couvert de diplômes et d'hermines, qui prétend savoir et qui ne sait pas savoir. C'est donc elle qui sera la lumière, lumière qui ne s'éteindra jamais !

Par le procès, par la lutte, par la condamnation, Jeanne est essentiellement surhumaine, c'est-à-dire qu'elle s'est donnée à la survie, à l'exaltation de l'humanité, en face de ces gens qui se confinaient aux besognes basses et éphémères : c'est le contraste de cette grandeur et de cette petitesse, le mystère humain et surhumain, qu'il faut essayer de définir et d'approcher.

II

Du moment où Jeanne fut entre les mains de Jean de Luxembourg, tout le monde comprit qu'elle n'échapperait pas aux Anglais. Pourtant, Luxembourg était un très grand seigneur (1); le Duc de Bourgogne, son suzerain et son chef, une manière de Roi. D'après les usages du temps, Philippe le Bon eût pu la réclamer, sauf à payer une rançon et à la garder; mais il préféra la laisser entre les mains de Jean de Luxembourg. On tenait un gage précieux qui pouvait servir le cas échéant, en

(1) Jean de Luxembourg, de la famille des comtes de Ligny (P. Anselme, t. III, p. 721 et suiv.), sire de Beaurevoir, a reçu de Charles VI le comté de Guise, confisqué sur la maison d'Anjou. Il est, depuis 1422, le commandant en chef des troupes bourguignonnes dans toute la Picardie. Ses mérites militaires, son activité infatigable, son autorité, la violence de ses appétits et sa rapacité en font un des personnages les plus considérables de l'époque. Avec son frère, Louis de Luxembourg (voyez ci-dessous), il rêvait de tailler à sa famille une principauté indépendante dans la région de l'Oise et de l'Escaut.

vue de projets politiques auxquels on n'avait pas encore renoncé (1).

On se contenta donc, d'abord, de mettre Jeanne à l'abri. On fit la sourde oreille aux premières propositions qui vinrent de Paris, de Rouen. Plus tard, l'évêque de Beauvais, Cauchon, vint au camp de Compiègne. Il insista, auprès de Jean de Luxembourg, en présence du Duc de Bourgogne et de son chancelier Rollin, pour que la Pucelle lui fût remise. Mais, on l'éconduisit. Ce ne sont pas de ces choses qui se décident à l'esbrouffe. (*Procès*, I, p. 14, 15; IV, 263; V, 194.)

Jeanne fut enfermée, d'abord, dans le château de Beaulieu-le-Comte ou Beaulieu-les-Fontaines, non loin de Compiègne, où il y avait un donjon de cinquante mètres de hauteur. Peu s'en fallut qu'elle ne s'évadât. Jean de Luxembourg, pour plus de sûreté, la fit mener au château où il faisait sa résidence, sur la frontière de la Picardie et du Cambrésis, en pleine domination bourguignonne, à Beaurevoir.

... Beaurevoir! ce sont les souvenirs les plus lointains de mon enfance. J'ai vu les restes d'une muraille épaisse, dernier vestige du donjon formidable où Jeanne passa de longs mois. Combien de fois, à la clarté d'un lumignon, me suis-je aventuré dans les souterrains en arceaux d'ogive où la vie terrifiée de nos pères est comme tremblante encore. Le nom de la Pucelle reste dans les mémoires; sa légende est partout. De la longue histoire tragique de ces pays, jadis couverts de forêts et où les mœurs restent énergiques et résistantes, c'est le seul souvenir précis qui demeure. Pour ces cœurs patriotes, martelés par le travail séculaire de la frontière, la figure de Jeanne est celle de la patrie. On raconte, qu'après sa chute, elle se traîna, les reins brisés, jusqu'à une tour de guette, assez éloignée du château, et qui a gardé le nom de Follemprise...

A Beaurevoir, Jeanne fut reçue par les « dames » de la famille de Jean de Luxembourg. La femme de Jean de Luxembourg, Jeanne de Béthune, avait des tendances françaises; sa tante, Jeanne de Luxembourg, une vieille demoiselle, propre

(1) Le Duc de Bourgogne mettait en demeure, dans des termes péremptoires, le gouvernement anglais de faire les sacrifices nécessaires pour venir à bout des affaires de France, aussitôt après l'échec de Compiègne. Évidemment il se ménage une retraite ou un moyen de pression : « Et, au regard de moy, de ma part, je vous en avise et averti et votre Conseil, pour ma décharge et acquit. » Voyez les pièces publiées dans Stevenson. *Letters and Papers...* (vol. II, part I, p. 165).

sœur de l'illustre saint, Pierre de Luxembourg, était la marraine de Charles VII ; elle pouvait servir d'intermédiaire à une négociation que les adversaires de Jeanne crurent déjà commencée de la part du roi de France. Il semble qu'il y ait eu un moment d'espoir.

Jean de Luxembourg continuait à assiéger Compiègne ; en cas de succès, la Pucelle était un gage pour traiter de l'un ou de l'autre côté. On ne peut expliquer autrement le long délai (six mois environ) pendant lequel on tint en suspens la décision (1), puisque, dès le début, l'Angleterre offrit, par l'intermédiaire de Cauchon, la somme qui fut, à la fin, le prix d'achat de la Pucelle : 10 000 livres, une rançon royale. Cette somme devait tenter des seigneurs toujours besogneux ; mais la politique avait la première place dans les Conseils.

Jean de Luxembourg, après avoir laissé s'établir, entre les « dames » du château et la prisonnière, une intimité assez douce pour que la Pucelle en ait témoigné avec émotion au procès, ne fit connaître son intention de la livrer qu'au moment où le siège de Compiègne tournait mal. C'est alors que Jeanne tenta de s'échapper ; elle sent que le sort de Compiègne se décide ; et qu'elle sera livrée aux Anglais : « J'aimasse mieux mourir que d'estre mise en la main des Anglais, » dit-elle. (*Procès*, I, 150-152.) Elle se recommande à Dieu, et, se laissant pendre à quelques hardes, se jette par une fenêtre ; on la ramasse à demi morte dans le fossé. La tante de Luxembourg quitte le château et s'en va mourir à Boulogne-sur-Mer (2).

La possession de la Pucelle n'a plus d'intérêt pour le soldat borgne. Conformément à son brutal blason (représentant un chameau pliant sous la charge, avec la devise : « A l'impossible nul n'est tenu »), furieux de son échec, tenté par la rançon royale, il cède la prisonnière. Jeanne est traînée de château en

(1) « Le roy d'Angleterre et son conseil, craignant que la Pucelle eschappât en payant rançon ou autrement, fist toute diligence de la recouvrer. Et, à ceste fin, envoya plusieurs fois vers ledit Duc de Bourgoingne et ledit Jehan de Luxembourg ; à quoi icelluy de Luxembourg ne voulloit entendre et ne la voulloit bailler à nulle fin. » (*Procès*, IV, 262.) — La somme de 10 000 livres tournois fut votée spécialement, à la réquisition du gouvernement anglais, par les États Généraux de Normandie.

(2) Le siège de Compiègne fut levé le 25 octobre ; Jeanne de Luxembourg fut transportée à Boulogne-sur-Mer ; elle y mourut, le 13 novembre 1430. Le marché livrant Jeanne aux Anglais est probablement de fin octobre ou début de novembre. Vallet de Viriville, *Charles VII* (II, 175-180).

château jusqu'à la forteresse du Crotoy, où elle est mise aux mains d'une escorte anglaise (21 novembre).

Du Crotoy, par Saint-Valéry, Eu, Dieppe, Arques et Longueville, elle est amenée à Rouen ; elle y arrive dans les derniers jours de décembre pour les fêtes de la Noël. Elle est retenue aux portes de la ville et on l'enferme dans la formidable forteresse bâtie par Philippe-Auguste, pour défendre Rouen contre les Anglais, le château de Bouvreuil (1).

Pour les Anglais, la prise de Jeanne d'Arc n'était pas seulement un succès national ; c'était une justification religieuse et morale, indispensable au gouvernement et aux hommes qui détenaient alors le pouvoir.

L'Angleterre, depuis la déchéance d'Édouard II et l'avènement de la maison de Lancastre, était aux mains d'une oligarchie. Cette oligarchie avait fait la révolution en vertu d'un système politique se résumant en ces deux termes : répression des révoltes religieuses et sociales à l'intérieur, guerre à la France au dehors.

La prospérité du pays, vers le milieu du siècle précédent, avait développé l'esprit d'indépendance et de turbulence du peuple. Wyclef avait ébranlé le respect traditionnel de l'Angleterre pour l'Église romaine; les excès d'une aristocratie ecclésiastique, d'origine trop souvent étrangère, avaient provoqué des mécontentemens que Wyclef orienta vers une première « réforme ». En remettant, à chacun des fidèles, une part de « l'autorité, » en reliant chaque chrétien directement à Dieu, en affectant un ton de raillerie à l'égard des puissances établies, et même de la Papauté, « il renversait, par la base, tout l'édifice du clergé médiateur, que l'Église du Moyen Age avait construit (2). » Wyclef, après avoir produit, en Angleterre, une secousse sans précédent, mourut paisiblement en 1384. Il avait eu le temps d'assister à la révolte des paysans de 1381, comme, plus tard, Luther assista aux premières secousses sociales en Allemagne.

La « révolte des paysans » est un mouvement révolutionnaire,

(1) Pour tout ce qui concerne Jeanne d'Arc en Normandie, il est indispensable de se reporter au bel ouvrage de M. Sarrazin, *Jeanne d'Arc et la Normandie au XVe siècle*, Rouen, 1896, in-4°.

(2) Green, *Histoire du peuple anglais*, traduction Monod (t. I, p. 27).

beaucoup plus qu'une jacquerie (1). Le peuple s'insurgea, comme sur un coup de sifflet, contre une aristocratie violente, rapace et absentéiste. L'ordre féodal fut attaqué. Les paysans marchèrent en masse, notamment dans les comtés du Sud, mais ils n'étaient pas seuls : les artisans et les bourgeois marchaient avec eux. Wat Tyler, le Tuilier, vétéran des guerres de France, était un des chefs de l'insurrection. « Jack le Meunier » chantait : « Nous avons la force et le bon droit; nous avons adresse et volonté; que la force aide le droit : ainsi notre moulin tournera bien. » On répétait le fameux refrain :

Quand Adam bêchait et Ève filait,
Où donc était le gentilhomme ?

Toute l'aristocratie trembla. Richard II n'apaisa l'insurrection qu'en lui faisant des concessions et en allant vers elle.

L'insurrection des paysans, l'hérésie des Lollards furent les événemens qui provoquèrent, directement ou indirectement, l'avènement de la dynastie des Lancastre. Richard II fut débordé. L'aristocratie lui reprochait son esprit inconsistant et ses tendances françaises. Elle réclamait une politique plus énergique au dedans et au dehors. En fait, elle avait soif de vengeance, de sécurité et d'action.

Un homme hardi se leva dans la famille royale, fit glisser du trône le roi Richard, avec des égards infinis, et, non sans remords pathétiques, prit sa place.

Le coup réussit, grâce au concours dévoué de l'aristocratie : mais il n'en parut pas moins odieux. Le Roi et le peuple étaient victimes en même temps. La nouvelle famille régnante se trouvait, par son succès même, condamnée au succès, ne pouvant avoir d'autre ressource ni d'autre justification. Image de cette aristocratie brutale et sanguinaire qui l'avait portée au pouvoir, elle sentait peser sur elle la malédiction de l'évêque de Carlisle : « Si vous couronnez le nouveau roi, écoutez ma prophétie : le sang des Anglais engraissera la terre et les siècles futurs gémiront pour cet acte indigne; dans ce royaume, séjour de la paix, les guerres tumultueuses mettront aux prises alliés contre alliés et parens contre parens; le désordre, l'horreur, la terreur, la révolte habiteront ici et cette terre sera nommée le

(1) Voyez l'ouvrage de MM. André Reville et Petit-Dutaillis, *le Soulèvement des travailleurs d'Angleterre, en 1381*. Paris, 1898, in-8.

champ de Golgotha et des crânes des morts... Le malheur est à venir; les enfans encore à naître sentiront ce jour-ci les blesser comme des épines (1). » La mort de Jeanne d'Arc marque l'époque où cette terrible prophétie va se réaliser.

Henri IV et Henri V exécutèrent, point par point, le programme que la complicité des grands leur avait tracé. D'abord, ils rétablirent l'ordre à l'intérieur. Henri IV promulgua les « Ordonnances des Hérétiques, » « la première loi sanguinaire de persécution religieuse qui ait souillé la législation anglaise. » On se mit à brûler les gens d'opinion suspecte. Un seul exemple: lord Cobham avait protégé les Wyclefistes ou Lollards; cependant, Henri IV l'avait toujours ménagé. Henri V fit saisir le lord malgré son rang, malgré l'amitié qui les avait unis : on le suspendit vivant au-dessus d'un feu qui brûlait lentement jusqu'à ce que mort s'ensuivit (2). Le bûcher devint un instrument de règne.

Mais, le même Henri V, en exécutant le second point du programme : guerre à la France, sut donner, à la réaction féodale et religieuse lancastrienne, la consécration de la victoire. Azincourt fut l'apogée de la dynastie; et le meurtre des deux mille prisonniers français, ordonné froidement, fut la barbare rançon de son avènement.

Henri V meurt. Durant la longue minorité de l'enfant Henri VI, l'Angleterre voit lui succéder les épigones; une famille d'Atrides se dispute le pouvoir. Les fureurs latentes, contenues encore quelque temps par les nécessités d'une situation extérieure extrêmement difficile, éclatent. L'Angleterre est gouvernée à peu près comme le fut la France au temps des oncles royaux, durant la minorité de Charles VI.

L'oligarchie lancastrienne à la fois victorieuse et inquiète, enivrée de ses victoires, mais obligée de les soutenir sans cesse

(1) Shakspeare, *le Roi Richard II* (acte IV)) n'a fait que paraphraser les paroles que prête au prélat le chroniqueur Hollinshed.

(2) Lord Cobham, qui s'appelait d'abord sir John Oldcastle, tenait le personnage de Falstaff dans la première rédaction du *Roi Henri IV*. On a conjecturé qu'il devait sa popularité, près des Lollards, à sa familiarité de bon vivant; d'où le caractère donné par Shakspeare au personnage. Mais, dans une seconde rédaction, Shakspeare, s'excusant d'avoir ignoré que sir John Oldcastle était un martyr, donna au joyeux drille le nom du vaillant capitaine à qui l'opinion anglaise reprochait si cruellement de s'être replié devant la Pucelle à Patay, sir John Falstaff. Voyez les curieux éclaircissemens donnés par Émile Montégut dans son introduction à la tragédie du *Roi Henri IV*. Traduction des *Œuvres* de Shakspeare (t. IV, p. 222).

par de nouveaux combats, est maîtresse de l'Angleterre et de la France anglaise, quand Jeanne d'Arc est amenée à Rouen. A ses yeux, Jeanne d'Arc, avec sa réclamation constante de l'inspiration directe, est une Lollard. D'autre part, puisque cette Pucelle avait soulevé le sentiment national français, et que sa venue détruisait le prestige lancastrien, il n'y avait qu'une issue à sa capture, la mort et, si possible, la mort flétrie et déshonorée. Tout le tourment du passé, toute l'anxiété de l'avenir tournaient en fureur et mettaient la torche au bûcher. La logique du système aboutissait à cette heure de Rouen, vengeresse de l'heure d'Orléans.

Il y avait dix ans que les Anglais avaient pris la ville de Rouen après un siège mémorable. Pour ne laisser aucun doute sur le caractère de sa future domination, Henri V avait fait exécuter, d'abord, le glorieux défenseur de la cité, Alain Blanchard. Puis, on avait travaillé, moitié par force, moitié par tempérament, à s'assurer la province et la capitale. En somme, après dix ans, le résultat paraît suffisant pour que le jeune roi Henri VI, précisément au temps de Jeanne d'Arc, se hasarde en son « héritage. »

C'était un enfant de neuf ans, délicat et tendre, mais marqué du signe fatal. Unissant mal, en sa personne frêle, les deux sangs rivaux de son père et de sa mère, le prince anglais et la princesse française, la bataille séculaire se poursuivait en lui. Il était arrivé à Rouen, le 29 juillet 1430; on le fit loger dans ce même château de Bouvreuil où Jeanne d'Arc fut, bientôt après, retenue prisonnière. Extraordinaire rencontre, annoncée par elle. Il devait rester à Rouen pendant tout le temps du procès et n'en quitter qu'en novembre de l'année suivante, pour aller se faire couronner à Paris, de la main des évêques, Cauchon, Luxembourg, de Mailly, qui avaient condamné Jeanne d'Arc. Mais ce n'est pas lui qui règne. L'oligarchie lancastrienne veille, et les deux hommes surtout qui sont sur le pavois.

A la mort de Henri V, l'autorité avait passé, d'un commun accord, entre les mains d'un conseil, composé de grands seigneurs et de hauts prélats représentant l'aristocratie, et présidé par Henri Beaufort, évêque de Winchester, fils légitimé de Jean de Gand et de Catherine Swynford (1). Celui-ci est donc le

(1) Green, *Histoire du peuple anglais* (t. I, p. 311).

chef nominal du gouvernement. C'est « le cardinal d'Angleterre. » Il avait, à Rome, une situation éminente; car, au Concile de Constance, il avait contribué, plus que personne, à l'élection du pape Martin V (Colonna); il avait, en retour, reçu le chapeau en 1427. Il ménagea si habilement les relations de l'Angleterre avec la Papauté qu'il sut se faire accorder, par le même Martin V, sous prétexte de croisade contre les Hussites, la levée des troupes qui opérèrent contre Compiègne. Dans le type lancastrien, il représente la hauteur concentrée, cupide et hypocrite; « Oie de Winchester! Je crie, moi, une corde, une corde! Allons, chassez-les d'ici, pourquoi les y laissez-vous? Je vais te chasser d'ici, loup revêtu de la peau de l'agneau. Arrière, habits bruns! Arrière, hypocrite en robe écarlate (1)! » Winchester présida, en fait, au procès de Jeanne d'Arc; il pleura devant le bûcher; mais ce fut lui qui jeta les cendres à la rivière. La querelle atroce avec son neveu, Gloucester, est une des pages tragiques de l'histoire anglaise. Il mourut, quelques jours après son ennemi, à quatre-vingts ans, n'ayant pas renoncé, dit-on, aux choses d'ici-bas et rêvant encore la tiare (2).

Winchester est le pontife du procès; Bedford en est l'ouvrier résolu et vigilant, — honteux peut-être, car il est très intelligent et sait les conséquences des choses; on remarque qu'il s'absenta de Rouen, une fois la procédure amorcée, et qu'il apparut à peine dans les actes subséquens. Il aimait mieux ne pas tremper directement dans le méfait; affaire aux subalternes.

A la mort de Henri V, le commun avis de la Chambre des Lords avait déféré la régence à Bedford : on eût dit que son frère, avant de mourir, l'avait formé pour cela. Selon les historiens anglais (3), Bedford résume le type lancastrien dans ce qu'il a de meilleur : ferme et tenace dans le dessein, mais aimable et conciliant dans l'exécution. Bon général, diplomate avisé, administrateur diligent, ami des lettres et des arts, ménageant les clercs sans se laisser asservir par eux, il n'oublie pas le peuple, et aimerait à alléger la charge que le malheur du temps fait peser sur le plat pays. Peut-être eût-il paru un autre Henri V, s'il fût né roi; plus élevé, il eût eu, sans doute, plus de lar-

(1) *Le roi Henri VI* (acte I, sc. III). Shakspeare ou le pseudo-Shakspeare met ces invectives dans la bouche du grand ennemi de Winchester, le duc de Gloucester.
(2) Lingard, *Histoire d'Angleterre*, traduction L. de Wailly (t. II, p. 515).
(3) Voyez, notamment, Stefenson, *Letters and papers*, (vol. I, préface, p. XXX).

geur dans les vues, plus de chaleur au cœur. Mais les conditions de son existence le diminuent et le rabaissent. Son attitude habituelle est la réserve. Il écoute; il ménage tout le monde. Sa devise dit, s'adressant à sa femme, la vindicative bourguignonne : « A vous entier ! » Ainsi aux autres. Il écoute son oncle, le Winchester, il écoute sa famille, toujours divisée; il écoute ce damné et embarrassant Gloucester; il se donne à cette foule de grands seigneurs qui l'entourent, le harcèlent, usent son temps, sa prudence, sa patience, esclave de leurs ingérences dangereuses ou encombrantes. Il est, par excellence, l'oncle, le tuteur, l'homme qui administre sans plaisir et sans profit, et qu'on éconduit, à la fin, sans remerciemens; chef qui ne commande qu'en obéissant, régulateur qui ne résiste qu'en pliant.

Il comprend et il devine; mais il est condamné au silence, sous peine de tout compromettre. Par un mot qu'il laissa échapper lors du siège d'Orléans, il froissa, pour toujours, le Duc de Bourgogne et décida peut-être, ainsi, de la première victoire de Jeanne d'Arc, mère de toutes les autres victoires fran çaises. Aussi a-t-il voué à la Pucelle une haine mortelle. Il déteste, en elle, ce qu'il y a de plus odieux, pour les gens d'action qui échouent, l'obstacle. Il la fit brûler, mais ne rattrapa pas son mot sur les « oisillons. » Sa faute se développa devant lui, avec toutes ses conséquences, jusqu'à la paix d'Arras. Il périt de cela (car ces hommes intelligens se rongent), frappé au cœur, le lendemain du traité, en septembre 1435, dans ce même château de Bouvreuil, où Jeanne d'Arc avait été enfermée.

On a un portrait de lui, agenouillé devant son patron, saint Georges : le front fuyant, le regard voilé, les lèvres sensuelles et grasses, je ne sais quel aspect arrondi, doucereux et ecclésiastique, qui n'est démenti que par la saillie du nez brusque et volontaire. C'est un homme qui eût aimé l'ordre, les choses bien conduites, et que la discorde et l'anarchie poursuivirent; l'ambiguïté l'emprisonna toujours en ses cercles obscurs. « Second » malheureux, il eût été, sans doute, un « premier » victorieux. Il s'intitulait, lui-même, dans les chartes : « Jean, fils, frère et oncle de rois, duc de Bedford : *Johannes filius, frater et avunculus regum;* sa destinée fut d'être en tangente dans la vie et dans l'histoire : c'est le collatéral.

Auprès de ces hauts personnages, chefs reconnus de l'aristocratie anglaise, faut-il nommer les comparses qui sont encore

de très puissans et très redoutés seigneurs? Warwick (Richard Beauchamp), le père du faiseur de rois; un autre Beaufort, Edmond plus tard duc de Somerset; le comte de Stafford, connétable de France pour les Anglais; William Alnwich, évêque de Norwich; lord Willougby, capitaine du château; et puis l'évêque de Thérouanne, Louis de Luxembourg, frère de Jean de Luxembourg, qui, mi-parti de France et de Bourgogne, fait le pont entre les Anglais et les Français « retournés; » les transfuges, que représentent pleinement deux ou trois évêques, l'évêque de Noyon, de Mailly et l'évêque de Beauvais, Cauchon.

Au Grand Conseil, chargé des affaires de France, on voit ces personnages pêle-mêle avec des gens de la province qu'on y appelle pour ménager les transitions et alléger le poids de la conquête : deux abbés normands, Gilles de Duremort, abbé de Fécamp, Robert Jollivet, abbé du Mont Saint-Michel, le bâtard de Saint-Pol, grand maître de l'hôtel, Jean de Typtot, sénéchal de l'hôtel, Guy Le Bouteiller, Gilles de Clamecy, Raoul Lesage (1).

Tout autour, des Anglais et des Bourguignons de passage se rendant soit à Paris, soit aux armées, Jean de Mowbray, comte de Norfolk, Jean Stuart, Walter Fitz Walter, seigneur de Wodham, le jeune duc de Devonshire, le comte de Duras; puis Jean de Pressy, seigneur du Mesnil, trésorier de France, conseiller et chambellan du Duc de Bourgogne, enfin le fameux Jean de Luxembourg, qui venait, apparemment, surveiller l'exécution du marché (2).

Ces hommes forment, en quelque sorte, l'opinion gouvernementale autour de Henri VI et de ses tuteurs. Ce sont leurs conseils, leurs avis, leurs propos, qui influent sur les décisions à prendre; ils représentent, les uns l'esprit de la conquête, les autres l'acceptation de la domination. Tous, à des titres divers, agissent et collaborent : dans les affaires de cette sorte, il n'y a pas que les chefs de responsables.

Par l'effort concerté des vainqueurs et des « ralliés, » la province est soumise, mais elle n'est pas domptée. Tandis que les officiers, les fonctionnaires, les juges, les détenteurs des emplois et des bénéfices, soigneusement triés sur le volet, donnent aux choses une apparence d'ordre et de régularité, on sent, à des

(1) Voyez *Note pour servir à la famille Saige ou Sage*, par M. Gustave Saige, 1874, et Germain-Lefèvre Pontalis, *Bibl. de l'École des Chartes*, 1894 (p. 267, n.).

(2) Sur tous ces noms, voyez Beaurepaire, *Recherches sur le Procès* (p. 16).

soubresauts fréquens, que la masse n'a pas pris son parti et que la terre tremble. S'il était nécessaire d'apporter une preuve décisive, parmi tant d'autres, il suffirait d'indiquer le soin avec lequel le Grand Conseil éliminait des armées anglaises tout ce qui n'était pas anglais, gallois, irlandais ou guyennois; si, par la suite, faute d'hommes, cette règle reçut quelque tempérament, la proportion des Normands fut toujours extrêmement restreinte et, aux revues, méticuleusement surveillée (1).

Après l'échec devant Orléans, la domination devint plus inquiète et le joug plus lourd. La Pucelle, par son intervention victorieuse, ouvre l'ère des rigueurs dont elle fut bientôt la victime. Par un édit du 3 février 1431, mandement et défense sont faits à tous les sujets de la province, de quelque état qu'ils soient, « que nul ne soit si osé ou hardi, *sous peine de la hart*, de porter ni envoier couvertement ou en appert (en public) quelconques vivres à nos ennemis, soit pour apâtis (arrangemens) soit autrement. » Le sang se met à couler.

A cette même date (Jeanne d'Arc étant au château de Bouvreuil), il est fait prompte justice de plusieurs « traîtres, brigands et adversaires du Roi » qui sont prisonniers en ce même château; le 4 avril, d'autres prisonniers « rebelles » y sont amenés des prisons d'Angers et ils auront, probablement, le même sort. Au même moment encore, l'exécuteur des hautes œuvres du bailliage de Gisors met à mort onze « brigands » sur la place de cette ville; il va en exécuter d'autres à Vernon, lorsqu'il est surpris par un parti de Français. Enfin, pour clore ces horribles listes, quelques mois après la mort de Jeanne, sur cette même place du Vieux-Marché, le bourreau de Rouen, Geoffroy Therage (probablement le même qui avait mis le feu au bûcher de Jeanne d'Arc) exécuta ou fit exécuter *cent quatre Français* de la garnison de Beauvais, prisonniers de guerre et qui n'avaient commis d'autre crime que de défendre leur pays, « et estoit chose piteuse, dit le chroniqueur, pourtant favorable aux Anglais, à voir en si poy de heure, mourir tant de vaillans hommes et, par meure délibération, telle effusion de sang (2). »

Rouen, au moment où Jeanne d'Arc arrive à ses portes, pue le meurtre et la trahison. C'est, si j'ose dire, une ville sans pa-

(1) Beaurepaire, *Recherches* (p. 35), et *Administration anglaise* (p. 28).

(2) Voyez A. Sarrazin, *le Bourreau de Jeanne d'Arc*, d'après les documens inédits. Rouen, 1910, in-8.

trie, un lieu de passage, une auberge pour les gens de guerre, un entrepôt pour les munitions et le matériel, un lieu de ripaille et de vilenies, où le courage et la vertu se « muchent » et attendent. Le commerce n'y manque pas, certes, mais quel commerce! Par le concours des étrangers, l'instabilité des survenans, le flux et reflux constant des hommes et des choses, la muabilité des gouvernemens eux-mêmes, par le cosmopolitisme, les rencontres, le va-et-vient des malandrins et des ribaudes entre Londres, Bruges, Calais, Paris, cela ressemble assez à quelqu'une de ces villes méditerranéennes où coule le monde interlope voyageant entre la chrétienté et Mahom; mais le soleil y manque et le pied glisse dans la boue et le sang.

La noblesse avait fui, les hommes de loi s'étaient écartés ou avaient fait argent de leur science et de leur conscience; les bons bourgeois vivaient terrés au fond de leurs demeures ou avaient gagné la France; nombre de maisons ainsi abandonnées étaient attribuées aux Anglais ou à leurs amis. Le petit peuple, les corporations de métiers, attachés à leur travail et à leur salaire étaient restés et, s'accoutumant aux nécessités, avaient fini par prendre leur parti. On les voyait se répandre dans les rues, et poursuivre les pompes de leurs acclamations aux entrées et aux processions.

Quant au clergé, il s'était divisé. Ceux qui étaient fidèles à la cause nationale avaient gagné Poitiers, Rome, ou vivaient dans quelque couvent éloigné; les autres, attachés, comme le peuple, à leurs affaires ou à leur prébende, s'étaient accommodés. En somme, le roi d'Angleterre était bon catholique, dévoué à l'Église et au Pape, plus peut-être que le Dauphin Charles. Bedford et sa femme, les membres du Conseil royal, s'étaient appliqués à gagner le clergé dont l'influence est, de tout temps, si puissante. Le régent avait fondé, de ses propres deniers, le monastère des Célestins; il avait pris en affection toute particulière le couvent des Carmes et il avait fait, de cette maison, le centre de ses habitudes et de son influence à Rouen. Surtout il avait comblé de ses dons l'église métropolitaine. A la fin d'octobre 1430, au moment même où Jean de Luxembourg se décide à céder la Pucelle, Bedford qui, probablement, prépare les voies, avait décidé de se faire inscrire parmi les membres du chapitre de la cathédrale; il avait sollicité l'honneur de revêtir l'habit canonical. « Le 23 octobre, agenouillé devant le jubé, il

l'avait reçu des mains de Pierre Cauchon, en présence de son épouse Anne de Bourgogne. Les évêques de Thérouanne, de Noyon, d'Avranches et d'Évreux assistaient à la cérémonie, ainsi que le chantre et le trésorier de la cathédrale, les archidiacres d'Eu, du Vexin français et du Petit-Caux. Il y avait là, également, une grande foule d'abbés, de prieurs, d'ecclésiastiques, de chevaliers, d'écuyers, de dames et damoiselles (1). » Le chanoine Couppequesne (qui devait être un des juges de Jeanne d'Arc) prononça un éloquent discours et, quand le régent se fut humblement agenouillé devant le Christ, il avait revêtu son haut et puissant confrère du surplis et de l'aumusse. Cérémonie grandement édifiante!

Ainsi tout était prêt pour recevoir Jeanne d'Arc. Le château solidement muni, les résistances contenues, les consciences terrifiées ou gagnées. Rouen, détachée, en apparence, de la société française, allait entendre la parole douloureuse de celle qui reprenait possession de la ville en lui apportant, par son martyre, non la malédiction, mais le salut : *Ah! Rouen, Rouen, seras-tu ma dernière demeure? seras-tu ma maison?*

Bedford et Winchester, pour achever le programme si savamment combiné, n'avaient plus qu'à passer la main aux Bourguignons, aux Français « retournés, » au tribunal des clercs.

III

Les clercs et les universitaires savent bien que la régence des âmes leur appartient, et, si les choses étaient comme elles doivent être, ils auraient aussi celle des peuples. Le bon « Bourgeois de Paris, » Jean Chuffart, personnage très docte, chancelier de Notre-Dame et régent de la faculté en décret, s'explique, là-dessus, en toute simplicité : « Un roy doit savoir quels sont les meilleurs clercs de son royaume et universités, et les promouvoir..., et doit le Roi souverainement aimer un clerc preud'homme, et est un grand trésor d'un tel homme... Le Roy devroit avoir avec luy des meilleurs aagés clercs, saiges et experts et bien renommés qu'il pourroit finer (2). » Où trouver

(1) Sarrazin, *Rouen* (p. 168).
(2) Voyez « Advis à la Royne Isabelle, » *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 6e série (t. II, p. 145-150); et Cf. Tuetey, Introduction au *Journal du Bourgeois de Paris*, publié pour la *Société de l'Histoire de Paris* (p. xxvi).

en effet, ailleurs que dans de tels hommes, la science et la vertu réunies? Tel Jean Chuffart, chancelier d'Isabeau de Bavière, tel son confrère, Pierre Cauchon.

Le corps des clercs et des universitaires parisiens avait eu, de bonne heure, conscience de son devoir dans le cas de Jeanne d'Arc. Cette fille inculte et maléficieuse, dont le succès avait failli mettre en péril leur autorité et leurs prébendes, leur appartenait. Dès l'année 1429, aussitôt après la levée du siège d'Orléans, un clerc français, répondant au mémoire de Jean Gerson, accuse Jeanne d'hérésie, de superstition et d'idolâtrie, la dénonce à l'Université et insiste pour que l'on mette en mouvement, contre elle, la double action de l'évêque et de l'inquisiteur; c'est déjà l'ébauche et le schéma du procès, longtemps avant la capture de la Pucelle. Il n'y aurait rien d'impossible à ce que Cauchon fût l'auteur de ce réquisitoire avant la lettre. Nulle part n'est attestée avec plus de précision la vénération que Jeanne d'Arc inspire au peuple et les sentimens inverses qu'elle provoque chez les hommes de l'Université de Paris : « On adore ses images et ses statues, comme si elle était déjà béatifiée » (étonnante prescience de la haine !) La Pucelle n'a qu'à se bien garder; son sort est clair si elle tombe entre leurs mains (1).

Elle s'approche de Paris une première fois, vient tenter un coup sur les murs de la capitale et faire trembler, dans leur lit, les bons bénéficiaires. On répétait, avec horreur, qu'on avait vu s'avancer, sur le dos d'âne des fossés, cette « femme très cruelle, vestue en guise d'homme, les cheveux rondis, chapperon déchiqueté, gippon, chausses vermeilles atachées à foison aiguillettes, » criant : « Rendez-vous! de par Jhésus, à nous tost; car se vous ne vous rendez avant qu'il soit nuyt, nous y entrerons par force, veuillez ou non, et tous serez mis à mort sans mercy (2). » On affirmait que l'intention du Valois, Charles VII, était de raser la ville et de la réduire *ad aratrum* (3). Heureusement, cette femme diabolique échoue; elle s'éloigne. Mais, voilà qu'une seconde fois, au lieu de rester à vivre grassement dans ces châteaux de la Loire, jouissant de la faveur du Roi,

(1) Noël Valois, *Un nouveau témoignage sur Jeanne d'Arc*, dans *Bulletin Soc. Hist. de France*, année 1906.

(2) *Journal du Bourgeois de Paris*. Édition Tuetey (p. 245 et 268).

(3) Denifle et Chatelain, *Jeanne d'Arc et l'Université* (p. 6).

des belles armures, des vêtemens somptueux et des titres de noblesse dont on lui fait litière, elle revient rôder autour de Paris, rompant les desseins du cher Duc de Bourgogne sur Compiègne. Cette fois, elle est prise.

La nouvelle de la capture de Jeanne d'Arc arrive à Paris le 25 au matin. Aussitôt, c'est-à-dire le lendemain 26, le greffier de l'Université écrit, au nom et sous le sceau de l'Inquisiteur de France, une sommation au Duc de Bourgogne « d'avoir à remettre la Pucelle ès mains de la justice de l'Église pour lui faire son procès deuement sur les idolâtries et autres matières touchant nostre saincte foy et les escandes réparer à l'occasion d'elle survenues en ce royaume (1). » L'idée mère est là. Tout en découle

Pierre Cauchon est un ancien recteur de l'Université; il lui appartient jusque dans les moelles. Évêque de Beauvais, il prétend pouvoir réclamer la Pucelle, comme prise sur le territoire de son diocèse (2). D'autre part, quelques jours avant la capture de la Pucelle, par lettres datées de Calais, du 14 mai 1430 (3), il a été confirmé en son office de conseiller du roi

(1) *Procès* (I, p. 9) et Quicherat, *Aperçus nouveaux* (p. 95).

(2) La compétence de Cauchon, même comme évêque de Beauvais, est niée au jugement de réhabilitation (*Procès*, III, 282).

(3) Un voyage de Cauchon à Calais est visé dans un reçu de 765 livres tournois que l'évêque touche comme rétribution d'un travail exceptionnel de cinq mois consacrés par lui aux affaires de la Pucelle, à partir du 1er mai jusqu'à la fin de septembre. Ce voyage à Calais mérite d'attirer l'attention : Jeanne était à Compiègne à partir des derniers jours d'avril. Compiègne n'est pas loin de Beauvais. Cauchon, comme évêque, a gardé des attaches dans tout le pays. A Compiègne même, il a des agens, comme l'abbé de Saint-Corneille. Jeanne d'Arc avait les plus grandes inquiétudes au sujet du rôle de ces « Bourguignons » de Compiègne; elle annonçait qu'elle serait trahie; des vieillards de Compiègne en ont témoigné devant Alain Bouchard, qui le raconte dans ses *Chroniques de Bretagne* (fº CCLXXI rº). Elle devinait, elle sentait qu'il se tramait quelque chose autour d'elle. Il n'est pas impossible que Cauchon ait porté à Calais, au moment où Henri VI venait d'y arriver, 23 avril 1430, des nouvelles précises au sujet de quelque complot en voie de formation à Compiègne pour livrer la Pucelle. L'histoire, par un scrupule peut-être excessif, a ménagé Guillaume de Flavy, qui, certainement, est l'agent de La Trémoïlle et, en tous cas, le demi-frère de Regnault de Chartres. Il ne faut pas oublier que des témoignages dignes de foi, comme celui de « l'abréviateur du Procès, » affirment que Jeanne d'Arc était contraire au projet de la sortie où elle fut prise. Cauchon aurait pu apporter ces bonnes nouvelles à Calais, dès les premiers jours de mai, ce qui expliquerait la confirmation des fonctions de conseiller à cette date avec un traitement de 1000 livres tournois, sans compter le cadeau ultérieur de 765 livres tournois pour avoir, comme il le dit lui-même, « vaqué au service du Roi, *tant en la ville de Calais* comme en plusieurs voyages en allant devers Monseigneur le Duc de Bourgogne et devers messire de Luxembourg, comte de Guise, en Flandres, au siège de Compiengne, à Beaurevoir,... et aussy en la ville de Rouen *pour le fait de Jehanne que londit la Pucelle.* » O'Reilly I, 39-40). La quittance est dans *Procès* (t. V, p. 194).

Henri VI aux gages et pensions de mille livres tournois; à ce titre, il est désigné pour agir au nom du roi de France et d'Angleterre : donc, tous les fils de la négociation aboutissent à lui.

La négociation dure six mois. Sous trois titres on réclame Jeanne d'Arc. L'Université de Paris demande qu'elle soit mise aux mains de la justice de l'Église, et le vicaire général de l'Inquisition intervient à ce titre. L'évêque de Beauvais arguant de ce que « cette femme ait esté prinse en son dyocèse et soulz sa juridiction espirituelle, » « somme et requiert Mgr le Duc de Bourgogne, Mgr Jehan de Luxembourg, le bastard de Vandonne de la délivrer à l'Église pour lui faire son procès pour ce qu'elle est souspeçonnée et diffamée d'avoir commis plusieurs crimes, comme sortilèges, ydolâtries, invocacions d'ennemis et autres plusieurs cas touchant nostre foy et contre icelle. » Et, enfin, le même évêque de Beauvais, agissant au nom du roi Henri, tout en déniant « qu'elle soit prise de guerre, » prétend l'obtenir pourtant de ce chef. A cette fin, le Roi est prêt à payer jusqu'à six mille francs et à assigner au bâtard de Vandonne, qui l'a prise, une rente pour soustenir son estat jusques à deux et trois cents livres; si ce n'est pas assez encore, « combien que la prise d'icelle femme ne soit pareille à la prise de roi, princes ou autres gens de grant estat (lesquels, toutes voies, se prins estoient ou aucun de tel estat, le Roy le pourroit avoir en baillant dix mil francs, selon le droit usaige et coustume de France »), l'évêque de Beauvais, toujours au nom du roi Henri VI offre cette rançon royale de dix mille francs. (*Procès*, t. V, p. 13.)

Pour des raisons qu'il est facile de deviner, le roi d'Angleterre écarte les prétentions de l'Université à faire juger la Pucelle à Paris, et le pacte est finalement conclu dans les termes suivans : La Pucelle sera vendue aux Anglais; le roi d'Angleterre la livrera officiellement à l'évêque de Beauvais : « Ordonnons et consentons que toutesfois et quantes fois que bon semblera audit révérend père en Dieu, icelle Jehanne lui soit baillée et délivrée réalement et de fait par nos genz et officiers, pour icelle interroger et examiner et faire son procès, selon Dieu, raison, les droits divins et les saints canons. » Mais, par une clause de précaution insigne, il est arrêté, par le même pacte, que si Jeanne n'est pas condamnée par l'évêque et le tribunal ecclésiastique, *elle retombera entre les mains du roi d'Angle-*

terre : « Toutes voies, c'est nostre entencion de ravoir et reprendre par devers nous icelle Jehanne, se ainsi estoit qu'elle ne fust convaincue ou actainte des cas dessusdiz ou d'aulcuns d'eux ou d'autres touchans ou regardans à nostre dicte foy... » (*Procès*, t. V, p. 19.) Voilà qui est bâti à chaux et sable. La Pucelle, livrée, ne pourra échapper à la mort : en justice ou hors justice, elle périra.

Il n'y a plus qu'une difficulté : l'évêque de Beauvais, étant éloigné de son diocèse, ne peut juger sur le territoire d'un autre diocèse. Qu'à cela ne tienne! Le chapitre de Rouen gère les affaires pendant la vacance du siège épiscopal : ce n'est pas en vain que le duc de Bedford l'a honoré de son illustre confraternité : par lettres du 28 décembre, le dit chapitre accorde la « concession de territoire » au profit de l'évêque de Beauvais, pour qu'il puisse procéder au jugement de la Pucelle. Enfin, le 3 janvier 1431, une lettre de Henri VI ordonne que Jeanne soit remise à l'évêque de Beauvais, pour être par lui procédé au jugement.

Pour aboutir à ce résultat, il a fallu sept mois; sept mois pendant lesquels des corps nombreux et bruyans, des juridictions diverses et dispersées sur différens points du royaume, les chancelleries, les cours, les armées, les peuples sont en agitation et aux écoutes. Les exploits de la Pucelle ont retenti dans toute la chrétienté. Le sentiment populaire la suit; à Tours, à Orléans, à Blois, la nouvelle de sa capture fut un deuil public. Le sort de deux royaumes dépend de son sort. Il s'agit de l'honneur des princes et du soulagement des consciences. Cela se passe au grand jour... et tout se tait. Les clercs hostiles ont seuls la parole. Ils agissent en pleine liberté. Ils se réunissent, délibèrent, opèrent. Cauchon va et vient, tend ses filets; personne ne bouge.

De même qu'il a conclu, à sa volonté, le pacte avec les Anglais, il constitue le tribunal et décide de la procédure, à sa façon, avec ses amis de l'Université de Paris.

Jeanne sera jugée à Rouen.

Cauchon était allé à Beaurevoir quand la Pucelle y était prisonnière; il l'avait vue, sans doute; en tous cas, il avait interrogé sur elle les dames de Luxembourg. Il savait donc à qui il avait affaire. Ce n'était pas une petite fille qu'on materait en

roulant de gros yeux ou en la menaçant de l'enfer. Il comprit qu'il fallait s'entourer, pour le « beau procès, » de gens habiles et dévoués. Homme de précaution (on le vit bien, plus tard, quand il réclama, pour lui et les autres juges, la sauvegarde spéciale du roi d'Angleterre), il préférait n'être pas seul à porter les responsabilités.

Selon les indications données par le clerc anonyme et par l'Université de Paris, il commença par joindre à sa propre juridiction celle de l'Inquisition. Le vicaire de l'inquisiteur à Rouen était un moine assez avisé, mais pusillanime, Jean Lemaître, dominicain. Il essaya de se dérober et demanda à réfléchir. Cauchon, tout en commençant, en son nom propre, la procédure, écrivit à Paris pour que l'Inquisiteur de France, autre dominicain, Jean Graverend, donnât l'ordre à son vicaire à Rouen de se joindre au tribunal de l'évêque. Jean Lemaître fut bien obligé d'obtempérer et de se constituer juge, en vertu d'une commission spéciale, à partir du 12 mars (*Procès*, I, 123) (1).

Les deux juges sont donc l'évêque et l'inquisiteur. En outre, l'évêque de Beauvais se fera seconder par un promoteur, d'Estivet, et un conseiller instructeur, Delafontaine. Avec trois greffiers et un huissier, ainsi se trouve composé le tribunal proprement dit. Mais, pour lui donner toute l'ampleur et l'autorité nécessaires dans une cause aussi exceptionnelle, l'évêque appellera un nombre considérable de consulteurs et d'assesseurs. On peut dire qu'il mobilise tous les clercs dont il peut disposer.

Sans entreprendre le dénombrement de cette foule, il faut essayer, du moins, d'expliquer les intérêts, les raisonnemens, les sentimens auxquels elle obéissait. Lorsqu'on a une occasion de voir les hommes se réunir pour mal faire, il ne faut pas se

(1) Graverend était très dévoué à la cause de l'Université et, sans exagérer la thèse de Siméon Luce, il semble bien, qu'en prenant fait et cause pour Jeanne d'Arc, il n'ait pas été fâché de jouer un tour aux Frères mineurs. Dans un sermon qu'il prononça, le 4 juillet 1431, à Paris, il accusa le frère Richard d'avoir été l'instigateur de quatre femmes visionnaires : la Pucelle, Péronne et sa compagne (la Bretonne Perinnaic) et Catherine de la Rochelle : « Il disoit que ces quatre femmes, frère Richard le cordelier, qui après luy avoit si grande suitte quand il prescha à Paris aux Innocens et ailleurs, les avoit toutes ainsi gouvernées, car il estoit leur beau père (c'est-à-dire père d'affection). » *Bourgeois de Paris*, édition Tuetey (p. 270). — En sens contraire, voyez le R. P. Chapotin, *Jeanne d'Arc et les Dominicains*, 1889, in-8°.

détourner de cette étude. La rencontre du génie et de la technique est aussi une intéressante leçon.

Les juges de Jeanne d'Arc se classent, en somme, sous trois rubriques : il y a les politiques, les neutres et les universitaires.

Les politiques, grands ou minces personnages, n'ont pour objet que des intérêts d'État, de service ou de carrière. Jeanne d'Arc a contrarié leurs projets, ébranlé leur système ou menacé leur fortune : on la supprime.

Les neutres ou passifs sont l'inévitable foule; ils figurent toujours dans une opération de quelque importance, parce qu'ils représentent l'opinion avec un simulacre d'intérêt général dont toute affaire publique se réclame : c'est le chœur antique qui chantera l'antistrophe après la strophe, selon les événemens.

Quant à ces universitaires de la vieille Sorbonne croulante, ce sont les sophistes, ceux qui détiennent la sagesse apprise et qui l'exploitent. Ils agissent en vertu de « principes » qui ne sont que leurs intérêts ou leurs sentimens subtilisés en doctrine : formalistes et dogmatistes, de tous les guides humains les plus dangereux parce qu'ils se font un Dieu de leur logique qui est courte et de leur ambition qui est exigeante. Leur orgueil est immense parce qu'ils se croient indispensables. Toute science aboutissant, nécessairement, — à moins de se perdre, — à un enseignement, à une pédagogie, ils se disent maîtres de la science parce qu'ils l'exposent et enferment la vie dans leur automatisme obscur. Tandis que la science, comme la vie, est toute clarté, plein air, liberté...

Cauchon, évêque de Beauvais est né à Reims ou plutôt aux environs de Reims, vers l'année 1371 : il avait donc environ soixante ans lors du procès. On ne sait comment le fils des vignerons champenois s'instruisit. On le trouve licencié en décret, l'année 1398; il passe, alors, pour un praticien distingué, mais « partial et dangereux. » L'Université de Paris l'appelle aux fonctions de recteur en 1403 (1). Dès cette époque, il s'est donné à la politique; il exploite ses propres passions et celles de son temps : c'est un calculateur, un tempérament vigoureux et froid ; pour faire carrière, il se porte aux extrêmes. Ses qualités de dextérité et de savoir faire transforment ce légiste en diplo-

(1) Denifle et Châtelain, *loc. cit.* (p. 17). Les fonctions de recteur ne duraient que trois mois.

mate, de même que sa résolution et son allant en feront un révolutionnaire et un émeutier. Dans ce Fouquier-Tinville, il y a du Talleyrand et du Marat.

En 1407, on le voit figurer, jeune encore, parmi les ambassadeurs, — évêques et abbés les plus considérables du royaume, — envoyés par Charles VI auprès de l'antipape d'Avignon, Benoît XIII, pour mettre fin au schisme. Il se fait, dès lors, une compétence en ces affaires religieuses qui furent les grandes affaires du temps, et il commence à cumuler, sans vergogne, les bénéfices lucratifs.

Rentré à Paris, il se donne, corps et âme, à la cause bourguignonne et cabochienne, et devient l'homme de confiance de la fameuse corporation des bouchers qui terrorise la ville. Ceux-ci le désignent pour faire partie de la Commission chargée d' « enquêter » les Armagnacs; justice sommaire et expéditive : « ne falloit guère faire information, dit Jouvenel des Ursins, et suffisoit de dire : celui-là l'est ! Les riches étoient mis à finance; ceux qui n'avoient de quoi, on ne savoit ce qu'ils devenoient. » Voilà un juge !

Autre trait : dans ces luttes, il est l'adversaire personnel de Jean Gerson; en cela, d'accord avec maître Jean Chuffart, confident d'Isabeau de Bavière, qui prit la place de l'illustre docteur, comme chancelier de Notre-Dame. Jean Chuffart, c'est, devant l'histoire, la voix de Pierre Cauchon : nous tenons les deux compères. Mais Cauchon a plus de vigueur et un plus fort coup de gueule : il ne se contente pas de limer des phrases venimeuses dans le secret; il lui faut les larges résonances de la place publique.

En 1413, il se met à la tête des émeutiers qui, avec Jean de Troyes et Caboche, envahissent l'hôtel de Guyenne et font passer un si mauvais quart d'heure au Dauphin. Il fait partie de la Commission qui rédige la fameuse ordonnance cabochienne : réformateur et législateur, comme il convient (1). On peut dire que ces journées décident de sa carrière. Ayant choisi son parti, il ira jusqu'au bout : violent et « aigre homme, » habile en procédure, décidé aux derniers moyens pour suivre et pousser sa fortune.

Il est banni avec les autres cabochiens, à la réaction arma-

(1) Sur tous ces points, voyez Coville, *les Cabochiens et l'ordonnance de 1413;* et l'*Histoire de France de Lavisse* (t. IV, pages 340 et suiv.).

gnaque de septembre 1413 ; mais il trouve un asile près du Duc de Bourgogne. Celui-ci a besoin d'un homme de cette trempe pour défendre, au Concile de Constance, les doctrines bien compromettantes de Jean Petit. Là, devant les pères du Concile, c'est-à-dire devant la Chrétienté assemblée, Cauchon, ambassadeur du Duc de Bourgogne, retrouve son adversaire, Jean Gerson.

Jean Petit, pour justifier le Duc de Bourgogne de l'assassinat du duc d'Orléans, a soutenu « qu'il est permis de tuer les tyrans sans formalité de justice. » Il y a une logique dans la vie : Pierre Cauchon plaide pour cet apologiste du coup de force, tandis que Gerson réclame la condamnation des thèses de Jean Petit. Mais Cauchon et son collègue, Martin Porée, évêque d'Arras, manœuvrent si habilement qu'ils font traîner les choses jusqu'à la fin du concile, non sans obtenir, des cardinaux délégués, l'annulation de la sentence qui, en France, avait condamné Jean Petit. Dissentiment originaire où s'inscrit toute l'histoire du temps et qui poussa Gerson à défendre Jeanne d'Arc, Cauchon à la brûler (1).

Dans les années qui suivent, Cauchon accompagne un autre des futurs juges de Rouen, maître Jean Beaupère, à Troyes, près de Charles VI, et il est un des conseillers du traité qui livre la France à l'Angleterre. Tout cela se tient; ce Cauchon n'est pas un homme ordinaire. Au même moment, il est chargé par l'Université de Paris de défendre ses privilèges. En 1423, il se fera nommer conservateur de ces mêmes privilèges et l'Université se personnifiera, pour ainsi dire, en lui (2) : « Sédition » et « ambition, » comme dit l'orateur contemporain (3), agissent sur les deux théâtres. Cauchon tient tous les rôles.

En récompense de tant de services, il est nommé maître des requêtes du Roi. Il sollicite, alors, la prévôté de Lille. L'Université de Paris lui apporte ce certificat, pour aider à ses convoitises simoniaques : « Ceux qui ont fait preuve de courage et de persévérance dans les travaux, les veilles, les souffrances et les tourmens pour le bien de l'Église sont dignes aussi des plus grandes récompenses. »

(1) Noël Valois, *le Grand Schisme*, IV, p. 330-32.

(2) Voir l'éloge de Cauchon par l'Historien de l'Université Du Boulay (t. V, p. 912).

(3) Discours de Maître Benoît-Gentien, aux États Généraux de 1412, parlant au nom de l'Université de Paris. Il a défini, en deux mots, le mal du temps et du corps.

Maître des requêtes, vidame de Reims, archidiacre de Chartres, chanoine de Reims, de Châlons, de Beauvais, chapelain de la chapelle des Ducs de Bourgogne à Dijon, bénéficié à Saint-Clair au diocèse de Bayeux, Cauchon est de tout, touche à tout, touche partout. Nommé, en 1419, référendaire du pape Martin V, qu'avec son collègue, Martin Porée, il a grandement contribué à porter sur le trône pontifical. C'est à lui, sans doute, ainsi qu'à d'autres prêtres simoniaques et politiques que pensait J. Gerson dans un de ces discours où il peignait l'État de l'Église : « N'est-ce pas une abomination de voir tel prélat qui possède deux cents bénéfices ou tel autre qui en possède trois cents?... Pourquoi les évêques, les abbés et les moines sont plutôt officiers de l'État que de l'Église et ne s'occupent que de siéger dans les Parlements (1)?... » Cauchon laissait dire; il attendait ses bulles épiscopales.

Par l'influence du Duc de Bourgogne, il est nommé au siège de Beauvais, et se trouve ainsi « pair ecclésiastique du royaume, » fin 1420. Le Duc de Bourgogne se rend exprès à Beauvais pour assister à l'entrée de l'évêque, sa créature, et s'incline devant la bénédiction épiscopale. Pour le fils des vignerons de Reims, c'était un beau rêve.

Épiscopat troublé : qu'importe (2)! Un évêché est un moyen d'action, une recette. Dans son diocèse, et notamment à Compiègne, Cauchon agit très vivement contre le parti français. Mais il s'emploie, surtout, hors de son diocèse, selon ses aptitudes de juriste, de politicien et de diplomate. Après la mort de Henri V, il se donne au duc de Bedford et se lie, en particulier avec Louis de Luxembourg, nommé chancelier du royaume de France. Ce qu'il guette, maintenant, c'est quelque emploi de cette sorte, quelque haute fonction usurpée dans le désordre du royaume. Dès 1423, il est membre du Conseil de Henri VI et chancelier de la reine d'Angleterre. Il est chargé, au nom du parti anglais et bourguignon, des grandes affaires ecclésiastiques et notamment des tractations avec Rome.

Il sait combien il importe de gagner la Papauté à la cause

(1) J. Gerson, *Sermo de tribulationibus et defectuoso ecclesiastico regimine.*

(2) Un fort parti de Français, commandé par Jeannin Galet, s'était installé, dès 1425, aux portes de Beauvais, et bloquait, pour ainsi dire, la place où il avait des intelligences, notamment au couvent des Cordeliers. Lefèvre-Pontalis, *Bib. Éc. des Chartes*, a° 1896 (p. 271).

qu'il sert. Nageant entre deux difficultés, c'est lui qui négocie cette délicate ordonnance du 26 novembre 1425 où, sacrifiant, par des concessions apparentes, les libertés de l'Église française, il oppose habilement la modération du gouvernement d'Henri VI à la rigidité gallicane de Charles VII et de son entourage. Pierre Cauchon reçoit, à ce sujet, un bref du pape Martin V, le remerciant avec effusion et le comblant d'éloges. Ceci se passe en 1426. Ces services, Rome promet de ne pas les oublier et elle ne les aura pas oubliés, à l'époque prochaine du procès de Rouen (1).

L'Angleterre et la Bourgogne ont recours, bientôt, à ses capacités éminentes et reconnues pour le développement ingénieux de cette « politique des trêves » qui, adroitement ménagée, arrêtera la fortune des armes françaises, à l'époque de Jeanne d'Arc. C'est Pierre Cauchon qui négocie et, le plus souvent, il a pour partenaire Regnault de Chartres. Ainsi, il est en relation presque journalière avec son métropolitain, chancelier de Charles VII, grand ménager, comme on sait, de la cause bourguignonne. Ces deux hommes se connaissent donc à fond, ils s'entendent à demi-mot. Compiègne, Beauvais, Reims, Senlis sont leurs lieux de résidence. Ils ont des rencontres fréquentes, des familiers communs, abbés ou clercs faisant la navette d'une ville à l'autre, tel ce Jean Dacier, abbé de Saint-Corneille, qui réside à Compiègne en même temps que Regnault de Chartres et Jeanne d'Arc, et qui sera un des juges de Rouen (2). Ces détails minutieux, tirés désormais des archives, permettent de préciser ce que l'on devinait et de deviner ce que l'on ne saurait pas encore préciser sur les démarches obliques de ces deux hommes, qui se recoupent toujours.

(1) Sur la négociation, voyez N. Valois, *Pragmatique sanction de Bourges* (p. xxv). C'est à cette occasion que Henri Beaufort fut nommé cardinal dans la même promotion que Jean de Rochetaillée, archevêque de Rouen. La lettre du pape Martin V à P. Cauchon, évêque de Beauvais (juin 1627), est publiée par Valois (*ibid.*, p. 58) : *Et nos erga te et ecclesiam tuam, propter hoc fidele obsequium et alias tuas virtutes, semper reperies propicios et benignos.* « Tu nous trouveras toujours accueillant et bien disposés en ta faveur et en faveur de ton église, en raison de tes fidèles services et de tes autres vertus. » Le Pape félicita, à cette même occasion, un autre futur juge de Jeanne d'Arc, conseiller du roi d'Angleterre, Jean de Mailly, évêque de Noyon. (*Ibid.*, p. xxxi, note.)

(2) Jean Dacier, abbé de Saint Corneille de Compiègne, au diocèse de Soissons, licencié en droit, ex-aumônier du pape Martin V, mort le 4 mai 1437, après avoir assisté au Concile de Bâle, comme représentant des abbés de la province rémoise (c'est-à-dire du diocèse de Regnault de Chartres). (*Procès*, I, p. 399.)

Cauchon avait suivi avec une inquiétude qu'il est facile de comprendre la venue et les triomphes incroyables de la Pucelle. A Reims, où il aimait à se retrouver, c'était lui qui avait porté le Saint-Sacrement à la Fête-Dieu, le 26 mai 1429, un mois avant que Charles VII n'y fît son entrée : il avait été, à proprement parler, chassé de sa ville natale par la Pucelle. Elle l'avait aussi chassé de sa ville épiscopale : « En l'an 1429, la ville de Beauvais se rendit au roi Charles VII, en laquelle le Duc de Bourgogne avoit mis pour évêque un docteur de Paris, nommé messire Pierre Cauchon, partial des Anglais le plus obstiné qui fut oncques : contre la volonté duquel les citoyens de Beauvais se donnèrent au Roi et fut ledict évêque contraint de se retirer vers le duc de Bedford (1). »

Voilà une double fuite que le vindicatif évêque ne pardonnera pas. En poursuivant Jeanne d'Arc, il exécutera son mandat de « bon anglais, » mais il se satisfera aussi lui-même : double joie.

Il voudrait bien obtenir le siège archiépiscopal de Rouen, vacant par le transfert du cardinal de La Rochetaillée au siège de Besançon. Il se fait recommander avec insistance, en cour de Rome, par Bedford. On l'accable aussi, en ce moment, de sommes d'argent. On l'emploie à tous les services, hauts et bas. Il voyage, négocie, perçoit les impôts, palabre avec les chapitres, les cours de justice, les corporations, les États provinciaux, homme à tout faire, capable et digne de toutes les besognes. Dans le Conseil anglais, il est le bras droit de Winchester, comme il est, à Paris, le bras droit de Luxembourg. Il met le comble, en enlevant la Pucelle aux mains hésitantes du frère de celui-ci, Jean.

Il la tient. C'est lui qui va présider, maintenant, au procès de condamnation.

Ainsi se développe, dans un milieu favorable, la vie exemplaire de P. Cauchon, évêque. Elle est complète et sans fissure. Il suffit de la connaître pour avoir, par contraste, la mesure de ce qu'il y avait de grand, de pur, de généreux dans la mission de la vaillante fille qui lui était vouée (2).

(1) Belleforest, dans Sarrazin, *Pierre Cauchon* (p. 88).

(2) La suite de l'histoire de Cauchon prouve que trop d'habileté nuit. Le procès de Jeanne d'Arc, loin d'aider à sa carrière, la brisa. Il avait passé la mesure. Cauchon n'atteignit jamais ni les hauts emplois, ni cette grande fortune qu'il avait rêvés. Ayant manqué l'archevêché de Rouen, il dut se contenter de son transfert à l'évêché de Lisieux. Sa vie s'acheva à la solde de l'Angleterre. En 1435, il était envoyé comme représentant de cette puissance au Concile de Bâle; car il fut, comme la plupart de ses confrères au procès, Beaupère, Thomas de Cour-

Rien à dire du collègue de Cauchon comme juge, le vicaire de l'inquisiteur, Jean Lemaître : c'était un moine prudent, poltron et disert, qui eût bien voulu se dérober à l'ordre venant de Paris et qui n'osa pas. Il toucha, tout de même, une indemnité « pour ses peines, travaux et diligences d'avoir esté et assisté au procès de Jehanne qui se dict la Pucelle. » A supposer qu'il ne fût pas mort, on fit comme s'il l'était, au procès de réhabilitation : un pauvre homme !

Rien à dire, non plus, de d'Estivet, dit *Benedicite*, promoteur au procès ; il est le bras droit et l'âme damnée de P. Cauchon, un sicaire, de langage grossier et ordurier, de zèle violent. On dit qu'il est mort dans un égout.

Voici les personnages politiques : d'abord les hauts prélats, ceux qui étaient cardinaux, évêques ou qui le devinrent par la suite ; le cardinal d'Angleterre, Henri Beaufort, chef du conseil anglais, dont on connaît la figure, l'énergie et la prudence hypocrite. Un autre cardinal, mais qui reçut le chapeau postérieurement, Louis de Luxembourg, évêque de Thérouanne, chancelier de France pour les Anglais dès 1425. Son rôle est capital dans la vie de Jeanne d'Arc. C'est lui qui décida son

celles, Loyseleur, Midy, Dacier, Evrard, un de ces fameux « conciliaires, » qui, après avoir mis en péril le royaume, mirent en péril la chrétienté. Il est à peu près le seul Français notable qui ait rompu, pour toujours, avec le pacte national. Il négocia encore pour l'Angleterre à la paix d'Arras et c'est son entêtement qui fit rompre les négociations pour la pacification générale sur le point d'aboutir. Ainsi, il rendit, sans le vouloir, certes, le plus grand service à la France ; car, la continuation de la guerre permit à Charles VII de reconquérir tout son royaume. — Il gouvernait Paris, avec Louis de Luxembourg, quand la ville se souleva, en 1436, contre la domination étrangère : ils furent chassés au milieu de la grande huée des Parisiens criant : « A la queue ! Au renard ! » On mit ses richesses au pillage. Il négociait, toujours avec cette fureur anti-française, en 1439, lors du rachat du duc d'Orléans. — Enfin, il alla passer les dernières années de sa vie, oublié et meurtri, dans son évêché de Lisieux. Il y employa ses loisirs et le fruit de ses peines à élever une chapelle en l'honneur de la Vierge, qui est un des plus exquis monumens de l'époque ; car cet homme énergique et cruel avait, comme Louis XI, le goût fin et sûr. Il vit les armées françaises s'emparer de Louviers, d'Évreux et menacer Rouen ; mais il n'assista pas à la reprise de la Normandie par Charles VII. Il mourut, le 14 décembre 1442, dans son manoir de Lisieux, comme on lui faisait la barbe. Il laissa une grande partie de sa fortune aux pauvres ou à des fondations pieuses. Son corps fut enterré honorablement dans l'église cathédrale. Sur sa tombe, en marbre noir, on voyait sa statue en marbre blanc, la mitre en tête et la crosse à la main. D'après le dessin de Gaignières, la physionomie paraît dure et plate, les traits gros, le nez épaté, la bouche tombante, avec quelque chose de massif et de court dans le visage et dans l'allure. Il n'est pas nécessaire de connaître son histoire pour remarquer qu'il n'a pas l'air d'un bon homme. Les cendres de P. Cauchon furent dispersées en 1793.

frère, Jean de Luxembourg, à la livrer aux Anglais; il assista au procès, en surveilla avec vigilance tous les détails; il assista aussi à l'abjuration, au supplice; l'opinion publique le considérait comme particulièrement responsable. (*Procès*, IV, p. 35.)

Il avait rêvé certainement de se tailler, pour lui et les siens, une principauté indépendante à la faveur des troubles. Pour cela, il joue un jeu analogue à celui de Cauchon, mais plus haut et plus relevé, entre la France et l'Angleterre. On le trouve, commandant partout où Cauchon agit : il commandait à Paris quand Jeanne d'Arc tenta l'assaut; il y commandait encore quand Charles VII reprit la ville en 1436. Les Parisiens le chassèrent alors en criant : « Au renard ! » C'est dire son caractère. Bedford après la mort de sa première femme, Anne de Bourgogne, épousa la nièce de Luxembourg en 1433, et celui-ci devint ainsi l'oncle du régent. Il assista, comme Cauchon, aux négociations d'Arras, et, comme Cauchon, conseilla de rompre plutôt que d'accepter les propositions de la France. Il fut archevêque de Rouen, du fait des Anglais, puis cardinal dans la même promotion que Regnault de Chartres et Guillaume d'Estouteville, le 18 décembre 1439, Eugène IV traitant ainsi, exactement sur le même pied, l'homme qui avait abandonné Jeanne d'Arc, celui qui l'avait condamnée et celui qui devait la réhabiliter (1). Il mourut en Angleterre, en 1443.

Autre cardinal : Jean de Chatillon ou plutôt de Castiglione, Italien, archidiacre d'Évreux, devint, par la suite, en 1444, évêque de Coutances, en 1453, évêque de Pavie, puis cardinal (2). Ce fut lui qui décida le chapitre de Rouen à souscrire à une condamnation collective contre Jeanne d'Arc; c'était un suppôt de l'Université parisienne : *magistrum doctissimum et antiquum in theologia, in talibus singulariter expertum*, clerc solennel, s'il en fut; on dit qu'il montra, dans la forme, du moins, une certaine modération.

Les évêques maintenant. La province de Normandie comprend, outre Rouen, six diocèses. L'archevêché était vacant. L'évêque de Lisieux, prédécesseur de Cauchon, était Zanon de Castignione, Italien, d'une famille qui occupa plusieurs évêchés

(1) Pastor, *Histoire des Papes*. Traduction Furcy-Raynaud (t. I, p. 326), d'après Ciaconius (t. II, p. 900-919).

(2) Beaurepaire, *Notes sur les juges et assesseurs* (p. 114). — Denifle et Châtelain, *le Procès de Jeanne d'Arc et l'Université de Paris* (p. 17).

en Normandie : habile homme, qui, après s'être montré dévoué à la cause des Anglais et avoir (avec Luxembourg et Cauchon) représenté le roi Henri VI au Concile de Bâle, se retourna à temps et devint un des premiers partisans de Charles VII dans la province. Il fut consulté par Cauchon sur le cas de Jeanne et se prononça contre elle, « attendu, dit-il, qu'il n'était pas à présumer qu'une personne de condition aussi vile eût des révélations et des visions venant de Dieu. »

L'évêque de Coutances, Philibert de Montjeu, bourguignon déclaré, donna une adhésion sans réserve au procès et à la sentence contre Jeanne. Mais il partit bientôt pour Bâle, où il joua un grand rôle jusqu'à sa mort, arrivée à Prague en 1439.

Parmi les autres évêques de la province normande, deux étaient absens, ceux de Bayeux, Nicolas Habart, et d'Évreux, Martial Fournier; d'ailleurs dévoués, tous deux, à la cause anglaise, ils eussent opiné comme la majorité de leurs collègues; un autre, l'évêque de Séez, Robert de Rouvres, était auprès du roi Charles VII et avait assisté au sacre de Reims; naturellement, il ne fut pas consulté. Le quatrième, Jean de Saint-Avit, évêque d'Avranches, interrogé, eut le courage de répondre : « Ès choses douteuses qui touchent la foi, l'on doit toujours recourir au Pape et au Concile général. » Son avis ne fut pas inscrit au procès; on ne le connaît que par le témoignage d'Isambart de la Pierre. Cet homme courageux fut jeté en prison, l'année suivante, comme soupçonné de vouloir rendre la ville de Rouen aux Français.

Hors de la province de Normandie, d'autres évêques en titre se prononcèrent contre Jeanne : William Alnwich, évêque de Norwich en Angleterre et garde du sceau privé de Henvi VI. Il assista à l'abjuration et au supplice : c'est un Anglais. Jean de Mailly, évêque de Noyon, voisin de l'évêque de Beauvais et, comme lui, pair ecclésiastique du royaume de France; il eut une part très active au procès, sans se mettre en avant comme son fougueux collègue. Plus habile, également, par la suite, il rentra en grâce auprès de Charles VII et figura au procès de réhabilitation, comme président de la Cour des Comptes, « aussi Français alors qu'il avait été Anglais quand ceux-ci étaient les plus forts (1); » il allégua qu'en raison de son

(1) O'Reilly, *les Deux procès de condamnation*, Plon, 1868, in-8 (I, p. 31).

grand âge, soixante-dix ans, il ne se souvenait plus qu'il eût été au procès, ni qu'il eût émis une opinion, et il s'en tint à quelques détails non compromettans.

Parmi les autres juges ou assesseurs, six devinrent évêques par la suite et peuvent être comptés parmi les personnages considérables : c'est Gilles de Duremort, cistercien, évêque de Coutances, en 1439; Jean Lefèvre, ermite de Saint-Augustin, évêque de Démétriade en 1441; Richard Prati, Anglais, évêque de Chincester en 1438; Raoul Roussel, archevêque de Rouen en 1444; Pasquier de Vaulx, futur chancelier d'Angleterre, évêque de Meaux en 1435, puis évêque d'Évreux en 1439, et enfin évêque de Lisieux et successeur de Cauchon; il mourut le jour où Charles VII faisait son entrée dans sa ville épiscopale; Robert Ghillebert, Anglais, évêque de Londres en 1436.

Au total, y compris Cauchon et les trois cardinaux, quatorze prélats et évêques se prononcèrent, au procès, pour la condamnation de la Pucelle.

Il faut joindre dix abbés des grandes abbayes normandes, mitrés comme des évêques : Robert Jollivet, du Mont Saint-Michel, Gilles de Duremort, abbé de Fécamp, Nicolas Leroux, abbé de Jumièges, Jean Moret, abbé de Préaux, Guillaume, abbé de Mortemer dans le Vexin français, Jean, abbé de Saint-Georges de Boscherville, Guillaume Conti, abbé de la Trinité du Mont-Sainte-Catherine, Guillaume Lemesle, abbé de Saint-Ouen, Thomas Fricque, abbé du Bec, Guillaume Bonnel, abbé de Cormeilles. Ces hommes, dont les deux premiers faisaient partie du Conseil royal et comptaient parmi les plus utiles auxiliaires de la domination anglaise, avaient été, pour la plupart, nommés à leurs bénéfices par le nouveau pouvoir. On ajoute qu'ils furent triés avec soin parmi les soixante chefs des abbayes normandes. Ils furent secondés par trois prieurs : Pierre de la Cricque, prieur de Sigy, Guillaume Le Bourc, prieur de la collégiale de Saint-Lô de Rouen, Pierre Migiet, prieur de Longueville, un des principaux aides de Cauchon, mais qui, au procès de réhabilitation, eût bien voulu faire croire qu'il avait été favorable à la Pucelle et clama l'innocence de la victime, ne trouvant d'autre excuse pour lui et ses pareils que la peur. (*Procès*, II, 300, 360.)

Une soixantaine d'assesseurs forment la foule des neutres et des médiocres qui tourbillonna autour du tribunal et inscrivit

aux procès-verbaux des noms, qu'il eût mieux valu laisser dans l'oubli auquel ils étaient destinés. Trente-quatre d'entre eux prirent part aux délibérations. Trois doivent être notés : Érart, prêtre séculier du diocèse de Langres, maître ès arts de l'Université de Paris, chanoine de Laon et de Beauvais, qui dut probablement à cette dernière fonction d'être désigné par Pierre Cauchon, dont il était l'ami intime, pour prononcer le sermon, le 24 mai, sur la place de Saint-Ouen, le jour de la comédie de l'abjuration. Il prit pour texte le passage de saint Jean : *Une branche ne peut porter fruit si elle ne reste attachée à la vigne*, et sa harangue fut d'une violence insigne. Jeanne d'Arc, du haut de l'échafaud, le rabroua vivement. Érart resta attaché à la fortune de Pierre Cauchon ; il assista avec lui au congrès d'Arras. Il devint chantre de l'église de Rouen et vicaire de l'archevêque. C'était une manière de personnage. Il mourut en Angleterre, doyen du chapitre de Rouen, vers 1439. Il ne faut pas le confondre avec un autre assesseur, portant à peu près le même nom, Guillaume Evrard, qui fut l'une des lumières de l'Église gallicane, « un des premiers hommes de son temps, » recteur de l'Université, restaurateur des études du collège de Navarre, qui n'assista qu'à une seule des séances du procès et partit aussitôt pour le Concile de Bâle (1).

Un jeune bachelier, dominicain, frère Martin Ladvenu, est célèbre pour avoir confessé Jeanne, l'avoir accompagnée et soutenue jusqu'au bûcher. Il avait, cependant, adhéré à la condamnation, le 19 mai et le 29 mai. C'est lui qui chargea le plus Cauchon et les Anglais dans sa double déposition en 1450 et en 1452, au procès de réhabilitation, où il est qualifié « spécial confesseur et conducteur de la dicte Jehanne en ses derreniers jours. » (*Procès*, II, 7.) Il était secondé, auprès de Jeanne, par un autre religieux, du même ordre et du même couvent, qui, comme lui, s'était prononcé, à double reprise, pour la condamnation, mais qui assista également Jeanne d'Arc et lui fut d'un réel réconfort, Isambart de la Pierre. C'est lui qui conseilla à Jeanne le recours au Pape et au Concile. A l'audience, il essayait de lui dicter des réponses favorables en lui faisant des signes, jusqu'à mettre en fureur l'évêque Cauchon. Isambart de la Pierre et Martin Ladvenu sont les figures sympathiques

(1) Voyez Beaurepaire, *Note sur les juges et assesseurs* (p. 33) et Denifle et Châtelain, *loc. cit.* (p. 26 et 29).

de ce groupe, en général effacé et négatif, les assesseurs.

Il n'y a rien de plus à dire des trente-cinq autres assesseurs qui ne siégèrent qu'une fois, ne firent qu'entrer et sortir par prudence ou par curiosité. On compte aussi là des médecins, quelques avocats donnant des consultations par écrit : menu fretin.

L'attitude du haut clergé rouennais, dans son ensemble, ressort d'un fait infiniment plus grave, c'est l'intervention du chapitre de Rouen, en tant que corps délibérant et opinant. Représentant l'archevêque, il accorda la délégation de territoire à l'évêque de Beauvais. Puis, saisi, par celui-ci, des douze articles qui résument, si traîtreusement, les interrogatoires, le chapitre qui est exactement renseigné par ses membres présens au procès et par la rumeur publique, le chapitre après avoir hésité, après avoir même refusé de se prononcer jusqu'à ce qu'on ait reçu l'avis de l'Université de Paris, voit soudainement sa majorité se transformer et il formule, le premier, la sentence mortelle: *Nobis videtur fore hæretica;* « à notre avis, elle est hérétique. » Une minorité honorable de huit ou dix membres s'opposa à cette décision; on pense même que deux membres du chapitre, J. Basset official et J. Leroy promoteur, furent, à cette occasion, tenus en prison.

La majorité, composée de vingt et un membres, n'en donne pas moins avec ensemble, dans tous les actes du procès. Les plus compromis sont (outre les universitaires, Maurice et Beaupère), Barbier, Couppequesne, de Venderès, Raoul Roussel, le futur archevêque de Rouen, qui, plus tard, prépara si bravement le retour de Rouen à la domination française, et celui qui fut, de tous, le plus infâme, Loyseleur.

Nicolas Loyseleur (*Aucupis*) forme, avec Midy et Beaupère, le groupe qui vit dans l'étroite intimité de Cauchon et travaille avec lui. Né à Chartres en 1390, chanoine de cette ville, il vient à Rouen, en 1421, pour y usurper un canonicat vacant par l'absence de Martin Ravenot, resté fidèle à la France. Le voilà engagé et, selon son caractère, enragé. Il est l'agent de main de toutes les ruses du mauvais juge. C'est lui qui est le faux greffier des premières audiences ; c'est lui qui se déguise et se fait passer pour Lorrain, afin d'extraire les confidences de la Pucelle; c'est lui qui trahit les confessions de la pauvre fille et qui feint de lui porter intérêt pour lui souffler des conseils

perfides; c'est lui qui la presse, au moment de la prétendue abjuration ; il vote naturellement toutes les sentences de condamnation ; il verse des larmes de crocodile en la voyant mourir. Mais, quand elle est morte, il essaye encore de charger sa mémoire et, dans la déposition évidemment concertée, qu'il fait aux « actes postérieurs, » il déclare qu'elle a désavoué ses voix, reconnu que ses voix l'avaient trompée et qu'elle était pleine de pénitence et de contrition pour les crimes qu'elle avait commis. « Un homme qui s'était acquis de tels titres au mépris public (*Procès*, III, 162) n'en resta pas moins quelque temps sur la scène. Il fut délégué pour représenter le chapitre au Concile de Bâle avec Midy et Beaupère. Mais là il se porta à des extrémités telles qu'il fut désavoué de Rouen, tandis qu'il continuait à occuper une place considérable dans la confiance des Pères du Concile. Il resta à Bâle et y mourut, probablement après la réhabilitation de Jeanne d'Arc.

Au fond, Loyseleur appartient, déjà, à la catégorie des personnages qui furent, avec Cauchon, les vrais promoteurs du procès et de la condamnation, les Universitaires.

Ceux-ci sont à Paris. Ils n'ont pour raison ou pour excuse à leur intervention, ni la timidité, ni l'ignorance : ils vantent, sans cesse, leur autorité et leur indépendance ; on ne les a jamais vus fléchir quand leurs opinions ou leurs privilèges sont en cause. Ils auraient pu s'abstenir, juger les coups de loin ; rien ne les forçait à descendre dans l'arène. Ils s'y sont jetés de plein gré ; et leur intervention donne à la vie de Jeanne d'Arc tout son sens et toute sa portée : incomplète, si elle n'eût rencontré de tels adversaires. Victime des Anglais, de Cauchon, des Normands à la solde ou terrorisés, sa mort n'eût été qu'un événement local ou, tout au plus, un incident de la défense nationale. Mais elle devient un fait universel pour avoir mis en mouvement ces gens de science et de doctrine, à une époque où leur science et leur doctrine erraient et risquaient d'égarer le monde, à leur suite.

La mort de Jeanne d'Arc, couronnant sa mission, fut l'échec le plus grave que subit ce corps plein de superbe : qu'on scrute le sens profond de l'histoire, on verra qu'il ne s'en releva pas et de quelle importance fut cette chute. L'orgueil de la vieille Sorbonne périt à cette date. Le simple bon sens d'une fille du

peuple, qui comprenait le devoir social et qui savait mourir, fut plus éloquent que les discours pompeux et les arguties des docteurs.

Il suffit de comparer les dispositions de l'esprit public, en France, de Charles VII à Charles VIII : voilà l'œuvre d'une génération. Jeanne, en suivant son instinct sincère et droit, guérit la France du pédantisme scolastique. Le *baralypton* périt en la tuant.

A peine Jeanne d'Arc prise, l'Université se met en avant : elle eût voulu voir juger la Pucelle près d'elle, sous son œil et sous sa main, à Paris. Au moindre retard, elle somme le roi d'Angleterre et l'évêque de Beauvais d'en finir. Elle bout d'impatience.

Dès que les interrogatoires sont commencés, l'Université se hâte d'envoyer à Rouen six de ses suppôts les plus qualifiés, pour y assister, y prendre part, y jouer un rôle non moins décisif et efficace que celui des juges. Ce n'est pas tout : elle entend se prononcer elle-même. Elle réclame l'enquête et les interrogatoires, désireuse d'apporter sa voix et sa décision. C'est pour elle que sont rédigés les douze articles, résumé odieux des séances où les faits et les réponses de Jeanne se sont falsifiés, adultérés ; et c'est là-dessus que ce corps illustre, consciemment, va se prononcer.

Les émissaires les lui rapportent avec joie. Pourtant, ceux-ci ont assisté aux audiences ; ils pourraient rétablir la vérité : c'est bien de cela qu'il s'agit ! Le corps se réunit aussitôt. Il se saisit de l'affaire. Chacune des Facultés délibère à part ; puis, elles se réunissent en assemblée plénière. Par l'organe du seigneur recteur, on décide de livrer l'affaire à l'examen des deux facultés de théologie et de décret. En quinze jours, celles-ci ont délibéré. Elles apportent leurs conclusions, dictées, comme elles disent, « par un esprit de charité, » et les voici : « La faculté déclare cette femme traîtresse, perfide, cruelle, altérée de sang humain, » etc. ; et l'autre faculté ajoute que cette femme est « schismatique, apostate, menteuse, divinatrice, etc. » Toutes deux concluent : qu'en conséquence, il y aura lieu de « l'abandonner au bras séculier pour en recevoir la peine proportionnée à l'étendue de son forfait. »

Sur ce double avis, le corps de l'Université, « toutes facultés et nations assemblées, » et, par l'organe du recteur, « ratifie et

fait siennes les décisions et qualifications des deux facultés de théologie et de décret. »

En hâte, cette délibération est retournée aux juges de Rouen; elle est accompagnée d'une lettre adressée à l'évêque Cauchon et dont le style n'est pas ordinaire : « Le travail assidu de votre vigilance pastorale, révérend père et seigneur, paraît excité par la ferveur immense de votre très singulière charité; votre sagesse éprouvée ne cesse d'être l'appui le plus fort de la foi sacrée; votre expérience toujours en éveil vient en aide à votre pieux désir du salut public. Une lutte virile et célèbre a mis enfin aux mains de votre justice, grâce à l'énergie de votre vigoureuse probité, grâce aussi au secours du Christ, cette femme que l'on proclame Pucelle, dont le poison, répandu au loin, a infecté le troupeau si chrétien dans presque tout l'Occident... » Et cela dure pendant des pages, jusqu'à ce que la lettre se termine (car tout s'achève) par un appel à « une réparation digne de l'offense, qui apaise la Majesté divine, maintienne sans souillure la vérité de la foi orthodoxe et fasse cesser cet inique et scandaleux spectacle, pour tous lesquels services le Prince des Pasteurs accordera, certainement, à votre révérée sollicitude pastorale, une couronne de gloire immarcescible. » (*Procès*, I, 409.)

On n'attendait, à Rouen, que cette décision solennelle qui *couvrait* tout le monde; et dès qu'elle fut rapportée par les trois maîtres, retour de Paris, c'est-à-dire le 19 mai, la séance décisive est tenue dans la chapelle du palais archiépiscopal. Aucun délai n'étant désormais supportable, au dire du bon maître Nicolas Midy, les juges et les assesseurs passent au jugement. La sentence qui condamne Jeanne n'a besoin ni d'autre autorité ni d'autre base; elle est empruntée, *mot pour mot*, aux décisions des deux facultés. La pauvre fille serait immédiatement exécutée si on n'avait besoin, avant qu'elle meure, du simulacre de l'abjuration.

Telle est, donc, la part de l'Université de Paris dans le drame. Qu'un corps si considérable, si imposant, ayant, par lui et par ses membres, une telle autorité devant le présent et une telle responsabilité devant l'avenir; qu'un corps qui parle au nom de la justice, du droit, de la vérité, de la religion, de toutes les causes idéales qui tendent à élever et ennoblir l'âme humaine, ait choisi cette attitude, se soit rallié, unanimement, à de telles conclusions et à un tel langage; qu'il n'ait eu ni

bonne foi, ni modération, ni pitié; qu'il n'ait obéi qu'à des passions presque incompréhensibles dans leur excès même, cela suffirait pour signaler le mystère. Ces hommes n'agissaient pas; ils étaient *agis*. Il se passait, en eux, quelque chose dont leur impétuosité était le signe.

Le corps entier ayant délibéré, nulle contradiction n'étant mentionnée, tous les membres des quatre facultés sont solidaires et responsables. Cependant, il est, parmi eux, certains hommes plus particulièrement représentatifs, certaines figures qui font *type*. Il faut essayer de dire d'où viennent ceux-là, où ils vont, ce qu'ils sont.

Une escouade est particulièrement intéressante, elle se compose des six suppôts qui firent la navette de Paris à Rouen, de Rouen à Paris, assistèrent aux interrogatoires, y prirent part, apportèrent les douze articles, firent rapport à leurs collègues et obtinrent la décision de l'Université. Tous les six sont des personnages, l'honneur de leur corps et de leur temps. Les voici:

Pierre Maurice fut reçu, le premier, à la licence en théologie et le premier à la maîtrise, le 23 mai 1429; des six, il est le plus jeune et le moins important. C'est un fort en thème, empressé de payer sa récente aumusse de chanoine de Rouen. Il fut chargé d'admonester Jeanne, le 23 mai, veille de l'abjuration, et fit un grand discours qui eut le succès que l'on sait auprès de Jeanne : « Si j'étois en jugement et si je voyois le bûcher allumé et les bourrées prêtes, le bourreau mettant le feu et si j'étois dedans le feu, si ne dirois-je pas autre chose que ce que j'ai dit jusqu'ici et je le maintiendrois jusqu'à la mort. » Un tel langage dut étonner le jeune diplômé : il perdit de son assurance: on dirait qu'on le voit s'attendrir, vers la fin; il visite Jeanne dans sa prison. Mais, dans ces circonstances extraordinaires, les attentions mêmes sont suspectes.

Girard Feuillet, docteur en théologie, assista aux séances de Rouen; mais il disparut, on ne sait pourquoi, après le voyage de Paris. De même Jacques de Touraine. Celui-ci est cité, par le greffier Manchon, parmi les plus violens. Dans une minute du temps, conservée aux archives de l'Université, on célèbre « l'étendue de sa science et la pureté de ses mœurs. » C'est un professeur.

Voici, enfin, les trois maîtres considérables : Thomas de Courcelles, Nicolas Midy, Jean Beaupère.

Thomas de Courcelles est, peut-être, par l'intelligence, l'autorité et le caractère, l'homme le plus important de l'Université parisienne, dans la génération qui suit J. Gerson. Jeune encore, il paraît avoir fait, à Rouen, office surtout de rédacteur et de secrétaire : c'est un zélé.

Il est partout, lit les articles de l'accusation, travaille au réquisitoire, visite Jeanne avant la mort, dépose encore, à son sujet, après qu'elle a été brûlée; il traduit les procès-verbaux du procès dans un latin exact et qui paraît honnête, quoique prudent pour lui-même. Sa vie, par la suite, s'écoule dans les services publics et dans l'étude. Comme tant d'autres de ces juges iniques, il fut un des Pères considérables du Concile de Bâle; il y joua un grand rôle et reçut même le chapeau de Félix V (1). Il finit par se réconcilier avec la Cour et, trente ans plus tard, ce grand savant, ce grand théologien, fut chargé de l'oraison funèbre de Charles VII, qu'il avait harangué déjà à son entrée à Paris. Il mourut « dégoûté des hommes et tout en Dieu, » simple chanoine de la cathédrale de Paris, en 1469. Il ne lui a rien manqué, pour être une des gloires de l'Église gallicane, pas même la vertu et le désintéressement,... et il fut un des juges de Jeanne d'Arc! Sa pierre tombale le montre, l'index replié, *argumentant* jusque dans la mort, comme s'il avait pris à tâche de s'expliquer éternellement et de justifier son cas devant Dieu.

Nicolas Midy; celui-ci cumule tout : les titres et les bénéfices, les violences et les hontes. Dès 1416, simple bachelier, il apparaît, dans les délibérations du Conseil de l'Université, pour soutenir la cause du Duc de Bourgogne dans l'affaire des thèses de Jean Petit. Il est recteur en 1418; le 21 avril 1431, c'est lui qui, au nom de l'Université, parle à Henri VI entrant à Paris. Cette manifestation oratoire trouve aussitôt sa récompense; quinze jours après, le 4 mai 1431, Henri VI le fait nommer, par droit de régale, à un canonicat vacant au chapitre de Rouen. Son ami, Nicolas Loiseleur, prend possession et lui-même s'installe le 19 mai, onze jours avant le supplice de la Pucelle. Le chapitre lui fait remise des annates « par grâce spéciale, attendu les services rendus par lui à l'Église. » En effet, c'est lui qui rédige les douze articles (forfait dans le forfait); c'est lui, avec son camarade Beaupère, qui invective Jeanne le plus violemment

(1) N. Valois, *le Pape et le Concile* (II, p. 192).

et le plus souvent. Après avoir participé à toute la procédure, s'être prononcé pour les partis les plus rigoureux, il est un de ceux qui vont à Paris pour obtenir le décret de l'Université; de retour, c'est lui qui reçoit la mission de « prêcher Jeanne, » le jour du supplice. Et il ne trouve, devant cette femme qui va mourir, que des paroles de violence et d'outrage. Il parle pour les Anglais qui le tiennent en laisse avec son récent canonicat. Aussitôt après le procès, il part pour Bâle, où il figure, comme recteur de l'Université de Louvain (autre récompense, obtenue de la faveur du Duc de Bourgogne). Mais sa carrière est interrompue : il est frappé de la lèpre; il est obligé de reconnaître, dans une pétition au pape Eugène IV, qu'il ne peut plus toucher la sainte hostie ni accomplir les fonctions de son canonicat sans faire scandale; mais il est toujours apte à toucher la pension : « *pensione sibi reservata.* » Il traîna, longtemps, une vie misérable, perdue, sans doute, sous la cagoule de quelque léproserie.

Le sixième des grands universitaires est Maurice Beaupère, *Pulchri Patris*. Celui-ci n'a ni l'âpreté de Nicolas Midy, ni la science de Thomas de Courcelles; mais il a plus d'allure. C'est un homme très illustre et de grande autorité, un « professeur insigne, » *eximiæ sacræ theologiæ professor* (*Procès*, I, 50), membre vénéré des deux conciles, Constance et Bâle. Il était recteur de l'Université avant 1413. Attaché, de bonne heure, au parti anglais et bourguignon, il est chargé par l'Université « de donner aide et conseil » au pauvre Charles VI, en 1419, dans la triste affaire du traité de Troyes. Il travaille, dès lors, avec P. Cauchon. Ayant rompu avec le pacte national, il fait carrière par les Anglais qui lui attribuent, comme à son camarade Midy, l'un des canonicats de Rouen en 1430. Il vient en prendre possession en même temps qu'il siège au procès de Jeanne d'Arc. Midy était lépreux; Beaupère était manchot de la main droite, et ne pouvait, non plus, remplir les devoirs de ses bénéfices. Mais la main gauche restait bonne pour recevoir l'argent. Il obtint une dispense du pape Martin V et en profita pour faire rafle : chanoine de Rouen, Besançon, Sens, Paris, Beauvais, Laon, Autun, Lisieux, archidiacre de Salins, cellerier de Sens, trésorier de Besançon, chapelain de Brie, curé de la paroisse de Grève, chèvecier de Saint-Merri à Paris; il était, à lui seul, tout un pouillé de bénéfices. La haute confiance qu'on avait en lui

fit que Cauchon le jugea digne de le remplacer dans l'interrogatoire de Jeanne d'Arc : cela le consacre.

Il présida donc aux interrogatoires, dans les trois journées des 22, 23 et 27 février. Mais il ne s'y risqua pas longtemps. C'est à lui que Jeanne adresse quelques-unes de ses reparties les plus vives, les plus nobles, les plus dédaigneuses : la fameuse réponse à la question stupide : « Si elle est en état de grâce : » « — Si je n'y suis, Dieu m'y mette, et si j'y suis, Dieu m'y garde ; » l'autre réplique, en ce qui concerne le vêtement d'homme : — « Cela, c'est peu de chose, moins que rien... » Et encore : « — Quand vous avez vu cette voix venir à vous, y avait-il de la lumière? — Il y avait beaucoup de lumière de toutes parts, comme il convient (s'adressant à maître Beaupère) : Il ne vous en vient pas autant à vous. » Et enfin : « — Quel signe donnez-vous que vous ayez cette révélation de Dieu et que ce soient sainte Catherine et sainte Marguerite qui conversent avec vous? » — « Je vous ai dit que ce sont elles ; croyez-moi si vous voulez. » (*Procès*, séance du 27 février, III, 66 et suiv.)

L'homme solennel n'insiste pas. Mais il n'a pas perdu la mémoire de ces heures pénibles. Car il dit, longtemps après, à l'enquête de réhabilitation : « C'était une fille très subtile, de subtilité appartenante à femme. » Il rentre dans le rang et travaille désormais dans la coulisse. Toutes les fâcheuses besognes, il les partage avec Nicolas Midy, voyageant, lui aussi, de Rouen à Paris, de Paris à Rouen : C'est lui qui pontifie devant le corps de l'Université et qui prononce les phrases sentencieuses et mortelles ; revenu à Rouen, il assiste à la séance de l'abjuration au cimetière Saint-Ouen ; il visite Jeanne dans la prison, envoyé par l'évêque de Beauvais, avec Nicolas Midy, pour constater qu'elle est relapse. Fort mal reçu par les Anglais que toutes ces lenteurs exaspèrent, la peur le prend, ou, qui sait, peut-être quelque doute, quelque remords. Ce qui est certain, c'est que, le jour même, ou le lendemain, il quitte Rouen, et sans attendre trois jours, jusqu'au jugement définitif, il part, il fuit sous le prétexte de se rendre au Concile de Bâle. Il n'apprit la condamnation de Jeanne que quelques jours après, à Lille. Ce manchot ne manquait pas d'adresse : il put se vanter, vingt ans plus tard, à la première enquête pour la revision du procès, de n'avoir pas été de ceux qui avaient condamné, tout en répétant, qu'à son avis, les visions de Jeanne d'Arc n'avaient rien que

d'humain. Beaupère arriva à Bâle, le 2 août; comme la plupart de ces universitaires, il siégea au Concile et y joua un rôle considérable. On le voit parcourant les grandes routes de l'Europe, en quête d'affaires et d'argent, à Bâle auprès du Concile, à Bologne auprès du Pape, à Rouen auprès de ses confrères du Chapitre où il travaille à défendre son canonicat. Il finit par s'arrêter à Besançon où il mourut, en 1462 ou 1463, longtemps après la restauration complète du royaume de France et la réhabilitation de la Pucelle.

Tous ces hauts personnages sont donc réunis autour de Jeanne : les violens d'Angleterre, les habiles de Bourgogne, les doctes de Paris. Un seul fait défaut, Charles VII. Mais Jeanne le représente, plaide sa cause et la maintient. Elle est venue ici pour achever sa mission et reprendre Rouen, — puisqu'elle y meurt.

Le procès va s'engager. Certes les motifs ne manquent pas. Ces clercs savans et nombreux ont compulsé leurs livres : ils y ont trouvé des précédens, des exemples et des raisons ; mais la véritable raison est celle qui n'est écrite nulle part, à savoir que cette femme, en prenant parti pour la cause qu'ils ont quittée, les a jugés : c'est pourquoi ils la jugent.

Il y eut, sans doute, des causes secondes, l'exemple, la servilité, la vénalité. L'argent fut prodigué. On a les comptes de quelques-uns des paiemens faits, notamment à l'évêque de Beauvais, au vicaire de l'Inquisiteur, aux six universitaires. Cauchon toucha, assure-t-on, une somme équivalente à cent mille francs de notre monnaie. Pour les six universitaires, on trouve mention de sept cent cinquante livres tournois, ce qui représente, environ, trente mille francs, valeur actuelle. Il y eut aussi les prébendes, les bénéfices, les promesses, les espérances...

Mais tout cela n'est que l'accessoire et n'explique pas l'élan, l'entrain, la passion des clercs français, des évêques, des prélats, des moines, des docteurs, des universitaires : une seule chose l'explique, c'est la mystique influence de la décision prise, par tous ces hommes, une fois, il y avait longtemps, à l'heure décisive, contre la patrie.

Certes, les frontieres paraissaient bien incertaines alors, le sentiment national bien diffus, les hiérarchies féodales bien complexes et bien fuyantes. Cependant, parmi ces transfuges, il

n'en était pas un seul qui ne sût avoir mal fait en prenant parti pour l'Angleterre.

Puisque cette femme avait osé dire que leur cause périrait, il fallait que cette femme pérît.

Ils sont donc là, tous réunis. La tragédie des Lancastre a ses rendez-vous ici; les drames de France et de Bourgogne ont leur nœud ici; les alternatives des deux conciles qui décident du sort de la chrétienté se rencontrent ici : ces docteurs, qui se sont connus à Constance, ont hâte de quitter la place du Vieux-Marché pour courir à Bâle. L'évolution des consciences se décide ici; cette bergère somme les docteurs à sa barre; les droits de la pensée libre, de la vocation, les limites de l'indépendance et de la soumission, les relations de l'âme avec l'Église militante et l'Église triomphante, c'est-à-dire avec la terre et avec le ciel, trouveront des définitions d'une précision surprenante et d'un tact incomparable dans les réponses de Jeanne d'Arc.

Ils sont tous là, pour l'accabler, les hommes d'État, les conseillers, les prélats, les clercs, les soldats... elle est seule.

Le mercredi 21 février, à huit heures du matin, en la chapelle du château de Rouen, Jeanne d'Arc, qui se nomme, elle-même, Jehanne la Pucelle, vêtue en homme, avec un chaperon noir, cheveux taillés en rond au-dessus des oreilles, chemise d'homme, tunique courte, jaquette, braies, chausses attachées par des aiguillettes, pâle et les yeux brillans du long séjour dans la tour obscure, est amenée devant ses juges.

GABRIEL HANOTAUX.

L'ÉPREUVE DU FEU[1]

DEUXIÈME PARTIE[2]

VIII

Cette impression complexe, mélange de gratitude envers Serdis et de crainte de lui déplaire, continua de préoccuper Yvonne. Habituée à voir tout le monde subir son charme, elle s'étonnait d'une froideur qui semblait parfois exagérée à dessein, surtout après d'involontaires expansions : des éclairs de gaîté qui faisaient de lui un autre homme mais que, visiblement, il regrettait aussitôt.

Cette réserve singulière n'empêchait pas la jeune fille de reconnaître les hautes qualités du mari d'Edmée, sa bonté surtout, ses prévenances pour les deux tantes touchées par des égards auxquels on ne les avait guère habituées.

Grâce au tact de Serdis, à son esprit cultivé, à son humeur conciliante toujours égale, une atmosphère nouvelle apportait le calme à cette maison où Yvonne avait toujours vu les discordes de femmes, les aigres conflits à propos de tout et de rien. Edmée n'osait plus devant son mari cribler de mots blessans tante Anna, ridiculiser ses prétentions à la jeunesse, ses caprices de vieux bébé. Et celle-ci, depuis qu'elle n'était plus hérissée, toujours en défense, se détendait, révélait des qualités inconnues de gaîté franche, expansive, de surprenante candeur.

(2) Voyez la *Revue* du 1er juillet.

Yvonne comprenait ce qu'il y avait de touchant dans cette enfance attardée qui témoignait d'une vie très pure, si pure que Mme Grasset restait, à son âge, incapable de croire aux laideurs de la vie, à des fautes où sa pensée ne s'était jamais arrêtée.

Même tante Cécile sortait parfois du mutisme craintif où depuis longtemps elle s'était réfugiée pour éviter les rebuffades. Il lui arrivait de sourire aux rares plaisanteries à froid de Georges, et, quand elle le regardait en l'appelant « mon fils, » une reconnaissance émue la transfigurait, disait mieux que des mots ce qu'elle éprouvait pour celui qui, le premier, s'intéressait à elle, ne se moquait pas de son excessive piété, de sa laideur, lui faisait oublier sa dépendance de parente pauvre, — une dépendance qui était aggravée par sa timidité, sa discrétion humble, sa façon de se faire oublier, annihiler.

— Il faut absolument que vous deveniez moins bonne, tante Cécile ! lui disait Georges en riant.

Et Yvonne souffrait d'un petit remords en pensant à la désinvolture avec laquelle, à l'exemple d'Edmée, elle avait accepté jusqu'alors les soins de la vieille fille, sans lui donner autre chose qu'une distraite et un peu dédaigneuse amitié. Jamais elle n'avait cherché quelles pouvaient être les pensées tristes que, seule pendant de longues heures, elle suivait en hochant sa longue face blême. Maintenant Yvonne s'étonnait de découvrir en elle une immatérielle beauté faite de résignation, d'espoir : l'espoir de sa foi sans doute qui, quand elle récitait ses prières, mettait dans ses pauvres yeux lavés, déteints par les larmes, une telle douceur...

C'était une joie pour la jeune fille que ce développement de pitié, dû à Georges, et mieux en accord avec ses véritables aspirations que les sèches et incompréhensives moqueries d'Edmée. A le voir si bon, lui, un homme, elle prenait le courage de se montrer meilleure. Et c'était en elle une montée de chaleur douce, une joie de pouvoir satisfaire le plus impérieux besoin de sa nature généreuse et ardente : se dévouer, donner du bonheur.

Edmée et tante Anna abusaient bien un peu de son inlassable complaisance et lui prenaient tout son temps. Elles se déchargeaient sur elle de mille corvées. Mais Yvonne ne s'en plaignait pas. Si longtemps elle avait souffert d'être inutile, que l'accaparement tyrannique de ces deux femmes la touchait. Sans

trop s'en rendre compte elle se laissait absorber, non pas à la façon de la cousine Cécile, elle était bien trop vivante et gaie pour cela ! mais enfin, elle perdait tout de même quelque chose de sa personnalité avec des amies si au-dessous de sa valeur.

Dans de telles associations, ce n'est pas la meilleure qui domine mais la plus attachée à son moi. Et Mme Grasset comme Edmée étaient foncièrement égoïstes, l'une en enfant gâtée dont l'inconscience désarme, l'autre âprement, sèchement, sans grâce, mais si concentrée dans la préoccupation exclusive d'elle-même qu'elle s'imposait.

Les journées d'Yvonne étaient encombrées de courses fastidieuses soit avec son amie pour son installation, soit avec tante Anna chez les grands couturiers, à la recherche de modes seyantes faisant paraître les grosses dames minces et jolies... Jamais plus de ces flâneries artistiques qu'elle préférait à tout; furetages sur les quais pleins de vieux livres dans lesquels se réveillait le passé; courses lointaines pour revoir un effet de soleil dans des verrières, un reste du Paris féodal oublié par les démolisseurs entre de hautes bâtisses grouillantes de vie pauvre et de travail fiévreux. Finies surtout les heures de féconde solitude pendant lesquelles son jeune esprit s'était mûri déjà, qui lui avaient permis non seulement de lire mais de s'assimiler ses lectures, de se faire une vie intérieure grâce à laquelle, même quand elle souffrait de sa solitude morale, jamais elle n'avait senti le mal des cerveaux vides : l'ennui.

Mme Grasset qui ne pouvait pas rester une minute seule et sans parler, Edmée qui depuis son mariage cherchait à oublier les pensées qui la rendaient morose et irritable, mais qu'elle ne disait jamais, ne lui permettaient pas un seul instant d'être elle-même, de se ressaisir. Et tout en lui donnant, croyait-elle, du bonheur par leur affection, en réalité elles la comprimaient. Yvonne, habituée à des horizons plus larges, ressentait moralement la courbature de ceux qui se baissent pour suivre dans des galeries étouffées des compagnons plus petits qu'eux. C'est seulement le soir qu'elle respirait, lorsque Georges était là. Il ne parlait pourtant guère. Il écrivait, baissant sur ses notes sa tête sérieuse vivement éclairée par le double quinquet voilé de vert. Mais par moment il s'arrêtait et en quelques mots toujours sobres et nets il suggérait des idées intéressantes, conseillait des lectures, mettait au point les choses, lucidement, irréfutable-

ment. Bien longtemps après qu'il s'était tu, la causerie ranimée donnait à la jeune fille une sensation d'air renouvelé, plus fort et plus pur.

Mais de cela aussi elle ne se rendait pas compte et l'idée ne lui venait pas d'attribuer à cet homme réservé le bien-être qu'elle éprouvait entre ses amies et lui. Aucune inquiétude ne gâtait sa joie de voir arriver le bon moment : la fin du jour, quand, après les gaspillages d'heures, les aiguilles rythmaient la marche de ces veillées toujours trop courtes. les veillées de la communauté comme elle les appelait en riant.

Et vraiment c'était bien une communauté que cet étrange groupement autour de Georges, de quatre femmes dont une, la sienne, était celle qui le traitait le plus froidement. Elle ne levait même pas la tête pour répondre du bout des lèvres à son bonjour souriant lorsqu'il arrivait.

Cette attitude qui aurait révélé tant de choses à un observateur averti, Yvonne n'y voyait plus qu'une réserve pudique, une crainte de la troubler par un spectacle d'amour. Les deux innocentes vieilles dames pensaient de même, et souriaient de ce qu'elles croyaient une feintise des jeunes mariés. Comment douter du bonheur d'Edmée avec un homme si délicat, supérieur et bon ?

Au fond Yvonne était contente de cette réserve. Sans qu'elle sût trop pourquoi, leur intimité lui aurait été d'une vue bien plus pénible que celle de Charles et de Tilly. Mais dans cette situation anormale, elle perdait la notion des choses. Ce mariage auquel elle n'avait pas assisté et qui, même vu, ne lui aurait pas laissé le sentiment ému d'une fusion de deux vies devant Dieu, elle l'oubliait, si bien qu'elle aurait été choquée si Georges s'était permis une familiarité avec celle qui légalement lui appartenait, et qui, à chaque échange d'idées, se montrait la plus étrangère à lui, la plus rebelle à son ascendant.

IX

— Oh ! non ! plus d'entrevues ? n'est-ce pas ? dit Yvonne un peu vivement. Cela m'humilie d'être ainsi sur le marché ; ce monsieur est peut-être très bien, mais je l'ai pris en grippe dès que j'ai compris pourquoi il venait. Quand vous avez tous discuté la robe que je devais mettre et que tante Anna m'a fait

recoiffer trois fois! Alors je suis devenu laide, empruntée; je n'ai dit que des niaiseries et...

— Et, dit Georges de son air de pince-sans-rire, vous avez été si différente de vous-même que vous avez plu!

Yvonne rit de bon cœur à ce mauvais compliment. Les rares taquineries de Georges l'amusaient. Mais, au lieu d'y répondre, elle revint à son idée :

— Qu'est-ce qui presse? Ne suis-je pas heureuse ici? Quand je rencontrerai celui avec qui je ne craindrai pas de vivre, je saurai me décider. Mais je ne ferai rien pour hâter une heure grave qui m'apportera peut-être moins de joies que de soucis...

— Tu as raison! dit Edmée. Si tu ne désires pas d'enfans, je te conseille même de rester toujours libre et seule comme tu es.

— J'en serais désolée! dit Yvonne qui rougit en voyant le brusque geste de Georges debout devant sa table, en train de ranger nerveusement ses papiers.

Il y eut un petit froid. Après quelques minutes où l'on n'entendit que le bruissement des feuillets, il sortit de la bibliothèque sans un mot.

— Je suis sûre que tu lui as fait de la peine! dit Yvonne fâchée. Tu lui en as fait hier aussi quand tu as remis cette laide robe qui lui déplaît et qu'il t'avait priée de donner. Ah! si je me marie, ce n'est pas ainsi que je ferai!

— Merci de la leçon conjugale! dit Edmée avec son sourire froid. Vu ta grande expérience, elle est précieuse. Mais permets une question : je ne t'ai jamais rien confié, que je sache? Georges non plus. Sur quoi te fondes-tu pour nous juger? Sur notre extérieur? C'est un peu léger.

Yvonne interloquée regarda son amie qui, les sourcils froncés, finissait avec une sourde colère cette phrase commencée ironiquement. Que croire? Se pouvait-il que Georges eût des torts? Quelles déceptions mystérieuses aigrissaient Edmée?

La tactique habituelle de réticences produisit encore son effet. Yvonne se rapprocha et très affectueusement :

— C'est vrai! Je parle de ce que je ne sais pas... Aie confiance et... dis-moi... serais-tu malheureuse?

Edmée hésita :

— Malheureuse, non! dit-elle d'un ton qui démentait ses paroles. Mais je ne me suis mariée que pour avoir un enfant.... et il ne vient pas...

Yvonne soupira. Elle ne croyait pas qu'après des mois d'intimité conjugale, Edmée ne verrait encore dans le mariage que cela. A qui la faute? Attristée, elle songeait et elle sursauta lorsque Edmée cria presque à son oreille :

— Me répondras-tu enfin? Veux-tu, oui ou non, aller m'excuser auprès de ma très chrétienne belle-mère de ne pas lui rendre la visite obligatoire, paraît-il? Invente ce que tu voudras. Tu trouveras Georges, tu l'empêcheras d'oublier l'heure avec sa chère maman comme d'habitude et de me faire attendre chez Ritz, ce qui me met hors de moi. Soyez-y tous deux à cinq heures. Je compte sur toi pour l'arracher, s'il le faut.

— Comme tu as tort, dit Yvonne en secouant la tête, de traiter en ennemie cette excellente femme si peu encombrante, si discrète, qui ne cherche qu'à se faire aimer de toi et que ton mari vénère! Tu le froisses. Et qui sait si tu ne dois pas chercher en ceci la cause de malentendus?...

— Est-ce que le cours de morale n'est pas fini? dit froidement Edmée en regardant sa montre. Il y a bien une heure que je le subis...

Yvonne haussa les épaules et se tut. Quelle erreur, pensait-elle, de ne pas entrer franchement dans la famille de son mari! Pour elle, orpheline, ce serait tellement facile... facile et bon!

Mme Serdis reçut Yvonne avec une véritable effusion. Mais elle s'attrista lorsque la jeune fille lui fit sa commission de son mieux, tout en regardant avec pitié le changement subit de la maigre figure aux grands bandeaux plats. C'était un vieillissement soudain ; un fléchissement des grands traits amaigris ; un creusement des rides, qui allaient du nez à la bouche, plis douloureux tracé par les sacrifices d'une vie dévouée à son fils, ce fils dont le culte pour la veuve courageuse se comprenait si bien.

— Parlez-moi de Georges? dit Mme Serdis en prenant les mains de la jeune fille. Ne trouvez-vous pas qu'il maigrit? Mange-t-il assez? Dans ses périodes de fort travail, de veillées, je lui faisais un régime spécial. Je n'ose pas en parler à ma belle-fille; me mêler de ce qui ne me regarde plus; mais...

— Je le dirai, moi! fit Yvonne avec chaleur, et non comme si l'idee venait de vous, mais de moi!

— Que vous êtes bonne et gentille! dit Mme Serdis, en regardant avec une vraie tendresse le fin visage tout animé de compassion. Je suis bien heureuse, reprit-elle, de vous savoir auprès

d'eux. Votre charmante gaîté met de la vie dans cette maison en attendant la venue de l'enfant si désiré...

Elle n'ajouta rien, mais Yvonne saisit ce qu'elle sous-entendait. Après un silence un peu embarrassé, la jeune fille reprit :

— Vous savez, madame, dans quel beau vieux château nous passerons désormais l'été ?

— Je sais, dit Mme Serdis, et je vous remercie d'avoir comme Mme Grasset oublié vos préférences pour tâcher de décider Edmée à choisir l'autre maison, moins belle mais plus accessible, et qui aurait épargné à mon pauvre garçon de longs trajets quotidiens si fatigans... Il n'a rien voulu dire, pour ne pas contrarier sa femme... Comme d'habitude, il s'est oublié lui-même. J'espère qu'il supportera bien ces vacances qui sont le contraire d'un repos pour lui.

Craignant d'en avoir trop dit, elle s'interrompit et, pour changer de sujet, prit sur la table à côté d'elle la photographie passée, jaunie d'un petit garçon.

— Regardez! dit-elle d'un ton de fierté touchant. Est-ce qu'il n'est pas toujours le même ? Avec ses beaux yeux, son sourire! Dans ce temps-là déjà il se dépouillait pour ses camarades. Il ne se plaignait jamais. Et pas plus que maintenant il ne laissait voir ce qu'il y avait de bon, de tendre dans son cher petit cœur. Il cachait ses qualités plus que d'autres ne cachent leurs défauts.

— On dit du mal de moi ? fit une voix gaie, assurée, qu'Yvonne eut peine à reconnaître pour celle de Georges. Son air aussi était tout autre, et le grand garçon qui mettait des baisers bruyans sur les joues de la vieille dame qu'il appelait : Maman ! ne ressemblait guère à l'homme compassé qui, chez lui, gardait la tenue distante et cérémonieuse d'un visiteur.

Il sourit à Yvonne avec cette gaîté jeune qui éclairait par instant ses traits fins, énergiques et froids.

— Edmée n'est pas encore ici ?...

— Non ! dit sa mère avec un peu de précipitation. Elle a tant à faire, tu comprends? Ce départ! Votre premier dîner! C'est vous qui devez la rejoindre... Je crois même qu'il est l'heure... Tu viens trop tard, mon enfant.

— Eh bien ! dit tranquillement Georges, elle nous attendra en goûtant. Maman, c'est ici que je veux prendre mon thé, comme c'était convenu, avec les gâteaux promis par la vieille Marianne et que je vois là.

— Je serais bien contente de te garder, dit Mme Serdis un peu inquiète. Mais, faire attendre ta femme...

Gaiement, il lui mit devant la bouche son gros rouleau de papier :

— Des prétextes pour manger seule les bonnes choses! Donnez-m'en vite, amie de ma femme !

Yvonne en riant s'approcha de la table à thé et sans plus penser à l'heure qu'elle devait rappeler, elle commença de gracieuses allées et venues sous les yeux attendris de la vieille dame qui, en l'admirant, s'attristait.

— Dites-moi, mon enfant, demanda-t-elle tout à coup : n'est-ce pas vous qui deviez, il y a trois ans, faire vos débuts dans le monde chez ma sœur?

— Oui, madame! dit Yvonne, mais j'ai dû suivre mon frère dans un voyage. Des deuils m'ont ensuite cloîtrée et c'est seulement au dîner d'Edmée que je me décollète pour la première fois! A vingt-trois ans!

— C'est donc pour cela, dit Mme Serdis avec un soupir, que mon fils ne vous a jamais rencontrée depuis qu'il habite Paris, quoique nous ayons tant d'amis communs... Voilà!...

Que de choses dans ce « voilà! » Yvonne comprit le regret de la pauvre femme qu'il ne l'eût pas connue et choisie... Et comme, distrait lui aussi, il effleurait ses doigts en prenant la tasse qu'elle lui présentait, sans savoir pourquoi, elle rougit.

X

Prête avant l'heure du grand dîner d'Edmée, Yvonne se regarda et fut contente. Sa svelte personne était grandie par la gaine souple. Le large nœud de corsage aux ailes de papillon de nuit avivait les blancheurs du crêpe et de la peau dont les matités laiteuses se confondaient. Noir aussi, le velours passé avec une apparente négligence dans les cheveux faisait par contraste leurs ondes lustrées plus claires. Cette coiffure à la Vigée-Lebrun était bien dans le style de la petite tête aristocratique et fine.

Ce qui la gênait c'était de sentir le froid de l'air sur ses épaules découvertes pour la première fois, et elle ne savait pas si ce qui dominait en elle était le plaisir de se trouver jolie ou l'ennui de devoir paraître ainsi dévêtue.

Ce trouble joyeux l'animait, donnait encore plus d'éclat à ses yeux pers, qui, bien plus que le diamant de la superbe bague de sa mère, son seul bijou, éblouissaient.

Lorsqu'elle entra, Edmée et Georges qui, assis face à face, attendaient le premier invité avec l'air désœuvré et maussade des maîtres de maison prêts à entrer en fonction, s'appliquèrent en hâte un masque d'affabilité qui se disloqua dans un rire à la vue d'Yvonne.

— Ce n'est que toi? Quelle peur tu nous a faite! dit Edmée en un soupir soulagé. Le dernier raseur ne sera pas là avant neuf heures! Qu'aurions-nous fait jusque-là?

— Si vos amis vous ennuient, pourquoi les inviter? dit Yvonne en donnant de l'air et de la grâce à des fleurs trop massées dans un calice. Satisfaite, elle regarda les tiges plus longues, plus souples et, s'adressant non à Edmée, mais à Georges, dont elle savait le goût affiné :

— N'est-ce pas mieux ainsi?

Il ne répondit pas; et Yvonne, en sentant son regard sombre peser sur ses épaules, se redressa vivement, remonta d'un geste peureux son corsage sur la nudité qui tout d'un coup la gênait.

Mme Grasset parut, piaffante, radieuse, ronde et pourpre dans sa belle robe au plastron blindé de colliers, de chaînes, de plaques, de perles d'une inestimable valeur. Un diadème écrasait de son poids ses cheveux rares, soufflés et frisottés avec soin et donnait un air de reine de féerie à sa bonne figure poupine congestionnée par le corset trop serré.

Elle parada devant eux de son pas lourd de grosse dame, puis, essoufflée déjà, tomba sur la rare et fragile bergère, ce qui fit froncer les sourcils à Edmée.

— Eh bien! dit-elle tout épanouie de joie naïve, comment me trouvez-vous?

— Vos bijoux sont beaux et votre robe riche! dit Georges cherchant à contenter l'inoffensive manie de l'excellente femme sans trop mentir.

— N'est-ce pas? dit-elle très flattée par cet éloge dont elle ne comprit pas la restriction.

Edmée se taisait, l'air revêche, et surveillait sa précieuse bergère que le fard des épaules pouvait tacher. Mme Grasset attribua son mutisme boudeur à l'attente d'un compliment.

— Que tu es belle, ma grande! s'empressa-t-elle de dire. Lève-toi pour que je puisse t'admirer.

Edmée ne daigna ni répondre ni bouger. Tante Anna avec sa bonhomie habituelle ne se vexa pas et reprit :

— Il est superbe, ce damas rose, quoiqu'il te pâlisse un peu... Georges, vous êtes fier de votre femme?... Mais toi, Yvonne, ta robe est par trop simple; et puis, pourquoi ce diamant juste au doigt qui ne doit rien avoir jusqu'à l'anneau de fiançailles?

— J'aime cette bague de maman, dit Yvonne, et vous savez bien, petite tante, que je me moque de ce qui se fait ou ne se fait pas?

— Tu as tort! dit sentencieusement Mme Grasset. Tant qu'on est à marier, on n'a pas le droit d'être originale. C'est après qu'on s'émancipe si cela plaît au mari,... et même si ça ne lui plaît pas. Mais, regardez donc ces épaules! Et cette taille! J'étais juste aussi mince qu'elle à vingt ans.

Edmée eut un sourire incrédule que la grosse petite dame ne vit pas, heureusement. Elle s'adressait à Georges, mais il ne regarda pas la jeune fille, gênée d'être ainsi proposée à son admiration et pas une fois de la soirée il n'arrêta ses yeux sur la svelte et gracieuse forme dont la vue semblait vraiment lui être pénible.

Malgré son affabilité impeccable avec tous, Yvonne lui trouva quelque chose de soucieux, de distant, qui déconcertait. Edmée était plus incapable que lui de rompre la glace de cette première réception. Ses phrases apprêtées, doucereuses, laissaient percer son indifférence pour ceux qui remplissaient son salon. Les conversations restaient pénibles, malgré les efforts de tante Anna qui, pleine d'aisance et de rondeur, courait d'un silence ennuyé à un autre.

Le dîner fut lamentablement terne. Autour des orchidées lumineuses, du surtout historique, des Sèvres blancs, le murmure de banalités, de colloques brefs, en sourdine, isolés, continua. Ces gens de castes différentes ne voulaient pas fusionner et Yvonne devinait le dédain de l'Université pour le luxe tapageur, tandis que la Finance critiquait les coiffures plates, les bijoux sans valeur marchande, mais enviés pourtant à cause de ce que ces choses très anciennes disaient d'un long passé aisé.

Toutes les femmes se dénigraient.

Même hostilité entre les hommes. Tandis que les uns

plastronnaient, péroraient, semblaient croire que les millions donnent des lumières sur tout, les autres, un sourire fronçant leurs rides spirituelles se taisaient et notaient les balourdises pour les placer dans leurs charges d'acerbes causeurs.

Enfin, on put se lever. Rien n'avait manqué à ce lugubre dîner pour être splendide, — rien que ce que les magasins les plus chers ne vendent pas.

Aux salons, ce fut la grande détresse des femmes échouées loin des hommes dont on entendait les rires au fumoir, où ils se dégelaient et s'éternisaient.

Yvonne ne trouvait plus rien à dire à ces créatures sombrement résolues à s'ennuyer, qui opposaient une terrible force d'inertie à tout effort pour animer et généraliser la conversation. Rien n'y fit : ni les projets de voyage, ni les exigences des nourrices, des chauffeurs, ni les études des enfans, les aéroplanes, le nouveau couturier. Même un projet de bridge échoua. Tout ce qu'Yvonne et Mme Grasset énonçaient avec un embarras grandissant tombait à plat, pendant qu'Edmée, accaparée par les plus importantes invitées, qui faisaient bande à part obstinément, parlait sans presque ouvrir la bouche, d'une voix plus basse encore que d'habitude et, à force d'être distinguée, descendait aux susurremens qui s'échangent sons les voiles de crêpe avant le départ d'un convoi...

A peine les messieurs rentrés, ralliés de force par tante Anna qui, toute rouge, se démenait bravement, les coups d'œil furtifs sur les montres, les regards d'intelligence entre les couples commencèrent.

— Vous nous excusez? Nous avons deux soirées encore

— Désolée! mais un bridge chez ma fille...

— Ma mère souffrante...

— Mon fils à peine guéri dont je veux surveiller le sommeil...

Plus vexée à chaque nouvelle défection, Edmée gardait tant bien que mal son sourire forcé, grimaçant. On n'était plus que huit quand les laquais apportèrent sur de merveilleux plateaux les boissons glacées où le champagne et les fruits se mêlaient.

Dix heures trois quarts sonnaient au cartel Louis XIV, lorsque les verdures de Flandre de la galerie s'ouvrirent devant la dernière pelisse de vison, le dernier manteau de zibeline pressés

de s'engouffrer dans là dernière auto avec un ouf! de soulagement.

Ce même ouf! Yvonne, tante Anna, Edmée et Georges l'exhalèrent ensemble dans la salle à manger où les friandises dédaignées des fugitifs calmèrent leur faim vorace creusée par ces heures d'insupportable ennui.

— Eh bien! dit tante Anna, la bouche pleine, ç'a été encore plus assommant que de raison. Qu'avaient-ils tous? Ils arrivaient à peine qu'ils ne pensaient qu'à partir. Impossible de tirer un mot de ces pimbêches!... Et pourtant nous nous sommes donné assez de mal, Yvonne et moi... Prends exemple sur elle, Edmée! Toi et ton mari vous manquez un peu de liant, de gaieté, de... comment dirai-je?... enfin de ce qui fait réussir un dîner... Ce n'est pas tout, tu sais, de sortir son argenterie, de fleurir, de truffer son monde! il faut le mettre à l'aise!...

— Il faut surtout ne réunir que des gens qui, s'ils ne se connaissent pas, peuvent au moins trouver du plaisir à se voir! dit tranquillement Georges en se versant une seconde tasse de thé. Du reste, ajouta-t-il gaiement, dans ce four noir, nous avons bien Edmée et moi quelque responsabilité. Le don d'hospitalité fait de bonne grâce, de rayonnement, nous manque.

Pensait-il à Yvonne en disant ces choses qui définissaient le charme que tous lui reconnaissaient? Elle le crut en voyant ses yeux se poser furtivement sur elle.

Mais non! Il ajouta :

— Tante Anna nous communiquera peut-être ses rares qualités de maîtresse de maison; mais, si vous voulez me croire, nous ne recommencerons pas de longtemps cet essai malheureux. Les pauvres gens! se sont-ils assez ennuyés!

— Eh bien! Et nous, donc? dit en riant Yvonne. A la fin, j'aurais étranglé ces empaillées que je n'arrivais pas à faire causer.

— Je reconnais là votre douceur et votre pondération! dit Georges avec son air de moquerie flegmatique; et il éteignait les appliques, ce qui déplut à Yvonne.

« Serait-il avare? » pensa-t-elle.

Mais comme la jeune femme sortait de son mutisme boudeur pour dire d'un ton qui voulait être gai :

— Nous voilà approvisionnés pour longtemps! il répondit un peu sèchement :

— Je suppose que vous n'allez pas, en utilisant les restes, priver l'office de ce qui lui revient?

Non, il n'était pas avare! Raisonnable seulement. Opposé à ce qu'il jugeait inutile.

« Et c'est cela, se dit Yvonne, qui me déplaît en lui! Cette raison tranquille, froide, qui le domine toujours... »

Toujours?... Non certes, ce n'était pas de la froideur qui rendait si ardens, si sombres les yeux que par hasard elle rencontra quand elle lui offrit des fruits. Si vite qu'il se détournât, elle sentit sur elle la brûlure de cet étrange regard...

Et ce fut cela qui revint à l'esprit d'Yvonne toutes les fois qu'on parla du légendaire dîner raté.

L'ennui de la corvée, son succès de beauté, l'admiration exprimée aussi bien par les rires sensuels des gros banquiers que par les investigations sournoisement curieuses des intellectuels, avaient effleuré, sans y laisser d'empreinte, le satin laiteux de ses épaules. Mais ce qui l'avait troublée d'une façon inoubliable, émue jusqu'à la douleur, c'étaient ces yeux d'homme qui semblaient ne pas la voir d'habitude et qui, en s'appuyant sur sa chair délicate, l'avaient gênée comme un contact matériel.

XI

— Comme il fait lourd! dit Yvonne, qui jeta son ouvrage et s'approcha du balcon. Il me tarde d'être à la campagne! Ces maisons qui m'enlèvent l'espace m'étouffent.

Edmée ne répondit pas. Allongée dans son fauteuil, les mains inertes, elle avait une expression sereine, très inaccoutumée, qui l'embellissait. En tout autre moment, la jeune fille aurait vu cet air de bonheur et s'en serait réjouie. Mais elle souffrait d'un tel énervement que le calme de son entourage l'irritait presque, et lui rendait plus sensible par le contraste son inquiétude vague, cette inconsciente recherche d'autre chose, ce besoin de s'agiter toujours, d'être ailleurs.

Elle alla chercher un livre dans la bibliothèque, en prit un, puis un autre encore qu'elle laissa comme le premier après l'avoir feuilleté. Et, humiliée par une envie de pleurer sans cause, elle s'étendit en travers d'un large fauteuil anglais. Son corps souple s'abandonna dans une lassitude infinie, sa tête enfouie

dans les larges manches de sa robe japonaise qui découvraient ses bras repliés sous son front.

Le grincement de la plume de Georges, retranché derrière sa grande table encombrée de papiers, s'arrêta. Et Yvonne sentit sur ses bras nus le poids de ce regard qu'elle craignait, qu'elle ne saisissait jamais, mais qui, dès qu'elle détournait la tête, revenait, l'intriguait, l'inquiétait. Depuis le dîner chez Edmée, elle subissait cette obsession silencieuse coïncidant avec le trouble qui la tourmentait. Brusquement elle se redressa, si vite cette fois qu'elle reçut en pleine figure la flamme sombre des yeux aussitôt baissés. Georges avait pris un journal, et, de sa voix nette, tranquille, il lisait à sa femme un très insignifiant fait-divers.

Le changement avait été si subit qu'Yvonne en éprouva un véritable malaise. « Pourquoi ne me regarde-t-il jamais plus en face? se demandait-elle. Pourquoi lorsqu'il me parle y a-t-il si souvent discordance entre ses mots et l'air dont il les dit? Il ne m'exprime jamais rien que d'aimable.., et quand il ne se croit pas observé je lui trouve quelque chose de bizarre, et même de cruel. »

Cette perplexité l'attristait outre mesure. Elle s'en rendit compte et s'étonna de la place prise dans sa pensée par Georges, qui certainement occupait moins l'esprit de sa femme. « Je m'exagère tout, pensa-t-elle. Cela tient à mon désœuvrement. On ne me laisse plus la liberté de faire rien de ce qui m'intéresse. Quand je serai mariée, cela changera! »

L'idée que son esclavage d'amitié n'était que provisoire, au lieu de la consoler, l'effraya. Mais pourquoi cette peur de l'avenir? Pourquoi ne plus rêver comme autrefois d'un amour partagé, d'un intérieur à elle? Cette vie, anormale en somme, n'aurait pas dû lui suffire et voilà qu'elle en redoutait la fin?... Que c'était fatigant ces questions sans réponse!... Oui, vraiment! elle devenait énigme pour elle! Elle ne se comprenait plus.

Elle soupira.

— Tu es triste? dit la voix éteinte de tante Cécile, entrée sans qu'on l'entendît.

Debout devant elle, une main sur son épaule, la vieille femme la regardait. Et sur sa longue figure blême, que tant de larmes secrètes avaient sillonnée, Yvonne lisait une pitié profonde qui la déconcerta. Ce n'était pas la première fois qu'elle

remarquait cette sollicitude plus émue chez la timide créature. Et parfois il lui semblait qu'elle voyait plus clair qu'elle-même dans son esprit tourmenté ; que tante Cécile distinguait mieux les choses confuses qui la troublaient sans sortir de leur obscur brouillard.

— Je ne suis pas triste, dit-elle, sans oser regarder en face les yeux pâles, effacés et doux. J'ai seulement besoin d'air, de mouvement ! Après la campagne, nous voyagerons, n'est-ce pas, Edmée? Nous finirons l'été aux lacs italiens?

— Non, dit Edmée, qui s'étira avec son sourire heureux, si nouveau. Non ! ce ne serait pas prudent !...

Une joie triomphante la rendit vraiment très belle, tandis que, appuyant sur chaque mot, elle disait :

— Dans ma situation...

Yvonne, surprise, ne comprit pas tout de suite. Alors Edmée riant tout à fait, se leva, et montrant son ampleur déjà visible dans la robe vague qu'elle inaugurait :

— Eh bien ! tu ne me félicites pas?

— Oh ma chérie ! ma chérie ! balbutia Yvonne.

Une rougeur violente l'incendia, tandis que, cachée sur l'épaule de son amie, émue jusqu'au tremblement, elle essayait de s'habituer à cette extraordinaire chose ! à cet enfant qui naissait d'eux deux ! à cette douce et vivante preuve d'une intimité si oubliée d'elle jusque-là !... Elle avait si bien pris l'habitude de voir seulement entre eux une calme parenté, que les choses évoquées par cette naissance, choses auxquelles sa pensée très pure ne s'était jamais arrêtée, lui semblaient coupables, monstrueuses même, et qu'elle ne vit d'abord dans la grande nouvelle que cela.

— Ton enfant ! Votre enfant ! répétait-elle l'air un peu égaré.

Enfin elle vit le fait, la mignonne créature, le paquet de chair rose et tendre qu'on allait pouvoir caresser, enrubanner. Et dans un élan très sincère :

— Edmée ! Comme je vais l'aimer, votre enfant !...

— Le vôtre aussi ! dit Georges qui remplissait son stylographe. Il vous ressemblera peut-être ! Nous vous avons tant regardée.

Il se leva et partit aussitôt comme s'il regrettait sa phrase singulière, qui fit rire Edmée et rendit à Yvonne son trouble obscur, douloureux...

Une main timide se posa sur son bras :

— Viens chez moi. J'ai un livre à te donner.

Yvonne suivit tante Cécile dans sa vaste chambre à vitraux, sombre, recueillie comme une chapelle avec son grand Christ, son autel à la Vierge, ses rosaires usés par les doigts osseux, du même ivoire jauni que leurs grains.

Tante Cécile la fit asseoir sur une chaise basse à dossier haut, une sorte de prie-Dieu. Puis, de son pas fatigué de vieille, elle alla ouvrir une armoire d'où sortit une odeur d'encens. Après quelques recherches tâtonnantes, nerveuses, elle trouva enfin ce qu'elle voulait : un très ancien petit livre dont les fines dorures en dentelles ne mettaient plus qu'une ombre à peine visible sur le maroquin rouge terni.

— L'*Imitation!* dit-elle d'une voix plus hésitante encore, suffoquée par une singulière émotion. Tu ne l'as pas, n'est-ce pas?

Sur un signe négatif de la jeune fille, elle reprit avec un réel chagrin :

— Il y a si longtemps que j'aurais dû te la donner, te supplier d'en lire au moins une page chaque soir... Toujours cette peur d'ennuyer qui me paralyse et m'empêche de faire mon devoir... Oui! mon devoir!...

Avec cette même inexplicable pitié, elle posa sa main très chaude sur les cheveux d'Yvonne :

— Tu es si jeune! si confiante!... Toutes les heures difficiles que j'ai passées, tu les as devant toi! Et d'autres bien plus terribles peut-être... Car Dieu m'avait fait la grâce d'être laide Je n'ai eu qu'à lutter contre moi-même, tandis que toi,... toi,... ma pauvre enfant!...

Elle s'arrêta et ses yeux pâles fixés dans le vide semblèrent agrandis par une tragique vision. Vraiment elle avait l'air de lire la destinée d'Yvonne, qui sentit le frisson du mystère passer dans ses cheveux. Mais tante Cécile, retournée vers elle avec son expression de tous les jours, n'était plus que l'humble bossue que tous, sauf Georges, traitaient en non-valeur. Et c'est de sa voix timide qui semblait toujours demander grâce qu'elle dit très bas :

— Je n'ai pas su te dire ce qu'il fallait sur la religion qui, seule, peut te défendre contre les dangers de ta vie... De tels dangers! Tu n'es pas pieuse, n'est-ce pas?

— Je voudrais l'être! dit Yvonne pensive. Quand je vous vois si sereine après vos oraisons, je vous envie. Et si je ne vous l'ai jamais dit, c'est que moi non plus je n'osais pas.

— Ah! voilà! dit tante Cécile en levant ses maigres bras tremblotans. Je t'aurais fait du bien, si je n'avais pas craint la lutte... et, maintenant, c'est trop tard... Cette faiblesse sera mon grand remords en m'en allant! Ce n'est pas tout d'aimer Dieu. Il faut le faire connaître aux autres, les soutenir, les défendre!... Et moi, je me tais!

Un accès de toux l'arrêta. Deux taches marquèrent de rouge sa face blême et ne s'effacèrent pas, la quinte passée.

— Êtes-vous malade, tante Cécile? dit Yvonne inquiète.

— Ne t'occupe pas de ça, dit la vieille fille avec son sourire triste. Promets-moi seulement deux choses... De lire, ne fût-ce que pour l'amour de moi, ce livre qui m'a fait tant de bien dans mes mauvais jours..: Et aussi de ne plus être si difficile dans ton choix. Marie-toi le plus tôt possible, ma fille! Marie-toi! il le faut... Que fais-tu ici? Pourquoi n'être que l'ombre des autres? C'est bon pour les disgraciées comme moi... Crois-moi : j'ai vu tant, tant de choses depuis que je suis dans ce triste monde! dit-elle en hochant sa tête lasse... Des choses dont tu ne te fais même pas une idée. Plus tard tu me comprendras! A temps! je veux le croire. Mais comme ce sera dur pour moi de mourir sans te savoir en sécurité! sans avoir attaché ton voile de mariée comme tant d'autres!... Je les mets très bien? tu sais?

— Mais pourquoi pensez-vous à la mort, tante Cécile? dit Yvonne très impressionnée par la gravité de cette causerie intime comme jamais elles n'en avaient eu et qui ressemblait à un testament. Que ressentez-vous?

— Mais rien! rien! dit tante Cécile en forçant ses lèvres décolorées à sourire, et du reste, quelle importance? ajouta-t-elle avec son résigné hochement de tête. Un jour plus tôt, un jour plus tard... Va-t'en maintenant; j'ai à faire. Mais non! avant, embrasse-moi bien fort! Même quand je ne serai plus là, tu penseras à ce que je t'ai dit, mon enfant?... Et... ce que je n'ai pas osé dire, peu à peu, tu le comprendras.

Yvonne, envahie par une émotion profonde, ne put que pleurer en embrassant la douce méconnue dont la maternelle sollicitude, la tendresse cachées sous une gaucherie craintive,

un besoin d'ombre, une sorte de pudeur d'âme, se dévoilaient à elle trop tard, au moment même où elle comprenait la fragilité lamentable de ce corps miné dont le souffle court, oppressé, faisait mal.

XII

Oh l'affreux rêve ! Cette foule qui pressait Yvonne, l'étouffait, l'empêchait de rejoindre tante Cécile et Georges, de les aider à enfoncer cette porte impossible à ouvrir, ce qui était un grand, un très grand malheur... Pourquoi ?

Brusquement, elle se réveilla dans un sursaut, mais sans être délivrée de l'angoisse oppressante, sans distinguer encore le rêve de la réalité. Dressée à demi, effrayée, elle continuait à entendre des coups de plus en plus forts et le nom de tante Cécile.

Mais on frappait donc vraiment ? Et on l'appelait ? Une voix émue, la voix de Georges disait :

— Venez vite, Yvonne ! Tante Cécile vous demande ! Elle est très mal.

— Oh ! mon Dieu ! balbutia la jeune fille. Levée d'un bond et à peine couverte, elle ne pensait même pas à s'éclairer et elle cherchait avec des gestes tâtonnans la porte que, comme dans le rêve, elle n'arrivait pas à ouvrir.

C'est dans les ténèbres qu'elle courut jusqu'à la chambre pleine d'une violente odeur d'éther où tante Cécile, blanche comme ses draps, haletait.

C'était donc ça, le malheur qu'elle avait senti venir ! Contractée par des pleurs qui ne pouvaient pas couler, elle tomba à genoux, les lèvres sur la pauvre main froide et humide, cherchant son souffle comme la mourante, qui semblait ne plus voir s'agiter autour d'elle ceux qui essayaient en vain de la soulager. Enfin la faible voix si changée murmura :

— Tu me fais du bien, mon fils ! et Yvonne reconnut Georges qui, écartant les domestiques affolés, soulevait tendrement la tête fléchissante, lui faisait respirer un flacon...

— Yvonne ?... reprit la voix qui semblait venir de si loin déjà...

— Je suis là, bien-aimée... balbutia-t-elle en se penchant sur le pauvre et cher visage pincé par la terrible suffocation.

— Ma pauvre petite... Et toi, Georges...

Ce qu'elle dit ensuite, ni lui ni elle, courbés avidement pour saisir les mots confus, ne le comprirent. Et ils eurent cette douleur de voir ses yeux se fermer à jamais sans connaître sa pensée dernière. Ses mains frémirent dans les leurs, puis s'alourdirent en un grand repos.

Yvonne entendit le nerveux sanglot de Georges et comprit. Mais elle ne pleura pas!

Les yeux dilatés, elle contemplait cette sérénité plus qu'humaine, cette lumineuse blancheur, cette noblesse apparaissant sur l'humble visage comme si l'âme de la martyre se laissait voir avant de s'envoler...

Et ce miracle de transfiguration, ce demi-sourire, cet air auguste de ceux qui sont de l'autre côté et qui savent, était si frappant après les affres de la fin que, oubliant sa douleur, Yvonne se prosterna devant la sainte évadée enfin de la vie dont elle n'avait eu que le fiel.

Jamais elle n'avait vu mourir et ce n'était pas de la terreur qu'elle éprouvait, mais la sensation d'une vérité apparue, d'un rideau tiré sur l'au-delà...

Comment ne pas croire aux joies éternelles dont la splendeur illuminait celle qui s'était immolée à tous? Comment ne pas comprendre que la voie douloureuse où, sans se plaindre, elle avait saigné, montait aux sommets glorieux?

Oh! ne pas oublier ce moment! Vivre comme elle! S'en aller comme elle! avec le sourire ineffable de ceux qui ont souffert mais n'ont jamais fait souffrir...

Immobile, anesthésiée par une extase mystique, Yvonne adorait le pur visage qui resplendissait maintenant sous les grands flambeaux allumés comme pour une fête... Mais on la repoussait doucement et Georges fermait d'un geste pieux les yeux entr'ouverts, attachait un bandeau monastique à la face mettait entre les mains jointes le crucifix et le rosaire d'ivoire moins blanc que les doigts frêles qui l'avaient égrené...

Alors elle ne vit plus la sainte, mais seulement la morte qu'on allait mettre en terre, et dont la faible voix un peu cassée ne dirait plus : « Voyons, mes enfans!... » tandis qu'un bon sourire indulgent atténuerait encore le reproche trop doux... Oh! comme on avait abusé de cette douceur!... Maintenant c'était fini! fini!

Désespérée, Yvonne suffoquait.

On la soulevait par les bras ; on l'étendait sur un fauteuil.

— Contenez-vous, lui dit Georges très ému. Elle qui aurait tout fait pour vous épargner une peine, elle ne voudrait pas vous voir ainsi.

— Oui... elle ne pensait qu'aux autres et moi j'étais si égoïste, n'est-ce pas ? dit Yvonne incapable de taire son tourment.

— Certes non ! puisqu'elle vous préférait à tous ! dit-il avec bonté. Mais c'était son désir, vous le savez, de rester dans l'ombre, de ne faire sentir sa présence que par du bien. Quel vide elle va laisser dans cette maison où elle semblait tenir si peu de place et où elle mettait tant de douceur...

Il détourna la tête pour ne pas laisser voir qu'il pleurait.

Yvonne, dans un involontaire élan, lui tendit les deux mains. Elle aurait voulu faire plus, pleurer sur l'épaule de cet homme de cœur qui seul avait embelli les derniers jours de la délaissée, lui avait appris à sourire... à dire : Mon fils.

Il prit les deux pauvres petites mains frémissantes dans les siennes et les pressa doucement, comme un oiseau qu'on réchauffe en ayant peur de lui faire du mal. Mais presque aussitôt il les lâcha, revint au lit déjà couvert d'orchidées prises aux gerbes des salons.

— Tout est prêt, dit-il de sa calme voix habituelle : je peux les faire venir.

Alors seulement Yvonne s'aperçut de l'absence de tante Anna et d'Edmée.

Seules, les femmes de chambre à genoux priaient et pleuraient.

— C'est elle qui l'a voulu ainsi, expliqua-t-il. Occupée des autres jusqu'à la fin, elle a voulu épargner, à ma femme une émotion dangereuse dans son état, à tante Anna le spectacle de la mort dont elle a si peur... Vous-même elle ne vous a demandée que quand les plus atroces douleurs ont cessé.

« Trop tard ! pensa Yvonne puisqu'elle n'a pu me dire ce qu'elle voulait... Sans doute son désir que je me marie !... Oh ! je lui obéirai !... »

Maintenant que Georges, redevenu maître de lui, allait, venait sans plus s'occuper d'elle, elle se sentait misérablement seule dans cette maison dont l'âme de pureté s'en allait.

Elle se sentit plus isolée encore lorsque tante Anna gémis-

sante, dans le désarroi de son égoïste et enfantine douleur, cria sans oser s'approcher du lit :

— Pauvre moi ! qu'est-ce que je vais devenir sans elle ? et qu'Edmée, les yeux secs, regarda sans plier les genoux la Sainte endormie et dit d'un ton qui fit à Yvonne l'effet d'une horrible discordance :

— A-t-elle beaucoup souffert, la pauvre femme ?

Yvonne, ses pleurs arrêtés par une pénible lucidité, regarda son amie trier soigneusement les fleurs rouges laissées par mégarde dans la jonchée du lit... faire apporter d'autres flambeaux, ouvrir les fenêtres pour changer l'air.

Après un froid baiser à tante Anna qui, tournant le dos au lit d'épouvante, sanglotait à faire pitié, soutenue par Georges, elle demandait des coussins et s'installait le plus commodément possible pour la veillée mortuaire dans un grand fauteuil, en étouffant un bâillement.

Yvonne la regarda sévèrement, puis se détourna et surprit Georges qui observait sa femme. Jugeait-il, lui aussi, celle qui, après avoir méconnu la sacrifiée, n'était pas davantage capable de comprendre le mystère de sa bienheureuse mort ?

XIII

Par les larges baies une chaleur suffocante entrait dans la bibliothèque du château pourtant si haute, si sombre, où, aux heures de braise, on se réfugiait.

Edmée, alourdie par sa grossesse avancée, somnolait. Tante Anna allait d'un fauteuil à l'autre, soufflait, s'épongeait et geignait. Georges, courbé comme à Paris sur une grande table encombrée de papiers, écrivait.

Yvonne jeta la mignonne brassière où elle découvrait avec dépit une erreur qui la forçait à défaire tout son travail du matin. Gagnée par la torpeur de cette journée de juillet, elle paressa, allongée dans son fauteuil, les yeux amusés par le plafond à poutres apparentes, le cuir de Cordoue des murs, les vénérables volumes qu'elle ne se lassait pas de feuilleter. Tout lui plaisait en eux ! Leur patine fauve, leurs beaux grands caractères si nets sur le papier fort, jauni ; leurs gravures du XVIIe siècle aux fastueux et lourds encadremens de fleurs et de fruits, où des amours rebondis, des muses bien musclées couronnaient des

hommes qui, sous leurs perruques, avaient des sourires fins, des regards profonds et complexes, tout comme ceux d'aujourd'hui.

Ces hommes, Yvonne, avec une ardente curiosité, apprenait à les connaître, non plus par leurs œuvres, mais par leur vie. Elle entrait dans leur intimité. Ils avaient été vraiment précieux pour elle, ces mémoires où la vie d'autrefois encore toute vibrante et chaude demeurait. Ils l'avaient sortie d'elle-même, de son deuil et de son vague énervement. Ils lui avaient fait comprendre le charme suranné du parc; les ifs taillés, encadrant de leurs murs sombres des nymphes de pierre moussue; la terrasse qui découpait ses balustres sur un fond de tapisserie ancienne : des forêts lointaines, bleuâtres, et des plaines nuancées, piquées de clochers.

Elle s'y attachait tous les jours plus, à cette ancienne France, et, le soir, quand les autres dormaient déjà, elle venait rejoindre ses amis des livres dont les vies si intenses la remplissaient d'émoi et aussi de pitié.

Avoir tant aimé, souffert, prié! et n'être plus qu'un nom sur des ouvrages dont on parlait toujours, mais qu'on ne lisait plus...

Pas même! A côté de ceux qu'un talent rare sauvait de l'oubli, combien d'hommes peut-être aussi vaillans et aussi lettrés, de femmes aussi aimantes et aussi belles dormaient sous une dalle d'église, ignorés de tous!... Rien ne survivait des heures de beauté, d'angoisse, de fièvre qui avaient fait s'ouvrir leurs lèvres de pierre si solennellement closes : frémir leurs mains rigides croisées sur un missel... « Combien peu sait-on du passé, se disait-elle, à côté de tout ce qu'on n'en saura jamais?... Et comment s'en étonner puisque nous, les vivans, nous marchons côte à côte sans nous connaître jamais?... »

Savait-elle ce qui se cachait sous le front sérieux, impassible de cet homme qui, auprès d'elle, travaillait? Depuis près d'un an de vie commune, le pénétrait-elle mieux que le premier jour? Non! Il lui restait plus étranger que les morts en poussière, depuis des siècles, ou que ces derniers châtelains dont elle occupait la place.

Elle pensait beaucoup à eux depuis qu'elle avait appris leur gêne, qui les forçait à faire argent d'un domaine plein de souvenirs glorieux ou chers. Elle les aimait parce qu'elle les savait

jeunes, qu'elles se les figurait intelligens et tendres, à cause de l'harmonie qu'ils avaient su mettre autour d'eux, de la grâce subtile dans laquelle se fondaient les reliques des ancêtres et les choses modernes.

Parfois elle croyait les voir, accoudés à la grande table, souriant ensemble aux mêmes passages du livre qu'ils feuilletaient. Ou bien, lui écrivait sur ce haut fauteuil, tandis que sa jeune femme le regardait, contente d'être là, si près!... de pouvoir serrer la chère main lorsque, lasse, elle retombait... Elle devait être souple, gracieuse, avoir ce pas discret qui ne chasse pas les pensées, lorsque, les bras pleins d'herbes folles, de feuilles dorées par l'automne, de chrysanthèmes, ou bien de branches d'arbres en fleurs, elle mettait dans les urnes de faïence italienne les sourires du dehors toujours si beaux, soit qu'ils aient la splendeur touchante de ce qui meurt, soit qu'ils aient la grâce candide de ce qui s'épanouira demain...

Puis il l'enlaçait et l'entraînait dans la chambre aux ogives de pierre, aux somptueux damas couleur d'or : le sanctuaire d'amour...

Yvonne n'y entrait jamais sans un malaise de profanation. Elle détournait la tête lorsqu'elle voyait seule dans le large lit Edmée très enlaidie par sa grossesse, bouffie, terreuse, les lèvres violacées, disant des choses quelconques avec importance ou maussaderie.

Oh! la dernière soirée des exilés! lorsque blottis l'un contre l'autre, se cachant leur chagrin par tendresse, ils disaient adieu au cher cadre de leur bonheur!...

Mais elle, l'entourant de ses bras, lui avait dit à l'oreille :

— Tu sais bien que, là où tu seras, j'aurai tout!

Et sur le visage sérieux du grand jeune homme, un éclair de passion effaçait le pli sombre d'un chagrin profond, concentré... Oh! connaître un amour pareil!

Brusquement elle eut conscience d'une étrange ressemblance et elle rougit de honte comme si les tendresses imaginées et presque ressenties par elle l'unissaient à Georges dans un rêve coupable...

Toute troublée, le cœur battant, le front chaud, elle alla vers la fenêtre pour tâcher de respirer autre chose que cet air lourd, suffocant.

— C'est insupportable! dit Edmée en s'étirant avec humeur.

Voilà trois fois qu'on me réveille. Je monte! Je serai plus tranquille là-haut!

— Moi aussi, dit tante Anna, en bâillant. Yvonne tu viendras après ma sieste me voir essayer ma robe et décider pour les ruches.

Elle trottina dans le sillage d'Edmée dont la lourde masse auprès de sa courte personne faisait penser à une frégate suivie par un caboteur.

Dès qu'elles furent parties, Yvonne, gênée d'être seule avec Georges, alla s'étendre à côté, sur le divan de cuir du billard. Les persiennes fermées, la nuit fraîche, lui donnèrent une exquise sensation de repos.

Bientôt elle s'assoupit, mais elle fut réveillée par le jour sur ses yeux et elle vit Georges qui, debout devant elle, la regardait. Détourné aussitôt, il se remit à ses exercices de billard avec l'application tranquille qu'il mettait à tout.

Elle refusa d'être sa partenaire. Mais elle suivit son jeu avec intérêt, comptant les séries, se faisant toute petite et rencognée quand il le fallait, pour ne pas le gêner. Elle fut surprise lorsque, après un coup sec sur sa bille, il lui dit en prenant de la craie :

— Pourquoi refusez-vous de voir mon ami Vernier? Est-ce parce qu'il habite la province? Ou bien avez-vous fait vœu de célibat?

Jamais il ne lui avait parlé directement de ces choses. Cette question, ce ton d'ironie et d'autorité lui déplurent. Elle dit sèchement :

— Je n'ai fait aucun vœu. Mais je ne me marierai pas comme tant d'autres, sans goût, pour augmenter ma situation. Mes fiançailles seront, suivant le vieux mot si joli, des accordailles. Je ne me donnerai qu'à celui que j'aurai bien appris à connaître... Comment voulez-vous qu'avec ces idées, j'accepte des entrevues arrangées? Trois ou quatre dîners après lesquels on vous demande si c'est oui ou non?

Il vint s'asseoir sur le haut divan près d'elle, et tristement :

— Vos fiançailles pourront être très longues, dit-il, durer un an, et vous ne vous connaîtrez pas mieux! Avant le mariage, que voit-on? Je sais des unions bâclées qui ont réussi. Mes amis avaient trouvé en celles qu'on avait choisies pour eux des trésors de sensibilité, de tendresse; et c'était le bonheur...

« Je sais d'autres hommes, reprit-il plus bas, qui ont cru aimer et qui certes n'ont été guidés par aucun calcul... Ces naïfs prêtaient tout ce qui était en eux à leur froide fiancée. Ils s'enflammaient à l'idée d'éveiller la passion dans un cœur si neuf... Mais il n'y avait pas de cœur. Le beau mannequin était vide ! et quand ils le savent, il est trop tard ! Ils ne peuvent s'en prendre à personne. Ils ont fait ce que vous rêvez de faire : un mariage d'inclination !

Yvonne, très apitoyée, le regarda, mais il reprit plus gaiement :

— Croyez-moi ! n'ayez ni trop d'illusions romanesques, ni surtout trop de mépris de l'amour. Quoi qu'on vous dise, toute la vie en est faite. Et il est facile à trouver pour celles qui comme vous y sont prédestinées. Vous ne le savez pas ! Mais vous ne commencerez à vivre votre vraie vie que quand vous serez aimée... Et vous le serez tellement...

Quelle chaleur pouvait prendre cette voix habituellement si froide, quel enveloppement de douce persuasion ! Comme il ressemblait peu à l'homme qui, tout à l'heure, auprès de sa femme maussade, commentait de barbares textes.

— Vous êtes bon, dit-elle en baissant la tête, de vous préoccuper de mon avenir. Vous me donnez les mêmes conseils que tante Cécile à qui j'ai promis de me marier au plus tôt... A la rentrée, je veux bien faire la connaissance de votre ami... Comment est-il ?

— Il est, dit Georges en riant avec une gaieté un peu forcée, aussi brillant que je suis terne, aussi petit et gros que moi maigre et long. Il a une grande barbe, un soupçon de calvitie, beaucoup de faconde. C'était le meilleur de mes camarades d'école.

— Oh ! dit Yvonne désenchantée, je suis presque sûre qu'il me déplaira... Mais... si vous voulez quand même que je le voie.

Il ne répondit pas. Et sous son regard pénétrant, dominateur, elle sentit une gêne si intolérable qu'elle pensa aux oiseaux fascinés par l'œil fixe qui les guette. Mais déjà, sans plus s'occuper d'elle, il se remettait au billard et, comme toujours, elle s'étonnait du bizarre instinct qui, par momens, lui faisait éprouver devant Georges cette peur obscure que rien ne légitimait.

XIV

Ce matin-là, après une discussion très animée à propos d'un livre et où tous avaient pris un égal intérêt, Yvonne était contente d'elle; fière de s'être bien défendue, d'avoir réfuté les objections nettes, positives de Georges, avec une éloquence enthousiaste que, d'un mot bref, il avait reconnue pour finir.

Elle aimait ces joutes, qui excitaient sa verve, précisaient, enflammaient ses convictions. Et les petits triomphes qu'elle y avait lui faisaient chaque jour plus de plaisir. Dans l'intimité constante des vacances, Georges qui se livrait mieux, se dégelait, cessait de l'effaroucher. Maintenant elle regardait sans gêne et traitait en bon camarade ce causeur humoristique et profond qui savait si bien provoquer par des taquineries ses vives ripostes, la faire briller, la mettre en valeur.

Auprès de lui, elle se sentait plus vivante, plus spirituelle, plus jolie. Et le gré qu'elle lui en avait, elle le montrait innocemment par ses lumineux sourires dont elle ne connaissait pas le pouvoir. Elle s'enhardissait à le taquiner aussi, à répondre à ses ironies sans fiel par des malices gentilles très inconsciemment coquettes, qui faisaient beaucoup rire Edmée et Mme Grasset.

Celles-ci bénéficiaient de la tendresse expansive qu'Yvonne, depuis quelque temps, épandait sur tout et sur tous. Ses illusions revenaient, se mêlaient de gratitude. Elle se disait que le sens positif de son amie lui avait été bon; que si, dès l'enfance, elle n'avait pas eu l'esprit aiguisé par tant de luttes opiniâtres, elle n'aurait pas pu tenir tête à un adversaire de si haute valeur, ni résumer lumineusement des idées que bien d'autres jeunes filles à sa place auraient eues sans savoir les exprimer.

A cause de la chaleur, on prenait le café loin du château, dans une salle de verdure où le vent de la plaine arrivait lourd de l'odeur des foins ensoleillés.

Edmée faisait du filet. Georges lisait son journal, étalé dans un immense fauteuil américain à courbes savantes, plus confortable qu'un lit. Yvonne, dans un hamac, étendue, se balançait en tirant nonchalamment une corde attachée à l'arbre voisin.

Au milieu de sa courbe, des taches de soleil traversaient sa robe claire à fichu blanc, ses cheveux qui se pailletaient d'or,

sa figure si rose, si fraîche, enfouie dans une charlotte de dentelles, surannée, drôle et jolie. Sur ce fond de verdure, sa beauté fine, aristocratique, un peu altière, son costume de style, qui dessinait son corps svelte, faisaient penser aux chefs-d'œuvre de l'école anglaise, aux Reynolds et aux Raeburn.

— Comme tu es jolie! dit Edmée avec cette absence complète de jalousie féminine qui était sa plus grande qualité. C'est aujourd'hui qu'*Il* devrait venir.

Yvonne eut son rire frais. Depuis sa promesse d'être moins dédaigneuse, l'entrevue avec le prétendant était un grand sujet de plaisanteries. Mais, chaque fois qu'il était question de la fixer, la jeune fille se dérobait avec une finesse ondoyante, subtile, une gaîté qui les désarmait.

On entendit le souffle court, le pas pesant de Mme Grasset et bientôt sa boulotte personne apparut, surmontée d'un cocasse abat-jour, copie et caricature de la légère coiffure d'Yvonne.

Elle allait se mettre dans le fauteuil vide. Mais la jeune fille prise d'une fantaisie taquine s'écria :

— Pas celui-ci! tante Anna! Acceptez celui que votre neveu vous offre avec plaisir! Il est bien meilleur!

Elle savait le goût du jeune homme pour le siège où il se prélassait et ses yeux pétillèrent lorsque, avec une politesse un peu forcée, il dut se résigner à l'abandonner. Il vit son air de malice triomphante et, s'approchant d'elle, moitié riant, moitié fâché :

— Eh bien! puisque vous m'avez pris la place que j'aime, vous allez me donner votre hamac!

— Ah! mais non! dit Yvonne de son petit air décidé.

Elle le toisa crânement :

— Vous êtes un homme! dit-elle. C'est bien juste que vous soyez plus mal que nous!

Il la regardait, si jolie sous ses dentelles blanches et ses cheveux fous où tremblait du soleil. Et tout à coup, pris d'une sorte de rage, il empoigna le hamac par un côté qu'il souleva.

— Si vous ne descendez pas, je vous verse!

— Essayez! dit Yvonne amusée en accrochant ses doigts fins dans le filet.

Résolument elle se cramponna, tint bon pendant que, presque brutal, il secouait le lit souple, sans parvenir à la déloger. Il leva un peu le côté des pieds si bien que, emprisonnée

dans les mailles qu'il refermait sur elle, elle sentit sa tête s'abaisser et que ses lourds cheveux se défirent, entraînant le chapeau. Alors, seulement, comme elle se sentait tout étourdie et rouge, elle eut peur et cria merci.

Lentement, comme à regret, par égard pour l'intercession charitable de Mme Grasset qui riait jusqu'à en glousser, il la redressa et, courbé sur elle, la touchant presque de son visage sombre et ardent, il lui dit si bas qu'elle seule entendit :

— Comme, pour mon repos, je ferais bien de vous jeter à la rivière pendant que je vous tiens... petit démon tentateur!...

Ce souffle chaud sur elle!... Ces paroles énigmatiques qui étaient de la haine... ou...

Dans un vertige d'épouvante, elle cacha ses yeux de ses deux poings.

Alors il lâcha le hamac et de sa voix habituelle, si différente du chuchotement passionné :

— Eh bien, restez! Je vous fais grâce! dit-il en reprenant son journal.

Plus une fois il ne se tourna vers elle qui, plus morte que vive, cherchait à rassembler ses idées. Mais elle n'y réussissait pas et c'est dans une confusion de mauvais rêve qu'elle sentait que quelque chose de terrible, quelque chose qui menaçait le bonheur de tous, s'approchait :

Oh mon Dieu! C'était donc cela que tante Cécile, avec ses yeux clairs de mourante, avait vu sans oser l'exprimer?

Pourquoi n'avait-elle pas eu la force de parler avant de partir... avant qu'Yvonne devienne coupable sans le savoir! Oui! coupable! puisqu'une rougeur de honte l'empourprait, lorsque Edmée levait les yeux de son ouvrage et, surprise de son insolite mutisme, la regardait...

Mais lui, qui était-il donc? Oser voir une femme dans l'amie qui était presque une sœur! Le lui dire! Et, après avoir à jamais détruit sa quiétude, reprendre cet air de placide mari!...

Elle darda des yeux étincelans sur l'homme à double visage, mais elle le vit si défait, les traits si creusés, crispés et amers, tandis qu'affectant le calme, il tenait le journal qui tremblait dans ses doigts, que, pour lui comme pour elle-même, elle n'éprouva plus qu'une infinie pitié.

Et c'est à la destinée qu'elle adressa sa plainte indignée; sa révolte! A la fatalité mauvaise qui, sournoisement, creuse

devant de pauvres êtres le gouffre où ils vont s'abîmer!

Voilà qu'il fallait quitter cette famille devenue la sienne, fuir comme une coupable.

XV

— *Darling!* quel splendide coucher de soleil! dit miss Darrel en montrant à son élève le rouge intense du ciel où se découpaient en sombre les tours du vieux Cannes et l'Estérel.

Yvonne, assise près de la fenêtre avec un livre qu'elle ne lisait pas, regarda d'un air morne le décor de féerie qui ne lui faisait rien éprouver... Était-ce à cause des incessantes et banales admirations de sa compagne qu'elle perdait le sens de la beauté? Ou bien, cette limpidité de l'air, cette netteté des contours les plus lointains s'accordaient-elles mal avec la brume morale où, depuis dix-huit longs mois, douloureusement, elle tâtonnait?

Mais non! En Bretagne où les ciels lourds diffusaient une lumière si nuancée sur les bruyères violettes et les arbres roux; en Touraine, en Anjou dans des paysages harmonieux; partout où elle avait traîné sa nostalgie, c'était la même sécheresse, la même impossibilité de communier avec la nature. Elle ne savait plus jouir d'un effet de lumière, d'un horizon vaste. Rien ne vibrait en elle quand une silhouette crénelée coupait fièrement le ciel et que les petits toits blottis dans sa grande ombre échelonnaient jusqu'au fleuve leurs ardoises et leurs pierres sculptées.

Les ruines les plus évocatrices ne dressaient plus devant elle le passé. L'avenir ne l'intéressait pas davantage. Finis les rêves juvéniles et charmans qu'une volute de nuage doré sur le bleu profond, un lointain idéalisé de brume suffisaient à exalter! A Dinan comme à Angers, à Chinon tout autant qu'ici, à Cannes, Yvonne, la pauvre fugitive n'avait pu sortir d'elle-même, se délivrer de l'obsession, du mystérieux trouble qui, — remords ou désir? — en tout cas, peine amère, lui crispait le cœur jour et nuit.

Sans doute sa souffrance était moins aiguë que les premiers temps, lorsque, dans ces mortelles soirées auprès de la fade Anglaise, elle regrettait jusqu'aux larmes le foyer qu'elle avait cru sien.

Quelle force alors il lui avait fallu pour s'obstiner dans son exil, malgré les supplications de tante Anna, les ordres d'Edmée, suffoquée de voir son autorité méconnue! Elle avait tenu bon. Aidée par les ordonnances des médecins, qui attribuaient à la neurasthénie son dépérissement, elle avait fini par convaincre ses amies que ce n'était pas un caprice qui la guidait dans ses voyages dont, toujours, elle reculait la fin.

Elle se disait : « Peu à peu elles ne penseront plus à moi. L'enfant grandira, comblera le vide que j'ai laissé, cet enfant que j'aurais tant aimé. » Et quelque chose l'étranglait, ses yeux se mouillaient à la pensée du bébé qu'elle ne connaîtrait pas. Elle soupira profondément.

— Qu'avez-vous, *darling?* dit la massive rousse en prenant entre ses molles mains moites la main glacée, amaigrie et nerveuse d'Yvonne, qui se dégagea brusquement.

Elle s'en voulut de cette aversion involontaire. Cette pauvre Darrel avait beau être niaise et bornée, ne cacher sous ses fausses frisettes couleur orange que de petites idées puériles, elle était bonne, droite! Et l'éternelle fiancée de cinquante ans qui thésaurisait, se privait de tout pour adoucir un jour la quinteuse vieillesse du colonel au petit nez enluminé d'alcool, ne manquait pas de grandeur. Jamais un découragement dans cette vie d'attente où, le sourire aux lèvres, elle s'usait! Rien n'altérait la certitude que celui dont, rituellement, trois fois par jour, aux heures de thé, elle contemplait l'image, saurait compenser toutes les fringales d'amour où ses longues dents jaunissaient à vide.

Le soupçon d'un calcul intéressé, de l'attrait de ses économies rondelettes ne lui venait pas... Et enfin elle avait ce qui rend les pires épreuves supportables : le calme de la conscience, la fierté que donne un amour même sans espoir lorsqu'il est loyal, avoué.

Le sentiment de sa faute involontaire et si grave revint à Yvonne avec une telle force qu'elle rougit jusqu'aux cheveux. Plus que l'isolement, plus que le regret du foyer perdu, c'était cela qui la torturait, l'idée de sa déchéance morale. Le prêtre à qui, un jour d'insupportable détresse, elle s'était confiée l'avait pourtant relevée à ses propres yeux. Il lui avait dit que les mauvais désirs, lorsqu'on ne s'y abandonne pas, peuvent être par leur cruauté même un acheminement vers la perfection ;

les plus purs ont connu ces épreuves ; mais il faut se mettre en garde contre des remords obsédans qui sont une façon détournée de se complaire dans la pensée de ce qu'on doit oublier.

— Puisque vous avez fait votre devoir en partant, répétait-il, et que lui, par son aveu et ensuite par son abstention de tout effort pour vous revoir, s'est conduit en honnête homme, pourquoi vous tourmenter? Remerciez Dieu d'avoir démasqué à temps la ruse du tentateur. Pas plus pour vous que pour lui, il n'y a eu de faute consentie. Ce vertige doit passer! Et il faut, par votre confiance en vous, rendre possible la reprise d'une intimité, non avec le jeune ménage, ce serait dangereux! mais avec une parente âgée qui a besoin de vous, qui vous aime, et qui vous est bien utile dans votre isolement.

Comme elle était sortie heureuse et légère du confessionnal! Avec quelle ferveur attendrie, quel sentiment de blancheur retrouvée, elle avait prié longtemps, longtemps!

Frôlée par des femmes qui, après s'être effondrées dans une supplication, se relevaient plus fermes, elle pensait aux joies qui suivent les épreuves et se sentait forte, elle aussi. Il lui semblait que la voix du Consolateur, dont, à travers le grillage, elle n'avait distingué que les rides vénérables et les cheveux blancs, avait exorcisé le démon à jamais et qu'elle entrait dans la paix dont le livre mystique de tante Cécile lui donnait le désir. Oh! la connaître enfin, cette quiétude des âmes à qui pas un nuage impur ne voile la chaude lumière de l'amour vrai, de la tendresse infinie, de Dieu!...

Pendant quelques semaines, elle s'était crue délivrée. Et puis, insidieusement, l'amertume mauvaise était revenue, provoquée par un des argumens mêmes dont le prêtre s'était servi pour la rassurer, et elle n'avait pas osé retourner à lui.

Le mutisme de Georges, qui ne se faisait jamais mentionner dans les lettres, fût-ce par un mot banal de souvenir, la blessait sans qu'elle se l'avouât.

« Pour lui, pensait-elle avec une âpre rancune, rien n'est changé; sa vie continue telle qu'avant! Pendant que, toute seule, je me ronge de remords et d'ennui, là-bas, il continue à écrire sous la lampe verte. Il parle de choses intelligentes!... Il est aussi tranquille, plus heureux, puisque sa vie est égayée par le fils qu'il désirait tant... Le bébé qui commence à parler... Mais moi! moi! Ma vie saccagée! Y pense-t-il? Se dit-il que ce trouble,

qu'il n'a peut-être éprouvé qu'à la minute où il le disait, a été un désastre pour moi? »

— On n'y voit plus, *darling!* dit plaintivement l'Anglaise. Préférez-vous rester ainsi? Ou puis-je allumer?

— Mais oui! de la lumière! Tant qu'il vous plaira! dit Yvonne qui tourna avec une impatience nerveuse tous les commutateurs.

Depuis l'automne, elle avait remué tant de pensées désolantes dans ce banal petit salon d'hôtel qu'il lui en semblait imprégné, et qu'elle préférait ne pas voir ses meubles modern-style, ses tentures pâles à très larges frises où des enfans verdâtres se poursuivaient dans des roseaux citron.

Miss Darrel, satisfaite, avait repris son ouvrage: une broderie de soie aux vives et laides couleurs. Yvonne suivait les allées et venues, toujours plus courtes à mesure que l'aiguillée diminuait, de la main grasse au petit doigt très en l'air:

« Ce sera ainsi demain! après-demain! et toujours! pensait-elle avec amertume. Tout à l'heure, elle se lèvera pour préparer le thé avec son même éternel sourire, ses mêmes gestes maniaques et précieux. En le buvant, elle aura un ronron satisfait, elle tirera son médaillon et, les yeux mi-clos, contemplera le *sweethart* le temps voulu. Le soir, elle me dira avec son même sourire d'ogresse tendre: « Dormez! ma chère! Je vais lui écrire! » Et nous recommencerons jusqu'à la fin... Est-ce vivre? »

— Chérie? dit tout à coup miss Darrel, pourquoi avez-vous refusé de dîner dans cette famille amie de votre frère? Le jeune homme est si charmant, si occupé de vous?

— Ou de ma dot? dit Yvonne en haussant les épaules.

— Comment pouvez-vous croire des sottises pareilles? dit miss Darrel en riant de bon cœur. N'êtes-vous pas assez jolie pour plaire? Mais, savez-vous? Quand je pense à tous les délicieux jeunes gens que vous refusez sans raison, je me demande... vraiment si,... comme moi,... vous n'avez pas un roman?

— Pourquoi pas? dit Yvonne avec ses nouvelles intonations d'ironie froide qui, à son insu, la faisaient tous les jours plus pareille à celui qui l'obsédait jusqu'à vivre en elle, à parler dans sa voix. Pourquoi pas? S'il faut tout vous dire, celui que j'aime est loin, très loin! dit-elle avec un petit rire sans gaîté. Et j'attends qu'il ait trouvé dans les glaces du Pôle les lichens qu'il

me faut pour un philtre..., un philtre bien plus précieux que ceux qui font être aimée puisqu'il donne la puissance de ne désirer que ce qu'on a le droit de désirer!... de ne penser que ce que l'on veut!...

Elle regarda la figure béate de sa naïve compagne et, satisfaite de l'avoir réduite au silence, elle retomba dans sa morne songerie.

Deux coups secs et forts frappés à sa porte la firent sursauter comme un appel du mauvais destin. Qui pouvait venir?

Avant qu'elle ait eu le temps de se remettre et de dire d'entrer, on ouvrait! Edmée s'approchait, tenant avec une maladresse toute masculine un paquet de dentelles blanches qu'elle posa dans le bras de son amie en lui disant de son ton sans réplique :

— Voici mon fils qui vient te chercher! Tante Anna, mal guérie de sa bronchite, est condamnée à la réclusion pour longtemps encore. Elle pleure d'ennui. Elle te réclame. Elle nous met tous sur les dents. Si tu ne reviens pas cette fois, si tu refuses encore de nous venir en aide, c'est que tu n'as pas de cœur...

Yvonne, saisie par une étrange émotion, regardait le petit être ; ses yeux surtout qui, dans leur candeur étonnée, étaient tout de même ses yeux à lui, tandis que la mignonne bouche était celle d'Edmée...

Cet enfant, leur enfant! qui fondait leurs traits, témoignait leur union et la sanctifiait, comme d'un seul geste de ses petits bras courts, il repoussait dans l'ombre des cauchemars les troubles pensées!

Elle pleura en baisant la chair tiède et douce du bébé qui, comme s'il l'avait toujours vue, s'accrochait à ses cheveux, et, regardant en face Edmée qui, détendue, très embellie par sa maternité heureuse, souriait :

— Tu as bien fait de venir me chercher! dit-elle chaleureusement. Je suis guérie! Bien guérie! Et lasse de cette vie de déracinée dont je n'ai plus besoin.

Longtemps elles bavardèrent autour de la petite créature qu'Yvonne ne se lassait pas d'admirer. La bouillie qu'on prépara dans la chambre fut une grande affaire et lorsque, plus tard, Georges Serdis très pâle s'avança d'un pas hésitant, Yvonne lui sourit franchement et lui dit avec une cordiale poignée de main :

— Vous savez? votre fils me préfère à vous déjà!

Elle ne vit pas l'éclair qui, dans les yeux du jeune père, démentait la banale réponse.

Déjà retournée vers le bébé, elle maniait, comme un joujou très fragile, la toute petite main ronde aux minuscules ongles d'agate rose et une joie pure la soulevait au-dessus de ses craintes qu'elle ne comprenait même plus.

C'était en elle l'éveil d'une maternité plus suave et moins égoïste que la vraie,... l'entrée dans une atmosphère lumineuse, un cercle radieux infranchissable à tout ce qui n'est pas pur.

Cette transformation de tout son être, ce coup de foudre de la grâce apaisait à jamais, lui semblait-il, son cœur tendre, avide de dévouement.

Et vraiment, dans les deux femmes heureuses et calmes qui souriaient à l'enfant, on n'aurait pu distinguer celle qui reconnaissait la chair de sa chair de celle qui retrouvait l'âme de son âme, toutes ses tendresses mêlées : amitié d'enfance, et attrait trouble, maintenant épuré, pour celui dont les yeux sombres, parfois trop passionnés, avaient mis leur plus douce lumière dans les nouveaux yeux sans pensée encore et si étrangement pareils.

XVI

Paresseusement affalée sur sa chaise longue, ses beaux cheveux encore nattés pour la nuit et s'échappant en mèches désordonnées, Edmée observait Yvonne qui, fraîche et bien drapée par un kimono du vert des pousses nouvelles, jouait avec son fils.

Dans les deux années qui s'étaient écoulées, la beauté de la jeune fille s'était parfaite singulièrement, tandis que Mme Serdis très grossie, ses traits de médaille empâtés, avait changé d'une façon anormale et, dans le peignoir lâche qui la faisait plus massive encore, semblait la mère de son amie dont un an la séparait.

Yvonne, accroupie par terre comme les vraies Japonaises dont elle portait si gentiment le costume, lutinait le bébé qui riait aux éclats et finit par se fâcher tout rouge quand, taquine, elle lui prit son grand clown et se mit à l'embrasser en disant :

— Oh ! qu'il est joli ! Que je l'aime! C'est mon fils, à moi!

— Non ! non ! tu es ma maman à moi tout seul ! cria Boubie

au comble de la rage. Il lui arracha l'innocent pantin, le mit en pénitence dans la corbeille à papier de son père qui écrivait et, courant frotter contre elle sa petite frimousse où restaient des traces du chocolat du matin, il l'entoura de ses petits bras, la serra bien fort :

— Il est vilain ! Moi je suis joli ! Je suis ton petit Boubie !

— Pas quand tu es barbouillé ! dit Yvonne qui prit son mouchoir pour essuyer les bonnes joues fermes si rebondies que, de profil, elles cachaient le drôle de petit nez tout plat.

Boubie, pas très content, se laissait faire en fermant sa bouche presque toujours entr'ouverte et dont la lèvre supérieure avait encore le pli retroussé que lui donnent les tout petits en tétant.

Malgré ses trois ans, il gardait son air très bébé qui ravissait Yvonne. Elle l'embrassa à pleines lèvres, prit les boucles couleur de pain brûlé qui retombaient sur les yeux du petit bonhomme et, détachant le velours qui liait ses propres cheveux, les serra tout au-dessus de sa tête, en fit un amusant plumet de Peau-Rouge :

— Viens te voir en sauvage ! Elle porta sur son épaule devant la glace Boubie enchanté, qui la battait avec ses petits talons d'une marche triomphale, signe d'intense jubilation.

A eux deux ils faisaient un bien joli tableau et, pas plus l'un que l'autre, ils ne le savaient.

Yvonne, toute rose, riait à son joujou vivant, sans voir la contemplation ardente du jeune père, qui oubliait d'écrire, ni le regard lourd, scrutateur, bizarre qu'Edmée promenait d'eux à lui. Dans sa tenue peu soignée, celle-ci faisait ressortir l'élégance native d'Yvonne, coiffée d'un coup de peigne comme pour le bal à cause des ondes lustrées de ses cheveux, et sur qui le crépon vert pâle drapé d'une seule agrafe avait des plis superbes qu'un grand couturier aurait malaisément copiés.

Mais Boubie très entêté suivait son idée et, à peine assis au milieu des jouets ou plutôt des débris de jouets qui avaient ses préférences :

— N'est-ce pas, il est vilain le clown ? Et c'est moi ton petit garçon ? Tu es ma maman ?

— Eh bien ! Et ta vraie ? dit Yvonne d'un ton de reproche en lui montrant Edmée.

— Elle aussi ! dit Boubie sans se déconcerter. J'ai un seul

papa, mais j'ai deux mamans! Voilà! conclut-il avec décision.

— Voilà! répéta Edmée en riant avec une pointe d'aigreur... Heureusement que je ne suis pas jalouse;... sans cela...

Elle appuya sur Yvonne, qui rattachait les souliers toujours défaits de Boubie, un étrange regard et s'adressant à l'enfant :

— Tu fais bien de te munir de deux mamans! dit-elle. C'est plus sûr!... Si celle que tu me préfères, parce qu'elle sait mieux jouer, a une nouvelle lubie et recommence à courir le monde, tu seras bien heureux de m'avoir!

— Je ne courrai plus le monde, dit Yvonne en faisant avec docilité la tour de dominos commandée... Si! peut-être! reprit-elle: quand Boubie fera son voyage de noce. Pour me désennuyer!

« Dire que cette petite chose deviendra un homme comme les autres! s'écria-t-elle en un soupir de regret... Qu'il aura de grands gestes brusques, de la barbe, qu'il fera souffrir!... qu'il souffrira! »

Et la fougue avec laquelle elle le serra dans ses bras comme pour le défendre contre la vie qui marchait et l'emportait loin, avait quelque chose de si maternel qu'Edmée, oubliant sa complexe jalousie, lui sourit et que toutes deux communièrent dans leur amour pareil et inquiet du tout petit.

Georges continuait à ne pas écrire et à les regarder. Mais elles ne s'en aperçurent pas. Pleinement heureuses par l'enfant, elles oubliaient également le père.

Maintenant, c'était l'heure de la farine lactée.

— Avec Yvonne! dit impérieusement Boubie qui repoussa l'Allemande détestée.

Et dans les bras de sa japonaise petite maman, il se mit à engloutir avec religion les grandes cuillerées bien pleines, sans même se rebiffer quand, de la serviette, elle effaçait les empiétemens de la bouillie sur le rose des bonnes joues.

Puis, bien repu, Boubie consentit à rester tranquille sur les genoux d'Yvonne qui chantait de plus en plus bas des airs anciens populaires, mineurs, monotones et naïfs.

Tout en modérant sa voix douce, elle regardait les yeux larges et neufs clignoter, s'alourdir, la petite tête vacillante chercher au creux de son épaule le coin habituel pour s'y cacher, tandis qu'un souffle de plus en plus régulier sortait des

lèvres roses drôlement retroussées sur des grains nacrés qui étaient des dents.

Il dormait. Yvonne se tut et regarda avec son beau sourire de vierge mère l'enfant qui trompait tous ses besoins d'amour.

Lorsqu'elle l'eut porté doucement sur son lit et qu'embellie par le même sourire apaisé, elle revint auprès d'Edmée et prit son ouvrage, celle-ci la dévisagea sournoisement, tout en lui disant de ce ton moqueur, hostile, réservé jusqu'ici à tante Anna.

— Je ne suis pas curieuse, mais je voudrais bien savoir comment, toi qui aimes les enfans jusqu'à devenir bébé pour leur plaire, tu as pu pendant près de deux ans te priver du pouponnage qui t'amuse si fort?... Qu'est-ce qui t'a pris?... Si tu trouvais notre vie monotone, elle l'est tout autant, et tu ne parles plus de nous quitter... Alors?

— Alors! dit Yvonne, qui, laissant son ouvrage, se mit à rire de bon cœur, j'étais bête, tout simplement. Et j'aurais d'autant plus de peine à t'expliquer ma conduite que, moi-même, je ne la comprends pas et que je m'en veux de m'être privée des premiers progrès du cher petit!

Dans ses yeux clairs qui ne se baissaient pas, sur tout son pur visage, pas un frisson ne passa, tandis qu'elle disait ce qu'elle croyait la vérité. Le trouble vertige était si loin qu'elle l'oubliait. Devenue mère avant d'être femme, elle ne rêvait plus jamais d'amour. Elle ne voyait rien au delà des courts petits bras, des mains rondes et griffantes qui, le matin, ouvraient tyranniquement ses yeux endormis.

Et en ce moment même où Edmée, avec une insistance singulière, la forçait à se souvenir, elle haussait les épaules. Elle riait. Elle ne sentait pas la force aimantée des yeux de Georges toujours inactif, amaigri, les traits tirés et tristes. Georges qui, lui, n'oubliait pas, luttait.

JACQUES MORIAN.

(La troisième partie au prochain numéro.)

LE NÉPAL

II[1]

S'il fallait en croire la tradition, les plus anciens monumens religieux du Népal remonteraient à une antiquité vénérable. L'empereur Açoka, au IIIe siècle avant notre ère, le grand apôtre du bouddhisme, aurait édifié dans la vallée quelques-uns des 84000 *stoupas* que lui attribue la légende. C'est, en tous cas, sous ce jour que l'on présente, au centre et à chacun des quatre points cardinaux de la ville de Patan, cinq *tchaityas* ou *stoupas*, petits mausolées hémisphériques en terre et en briques qui rappellent les *topes* des Indes et qui sont sûrement les plus anciens du pays. Le temple de Swayambhou, où me mène ma course du lendemain, n'est pas d'une antiquité aussi haute. Swayambhou, « Celui qui existe par lui-même, » est ici un attribut du Bouddha. Le monument s'élève sur un mamelon qui domine la ville, couvert d'une brousse verdoyante de laquelle émerge seulement la pointe pyramidale et dorée qui le surmonte.

Deux rivières encadrent Katmandou, la Vichnoumati et la Baghmati, la rivière sacrée; on traverse cette dernière, et peu après, on prend le sentier qui mène au Swayambhounath, le long duquel les singes narguent les pèlerins de leurs gambades. Deux escaliers étroits et resserrés dans la forêt gravissent hardiment jusqu'au faîte. Cinq cents marches, — je ne les ai pas comptées, — et l'on est arrivé. Sur certaines pierres du pavage, je remarque les deux triangles entre-croisés avec un cercle en relief au milieu,

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin.

le *Trikanta*, un symbole de la Trinité des Bouddhistes, du triple objet de leur vénération : le Bouddha, la Loi, l'Église ; le point central représente Adi-Bouddha, la cause de toutes choses, comme la fleur de lotus qui s'épanouit sur d'autres pierres.

Ce grand *tchaitva*, que l'on fait remonter au premier ou au second siècle de l'ère chrétienne, recouvre, comme une immense cloche très évasée, le sommet de la montagne. Il est formé du dôme de terre lui-même, revêtu de briques et bordé d'une sorte de haute plinthe reposant sur une étroite terrasse circulaire. Des chapelles encastrées aux quatre points cardinaux enferment des images du Bouddha sous un treillis de cuivre formé d'anneaux qui sont reliés par une fleurette. L'hémisphère est surmonté d'une tour carrée couronnée d'un cône pyramidal.

Sur la large plate-forme, le Devi-mahé, qui fait étinceler dans le soleil couchant l'or de ses toits relevés à la chinoise, voisine avec la grosse tour de Baghouan. L'indigène qui m'accompagne prétend qu'elle a plus de mille ans ! Et partout alentour et sur les pentes mêmes, une centaine de temples grands et petits, variés de forme et d'inspiration. Quelques-uns, en ruines, donnent vie à de grands arbres, tels autres se terminent en *linga*. C'est que le Bouddhisme se meurt, vaincu par le Brahmanisme dont il est issu et dans lequel il se fond à nouveau ; dans l'Inde, il est depuis longtemps complètement absorbé. Ici, des concessions successives, ont adapté les institutions brahmaniques aux populations bonddhistes et peut-être djaïnes du Népal, car il semble bien que le Djaïnisme ait partagé avec le Bouddhisme son frère la conquête de l'Himalaya (1) ; certains *stoupas* trahissent nettement l'influence brahmanique. Dans quelques hautes pyramides côtelées dont la brique est revêtue d'un enduit, comme celles que j'apercevrai de-ci, de-là, dans les villes, il me semble retrouver l'influence de ces grands constructeurs djaïnas, qui paraissaient attacher tant de prix à multiplier les sanctuaires. Il me souviendra toujours de cette ville qui couvre entièrement le sommet du Satroundjaya dans la presqu'île de Kattivar et qui est tout entière composée de temples, ville de pèlerinage où l'on ne réside pas. Je voyais au matin les fidèles Djaïnes s'y presser en nombre, le bandeau sur la bouche de peur d'aspirer quelque atome vivant.

(1) Selon la tradition Djaïna, le patriarche Bhadrabahu vint au Népal vers le IVe siècle avant J.-C.

Ici non plus, le temple n'est pas isolé; des annexes, des chapelles, des décors, quelquefois plus importans que l'édifice primitif, se groupent autour du monument. L'enclos sacré mérite véritablement le nom de *Poura* (ville), qu'il reçoit parfois dans la nomenclature religieuse et qui s'applique si bien au Swayambhounath, et mieux encore à l'immense et pittoresque ensemble de Pashpati, le sanctuaire hindou le plus honoré du Népal. Des ouvriers se hâtent de nettoyer, pour la Dessera qui commence demain, le vieil hémisphère bouddhique couvert de mousse que les singes et les oiseaux souillent abondamment. La gent simiesque pullule près des temples qui lui assurent une nourriture abondante; car les offrandes que déposent discrètement les fidèles sont avidement guettées et souvent détournées avant de parvenir au prêtre, *lama* ou *pujari* (1).

Le second escalier monte droit, d'un seul jet. Il est dominé, sur la plate-forme, par un *vajra* en cuivre, long de près de deux mètres, posé sur un large et très vieux piédestal rond et sculpté qui représente l'année tibétaine en une ronde de douze animaux désignant chacun l'un des douze mois. Le *vajra*, le « foudre d'Indra, » est privé de trois de ses cornes qui sortent de la bouche de l'éléphant, le dieu Ganesa; c'est pourquoi j'hésite un instant à l'assimiler au *dordja*, petite tige à chaque extrémité de laquelle viennent s'arc-bouter quatre défenses d'éléphant liées en faisceau par un anneau central et que j'ai rencontré si souvent au Ladak dans la main des *lamas* en prières.

Le *vajra* du Swayambhou fut élevé au XVIII[e] siècle par ce même Pratapa Malla qui, pour charmer et distraire son épouse, fit creuser la *Rani-Pokhri*. Le Bouddhisme a emprunté le « Foudre d'Indra » au Brahmanisme; le souverain du Panthéon Védique, qui le brandissait contre ses ennemis, « souffrit un jour l'humiliation » de le céder au Bouddha, et il est devenu l'emblème de puissance le plus sacré du prêtre bouddhiste. Ses cornes recourbées se retrouvent dans la flèche des *tchaityas;* il forme encore la poignée symbolique de la sonnette de la pagode bouddhique et du *fourba* aux trois lames que les Tibétains jettent aux mauvais esprits. Le *vajra* est devenu comme un mot de passe dans les développemens modernes du Bouddhisme au Népal et au Tibet; il est ici considéré, dans des spéculations

(1) Officiant hindou.

d'un mysticisme superstitieux, comme l'élément mâle qui représente le Bouddha ; à côté, la *ghanta* (la cloche), élément féminin, symbolise flatteusement *Prajna*, la sagesse, formant avec elle le couple organique, comme le *linga* et la *yoni* qui deviennent le lotus et la source.

Il paraît indiscutable que les missionnaires bouddhistes n'ont été précédés au Népal que par des colons chinois, dont l'histoire se perd dans la légende, mais qui semblent y avoir importé les premiers élémens de la grande organisation chinoise, de son commerce, de sa culture, de ses mœurs. La montagne de Swayambhou joue un grand rôle dans la préhistoire. Au travers de fables merveilleuses et diffuses, je crois comprendre que Swayambhou, ou tout autre représentant d'une divinité supérieure, est apparu sous forme de lumière sur l'éminence qui se dresse au milieu de la vallée.

C'était le temps où cette vallée était occupée par un immense lac. Un saint personnage, le bodhisatva Manjouçri vint de Mahatchina (la grande Chine) prier trois nuits sur la montagne, puis se dirigea vers le Sud et entreprit de tailler un passage aux eaux du Nag-Hrad. Il plaça alors les deux déesses Bardâ et Mokashda de chaque côté de lui, sur deux hauteurs opposées, et, prenant son cimeterre, coupa la montagne en un lieu qu'il appela Kotwal; par la brèche, les eaux s'écoulèrent et firent place à la plantureuse vallée. De fait, la Baghmati, l'une des plus importantes rivières du pays, en sort à Kotwaldar.

Je ne saurais énumérer toutes les merveilles qui se succédèrent au Swayambhou, tant sont apparus de lumières et de dieux sous les formes les plus variées ! Brahma, Vichnou, Çiva, sont mêlés à l'affaire; et, je le constate avec effroi, nul n'apparaît sans donner un nom nouveau à la montagne et aux divers lieux; chacun fait de nouvelles fondations de temples et de monastères, puis « s'en retourne à son ancienne demeure, » selon la formule liturgique. La vache, l'animal sacré dans tout l'hindouïsme, dont le respect constitue chez beaucoup de Newars, quelques superstitions mises à part, le seul article de foi, tient son rôle dans ces récits, et nous saurons même comment elle mentit par la bouche et dit la vérité avec sa queue.

Çiva, sous le nom de Maheçvara et sous la forme d'une gazelle, vint sur la montagne, s'y fit lumière, et cette lumière

s'étendait si loin que Vichnou et Brahma en recherchèrent chacun de son côté les limites. Or, ils ne les pouvaient trouver, car c'était la lumière qui traverse les sept firmamens au-dessus et au-dessous de la terre. Vichnou et Brahma ayant fini par se rejoindre, le premier déclara qu'il n'avait pas trouvé le terme de la lumière, et le second prétendit l'avoir dépassé. Vichnou, mis en défiance, demande des témoins ; Brahma produit Kamdhenou, et la vache céleste corrobore par sa bouche l'assertion de Brahma, mais secoue la queue en signe de dénégation. Vichnou a compris ; il décrète dans sa colère que l'image de Brahma ne sera nulle part adorée en ces lieux, puis déclare la vache impure par la bouche et sacrée par la queue. C'est à ne plus oser manger de langue de bœuf !

Le meurtre de l'animal, devant lequel chacun s'écarte respectueusement dans le bazar, est puni de mort, et la moindre violence commise sur lui se paie de l'emprisonnement à vie. On me citait jadis, au Kachmir, le cas d'un homme enfermé à perpétuité dans la forteresse de Srinagar pour avoir, dans un moment où il mourait de faim, mangé un morceau de sa propre vache morte de maladie. Les Gourkhas ont dû lutter, longtemps encore après les Mallas brahmanistes, pour imposer aux Newars autochtones du Népal la vénération de leur animal sacré.

En face du Swayambhounath, les dernières lueurs du couchant font étinceler, assises sur leurs hautes colonnes, les statues en cuivre doré des deux déesses qui présidèrent à l'écoulement des eaux. Elles sont nimbées d'une fleur de lotus, elles tiennent une fleur de lotus à la main, elles reposent sur la fleur du lotus épanouie qui forme le chapiteau de la colonne. Tout autour de l'antique *tchaitya* sont disposées en une ligne circulaire des lampes de cuivre en forme de coupes. De-ci, de-là, des *secoundahs*, petites cruches à huile, récipiens et lampes à la fois, sont munis à l'avant d'une coupelle pour recevoir la mèche ; une petite cuillère appropriée sert à prendre l'huile ; en arrière, sur l'anse aux formes diverses, se hausse toujours l'idole. Des *pânus*, sortes de hauts chandeliers très variés et finement ciselés, spéciaux au Népal comme les *secoundahs*, sont placés à côté. Avec l'huile et la mèche de la lampe, le plateau creusé qui les surmonte reçoit le plus souvent la *mourtti*, idole qui est tout un tableau. Quelquefois aussi le *pânus* porte un

mandir (1) hindou et une lampe sur chacune de ses faces. Son plateau est orné de lamelles de cuivre taillées en forme de feuilles ajourées et disposées en frange, mobiles et sonores au souffle du vent. Il se nomme alors *Krichna-Dewal*, lumière de Krichna. Tous les objets anciens du culte sont d'un art délicat et d'une extrême perfection.

Dans le soir qui tombe, un vieux lama de Lassa, très misérable dans ses vêtemens rouges, tourne autour du grand temple et déroule les cent huit grains de son chapelet, graines de *roudraskas* consacrées aux dieux. Les temples de Swayambhou sont en effet sous la direction religieuse des lamas de Lassa; une de leurs familles, qui vit dans une maison voisine, assure de temps immémorial la garde du feu sacré : symbole de la divinité jadis descendue du ciel, il ne doit jamais s'éteindre.

*
* *

A la Résidence britannique les soirées sont très agréables. On s'y plaît à deviser des choses du Népal et d'autres encore. Le docteur, parfois, nous tient compagnie. Un officier instructeur monte des Indes pendant quelques semaines chaque année pour exercer les cipayes de l'escorte ; le jeune lieutenant, qui se trouve là pendant mon séjour, sera souvent mon fidèle compagnon d'excursion. Le coup de canon qui, à dix heures, marque le couvre-feu nous trouve souvent réunis. Personne dès lors dans la « city, » bourgeois ni manans, ne doit plus circuler jusqu'au lendemain quatre heures, heure un peu bien matinale pour ce pays, où les ouvriers se mettent difficilement au travail avant neuf heures du matin.

Le 2 octobre, à trois heures de l'après-midi, le grand landau du Maharaja, qui est chaque jour à ma disposition, vient nous chercher pour la « Grande Parade. » Le Résident et le docteur sont en grand uniforme. Le lieutenant et le capitaine népalais attaché à la Résidence nous accompagnent à cheval. 15 000 hommes de rouge habillés sont rangés autour du champ de manœuvre situé dans le plus beau panorama du monde. Un cadre pittoresque de verdure forme le premier plan, qu'enveloppe un cercle de riantes montagnes. Dans le lointain se profile la grande chaîne de l'Himalaya dont les hauts pics se dé-

(1) Temple brahmanique.

coupent sur le ciel bleu : de la blancheur neigeuse émerge la pointe du Gaurisankar-Everest.

Le Maharaja premier ministre, son frère le général commandant en chef et beaucoup de généraux et maharajas nous attendent, au milieu de la pelouse, sur une double terrasse superposée, autour du tronc d'un arbre sacré dont la ramure centenaire porte un feuillage léger. Les présentations commencent. En attendant la venue du Roi, le premier ministre m'invite à passer en voiture devant le front des troupes composées d'infanterie et d'artillerie avec ses petits canons de campagne. Derrière les soldats une foule joyeuse, aux costumes multicolores qui éclatent dans la lumière du soleil, est perchée dans les arbres, grimpée sur quelques pavillons ou disséminée dans les prés. A peine avons-nous parcouru la moitié du cercle qu'un cavalier nous rappelle : le Roi est arrivé avec son état-major où il compte beaucoup de frères, Kchatryas des montagnes, véritables Rajpoutes, fils des Thakours, comme la lignée de Jang Bahadour, tous Maharajas, issus de Dravia Sâh, le conquérant du XVIe siècle et l'ancêtre de tous ces seigneurs Gourkhas. Le Roi n'est que le symbole extérieur de la royauté, une sorte de monarque mérovingien aux mains des maires du Palais. Ce gros garçon est évidemment d'une intelligence calme, il sait peu l'anglais d'ailleurs, et ne fait que tendre l'oreille. Il ne paraît pas savoir bien exactement que faire de son personnage. Depuis plus d'un siècle, la réalité du pouvoir est aux mains du Maharaja premier ministre, assisté d'un conseil composé des principaux seigneurs du royaume. C'est lui qui nous reçoit : Chander Sham Sher Jang Rana Bahadour a une figure ouverte, pétillante d'intelligence, exprimant, dans les traits et dans le regard, l'habitude héréditaire du commandement. Il est très au fait des formes et de la courtoisie européenne qui facilitent l'accueil et servent en même temps de défense.

La parade commence par une canonnade. Chaque pièce tire six coups ; les feux se succèdent à intervalles réguliers, la fumée s'élève en nuages épais, la montagne change la détonation en bruit de tonnerre, les chevaux se cabrent, quelques-uns s'affolent. Le spectacle est magnifique. La musique militaire joue à l'européenne avec un talent surprenant. La revue s'achève par une marche connue qui éveille des souvenirs dans mon oreille, tandis qu'un officier supérieur, monté sur le cheval du

Roi, caracole en cadence autour des musiciens groupés en cercle devant notre belvédère et exécute un véritable exercice de manège. A la fin de la cérémonie, je sollicite du premier ministre la permission de faire visite à sa Maharani en son palais. Comme le Résident ne saurait s'exposer à un refus, je présente ma requête moi-même. Son Excellence Chander Sham Sher l'accueille avec plaisir et me demande mon jour. Il a été Parisien pendant une semaine; le protocole anglais ne lui avait pas accordé davantage. Mais il adore Paris, rêve d'y revenir et veut bien m'assurer qu'il sera charmé de m'y voir. Tous les autres Maharajas et le Roi sont intrigués et amusés par ma présence : à part quelques Anglaises, femmes de hauts fonctionnaires, je suis la première Européenne qui pénètre dans leur pays.

Le lendemain, on célébra, selon la coutume, la fête annuelle en l'honneur de Dourga, qu'on appelle aussi Kali, la déesse féroce, par une grande tuerie de buffles. Mon cher hôte s'abstient, par politique ou par goût, de paraître à cette boucherie, et il me fut facile de comprendre que la présence d'une femme étrangère ne convenait pas à semblable cérémonie. Elle a lieu dans le sombre palais du *Kott*, de sanglante mémoire, où Jang Bahadour, en 1846, avec la complicité d'une odieuse *Rani*, fit massacrer, pour venger son oncle Bhim Sena, quarante-cinq des principaux ministres et notables du royaume avec une centaine de personnages de moindre marque, dit un rapport officiel anglais dont on me donne communication. Le palais appartient à l'autorité militaire et c'est le Maharaja, commandant en chef, frère du premier ministre, qui préside.

Le docteur et le lieutenant, qui ont le privilège d'être de la fête, m'en racontent les détails. Les victimes des sacrifices sont offertes par les familles riches du pays. Chaque officier est tenu d'en donner une. Les pauvres s'acquittent avec des chèvres, voire même des poules, dans les villages. Le comité des fêtes, la *gatti*, qui joue au Népal, comme dans la Grèce antique les liturgies, un rôle prépondérant dans la vie publique, désigne les familles qui doivent concourir successivement à la présente solennité et, par ailleurs, dans chaque caste, à tour de rôle, les membres qui doivent offrir une *pouja* (fête). Le buffle, le *buffalo*, généralement jeune, les plus gros coûtant plus cher, est lié à un pilier; un homme le maintient immobile et un officier lui abat la tête

au ras des épaules. Elle est toujours détachée d'un seul coup, donné d'une seule main avec le grand couteau du pays, véritable couperet dont la courbe savante ajoute au poids de la lame élargie et alourdie par le bout. Bien manier le koukhri est un sport. Plusieurs fois, par coquetterie, l'officier sacrificateur fait montre d'une habileté remarquable en remplaçant le *koukhri* par le sabre. C'est beaucoup plus difficile, car il faut que l'épée tombe juste au point de section, sinon elle tourne; mais ses coups ont toujours réussi. On jette les têtes en tas et les corps sont écartés pour faire place; un autre animal est amené et le tout se fait avec une rapidité surprenante. Autrefois le commandant en chef devait tremper ses mains dans le sang répandu et les appliquer sur les deux faces des drapeaux; on lui apporte maintenant une coupe dans laquelle le *tchandan*, poudre rouge qui sert à faire les signes rituels sur le visage, a été délayé; il y trempe ses mains et, les joignant d'un coup sec, les imprime sur les drapeaux. La tuerie ayant commencé à six heures du matin, on devine devant quelle mare de sang se trouvèrent ces messieurs qui vinrent assister à la cérémonie entre neuf et dix heures.

Toute cette viande est distribuée au peuple. Dans l'après-midi, je vois partout dans les rues ces animaux décapités qu'on traîne vers les demeures et qui laissent derrière eux un sillage de sang. Ici, c'est un *buffalo* qu'on fait rôtir tout entier. Là, le dépeçage des bêtes a lieu en plein air. Ces viandes coupées en minces tranches sécheront contre les maisons et sur des nattes étendues par terre. Près du palais du Kott, se dresse l'image de Bhaïrab, le dieu de la guerre et de la mort, l'époux de Kâli, la déesse féroce, aux multiples mains l'un et l'autre. Dans l'une, il porte un trident, le *trisoul*, dans une autre, un faisceau de têtes de morts. Le soleil et la lune, qui, avec les pieds du Bouddha, figurent dans les armes de Katmandou, sont placés à ses côtés. Sa statue est entièrement barbouillée de sang et de minium et le poteau d'attache planté devant elle pour les sacrifices en porte encore la trace. Cette énorme et monstrueuse effigie, baignant dans une odeur de sang qui flotte sur toute la ville, donne comme une hantise de tuerie et de sauvagerie.

Une foule énorme se presse dans Katmandou, des figures nouvelles s'y mêlent, venues de loin; les gens de la montagne sont descendus ; je reconnais bien vite des Lepchas et des Tibé-

tains avec leur bonne physionomie riante et leurs yeux clairs. Dans des sacoches posées en besace sur le dos de leurs moutons, ils apportent la provision de sel; puissent-ils avoir apporté aussi leurs turquoises; elles sont loin d'avoir la pureté de coloris à laquelle nous sommes habitués, mais leurs tons variés mis ensemble sont d'un agréable effet. Tout le monde s'est paré de ses plus beaux costumes. Les plus pauvres Népalais ont fait la toilette du visage, après laquelle ils apparaissent moins teintés. Tous ont refait à neuf les signes rituels. Des grains de riz blancs ou passés au minium ornent les fronts, les couvrant tout entiers ou disposés en arabesques. Comme le Roi à la « Parade, » les hommes portent des colliers de fleurs. Ils affectionnent le pantalon, blanc la plupart du temps, large dans le haut, très collant aux genoux et bridant comme des guêtres sur les pieds. Ils portent en dehors la chemise que les Occidentaux mettent en dedans. C'est là d'ailleurs la plus visible des mille contradictions qui distinguent, dès la Russie, l'Orient et l'Occident. Des épis dorés et je ne sais quelles grappes jaunes d'une fine herbacée sont accrochés derrière l'oreille, à la manière d'un plumet.

Les femmes Gourkhas portent généralement d'immenses pantalons bouffans, mis à la mode par Jang Bahadour, qui les avait imposés dans son palais. Ils mesurent environ deux mètres de tour de jambe et donnent aux dames l'air d'évoluer sur deux ballons qui rouleraient sous elles. Les femmes Newars mettent en guise de jupe, sous un corsage collant, une pièce d'étoffe abondamment plissée et serrée à la ceinture, tombant par devant et remontant par derrière jusqu'à mi-jambe. Dans la rue, relevant de côté cette masse deux fois plus grosse qu'elles, leurs mouvemens ne manquent pas de grâce et, lorsqu'elles ont à traverser l'eau, elles retroussent allégrement ce volumineux paquet sans en paraître plus embarrassées que de l'enfant ballotté sur leur dos ou balancé à leur côté.

Elles disposent avec grâce, pendantes à leurs oreilles ou dressées sur leur tête, quelques pailles dorées, ou bien les enchaînent et s'en font des colliers; d'autres fois, elles étendent une feuille légère sur leur front, au-dessous d'une touffe de fleurs posée dans les cheveux. La poitrine est chargée d'épais colliers de perles de couleur supportant parfois une ligne de porte-charmes, les uns en or, d'autres en argent, en turquoises ou en cuivre; des bracelets d'argent ou de verre, de nuances et de

décors fort heureux, couvrent les bras, et d'autres en métal, plus larges, leur retombent sur les pieds. Ces femmes doivent souvent porter sur elles leur fortune tout entière si j'en juge par le poids d'or ou d'argent de certains de ces bijoux toujours massifs. Les hommes les affectionnent aussi et les *coolies*, selon leurs moyens, n'en sont pas dépourvus.

Je remarque encore au poignet des hommes et des femmes une petite ficelle nouée que j'ai supposée pleine d'intentions et qui m'avait fort intriguée pendant le voyage. On me dit qu'à la *Djani-Pouri*, la fête de Djani, qui coïncidait cette année avec la pleine lune d'août, un brahmane doit passer ce cordon au poignet droit des hommes et au poignet gauche des femmes, en récitant des *mantras*, prières, pour leur assurer la santé; on ajoute qu'au jour de Lakshmi-Pouja, la fête de Lakshmi, déesse de la Fortune, femme de Vichnou-Narayana, on délie ce cordon pour l'attacher à la queue d'une vache. Je suis bien sûre d'avoir vu ce bizarre bracelet en Rajpoutana avant la pleine lune d'août, ce qu'explique le retard du calendrier népalais sur le calendrier hindou.

Ce qui me plaît sur ces femmes qui vont toujours en cheveux, c'est le disque en or de douze centimètres de diamètre qu'elles portent dressé contre le chignon, au sommet ou parfois sur le côté de la tête (1). Leur abondante chevelure noire est toujours ornée de fleurs; en cette saison, ce sont surtout de petits soucis brillans et chiffonnés comme des œillets d'or.

Toujours flânant, nous sommes arrivés sur une grande place hors la « city, » au milieu de laquelle se trouve une pagode. C'est l'extraordinaire et pyramidale tour de Bhim Sen Thapa, qui se dresse en manière de campanile à deux cents pieds du sol dans une large enceinte ajourée par le haut. Près de là, sur la même place, une de ces curieuses fontaines spéciales au Népal, une *dhara*, qu'on ne découvre qu'en s'approchant, se creuse en piscine quadrangulaire, entourée de terrasses superposées à travers lesquelles un escalier central descend pour amener les fidèles à l'heure des ablutions, aussi bien que les ménagères avec leurs grandes cruches de cuivre au ventre rebondi et brillant. De délicates nervures bordent les terrasses. Couvertes de rouge, toujours pour la *Dessera*, deux idoles, dans leurs petits *mandirs* (temples hindous), dominent les robinets d'ablutions dont les

(1) Ces disques valent souvent de 2 à 400 francs.

belles gargouilles aux têtes d'animaux, en cuivre doré, étincellent au soleil à côté des vases luisans et des torses nus. Le général Bhim Sena, le sage administrateur qui gouverna trente-trois ans le Népal et dont nous connaissons la fin tragique, fut le créateur de ces deux monumens vers 1825, quatorze ans avant sa mort, au beau temps de sa plus grande puissance.

*
* *

Je songe à commencer mes excursions à travers le pays.

Une visite matinale en compagnie du colonel Macdonald nous conduit à Baladgi, à quelques milles de Katmandou. Le site est charmant avec ses murailles claustrales percées à jour; à travers l'entrelacement des baies, on aperçoit des champs silencieux et verdoyans où se cachent quelques modestes *mandirs*. A l'entrée du village, nous descendons de voiture, et nous nous engageons sous une haute et épaisse futaie dont le mystère abrite une grande vasque de verdure, au milieu de laquelle baigne Narayana, couché sur un lit de *cobras* dont les neuf têtes redressées auréolent la tête du dieu colossal en marbre noir. C'est une réplique du Narayana de Nilkanta qui se trouve dans les limites du territoire que le Roi n'a pas le droit de franchir; car, jadis, le pieux Pratapa Malla, ayant amené au Palais royal l'eau sacrée, décréta que les rois du Népal ne devraient plus, s'ils tenaient à la vie, paraître dans la région de la source sacrée.

A côté de ce sanctuaire de Narayana dont la statue a la signification religieuse d'un temple, se trouve un vaste réservoir, un *tank* rectangulaire, appuyé d'une part à la colline, maintenu de l'autre par un mur de soutènement de dix mètres de haut, couronné par une spacieuse terrasse d'où l'on domine une succession de prairies qui s'étendent en pente à perte de vue. A chaque extrémité de la terrasse, deux escaliers conduisent à la fontaine. Dans le bas, ce mur est décoré d'idoles assises dans un cadre en haut relief, au pied desquelles, par vingt et une gargouilles fantastiques en cuivre doré, chères à tous les peuples jeunes, l'eau jaillit et s'écoule, par de gais canaux qui miroitent au soleil, dans la rivière dont une rangée d'aulnes dessine le cours au milieu des prés. C'est la plus grande et la plus pittoresque de ces *pranali*, dont le nom hindou désigne le canal par lequel l'eau s'écoule, et que j'entends nommer *dhara* dans

la langue de la montagne, le *Parbatya*, et *nithi* par les Newars.

Dans cette solitude apparaît une jolie fille : elle est préposée aux repas des énormes poissons, semblables à des carpes, qui peuplent le *tank*, si gloutons qu'il en meurt plusieurs par semaine. Je l'ai photographiée, son plateau d'osier chargé de provisions sur les bras, et avec elle les femmes du *Subadar* et du *Jemadar*, capitaine et lieutenant de l'escorte britannique. Mon appareil a eu l'étrenne de leurs uniformes neufs ; jaquette rouge, culotte bleu foncé, bandes noires, *patti* aux jambes, et, sur la tête, le turban bleu, blanc, jaune, joliment tourné sur le toquet en pointe métallique qui dépasse.

Le temps me presse de me rendre à Bhatgaon, à 14 kilomètres de Katmandou. Ancienne capitale des princes Newaris, Bhatgaon, avec ses 40 000 habitans, dont un tiers est encore bouddhiste, mérite une longue visite. La ville est peuplée de temples; le Panthéon du Bouddhisme et du Brahmanisme amalgamés compte d'innombrables dieux. L'enceinte à peine franchie, le grand temple de Narayana me retient longuement. Il se dresse au-dessus de plusieurs terrasses disposées en gradins et, sur l'escalier de la façade, deux rangées d'animaux symboliques montent la garde : éléphans, *sardouls* ou chimères, bœufs et personnages. Un double étage de toitures hardies fait briller haut dans le ciel des pointes de cuivre. Tout auprès, le *Dharmsala*, destiné aux pèlerins, présente au rez-de-chaussée une longue galerie ouverte dont j'admire les charmantes colonnes en bois sculpté. Au premier plan sont assis deux animaux de bronze à l'aspect féroce. La façade est ornée d'élégantes fenêtres diversement disposées et ouvragées, fermées souvent par de fins treillis formant moucharabiés. Au-dessus, s'avance un long balcon fermé dont les panneaux de bois brun ajouré se perdent sous la grande ombre du toit.

Les édifices religieux se succèdent et, dans les cours des uns, à l'extérieur des autres, on voit tout un monde grouillant, coloré et bizarre, de statues et de bas-reliefs. Plus loin, une grande place s'impose aux regards; le Palais royal, le remarquable *Durbar* de Bhopatindra Malla, achevé en 1697, en occupe tout un côté; sur le pourtour et au milieu, s'amoncellent les pagodes et les temples aux toits coloriés ou dorés, variés de forme et de décor. Les plus beaux temples brahmaniques se dressent auprès de la demeure du Roi très religieux qui fit élever le plus impor-

tant, le Nyatpola Deval, le « Temple à cinq Étages, » si mystérieux et si sacré que ses prêtres ont seuls le droit d'y entrer, et que le peuple ne sait même pas quelle divinité l'habite. Le roi de Bhatgaon en apporta lui-même les trois premières briques en 1702. Sous ses cinq toitures pyramidales, insensiblement relevées aux angles, ce sont toujours des terrasses coupées par le même escalier, sur lequel veillent les mêmes animaux. Deux statues d'hommes qui encadrent les premières marches sont pourtant à noter. Ce sont Jayamalla et Phattas, les deux champions du Roi, à qui l'on attribue la force de dix hommes. Au-dessus, les éléphans dix fois plus forts qu'eux, puis les lions dix fois plus forts que les éléphans; ensuite les *sardouls*, dix fois plus forts que les lions, précèdent les deux déesses du cinquième étage, Byahrini et Singhrini, qui symbolisent le pouvoir surnaturel. Avec des variations de détail, cherchées dans la figuration de rhinocéros, de chevaux, de chameaux, ce type de pagode est maintes fois répété. Les toits inférieurs, souvent couverts de tuiles, rouges ou vertes, les toits supérieurs, parfois en bronze doré, reposent tous sur un système de chevrons arc-boutés, ornés de sculptures prodigieuses représentant quelquefois des personnages aux multiples bras. Des boules de cuivre superposées, au diamètre décroissant, se terminent en pointes brillantes sur le faîte des temples que surmonte le fameux *trisoul* (trident).

Tous ces monumens, disent les érudits, ne remontent pas au delà du xve siècle et le plus grand nombre semble dater du xviie. Le Bhaïrotan, autre temple sur la place, est flanqué à l'avant, à un mètre de distance, de grands étendards de cuivre d'une hauteur surprenante ; des guirlandes de fleurs naturelles sont suspendues à profusion pour la *Dessera*, des animaux de bronze défendent l'idole et devant elle des flaques de sang remémorent les sacrifices de buffles et attirent les chiens. La grande fête met tout le monde en joie, beaucoup de gens, ici, transportent, comme avant-hier à Katmandou, leurs quartiers de viandes; nos personnes intriguent et amusent une foule désœuvrée et flâneuse que les gens de police écartent devant nous.

A côté des pagodes de grande allure, quelque *mandirs*, en pierre, posés sur des terrasses semblables, sont absolument différens de forme et d'une élégance exquise. A la base du « Grand Deval, » dont la pyramide curviligne rappelle un peu celle des

Djaïnas du Kattivar, quatre petits *mandirs* marquent les quatre faces. Plus artistique encore m'apparaît un *mandir* analogue, au dôme étagé en pyramide; la même pyramide, réduite, forme porche au-dessus de charmantes colonnes construites exactement sur le modèle des colonnes de bois d'une pagode voisine, ainsi que l'a remarqué si justement le docteur Le Bon. Il abrite un encadrement de porte délicieusement ouvragé.

Tout attire et retient l'attention dans la vieille capitale des Newars. Le *Durbar* aux quatre-vingt-dix-neuf cours, que je n'ai pas comptées, je l'avoue, présente une façade décorée des plus curieuses et des plus délicates ouvertures dues à ces artistes incomparables dans le bois et la pierre, qu'ont été les ouvriers newaris. Que dire encore de ces colonnes monolithes déjà aperçues à Katmandou, plus fréquentes à Bhatgaon et dont j'admirerai le si bel effet à Patan : grands piliers isolés, ronds ou carrés, cannelés ou biseautés, le plus souvent surmontés du lotus épanoui qui leur sert de chapiteau ? Ces monolithes, dit-on, sont semblables aux colonnes commémoratives qu'Açoka faisait élever plus de deux siècles avant notre ère et dont le Népal seul a conservé l'antique coutume. Ils sont généralement réservés à la statue du souverain qui a fait édifier le temple. C'est celle du Raja Bhopatimal qui étincelle dans la lumière sous son parasol en forme de cloche; là, c'est un *Garouda*, le dieu oiseau, le véhicule de Vichnou, qui y déploie ses ailes. Certaines de ces statues, affirme-t-on, sont en or; je croirais plutôt à l'un de ces beaux alliages dont les Népalais eurent le secret et dans lequel entre pour une notable partie le précieux métal.

Nous avons traversé tout le bazar, longé toutes les échoppes dont les toits, au-dessus des façades plates, surplombent dans la rue au point de ne laisser apercevoir qu'une étroite bande de ciel; les enfans risquent de se faire écraser pour mieux me voir, des têtes de femmes s'encadrent, à la Gérard Dow, dans les plus délicates fenêtres. Je ne vois pas une seule maison banale; des pavillons tout en bois sont posés sur des colonnades qui forment en quelque sorte le rez-de-chaussée. Ces colonnes, très ouvragées, portent un merveilleux étage, abrité à peine derrière une autre colonnade, sous deux toits successifs très élégans. L'un de ces remarquables pavillons domine une belle *dhara*, plus ancienne que celle de Bhim Sen à Katmandou.

L'heure nous presse. Dans le lointain, les montagnes laissent

tomber leurs voiles et apparaissent blanches et roses sous le soleil couchant. Sur ma route, près des villages ou isolés dans la campagne, on rencontre des pagodes et des temples dont les plus modestes comme les plus riches offrent toujours un *dharmsala* au voyageur qui s'y repose ou s'y abrite. Ce n'est souvent qu'une simple toiture en auvent, reposant sur des colonnes et couvrant un plancher surélevé à 30 centimètres du sol. A mi-chemin de Bhatgaon et de Katmandou se trouve la Sida-Pokhri, un autre grand *tank*, en forme de rectangle allongé, protégé par une ceinture de murailles et dans lequel on accède par des escaliers disposés tout autour. Quatre portes sur les quatre faces donnent accès aux pèlerins qui viennent faire leurs ablutions; ce sont d'élégans pavillons à colonnettes ou de style divers. Dans la lumière du soir, leur silhouette légère se mire dans l'eau, sur laquelle se reflètent aussi les montagnes vertes et blanches. Mais l'ombre descend avec l'heure et m'invite à hâter le pas pour rentrer chez mon hôte.



Les jours se suivent, toujours remplis, offrant à chaque instant des spectacles nouveaux. Le moment est venu de me rendre au Palais pour faire une visite à la Maharani. Situé dans l'axe de la vallée, il est séparé de la ville par le champ de manœuvre et quelques prairies. De construction récente, en style moitié italien, moitié anglais, il m'apparaît immense avec sa façade blanche d'une longueur surprenante, ses colonnades et ses toits plats. Des ailes le flanquent de chaque côté, formant avec les bâtimens de derrière de vastes cours quadrangulaires: c'est comme un Louvre qui n'aurait que trois ans, au milieu d'arbres qui ont besoin de vieillir. Je m'y suis rendue dans le grand landau qui est chaque jour à ma disposition; le garde à cheval marche en avant, les deux *saïs* à l'arrière, un soldat se tient sur le siège près du cocher.

Le fils aîné du Maharaja me reçoit à la descente de voiture et, par un assez bel escalier, me conduit dans la grande salle du « Durbar » qui occupe toute une partie de la façade; elle donne sur la large galerie ouverte qui découvre entre ses colonnes le merveilleux panorama de la vallée. Son Excellence m'attendait à la porte opposée. Elle s'avance aussitôt au-devant de moi, de telle sorte que nous nous rencontrons auprès de la vasque cen-

trale que surmonte un grand lustre de cristal et qu'entoure une ceinture de réflecteurs électriques, destinés à illuminer et à colorer la fontaine. Le premier ministre me conduit à un divan et nous causons un instant. Je lui dis toute la joie que j'éprouve d'avoir pu visiter son beau pays ; je me montre particulièrement ravie de Katmandou qui se distingue de toutes les autres villes indigènes d'Orient par son air de capitale. Sir Chandra Shum Sher, comme disent les Anglais, qui donnaient déjà ce titre à Jang Bahadour, très fin, très courtois, lit et parle l'anglais facilement, reçoit des journaux, s'intéresse aux affaires extérieures, s'occupe lui-même de son armée qui est, me dit le Résident, de 45 000 hommes; il rend la justice et contrôle l'administration.

Ses fils me conduisent chez la Maharani et me servent d'interprètes, car elle ne parle que le *parbatya*, la langue des Gourkhas et de tous les peuples de la montagne, les Parbatyas; langue et peuple ont le même nom. Dans une galerie qui se développe au second étage, le long des appartemens, j'entrevois, en passant, un lit de parade, puis j'entre dans un grand salon. Là, sur un large canapé placé au milieu de la pièce et faisant presque face à l'entrée, une femme est assise comme dans un nuage bleu. Elle se lève pour me recevoir; après échange de salutations et de sourires, elle me fait asseoir auprès d'elle et se rassied sur ses jambes. Elle paraît émerger de deux ballons en satin bleu pâle, recouverts d'une robe à rayures tissée en Europe, de gaze plus pâle encore et qui « mousse » autour d'elle. Les manches, au contraire, d'une légère étoffe orientale, sont assez collantes. Ses grands yeux de Junon sont agrandis encore par un cercle noir. Vraiment, je me plais, moi, dans ma toilette de voyageuse, à contempler sa riche parure de diamans qui représentent peut-être une valeur d'un ou deux millions. Son buste disparaît sous une rivière à trois rangs de pierres d'une grosseur peu commune, tandis qu'un beau pendentif orne son cou; deux grands nœuds Louis XV, rapportés récemment d'Angleterre, et si étonnés de se trouver au Népal, font fête à ses épaules. Sur les tempes et jusqu'au-dessus de la nuque, des diamans soulignent encore la majesté du haut diadème qui couronne la tête. Bien qu'elle ait le profil légèrement asiatique, elle me paraît charmante dans la splendeur de ses dix-huit ans. J'ai pu sans flatterie en faire compliment au Maharaja, qui s'en est montré fort satisfait.

Derrière le canapé de la Maharani, deux demoiselles d'honneur se tiennent debout pendant l'entretien, assez jolies, me semble-t-il, dans leurs beaux atours, malgré des lèvres un peu épaisses. Elles viennent, sans doute, comme leur maîtresse, soit des provinces du Nord, soit du Tibet où les Maharajas ont coutume de choisir leurs femmes. La Maharani paraît gaie, son rire est jeune et agréable. Ma visite a dû beaucoup l'amuser, puisqu'elle n'a jamais connu qu'une Anglaise, Mrs Manners Smith, la femme du titulaire de la Résidence en congé présentement. Elle est l'unique femme du Maharaja, qui l'a épousée il y a trois ans, après la mort de la mère de ses grands enfans. Il n'a jamais voulu avoir qu'une femme, tout comme un Anglais. C'est peut-être affaire de mode, encore que ce scrupule, commun à nombre d'Hindous de qualité, apparaisse comme un progrès de civilisation et fasse honneur à cette « respectability » anglaise qu'on a bien vite fait de traiter d'hypocrisie, mais qui semble toujours un hommage plus ou moins direct rendu à la « vertu. » Les autres Maharajas ne sont pas monogames, et le Roi, naturellement, possède tout un sérail. C'est sa distraction.

Le premier ministre m'attendait toujours dans le Durbar, il me fait les honneurs du Palais et de la grande galerie extérieure dans laquelle je reconnais une copie de l'encadrement du trône du dernier roi de Mandalay, grand portique de bois finement travaillé en Birmanie et de nature à engager les Népalais d'aujourd'hui à ne pas oublier l'art de leurs ancêtres newaris. Devant un portrait qui attire mon attention, il me parle avec affection et fierté de sa première femme, la mère de ses fils, plus fine que la Rani actuelle dont il est cependant fort épris. Il me fait hommage de sa photographie ainsi que de la sienne. Et comme j'admire en redescendant les magnifiques peaux de tigres tendues dans le hall, il m'explique, en me montrant les plus belles, qu'il les rapporta du Téraï, où, dans une seule chasse et sans accident, il tua onze grands félins. Le Maharaja actuel est le digne émule de Jang Bahadour et de ses ancêtres.

***

On ne se lasse jamais de flâner sur les routes et dans la ville, au hasard des rencontres toujours amusantes, au milieu de ce peuple en fête. Un jour, c'est le Dhiraj que je croise dans sa voiture attelée à la Daumont, avec son escorte de cavaliers

et qui me fait un salut empressé ; un autre jour, c'est le Maharaja, premier ministre, accompagné d'une trentaine de cavaliers et d'un nombre plus considérable d'hommes à pied courant à sa suite, le fusil à la main. En me demandant s'il ne régnerait pas une certaine défiance dans les relations de la famille princière, je me souviens qu'à son retour d'Europe, Chander Shum Sher tint secret le jour de son entrée à Katmandou et s'arrangea même pour y arriver à une heure matinale et imprévue.

Ce qui donne, au premier abord, un aspect moderne à la capitale du Népal et ce qui surprend vivement à l'arrivée, avant qu'on ait pénétré dans la vieille cité, ce sont ces luxueux palais blancs mi-européens, mi-orientaux, de style bâtard et un peu tapageur. Ils enveloppent d'un côté, à belle distance, le champ de manœuvre, le Tandi Khel; d'un autre côté, se groupent les ateliers militaires, les casernes, l'arsenal, la fonderie de canons; d'un autre encore, les écoles pour garçons et filles, l'école supérieure, *Durbar School*, où l'on enseigne le sanscrit et l'anglais ; les hôpitaux pour hommes et pour femmes.

Le vieux temple de Mokental, en dehors de la ville comme les établissemens modernes, est très achalandé. Bouddhistes, Çivaïtes et Vichnouïtes s'entendent pour s'y trouver chez eux, les Bouddhistes veulent voir dans le Civa brahmanique un ancien Bouddha, par l'effet de ce mélange intime qui ne permet pas toujours de reconnaître aux symboles le culte dont relève le temple.

La Dessera a fait le vide dans les maisons d'éducation, et les établissemens de charité, si étonnamment installés à l'européenne, sont délaissés aussi à cause de la fête. Nous ne sommes pas à la saison où l'état sanitaire laisse le plus à désirer et tous les malades qui le pouvaient sont retournés chez eux. L'infirmité la plus fréquente est le goitre; ils m'apparaissent si énormes qu'il ne me souvient pas d'en avoir jamais vu de pareils. Les affections des yeux ne sont pas rares, effet de la malpropreté probablement; et nombreux sont les cas de cataracte. La fièvre ne sévit qu'au Téraï et l'on en meurt avant d'avoir eu le temps de tenter un remède. Les opérations chirurgicales ne sont pas inconnues au Népal. Les Tibétains viennent volontiers se faire vacciner à Katmandou; il en descend même de Lassa. Une femme médecin, venue du Bengale, dirige l'hôpital des femmes; un docteur, Bengali également, dirige celui des hommes.

Chez les particuliers, le médecin homme n'est appelé près des femmes que dans les cas désespérés, il ne peut mettre le pied sur le tapis de leur lit et ne doit s'approcher d'elles que le moins possible. Le frère aîné ne voit généralement pas les femmes de ses jeunes frères, tandis que ceux-ci peuvent voir la femme de l'aîné. Mais si une jeune belle-sœur se trouve dans la même pièce que le frère aîné, elle doit aussitôt se voiler la face en signe de respect : c'est l'usage des gens de qualité. Le Maharaja fait preuve de largeur d'idées en laissant ses grands fils voir leur belle-mère. De telles restrictions n'ont rien de surprenant, étant donné la jalousie féroce des Gourkhas. La vertu de la femme répondant de la pureté de la caste, la bastonnade et la prison perpétuelle punissent la femme adultère. Depuis Jang Bahadour qui a adouci le code népalais, le mari outragé n'a plus le droit de se faire justice et doit s'en remettre au juge du soin de la réparation. Ce n'est qu'après décision du tribunal qu'il peut exécuter lui-même, avec son *koukhri,* l'insulteur. Celui-ci aurait bien la possibilité d'échapper à la mort en acceptant de passer sous la jambe levée du mari ; mais une telle lâcheté n'est presque jamais commise : on y perdrait la caste.

Chaque pays a ses usages. Je relaterai ici quelques particularités qui marquent la distance de l'Orient à l'Occident. C'est ainsi que la singulière manière de dire « oui » sans ouvrir la bouche, en hochant la tête d'un mouvement lent, peut être prise pour un « non » et donner lieu à de fâcheux malentendus. Le geste d'appel se fait, non pas les doigts en l'air, mais la main repliée vers le sol. On écrit au-dessous et non au-dessus de la ligne tracée sur le papier.

En fait d'écriture, on peut se demander si la coutume des caractères latins ne s'étendra pas peu à peu à l'hindoustani. Le jeune lieutenant, qui m'accompagne souvent dans mes promenades, me dit qu'un certain nombre de colonels anglais les font apprendre dans les écoles de régiment des Indes. Ils sont indispensables tout au moins pour les nécessités de la télégraphie. Il est évident que les lettrés ne s'y prêteraient pas, mais les hommes de troupe acceptent cette méthode très volontiers, ils se l'assimilent plus rapidement que la leur. Dans les alphabets locaux, les caractères s'enchaînent sans séparation de mots, ce qui offre une difficulté de plus aux Européens. Un fonctionnaire m'avouait autrefois qu'il n'était pas capable de relire couram-

ment et rapidement la lettre écrite par lui huit jours auparavant. Beaucoup se font aider par des scribes indigènes.

L'esclavage tend progressivement à disparaître et on ne croit pas qu'il reste maintenant plus d'un millier d'esclaves au Népal. Le Résident titulaire m'a affirmé n'avoir jamais entendu dire que de mauvais traitemens leur fussent infligés; ils sont en quelque sorte des serviteurs et il arrive très souvent qu'ils sont affranchis par leur propriétaire. Un homme libre ne peut être réduit en servitude et seuls peuvent être vendus et achetés les esclaves et enfans d'esclaves. Le prix varie de 100 à 300 roupies; les filles se paient plus cher que les garçons. Toute esclave est une prostituée; son maître lui assure la nourriture et elle doit pourvoir à son vêtement. Au Népal, l'esclavage s'est heurté au préjugé des castes, à la nécessité douloureuse pour des parens pauvres d'être parfois obligés de vendre leurs enfans à une famille au-dessous d'eux. L'enfant perdait alors sa caste et c'est la pire déchéance.

Les Newars, qui habitent plus particulièrement la cité, passent le temps de la Dessera à jouer; les places, les rues sont encombrées de gens assis en cercle, jouant aux cartes; quelques-uns se servent de toiles cirées posées à terre et marquées de lignes blanches. Au passage de ma voiture, sur l'injonction de la police, ils se lèvent à peine et se garent le moins possible, restant parfois à quelques centimètres des roues; ils regardent et rient comme des gens heureux : c'est à croire qu'il n'y a pas de perdans! Dans les faubourgs, où sont rejetées les castes qui n'atteignent même pas le niveau de celles dont on peut recevoir l'eau, et dans la campagne, l'enjeu est souvent fait de *païs* et de *cauris*, l'infime monnaie. Il n'en va pas de même des notables de Katmandou; il est arrivé à certains gros négocians de la « city » de perdre, pendant le peu de jours où le jeu est toléré, de trente à cinquante mille roupies; ils y mettent pourtant, dit-on, une certaine prudence : ils risquent 10 000 roupies, mais, s'ils les perdent, ils se retirent du jeu et attendent une meilleure chance. A pied, je tourne autour des cercles, sur les places, et m'attarde à regarder enjeu et joueurs. J'imagine que, malgré la défense, ce n'est pas dans la rue que se jouent les grosses parties.

L'aisance est grande dans le pays; les famines sont inconnues et les crimes très rares chez ces peuples qui vivent de

si peu et à si bon marché. Il n'y a pas de banque à Katmandou, mais, ayant eu besoin de 600 roupies, il m'a suffi de faire traite sur le Comptoir d'escompte de Bombay pour que l'argent me fût rapporté du bazar une heure après.

J'aperçois de-ci, de-là, suspendus à quelques temples, des accessoires bizarres; des cornes de buffles immolés voisinent avec des ustensiles domestiques : vases de cuivre, plats, poêle à frire, miroirs, chromolithographies saisissantes, images chinoises. Dans quelle pensée ce bric-à-brac désuet est-il exposé, je n'ai pu le savoir. Souvent aussi, dans les villes ou à la campagne, de longues cordes chargées de chiffons multicolores couverts de prières, de *mantras*, rattachent le temple principal, le *tchaitya* bouddhique, soit aux quatre plus petits qui l'entourent souvent, soit à quelque maison. Les *mantras* agitées et récitées par les vents chassent les mauvais esprits.

Bien que les nouvelles constructions des Gourkhas soient dépourvues des boiseries artistiques des Newars, l'aspect des maisons, même à Katmandou, est très agréable. Parfois, l'étage inférieur est fait de briques unies dont la couleur ocre contraste avec les panneaux de bois, sculpté et noirci par le temps, qui forment les étages supérieurs toujours intéressans sous leurs grands toits. C'est depuis la construction du haut temple de Talejou que les maisons à étages superposés furent autorisées dans la ville. Tous les voyageurs se sont plaints de la saleté excessive et de l'odeur infecte des villes du Népal; je dois rendre témoignage des soins apportés par le Maharaja à la voirie. Le désordre m'y a paru moindre que dans la plupart des villes d'Orient et l'odeur du radis fermenté qu'affectionnent Newars et Gourkhas est, le grand air aidant, vraiment supportable.

Un soir, il y avait fête dans les palais des Maharajas; dans le plus voisin de la Résidence, dont je distinguais, à travers les arbres, la toiture illuminée à l'électricité, l'orchestre a, jusqu'à onze heures, joué de la musique européenne. Ils célèbrent, eux aussi, la Dessera qui commémore, nous le savons, le triomphe des dieux sur les démons. La lutte fut longue et difficile; ce fut la *Devi Dourga* qui assura la victoire définitive. Un grand démon, le plus terrible de tous, s'était caché dans le corps d'un innocent buffle. La déesse, avec son cimeterre, coupa la tête de l'animal, puis, lorsque le démon, obligé de sortir,

apparut, elle le tua avec son *trisoul* et mit tous les autres en fuite.

Pendant cette nuit de fête, une jeune princesse de la famille royale mourut d'une fièvre puerpérale. Dès la première heure du matin, on vint demander au Résident un passeport pour les Indes; car des hommes devaient partir tout de suite pour Bénarès et porter au Gange un morceau détaché du crâne de la malheureuse. Elle avait dû être enlevée de son palais avant qu'elle n'eût rendu le dernier soupir, la coutume étant de transporter à Pashpati, au bord de la sainte Baghmati, les moribonds. Les malades sont couchés sur une pierre inclinée de manière que les pieds touchent l'eau et qu'un léger glissement suprême leur permette de mourir à demi baignés dans la rivière sacrée. Petit voyage et bain froid qui donnent toute assurance aux prévisions les plus pessimistes. La jeune princesse dut être brûlée le lendemain sur un bûcher semblable à celui que je vis préparer un jour pour un autre cadavre déposé sur la plus basse marche des *ghats*, enveloppé de ses laines blanches.

***

Il me reste à visiter la plus pittoresque des trois capitales du Népal, Patan. La ville est peuplée, dit-on, de 30, 40 ou 60 000 habitans, selon les diverses estimations. Ces chiffres varient comme ceux de la population totale; il n'y a jamais eu de recensement, mais le Résident britannique titulaire, qui est au Népal depuis un certain nombre d'années, évalue la population du pays à cinq millions d'habitans.

Ce qui frappe le plus, en arrivant à Patan, c'est que toutes les maisons sont sculptées et coloriées de rouges et de bleus éteints qui, mêlés à l'or, composent un ensemble d'une harmonie parfaite. Les poutrelles des toits, les linteaux racontent de longues histoires. Une série de batailles sculptée sur la frise d'un ancien *vihara*, monastère situé dans une petite rue, m'a retenue longtemps. Le reste de la façade est décoré d'ouvrages de bois finement travaillés et finissant en franges qui tremblent au vent. Ailleurs, l'artiste a pris comme sujet de décoration de grandes chasses dont les panneaux forment un balcon évasé que clôt un moucharabié d'un dessin si charmant que l'Égypte n'en a jamais rêvé de semblable. Les châssis des fenêtres sont fouillés avec une fantaisie inouïe. Parfois, de petites lucarnes.

aux délicieuses oreilles détachées, surmontent des façades dont toutes les ouvertures seraient des pièces de musée.

Les anciens *viharas* des temples bouddhiques paraissent plus nombreux dans la ville attribuée à Açoka : grandes maisons qui ont l'apparence des autres avec une grande coûr de cloître à l'intérieur. Construites pour les bonzes et les pèlerins, elles sont le plus souvent occupées maintenant par des familles qui trouvent moyen d'y vivre constituées en sortes de clans. Les grandes pagodes en briques et en bois font tinter à la brise leurs clochettes, au bord des toits superposés en pyramides, toujours finement relevés aux angles, et dont le rouge ou le vert des tuiles joue, atténué dans la lumière, avec les cuivres dorés, parmi les colonnades et les décors de bois brun. Bien qu'aucune d'elles, ici comme à Bhatgaon, ne soit antérieure au XV[e] et même peut-être au XVI[e] siècle, on les rattache volontiers à l'architecture en bois que l'Inde a connue avant les monumens de pierre.

Ce qui donne à Patan un aspect vraiment féerique, ce sont, mêlés à ses pagodes toujours variées, ces blancs *mandirs* de pierre dressés sur leurs terrasses en gradins, comme à Bhatgaon, mais plus importans, plus parfaits encore et moins surchargés d'animaux symboliques. L'influence hindoue y est indéniable, bien qu'ils gardent un cachet d'originalité tout à fait remarquable. Le temple de Râdha-Krichna (1) serait, en tout pays, une merveillle. Ses étages en retrait l'un sur l'autre, ce qui me paraît être le caractère dominant de l'architecture du Népal, développent leurs colonnades aériennes en trois lignes de pavillons superposés, sous une élégante pyramide côtelée, surmontée de clochetons de cuivre qui s'achèvent en lune et en lotus.

Isolées en face des temples, les colonnes monolithes, plus fréquentes encore qu'à Bhatgaon, mettent une originalité de plus dans les décors. Le *Garouda*, l'être fabuleux couvert de plumes, à la tête d'oiseau, aux membres humains, le *vahana* de Vichnou, sa monture consacrée, sous ses ailes d'or regarde le Râdha-Krichna. Ailleurs, des groupes de bronze doré surmontent des chapiteaux en forme de large lotus. C'est un raja en prière à l'abri d'un cobra sur lequel un petit oiseau se pose, ou

(1) Krichna est une personnification de Vichnou. Râdha est la principale des bergères parmi lesquelles le fait vivre la légende.

bien c'est un autre souverain Malla qui étincelle sous ses dorures à côté de sa Rani minuscule. Ce symbole donne quelque soupçon de l'opinion que Narendra professait à l'égard des femmes. Tous les styles, tous les cultes asiatiques, toutes les époques se rejoignent au Népal, depuis les antiques *stoupas* du grand Açoka jusqu'aux pagodes qui ont peut-être servi de modèle à la Chine, en passant par les temples hindous, empruntés au Brahmanisme ou même au Jaïnisme, et par les vieux *tchaityas* que fréquentent encore les Tibétains. Le plus grand de ces monumens est le Bouddhnath. Rentrée de Patan à Katmandou, j'allai le visiter le lendemain.

Dès le matin, le temps est magnifique. La clarté de l'atmosphère permet d'apercevoir, derrière un premier cercle de montagnes verdoyantes, les pics de la grande chaîne blanche émergeant des nuées. Là, une pointe fuse; ici un cône ou bien une pyramide fait saillir son arête; ailleurs, une longue ligne court et réapparaît de distance en distance. Dans la vallée, les vieux arbres développent leur superbe membrure. Bien qu'on ne rencontre pas au Népal les grandioses forêts du Cachemire et du Wardwan ou celles que j'ai traversées, sur la route du Tibet, dans le Sutledj, à une bien plus haute altitude, les arbres ont ici, cependant, une belle puissance. Les rosiers, les buissons fleuris répandent dans l'air leur parfum; mais ils embaument bien plus encore au printemps, lorsque les orangers, les citronniers, les lilas sont en fleurs.

Partout, dans les villages, contre les murs et sur les nattes étendues au soleil, les viandes de la Dessera, coupées en lanières, sont déjà desséchées et durcies. Il m'est arrivé, au Tibet, de manger sans déplaisir des viandes préparées de la même façon et conservées un an ou deux, mais dans un air tout à fait sec que ne connaît point l'humide et plantureuse vallée népalaise. C'est aussi le temps des cerfs-volans et des balançoires. Celles-ci sont suspendues partout aux branches des grands arbres, ou bien au point de jonction de trois perches, ou encore attachées à une traverse portée par quatre montans. Les hommes lancent l'escarpolette à des hauteurs vertigineuses et les femmes s'y risquent bravement avec leur flot d'étoffe ramassée dans les jambes. Le chemin raccourci que mes hommes imaginent de prendre pour gagner le Bouddnath n'est pas fait pour des voitures; mais les solides landaus du Maharaja passent partout,

avec leurs grands chevaux d'Australie. Venus de la Nouvelle-Galles du Sud, que de soins n'a-t-il pas fallu pour les faire monter jusqu'ici!

Le grand temple bouddhique, le Bouddhnath, que j'entends communément nommer le « Grand Bôdh, » est particulièrement fréquenté par les Tibétains; une troupe de pèlerins est en train de prendre ses ébats dans le voisinage. Ils ne sont certes pas beaux, mais quelles bonnes faces réjouies et aimables, chez les femmes surtout! Quel air franc, ouvert, sympathique! Comparés à leurs voisins de la haute montagne, les Gourkhas révèlent évidemment le croisement avec l'Hindou. Leur visage est plus allongé, leurs yeux plus grands, leur nez mieux détaché du front, mais leur physionomie est moins épanouie.

Charmante et naïve est la légende bouddhique des origines du grand *tchaitya*. Une divinité ayant d'aventure pleuré de pitié, une vierge naquit de la larme céleste. Mais ayant cédé à la tentation de voler des fleurs au Paradis, elle se vit renaître sur terre dans une famille de pêcheurs. Devenue grande, mariée, ne s'enrichit-elle pas dans le commerce des oies? Ayant résolu alors de faire bâtir un *tchaitya*, maligne, elle vint trouver le Roi et lui demanda, pour le construire, l'espace de terrain qu'une peau de bête arriverait à délimiter. Or, découpée en minces lanières, la peau parvint à ceindre une surface inattendue; en vain, les gens de la Cour protestèrent, le Roi fut fidèle à sa parole. Quand la fondatrice mourut, ses fils achevèrent le monument et y déposèrent des reliques du Bouddha Kacyapa.

Au centre d'une grande place carrée, bordée régulièrement de maisons qui servirent de monastères aux bonzes et qui sont habitées aujourd'hui par des artisans newars, un vaste hémisphère, surélevé sur une plate-forme à trois étages, est dominé par une tour carrée revêtue de cuivre. Elle présente sur chaque face deux grands yeux ouverts, les yeux du Bouddha que je rencontre si souvent sur les portes et les ouvertures des maisons, un œil sur chaque vantail. La tour se couronne d'une de ces hautes pyramides dont la conception architecturale est, d'après le docteur Le Bon, issue de la superposition des primitifs parasols multipliés et décroissans soudés ensemble. Un édicule en forme de cloche la termine. Sur chacune des faces est un sanctuaire; d'autres, plus petits, sont placés aux angles. Dans le mur d'enceinte, des moulins à prières posés tout autour, dans

des niches, devant l'image du Bouddha, cinq par cinq, sont pieusement mis en branle par les fidèles. Les moulins à prières sont de petits cylindres fabriqués par des Newars et sur lesquels sont gravés les caractères fatidiques : *Om Mani Padmé Houm;* une longue bande de papier roulée à l'intérieur les répète à l'infini. Et tout en faisant tourner le moulin sur son axe, les Tibétains murmurent la même formule connue dans tout le monde bouddhiste du Nord. Il me souvient d'avoir vu, au Ladak, les fameux moulins dont parle le Père Huc, immenses machines mues par la force hydraulique, et qui rendent la prière singulièrement facile.

Consciencieusement, comme les pèlerins, je fais le tour du sanctuaire. Un barbier opère tranquillement en plein air, à l'ombre du mur; à côté, un pauvre homme pince les deux ou trois cordes d'une mandoline creusée dans le bois massif et joue son grand air, en mon honneur peut-être; un jeune garçon aux longs cheveux, à la figure expressive, me suit pas à pas; des têtes de femmes s'encadrent agréablement dans les fenêtres sculptées; des pimens rougissent sur le sol et mettent dans l'air une éclatante gaieté.

Sur la route de retour, meilleure que celle d'aller, je rencontre le « Petit Bôdh, » réduction exacte du grand, mais qui, lui, ne domine pas le pays. Le jeune lieutenant que je devais rejoindre à une croisée de chemin ne se trouve pas au rendez-vous; il faut s'informer; *pouchno-sahib*. Des gens l'ont rencontré, il y a deux heures et voici notre *hasiri*, le déjeuner, qui se promène aussi à ma recherche sur le dos d'un cooly; mon boy, qui le surveillait, remonte sur le siège de la voiture, non sans plaisir.

Pour la seconde fois, je retourne à Pashpati, où je ne sais comment mon landau parvient à passer. Dans son cadre verdoyant et pittoresque, tout à fait original, cet extraordinaire village, si je puis le nommer ainsi, me paraît enfermer plus de temples que de maisons; il m'accueille parmi ses *mandirs* et ses pagodes, ses *dharmsalas*, ses *viharas*, ses *dharas*, ses colonnades, l'armée de ses arbres et toute une population en fête.

Ici encore, la Dessera bat son plein et je suis le mouvement de la foule. Une rivière, des ponts, des berges échelonnées, un peuple qui fait ses ablutions, toutes les couleurs sous le soleil; le tableau est saisissant; et puis, en face de moi, sur un grand

pan de mur, s'étagent des mandirs alignés, tous pareils, sous la grande forêt qui se perd avec d'autres temples dans le ciel bleu. Je passe vite la rivière pour gagner l'ombre qui s'étend au pied et où je suis absolument seule. La Baghmati sacrée coule entre deux berges de grands escaliers de pierre, des *ghats* qui présentent à mes yeux une foule colorée, hommes et femmes, procédant à ses ablutions rituelles et à ses prières. Derrière eux, encore des mandirs, des temples, des escaliers superposés qui grimpent de temple en temple, tout là-haut, jusqu'à la grande pagode de Pashpatinath, une des plus vénérées du Népal et dont aucun étranger ne peut approcher. Tout auprès est le lieu réservé au bûcher des veuves. Je crois qu'il n'est plus utilisé.

Au milieu de la rivière dont le courant est assez fort, des hommes prennent le bain complet; tous conservent le *langouti* et, à demi baignés ou sur le bord des gradins, ils s'immergent la tête à maintes reprises en récitant des formules, se frottent par tout le corps avec cette eau qu'ils boivent pieusement. Certains, avant d'achever le bain, aspergent abondamment un grand *linga* qu'ils vont encore caresser tout en s'habillant. Les femmes laissent leurs plus volumineux jupons sur les *ghats* et descendent enroulées dans de longues draperies, dont elles peuvent encore, tout en se baignant, laver des mètres sans se trouver dévêtues. Elles procèdent en tout avec prudence et s'abstiennent de plonger la tête pour ne pas déranger leur coiffure. De même que les hommes, elles s'arrosent de leurs mains et boivent. Puis, sur la berge, chacun procède à sa petite lessive, et je vois des hommes presser leurs vêtemens mouillés pour en exprimer l'eau. Avec l'aide du soleil, les fines mousselines sèchent à vue d'œil et, bientôt, tout le monde paraît vêtu de frais. Toutes ces claires draperies et ces rites font revivre à mes yeux les belles Indes du Sud dans un cadre plus verdoyant. C'est tout l'Hindouïsme vainqueur du Bouddhisme, les forces fécondes de la nature adorées dans la libre lumière du soleil à côté des beaux arbres qui plongent, quelques pas plus loin, dans la rivière.

Je ne sais ce que l'on pense de ma présence, mais elle fait quelque sensation; sans m'en émouvoir, je contemple à plaisir les scènes pittoresques et je photographie sans relâche, montant et descendant la rive pour trouver le meilleur point. Je vois pourtant là-haut, sur la galerie d'une grande pagode, toute une

foule de *sadhous* et de *yogis*, religieux et saints, qui me regardent; assis tout contre la balustrade, un homme parle. A sa voix, je le prends d'abord pour une femme. Il vitupère avec de grands gestes, des contorsions de tout le corps et des cris à faire frémir. Malgré ses voisins qui veulent le faire taire, en dépit de mon garde du corps, le soldat, qui m'a rejoint et qui lui jette quelques mots de commandement, il continue de crier avec une précipitation anormale, de hurler aigrement. C'est un fou chez qui ma présence a déterminé une crise.

En revanche, un jeune *yogi* vient me rejoindre sur mon belvédère. C'est un très joli garçon. Son compagnon est moins intéressant; mais tels qu'ils m'apparaissent, en belle lumière, je voudrais les photographier. Comment leur faire comprendre qu'il faut s'arrêter? Le soldat ne sait pas un mot d'hindoustani. Un geste de demande, un sourire et le jeune fakir sourit à son tour dans sa petite barbe noire, puis s'arrête, ses longs cheveux sur le dos, une peinture blanche couvrant le front comme le ferait un bandeau de mousseline et, dans la main, une fleur. Le déclic de mon appareil se fait entendre. Merci et *salam*. Le voilà qui veut me parler! il est aisé de deviner qu'il m'adresse une requête et que son portrait, il le voudrait avoir. Mais où te retrouverais-je, jeune fakir inconnu? D'autres tableaux m'attendent près du petit pont; voici une jeune femme fort gentille, puis un autre *yogi* plus âgé, fortement musclé, le visage encadré d'une épaisse barbe noire et tout le corps à peu près nu, enduit de cendre. Il tient à la main une sorte de canne très courte dont la poignée recourbée est tournée vers le sol. Une longue barre rouge, le signe de Çiva, coupe le front verticalement, un petit pointillé jaune vif tachette le visage; le *langouti*, avec un gros collier, *roudraksahmala*, formé d'énormes nœuds et graines de l'arbre consacré aux dieux, c'est tout le costume. Ces colliers et chapelets sont spéciaux aux *yogis* et aux brahmanes.

Le lieutenant est enfin retrouvé. Il s'agit maintenant de choisir pour déjeuner un site agréable, ombragé et discret. Nous longeons la rivière en aval et nous grimpons dans un bois de beaux arbres très vieux, dont la colonnade fait mieux valoir les horizons. La nappe est vite étendue, les sandwichs sortent du panier avec la viande et le bon pain frais de la Résidence. Les sandwichs aux œufs sont particulièrement recommandables. Bientôt, l'on se remet en marche. Inutile de chercher à revoir

les belles foules du matin; elles se sont abritées et ne reparaîtront un peu qu'à la fin de la journée. Alors, grimpons dans la forêt et gagnons le plateau d'où la vue sur toutes les montagnes est si émouvante. Chemin faisant, nous longeons des temples, perdus sous les bois, à l'entour desquels les singes pullulent, gardiens et pensionnaires de ces vieux sanctuaires. Certains sont fort gros et l'un d'eux, facétie ou méchanceté, fait mine de vouloir s'élancer. La canne doit intervenir et notre ferme attitude arrête les hostilités. C'est toujours Pashpati, le centre vénéré du monde çivaïte. La grande fête de Çiva-Pashpati attire des Indes des foules pieuses, avides d'adorer le *linga* aux quatre faces. On monte alors sans formalités et sans droits à payer, à moins que la peste ne sévisse aux Indes; dans ce cas, l'entrée du Népal est interdite. Le Roi lui-même vient alors accomplir la *pouja*, et, dans l'après-midi, une grande revue réunit ses troupes au beau champ de manœuvre de Tandi-Khel.

Une fois sur l'immense *camping* du plateau, où le lieutenant viendra bientôt avec ses hommes pour les manœuvres, nous apercevons un grand nombre de villages répartis tout autour de notre horizon et nous nous dirigeons, au milieu d'un troupeau de buffles en gaîté, vers des habitations. Partout, les façades de ces maisons villageoises réjouissent l'œil par de charmans détails de sculpture; la case reconstruite ou restaurée a gardé les vieux bois, les deux ou trois colonnes de la galerie du rez-de-chaussée, les encadremens des fenêtres, les balcons à panneaux clos qui remplaçaient les vitres inconnues, tous travaux d'art des anciens Newars que les maîtres actuels n'ont pas encouragés. Toujours en tuiles ou en chaume, les toitures sont en parfait état, ce qui, dans nos campagnes, est toujours signe d'aisance. Malgré l'ardent soleil qui darde, il y a ici de l'air, et sous mon grand casque, je circule aisément pendant deux ou trois heures. Puis, de nouveau, l'on se rapproche des sanctuaires et des singes qui, très nombreux, se dégourdissent de leur sieste et dont nous troublons les ébats. A la lisière de la forêt, au milieu des grands arbres, c'est toute une ville de temples: chose extraordinaire au Népal, tous se ressemblent et répètent avec régularité le dôme en forme de cloche qui domine à Pashpati dans cette architecture du XVII[e] siècle. Devant tous les mandirs blancs les *lingas* traditionnels; quelques-uns sont décorés des quatre visages, tels que ceux qui couronnent les tours des

palais d'Angkor-Tom au Cambodge, car tout se retrouve et se confond dans ces cultes asiatiques. Ailleurs, le *Nandi*, le taureau de Çiva, est accroupi devant le temple, comme dans les Indes du Sud.

J'ai peine à m'arracher à ce merveilleux décor. Aux extrémités du plateau, deux escaliers grandioses, creusés dans la montagne, me sollicitent et je prends celui qui nous ramène à notre point de départ. Véritable splendeur de pierre blanche au cœur de la verdure, l'escalier ne dresse pas ses parois verticales, mais les écarte et les étage en hauts gradins et larges assises. Les *ghats* où se pressait la foule sont maintenant rentrés dans le calme et l'ombre ; c'est un rêve évanoui. Et le soleil brûle les *mandirs* qui m'abritaient le matin. C'est le moment de les photographier. Des gens commencent à circuler ; quelques passans sur le pont voisin donneraient de la vie au tableau. Justement, une jeune femme assez belle arrive précipitamment, elle tourne autour du petit temple, parlant seule ou plutôt déclamant avec une énergie surprenante ; appuyée ensuite au parapet qui précède le pont, elle continue toujours son incantation. Je voudrais bien l'amadouer et, profitant d'un moment d'accalmie, je lui souris. Elle répond par un sourire étrange, à pleines dents : de blanches perles et de splendides yeux la font admirablement belle. Je passe alors mon appareil au lieutenant qui m'accompagne, et comme elle est un peu dans l'ombre, je voudrais l'inciter à s'avancer. Mais au moment où j'étais assez près pour pouvoir la toucher, sacrilège que je me serais bien gardée de commettre pour ne pas lui faire perdre sa caste, elle pousse un cri horrible, semblable à celui d'une bête blessée et, bondissant, elle est déjà sur le pont. De là, elle profère, paraît-il, toutes les imprécations possibles contre les « diables d'Occident, » comme diraient mes chers Chinois. C'était une folle en état d'ivresse.

On respecte ici les fous comme les innocens en beaucoup de pays. La boisson les excite pendant les ripailles de la Dessera ; on ne s'enivre qu'aux jours de grande fête, avec le *raksi*, l'eau-de-vie de riz, et j'ai déjà vu plusieurs hommes dans un état inquiétant ; l'un d'eux est même venu ce matin m'insulter tandis que j'étais seule et j'ai dû le faire chasser par le *saïs*.

Au retour, je passe à gué la Baghmati ; sur le bord du chemin, à peu de distance de la rivière, gît un squelette blanchi par les eaux, amené là et abandonné par une crue. Non loin une

nuée de grands vautours repus se repose sur la falaise rocheuse, tandis qu'une seconde équipe s'acharne sur un cadavre d'homme ou d'animal qu'emporte le flot sacré.

***

Ma dernière grande promenade est pour le temple de Changou-Narayana, le plus riche du Népal, dit-on, comme le « Temple aux cinq Étages » à Bhatgaon en est le plus grand, et Matsyendra Natha (le dieu des poissons), à Patan, le plus honoré. Il est à une heure de voiture de Katmandou. On y accède, Dieu sait par quels chemins, bien meilleurs encore que ne le promettaient les sentiers d'arrivée. J'ai vu parfois le grand landau surplomber les chevaux dans les descentes et, dans les montées, les chevaux se dresser menaçans au-dessus de ma tête. Au point où la route cesse d'être carrossable, une *dandi* nous attend avec un cheval pour le lieutenant, qui ne pourra guère l'utiliser, et un cooly pour porter le panier du *tiffin*, notre déjeuner. Nous gravissons de petits cols entre des vals en forme de cuves sur les pentes desquels s'étagent en terrasses des plantations de riz; puis les cols se rétrécissent, les pentes deviennent abruptes et le sentier, défoncé par les pluies de la dernière « mousson » qui ont entraîné le sol sablonneux, n'est praticable qu'un pied devant l'autre, le long d'un ravin d'où l'on entrevoit des éboulemens de dix et vingt mètres. Lorsque nous redescendons dans la vallée formée par les contreforts du Mogarjoun, où la rivière Mono-Harakaolah festonne son ruban blanc, avant de se jeter dans la Baghmati, le sentier emprunte une digue surélevée au-dessus des rizières. Bien qu'elle soit ravinée et étroite, je reprends la *dandi;* je ne sais comment les quatre pieds des hommes, emboîtés les uns dans les autres, peuvent trouver place sur la digue. Une dégringolade dans cette eau bourbeuse serait fort désagréable, mais l'appareil est merveilleusement équilibré et lorsqu'un des hommes doit descendre, la dandi ne s'éloigne pas trop de la perpendiculaire.

Le temple de Changou Narayana se dresse au centre de la vallée sur un mamelon de 1 000 mètres de hauteur. On y grimpe par des escaliers taillés dans des pentes abruptes et, une fois devant l'enceinte, nous avons grand'peine à nous en faire ouvrir la porte basse et étroite, surveillée par les yeux grands ouverts du Bouddha et gardée de chaque côté par deux divinités : Ganeça,

à la tête d'éléphant, et une autre, plus terrible, couronnée d'une guirlande de crânes.

Le temple est au milieu d'une cour entourée par les galeries ouvertes du *vihara* dont les fines colonnettes, au rez-de-chaussée, forment cloître. Aux deux étages, de jolies fenêtres varient à l'infini leurs encadremens de bois sculpté : au premier, les ouvertures peu saillantes sont à double meneau dans les parties centrales, tandis qu'au-dessus un balcon clos par des grillages historiés s'évase vers le ciel et se perd sous l'avancée du toit.

La pagode, posée sur une étroite plate-forme, présente, sur ses quatre faces, trois grands portails que surmonte un fronton et que prolongent des panneaux sculptés revêtus, sur la façade d'entrée, de très beaux cuivres dorés. Les jambettes de force, qui supportent les toits de bronze doré superposés, sont décorées à profusion de feuillage, de fruits, de personnages aux bras multiples. Des lions ou des éléphans sont au bas des quatre escaliers et de petites coupelles de cuivre pour l'huile des lampes bordent la plate-forme. Aux angles de la première façade se détachent deux hauts piliers indépendans. L'un biseauté, posé sur une énorme tortue et couronné d'un chapiteau en lotus épanoui, sur lequel se dresse une haute coquille enroulée, la *çankha*, décorée d'une branche de lotus. L'autre se pare d'un bouclier, le disque de Vichnou, qui remplace un ancien Garouda brisé. Ce pilier posé à même le sol, carré à sa naissance, prend plus haut la forme octogonale, puis se multiplie en seize faces pour s'achever arrondi. Il porte à la base la fameuse inscription de Mana Deva, datée de 386 après Jésus-Christ, hommage glorieux rendu par le fils à sa mère, la reine Rajayvali.

En avant du temple, un personnage de grandeur naturelle, le cou entouré d'un *naga* (serpent), est incliné sur un genou ; il a le beau nez aquilin de certains Bouddhas et répond assez bien au portrait du Garouda brisé, sans les ailes. Un léger portique au cintre arrondi est élevé en son honneur devant une pyramide de toits parasolés, nouvelle marque de respect. Les gens qui m'entourent l'appellent *Jataï*, mot qui veut dire vautour. Après enquête, Jataï est bien le Garouda tombé du pilier de Mana Deva que M. Sylvain Lévi avait vu brisé, abandonné dans un coin. C'est la monture, le « véhicule » de Vichnou qui ne transpire pas seulement à la fête des serpens mais encore en cas

de cyclone. Un peu en arrière, une chapelle reliquaire tout en fer délicieusement ouvragé enferme un Raja et sa Rani, en or prétend-on. Bien plus curieux m'apparaît un bijou de petit *mandir* à Râdhâ-Krichna, tout en marbre poli. Une sculpture très pure encadre la porte entre deux colonnettes auxquelles s'appuie un couple de divinités, si mignonnes sous leur couronne de *nagas*, qu'on les voudrait avoir en poche. Quelques pèlerins ou curieux surviennent et frappent consciencieusement les battans des grosses cloches suspendues aux portiques placés de chaque côté des portails, et les petites clochettes accrochées aux toitures chantent seules à la brise. Ce sont toujours des sons fort doux, pleins, justes, souvent argentins; car les Népalais ont l'art des alliages mélodieux.

En admirant ces monumens d'un art si original et si complet, je songeais au passé de ce peuple, qui a donné tant de preuves de sa prodigieuse vitalité artistique et chez lequel s'est développée, à une époque où l'Europe était encore barbare, une civilisation si raffinée. Dès les premiers siècles de notre ère, Bouddhistes et Jaïnas rivalisaient dans l'apostolat. Au ve siècle, on cite un célèbre docteur jaïna qui serait venu au Népal avec cinq cents disciples et le nombre des moines aurait alors, dit-on, beaucoup augmenté. Ils entrent en lutte avec le Brahmanisme qui s'infiltre par le Sud et qui peu à peu absorbe ces cultes, jadis issus de lui, comme il l'a fait si complètement dans les Indes, sauf pour quelques communautés jaïnas. C'est sous la grande dynastie des Malla que le Brahmanisme triomphe et s'assimile la société bouddhiste, que la civilisation et l'art des Newars atteint l'apogée de son éclat. La constitution du grand roi législateur Prithivi le Malla dicte encore les décisions juridiques à l'égard de la communauté bouddhique assujettie elle-même, sur la base des métiers, à l'organisation hindoue des castes. La nation sera désormais instruite et policée par l'Inde, mais ce qui restera bien népalais ce sera l'art des ouvriers newaris.

Un système de poids et mesures est dû à Jaya Sthiti Malla, un de ses successeurs écrit un ouvrage sur l'Astrologie et sur « les saisons favorables; » tel autre, souverain de vingt-six villes et bourgs, fait recueillir des traditions sur leurs origines; amateur de danses, il réforme et invente de nouveaux rythmes. C'est encore l'un de ces princes qui donne son nom aux mohars d'argent (valant 8 annas) qui aideront aux échanges avec les

Indes; le Tibet, en les adoptant pour monnaie, fera leur fortune.

Au xvi[e] siècle, un roi de Bhatgaon s'occupait lui aussi de musique, de danse et de théâtre, il composait des « opéras, » écrivait des « Commentaires sur les questions relatives à l'art dramatique, » traitait, bien avant Louis de Bavière, de « la quintessence des arts musicaux. » Un roi de Katmandou décidait les marchands et les artisans newaris à s'établir à Lassa et son ministre obtenait du Tibet qu'en cas de mort, leurs biens fissent retour au Népal. Tel autre établit des rites de purification pour les marchands qui reviennent du Tibet. Dans les trois royaumes, tous composent à l'envi des hymnes qu'on grave sur la pierre, des drames musicaux dont la prose est abandonnée à l'initiative de l'acteur; au xvii[e] siècle, Pratapa Malla, l'auteur de la fameuse inscription en quinze langues différentes du palais de Katmandou, s'intitule « Prince des Poètes, » sur ses inscriptions et ses monnaies. Partout les vertus et les gloires des souverains Malla sont racontées et vantées par eux ou leurs successeurs. La vie religieuse est intense, l'astrologie et les présages jouent un rôle prédominant, l'exaltation mystique crée les poètes, les artistes, les constructeurs; les austérités çivaïques et les sacrifices sanglans succèdent aux désordres et les rois rivalisent d'émulation pour les plus belles fondations. Sous leurs ordres, les murailles des villes, les escaliers bordant les rivières et les lacs sacrés, les plus beaux temples et les plus magnifiques palais sortent de terre, créés par d'incomparables artisans.

C'est aux Newars que sont dus tous les beaux monumens du Népal, presque tous construits avant la conquête gourkha. Les Newars ont créé un art, ou plutôt, transformant celui des autres, ils l'ont marqué d'une originalité propre et d'un sens de la ligne assez rare. Quelles que soient les influences diverses qui se sont croisées ici, la pagode du Népal se rattache à l'architecture antérieure de l'Inde. Le type classique de la pagode népalaise aux toits superposés aurait en revanche, d'après M. Sylvain Lévi, servi de modèle aux Tibétains et aux Chinois et, par la Corée, serait parvenu au Japon; il a fait la gloire de l'Extrême-Orient. Nulle part ailleurs qu'ici les proportions ne m'en sont apparues plus sobrement et plus délicatement ménagées.

Le P. Huc (1) affirme qu'on recherche les Newars jusqu'au

(1) P. Huc, *Souvenir d'un voyage au Tibet*, t. II, p. 267.

fond de la Tartarie pour construire les grandes lamaseries; il partage l'admiration des Asiatiques « pour ces belles toitures dorées des temples bouddhiques, qui résistent à toutes les intempéries des saisons et conservent toujours une fraîcheur et un éclat merveilleux, » et pour leurs bijoux « qui ne feraient pas déshonneur à des artistes européens. » La colonie newari, que le missionnaire français a connue à Lassa, compte aujourd'hui 3 000 individus.

Aujourd'hui les descendans de ces Newars restent encore séparés de la société gourkha; ils ne servent pas dans l'armée, ils vivent partagés en deux communautés : Bouddhistes pour deux tiers et Brahmanistes pour le dernier. Le respect de la caste, du fait des femmes bouddhistes principalement, doit bien subir quelques atteintes. Le Newar n'a qu'une femme légitime, qui doit être de sa caste, mais il peut prendre ses concubines dans des castes inférieures, sans toutefois franchir la limite de celles dont sa caste « peut recevoir l'eau. » Il n'a pas la jalousie féroce du Gourkha et pratique aisément à l'endroit des femmes une douce et pacifique philosophie. En cas d'adultère, le divorce est de droit et le complice doit restituer au mari tous les frais du mariage. En dehors de la haute société, qui affecte les préjugés hindous, on prétend que la jeune fille jouit avant le mariage de beaucoup de liberté, elle s'absente pendant une ou deux semaines sans en rendre compte à sa famille ; mariée, pour quitter son mari, il lui suffit de mettre deux noix de bétel sur le lit et de se retirer. En l'absence du mari, elle peut prendre un intérimaire, mais il lui est défendu de choisir au-dessous d'elle ; il serait vraiment bien difficile de lui accorder un régime plus libéral.

Ce peuple d'artistes, d'industriels, de cultivateurs, ce peuple qui, seul parmi ceux de l'Himalaya, possède une littérature, serait noyé depuis longtemps dans la grande Inde anglaise sans le batailleur et arrogant Gourkha qui l'a soumis. La vertu militaire domine tout en lui, et les arts de la paix le laissent indifférent. Moins affiné, moins bien doué que le Newar, il se plaît au milieu des champs, il aime à compter ses jours par les minutieuses cérémonies de son culte, la vie de société ne le tente pas. A la chasse qu'il adore, il est prodigieux d'adresse et de courage, mais il ne peut guère s'y livrer que dans le Téraï. Il se plaisait autrefois aux violens et dangereux exercices, à ces luttes à

coups de pierre après lesquelles les blessés et prisonniers des deux partis étaient immolés en sacrifice ; mais un jour qu'un Résident anglais assistant au combat fut blessé, Jang Bahadour en profita pour interdire le terrible jeu de ces sauvages héros. Ces deux races si différentes ont cependant des points communs, le patriotisme, la religiosité et l'amour de l'astrologie, qui joue toujours un grand rôle dans la vie népalaise.

Si le peuple accueille gaîment comme un spectacle curieux l'étranger isolé, le Gourkha des hautes classes reste méfiant et soupçonneux à juste titre, il prépare sans défaillance la défense du pays et se tient constamment armé. Le colonel Résident anglais me parle de 45 000 hommes de bonnes troupes, mais, aux Indes, on donne un chiffre plus élevé. Une telle armée d'ailleurs, pour garder les chemins d'accès que nous savons, munie de petits canons de montagne, doit constituer déjà une force très sérieuse. Il faudrait, pour la vaincre, des sacrifices que le gouvernement des Indes ne fera pas, dans le temps surtout où son grand empire lui prépare bien d'autres embarras. Seule une révolution népalaise suscitant chez l'un des partis l'appel à l'étranger pourrait lui ouvrir le pays. L'Angleterre n'aurait-elle pas plus d'intérêt à s'y garder un allié voisin et dévoué ?

Les Gourkhas, les Gouroungs, les Magars, les Limbous, races pastorales de la montagne, sont autorisés à émigrer aux Indes pour s'engager dans l'armée anglaise. Ils y sont nombreux ; soldats dans l'âme et ne pouvant plus satisfaire leur tempérament belliqueux dans des guerres intestines, ils deviennent volontiers mercenaires. Aussi, à leur retour, après dix ans de service, les meilleurs fournissent-ils de parfaits officiers et sous-officiers de l'armée népalaise, qui a maintenant adopté toutes les méthodes indo-anglaises ; les autres constituent une importante réserve, qui formerait instantanément, en cas de besoin, un excellent contingent. La cavalerie est peu nombreuse, elle serait inutile dans ce pays de montagnes. Trois régimens de l'armée népalaise, uniquement composés de Gouroungs, n'admettent que des hommes au-dessus de cinq pieds six pouces.

La contribution foncière, les douanes, divers monopoles, le maigre produit des mines qui pourraient rapporter bien davantage, tout cela ne doit pas assurer au Népal un budget très considérable. On paie les troupes surtout en nature par des attributions de terres appartenant à l'État, comme dans l'antiquité

les vétérans de Rome, et l'on emploie les hommes à des travaux d'utilité publique : confection de routes, de ponts, etc. La valeur des terres concédées à l'armée, à la religion et à quelques institutions s'élève à 400 millions de francs environ.

Tout l'effort du gouvernement a dû porter sur la fabrication des armes. La grosse difficulté fut d'abord de se procurer des modèles de fusils et de canons. Du côté de l'Inde, les prohibitions les plus sévères et les plus rigoureuses mesures de douane s'opposent à l'importation d'armes aux Indes d'abord et ensuite au Népal. On a dit qu'il en est venu de Pékin lorsque les Tibétains voulurent bien ne pas piller au passage les caravanes. Malgré ces difficultés, les Gourkhas sont bien armés et possèdent même de nombreux petits canons qui feraient d'excellente besogne. Ces mercenaires montagnards dont nous avons parlé plus haut servent dans l'armée anglo-indienne sous le nom de Gourkhas et constituent un de ses meilleurs élémens. Je puis apprécier sur place la différence de type entre le naturel qui vit dans la vallée, relativement basse, de Katmandou, et le soldat gourkha que je rencontrais à Kieng-Tong et ailleurs, qui vient de la haute chaîne. Ceux-ci, à la face très large, très mongolique, ne se recommandent pas, il est vrai, par leur beauté plastique. Mais quel éloge en font leurs officiers ! J'ai remarqué un peu partout, et particulièrement aux Indes, le plaisir que trouvent les officiers à vanter leurs hommes ; les plus jeunes, les plus en contact avec le soldat, y apportent une nuance affectueuse et protectrice tout à fait plaisante. Sous la froideur anglaise, elle m'a toujours paru très marquée. Le jeune lieutenant, mon compagnon de promenade, de passage comme moi à Katmandou, me parle avec conviction des recrues gourkhas de son régiment. Un nombre prodigieux d'engagés arrive chaque année, tentés particulièrement, chose qui peut surprendre, par les écoles de régimens. Excellentes recrues, durs à la fatigue, hardis et indépendans, mais fidèles, ils professent un rare mépris pour les natifs de l'Inde et se rapprochent bien plus volontiers de l'Européen. Ils l'admirent pour la supériorité de ses connaissances, pour sa force et son courage qu'ils aiment et imitent. L'officier peut toujours compter sur eux.

*
* *

L'heure vient, hélas ! de quitter ce Népal qui m'a plus vive-

ment intéressée que je n'ai su le dire et le faire sentir. Il faut remercier mon excellent hôte et lui dire un chaleureux « au revoir. » En une heure un quart, je suis redescendue à Pathankot, disant adieu à toutes choses. Voici le bel étang de Rani-Pokhri où je voyais chaque jour se mirer palais et mandirs. Plus loin, au milieu du champ de manœuvre, le grand arbre sur sa double terrasse projette toujours la grande ombre qui nous abritait avec les Maharajas et les généraux, le jour de la Grande Parade. Le long de la route s'alignent les palais blancs; je revois le campanile de Bhim Sena qui est toute une pagode dans son enceinte close, et, en arrière, la « city » de Katmandou, puis les neiges qui se dépouillent lentement, pointe par pointe, des brumes du matin. Des *coolies* montent au-devant de nous et portent dans de grandes hottes les provisions de bois pour l'hiver, où le thermomètre sera chaque matin au-dessous de zéro, pour remonter, dans le jour, au degré de l'insolation.

Sur le dos des femmes, de petites têtes d'enfans émergent des draperies, ballottées, sans aucun soutien, et j'en ai grand'-pitié; il faut pourtant convenir que les enfans ne semblent pas mal se trouver de ce régime. Droits, bien portans, toujours dehors et trottant seuls à l'heure où nous les veillons encore, ils pullulent dans les villes et les villages. Tout le monde circule sous les beaux arbres au menu feuillage dont j'ignore toujours le nom et qui détachent légèrement sur le ciel bleu leurs grappes de grains d'or. Les *paddy-birds*, les grèbes, sont nombreux dans la vallée; l'un d'eux se dresse joliment sur la plus haute branche. Les rizières s'étagent jusque sur les pentes les plus extraordinaires, sillonnées de canaux d'irrigation. Le riz constitue le fond de la nourriture de ce peuple avec les légumes bouillis et l'ail cru. Du riz, ainsi que du froment, ils tirent leur eau-de-vie, le *raksi*. Le radis joue un rôle prépondérant dans l'alimentation; enfoui d'abord jusqu'à fermentation, puis séché au soleil, il dégage alors une odeur très déplaisante. D'autres champs sont couverts de plantes qui ont une tête ronde ajourée, de la grosseur de notre pavot. C'est, en hindoustani, du *maroud*, en népalais du *kôdô*, dont on fait du pain noir.

A Pathankot, la dandi m'attend avec le *cipaye* d'escorte de la Résidence et le soldat de garde du Maharaja. Bagages et *bearer* sont partis la veille. En moins de cinq minutes je suis installée, tandis que des coolies se chargent de mes deux petits paquets

et du panier de provisions. Je jette un coup d'œil de reconnaissance sur la prairie où m'attendait la tente de l'arrivée, et bientôt commence la rude escalade du Tchandraghiri dont je n'avais entrevu, en venant, que les cascades ruisselant sur nos têtes et sur le chemin. Nous grimpons sous bois, le long d'un ravin escarpé, par des escaliers inégaux, polis par les eaux. On a dressé mon appareil la tête en avant, tandis que ma proue, aux tournans, plonge deux heures durant sur des gouffres de verdure. De temps en temps m'apparaît, tout au fond, la grande vallée que je ne reverrai jamais. Quelle mélancolie se dégage des choses qui ne seront plus! Et, là-haut, derrière les chaînes étagées, planent toujours les sommets blancs du Tibet.

Cinq minutes de repos au haut de la montée, un dernier adieu, et puis la descente. En deux lignes de biais avant et arrière, quatre hommes de front, enlacés deux par deux et s'épaulant, soutiennent et retiennent la machine jusqu'à Tchitlong, où nous arrivons à midi et demi, près de ses trois tchaityas et de son long dharmsala. Après un rapide déjeuner expédié à l'ombre de quelques arbres, entre les deux villages de Tchitlong, on se remet en route. Et jusqu'à la passe de Sissaghuri, ce ne sont plus que petits cols à monter et à descendre, nombreuses rivières à passer. La Dessera est officiellement terminée; cependant les fêtes semblent continuer dépassant les dix jours consacrés, à moins que ce ne soit bien plutôt une autre fête qui commence. Sur la montée du Tchandraghiri, toutes les femmes que je rencontrais avaient au sommet de la tête des toupets de fleurs violettes nuancées, grandes labiées fréquentes sur la montagne, tandis que des hommes portaient pieusement des présens sur de petits plateaux; fleurs, graines ou huile. Beaucoup de mes porteurs ont les doigts couverts de bagues. Mais je ne vois plus à leur poignet droit le bracelet de ficelle qu'y a mis le brahmane en récitant les *mantras* pour leur conserver la santé. Où sont-elles maintenant, les ficelles? Peut-être encore à la queue d'une vache, d'une de ces vaches sacrées qui, mises en liberté par leur propriétaire, cherchent leur nourriture partout où il leur plaît, sans que personne ait le droit de les repousser. Je remarque au passage un enfant de cinq ou six ans qui tient une faucille minuscule. Une assez grosse hotte est devant lui, pleine de l'herbe qu'il a coupée. Il attend gentiment qu'on la lui charge sur le dos.

Pareils à certains chevaux, mes hommes grimpent au galop

les petites montées. Le soleil brûle, et la brise, au passage des moindres cols, fait plaisir. Encore une petite chaîne au-dessus de Markoukow et nous revoyons le grand pavillon blanc du Maharaja déjà remarqué à l'arrivée. Nous allons plonger vers la prairie qui lui fait ceinture et j'admirerai une seconde fois les vieux bois sculptés de Markou-Dharmsala; puis nous suivrons la rivière jusqu'au pont de Koulikâna, où pagodes et dharmsalas se pressent au pied du Sissaghuri, la dernière passe qui ferme le Népal. Je revois là, en grand nombre, maisons peinturlurées, minuscules pagodes et images religieuses. Au bout de grandes perches se balance la banderole recouverte de prières, le plus souvent un pauvre chiffon, dont le vent débite les oraisons.

Tandis qu'à reculons et la tête en amont je reprends l'ascension, des coolies montagnards, parmi lesquels des femmes, montent et causent joyeusement derrière moi. C'est une caravane tibétaine. Les femmes qui rient à belles dents sont couvertes de colliers, de bracelets, de beaucoup d'argent et de turquoises. Les hommes eux-mêmes ne se privent pas de bijoux. Un collier me plairait. Tenter le marché, je n'ose; tout est trop long à faire comprendre et à traiter, et l'heure me presse. A cinq heures seulement nous avons doublé le sommet et nous voici bientôt redescendus au petit *bungalow* de Sissaghuri appuyé à sa forteresse. Mon *bearer*, le sourire aux lèvres, m'attend sur la route; l'eau bout sur un petit feu allumé au pied du mur. Du thé, les reliefs du déjeuner: ce sera tout mon dîner. Il durera un quart d'heure à peine, et nous voici en pleine dégringolade sur des pierres roulantes et coupantes qui contraignent mes hommes à mettre des chaussons de paille; et en une heure nous sommes à Bhimpedi, au pied de la muraille qui tombe à pic.

Le nouveau service de coolies m'attend là, avec le *palki*. Mauvaise surprise. On m'a rapporté celui que j'avais refusé au départ de Raxaoul. Ses deux barres de bois pour m'étendre seront dures pendant deux nuits : du fond de cette affreuse boîte, laissant grands ouverts les deux vantaux de côté, je vois, à la nuit tombée, les gens élever devant leurs maisons des sortes de lanternes sphériques en papier huilé; de petites lumières brillent dans toutes les échoppes et les cases. La fête se poursuit toujours. Puis la campagne recommence, semée d'autres villages, car le pays est très peuplé. Je suis frappée par la circulation intense, même la nuit. Elle a lieu souvent par groupes. La

pleine lune fait son apparition, des cascades mugissent, partout des bruits d'eau et souvent des gués à passer. Sur un grand pont nous stationnons pour attendre la caravane attardée. Le plaisir de voir et mon inconfortable boîte me tiennent en éveil : le spectacle est admirable. Les porteurs, assez médiocres d'ailleurs, crient et font du tapage. Il est cinq heures du matin quand ils m'apportent, tête en bas, au bungalow de Churia, après dix heures et demie de course sur ces maudites barres !

Après le tub, le lit est vite installé ; j'essaie de dormir, mais en vain, tant les hommes font de bruit. Il faut attendre midi pour goûter enfin la douce paix que trouble seul le chant des oiseaux. J'en profite pour mettre mon journal à jour et à quatre heures, après dîner, je repars avec mon escouade de quarante coolies, plus nombreux que la relève évidemment, car une vingtaine me paraissent courir les mains vides. Mon nouveau garde du corps népalais est venu me saluer avant que nous ne nous soyons mis en marche ; il trotte comme les autres, toujours courant, son parapluie sous le bras, à la ceinture ce *koukhri* qui abat un buffle d'un seul coup et, de quelques-uns, un arbre.

Nous redescendons dans le lit de la grande Rapti, que j'ai déjà suivie la nuit précédente ; et, pendant deux bonnes heures, mes hommes courront et descendront sur les pierres. De hautes falaises se dressent presque à pic sous une jolie et légère végétation au milieu de laquelle de grands arbres cherchent le ciel. Des bœufs lourdement chargés nous croisent avec gravité. L'un d'eux, sans doute, ne se range pas selon les règles ; un de mes hommes l'ayant frappé, la caravane a voulu venger l'animal, d'où pugilat et coups de bâton. Mes gens, en vérité, ont la tête près du « turban blanc. » Un facteur, un *oulak*, toujours courant, avec son bâton muni de grelots à la main, nous dépasse non sans venir me saluer respectueusement au passage. La rivière s'élargit, forme des îlots, et, à mesure que nous descendons, elle se fait vallée. Les chevaux d'une grande caravane y paissent librement et les lourds *tins* (bidons carrés) à pétrole, que des coolies porteront dans la montagne, les attendent.

Vers six heures du soir, nous sommes à Bitchakoh ; le Maharaja premier ministre y possède un pavillon et il y a fait construire une piscine carrée avec un jet d'eau et des robinets d'ablutions. On y voit quelques riches maisons, mais c'est le pays de la fièvre, de l'*aoul;* à la nuit tombante, on la sent

sourdre de terre. Nous ne sommes plus qu'à 333 mètres d'altitude et les habitans de la zone marécageuse du Téraï se nomment des *aoulias*. Mes hommes profitent d'un quart d'heure d'arrêt pour s'asseoir en cercle et manger. Puis, à la tombée subite de la nuit, nous nous engageons dans une autre vallée, que nous suivons jusqu'à la route de plaine. Des chariots attelés de buffles commencent à circuler. A Semrabassa, les coolies font *khana*, dîner. Il est huit heures et demie; sous un beau clair de lune qui filtre à travers la brousse, le long de la route, je m'endors et ne me réveille plus qu'à une heure du matin, devant mon bungalow de Raxaoul.

La route du retour est propice aux réflexions. Dans le train qui m'emporte vers Darjeeling, je songe avec mélancolie à cette « vallée interdite » où plus jamais je ne remonterai ; je repasse dans mon esprit les jours charmans que je viens de vivre là-haut, et qui déjà ne sont plus que des souvenirs. Quand je compare l'accueil si courtois, si distingué qui a été fait, à Katmandou, à la voyageuse française, avec la défiance générale que les Népalais témoignent pour tout ce qui vient du dehors, je suis pénétrée par un double sentiment de gratitude d'abord, d'admiration ensuite. J'admire l'énergie de ces montagnards qui défendent non seulement leur autonomie, mais aussi l'originalité de leur civilisation, contre la pénétration étrangère. La résistance de ce petit pays à l'invasion, sous quelque forme qu'elle se produise, n'est pas inspirée par une xénophobie grossière et brutale, mais par une légitime conscience de son individualité historique. Perdu dans ses montagnes, traversé par les sentiers effroyables qui mènent des vallées hindoues aux plateaux tibétains et, au delà, jusqu'aux plaines chinoises, le Népal a été la station intermédiaire où deux grandes civilisations, celle de l'Inde et celle de la Chine, ont échangé, outre leurs marchandises, leurs conceptions religieuses, sociales, artistiques. Nous avons noté cette double influence au cours de nos pérégrinations dans la vallée. Parmi les populations du Népal, les unes sont venues du Nord, par le Tibet, les autres du Sud. Du mélange de ces deux courans est issue une civilisation originale qui, à son tour, a rayonné sur les peuples voisins. Le Népal n'est plus l'Inde, mais il n'est pas encore la Chine ; entre les deux pays et les deux cultures, il forme la transition.

Il est curieux d'observer une fois de plus que les montagnes, si élevées qu'elles soient, si inaccessibles qu'elles paraissent, ne forment jamais entre les peuples une barrière infranchissable; il n'est massif si épais qui ne recèle des vallées bien abritées, fertiles, où les gens des plaines viennent échanger des marchandises et troquer des idées; il n'est chaîne si abrupte où ne s'ouvrent des brèches par où passent les marchands, les pèlerins et les soldats. Les Chinois, nous l'avons vu, sont venus plusieurs fois jusqu'au Népal par les plateaux Tibétains et l'on sait que, tout dernièrement, des soldats de l'Empire du Milieu ont pénétré jusqu'à Lassa et ont chassé le Dalaï-lama de son sanctuaire si longtemps inviolé. Ainsi, de nouveau, les influences chinoises se rapprochent du Népal : peut-être son rôle d'intermédiaire entre l'Inde et la Chine n'est-il pas fini. Lord Cromer ne citait-il pas, récemment, le Népal comme l'une des réserves d'hommes d'où pourront sortir un jour des défenseurs de l'Inde et de la civilisation européenne contre la poussée des Jaunes? Le Népal, en effet, semble se réserver pour l'avenir. En présence de la compénétration générale des races et des civilisations qui est l'un des traits caractéristiques de notre temps, il est curieux de voir ce petit peuple, perché dans un nid d'aigle, retranché derrière ses rochers, défendre avec obstination, même contre la route ou le fil télégraphique, son individualité historique et son particularisme. Il n'ignore pas la civilisation européenne, mais l'attirail scientifique et compliqué dont elle s'enorgueillit ne l'éblouit pas; il a conscience qu'elle ne s'adapterait pas à sa nature; qu'elle ne s'harmoniserait pas avec ses traditions, et il ne lui emprunte que juste ce qu'il faut pour lui résister, ses armes.

ISABELLE MASSIEU.

LES

CARNETS DE GUSTAVE FLAUBERT

Une nouvelle édition des œuvres de Gustave Flaubert est actuellement en cours de publication (1). Cette édition s'imposait. Car, après trente ans qu'il est mort, le moment est venu, semble-t-il, de traiter l'auteur de *Salammbô* comme un classique et de livrer au public tout ce qui, dans l'héritage du grand écrivain, peut intéresser la curiosité de ses admirateurs.

Une masse considérable d'inédit va donc s'ajouter à ce que nous en possédions déjà : esquisses et brouillons des œuvres publiées de son vivant, œuvres de jeunesse, scénarios dramatiques, plans développés de nouvelles et de romans, impressions de voyages, notes écrites au jour le jour sur les sujets les plus variés. Il avait même conservé quelques-uns de ses devoirs de collège, qui ont été pieusement recueillis et classés par sa nièce, Mme Franklin-Grout. Si tentante que fût l'entreprise, néanmoins on a cru impossible de publier intégralement tout cet inédit, fût-ce à titre documentaire. Il y faudrait des volumes, qui risqueraient d'écraser sous leur nombre la demi-douzaine que Flaubert avait jugés dignes de voir le jour.

En effet, ce qu'il a écrit dépasse de beaucoup ce qu'il a publié. On oublie trop que son existence se partage en deux moitiés très inégales, ce que j'appellerais sa *vie publique* et sa *vie cachée*. Cette dernière fut bien plus féconde et plus considérable que l'autre. Lorsqu'il fit paraître, en 1857, *Madame Bovary*, il y avait plus de vingt ans qu'il noircissait du papier. Vers 1840, il commence, à proprement parler, son métier d'auteur; il compose, avec des velléités intermittentes de publication. Et, jusqu'à son dernier souffle, il a rêvé, pensé, imaginé, ébauché:

(1) Chez l'éditeur Louis Conard, qui vient de publier, dans le même format et suivant la même méthode, les œuvres de Guy de Maupassant.

travaillé, comme il le répétait, bien au delà de ce que nous pouvons croire. A côté de l'œuvre qu'il avait sur le chantier, il en a conçu d'autres que nous ignorons. Si absorbé qu'il fût par le travail du moment, il ne cessait pas de méditer, de lire, de critiquer ses lectures, de vagabonder par les chemins de la fantaisie. Ce labeur se résolvait en notes jetées, au fur et à mesure, dans des cahiers ou sur des feuilles volantes.

Reproduire tout le contenu de ces cahiers, — et tout d'un coup, — serait fatiguer inutilement l'attention du public et noyer ce qui est vraiment précieux ou curieux sous un flot d'écritures moins attrayantes. Quand le lecteur aura digéré ce qu'il y a d'intéressant pour tout le monde dans ces amas de feuillets jaunis, on pourra peut-être lui présenter, — par acquit de conscience et pour la beauté de la méthode, — ce qui n'offrait d'intérêt que pour Flaubert lui-même. Et puis, il faut bien laisser quelque chose à faire aux éditeurs de l'avenir.

Rien d'essentiel, je l'espère, ne sera sacrifié. En tout cas, j'ai pris la peine de parcourir ou de lire attentivement ce qui a été mis à ma disposition par la nièce de l'écrivain. Prochainement, j'étudierai l'œuvre inédite dans son ensemble, le Flaubert de la « vie cachée. » Pour l'instant, je voudrais simplement dépouiller ces modestes carnets, où, soit en cours de route, soit dans sa solitude de Croisset, il consignait diligemment le bilan de sa journée intellectuelle.

I

Ce grand analyseur avait la manie de s'ausculter l'âme : déjà sa *Correspondance*, — si incomplète, si mutilée, — nous l'aurait appris, au cas où ses romans ne nous en auraient pas fourni d'abord la preuve éclatante. Et non seulement il s'analysait, mais il notait les moindres ébranlemens de sa sensibilité, les idées qui lui venaient ou que lui suggéraient les livres des autres, les éclairs les plus fuyans de son imagination, — ou encore les paradoxes, les truculences verbales dont il aimait à étourdir ses interlocuteurs, ou à s'éblouir lui-même. Bien plus : il avait la manie de coucher par écrit de menus faits, des circonstances qui nous paraissent futiles, parce que le sentiment dans lequel il les a notés nous échappe. C'est que nul ne s'est évertué comme lui, selon l'expression de Schopenhauer, à « fixer la roue du temps. » Il ne veut rien perdre de sa substance. Il faut que, dans dix ans, dans quinze ans, lorsqu'il rouvrira son journal, tel mot, tel détail insignifiant pour d'autres, le remettent dans l'état d'âme où il était aujourd'hui et qu'il aperçoive son existence tout entière dans un perpétuel présent.

Il écrit, par exemple, en tête du manuscrit de *Saint Antoine* : « Commencé le lundi 24 février, à trois heures un quart, *temps de soleil*

et de vent! » Ou bien, il jette, à la fin d'un carnet : « Aujourd'hui, 12 décembre 1862, anniversaire de ma quarante et unième année, été chez M. de Lesseps porter un exemplaire de *Salammbô* pour le bey de Tunis, — chez Janin, — déjeuner chez Ed. Delessert, — chez H. Berlioz, — au Palais-Royal, m'inscrire chez le Prince, — *acheté deux car cels, — reçu une lettre de Bouilhet*, — et m'être mis sérieusement au plan de la première partie de mon roman moderne parisien...??? »

Heureusement pour nous, les carnets de Flaubert renferment, — et en grand nombre, — des confidences moins strictement personnelles. L'un d'eux, daté de 1870, s'intitule : *Expansions*. Un autre, sans date, porte cette épigraphe : *Spira! Spera*! (Souffle! espère!) Les deux rubriques sont également révélatrices : il a déversé, dans ses pages, le trop-plein d'émotions et d'idées qui l'assaillaient au cours de ses journées et de ses nuits laborieuses, et, — d'un bout à l'autre, — on y sent circuler le souffle ardent du brasier jamais éteint que fut sa grande intelligence.

A ceux qui nieraient d'avance la valeur de ces notes intimes et qui contesteraient l'utilité de leur publication, je répondrais que, si elles n'ajoutent rien à la gloire de l'artiste, elle nous font mieux connaître l'homme et apprécier plus exactement la fécondité de son imagination et l'étendue de son esprit. Elles démentent victorieusement ceux qui s'obstinent encore à considérer Flaubert comme on ne sait quel cuistre muré dans des besognes de style, — qui vont même jusqu'à douter de son intelligence, ou qui lui reprochent d'avoir manqué de cœur (1).

II

Voici d'abord des croquis destinés à des romans futurs, ou crayonnés pour le plaisir, des phrases qu'il tenait en réserve, des traits de mœurs contemporaines, des pensées morales ou sociales, des boutades, de l'humour, un peu gros, comme il l'aimait (2).

Enterremens parisiens. — Enterrement de la fille de C... (3). Tous les camarades, si affligés qu'ils soient, prennent des poses. Pas une attitude vraie. Les comiques ont une douleur bonhomme, l'attendrissement avachi : « Mon pauvre vieux! » Les tragiques : « Quel désastre! »

La main dans le gilet et la tête au vent, C..., dont la face ruisselait de larmes, s'était fait friser les moustaches.

(1) Après les *Lettres à sa nièce Caroline*, ce reproche est, au moins, singulier.

(2) Bien entendu, nous ne donnons ici qu'un choix de ces notes. C'est à l'éditeur qu'il appartient de les publier intégralement.

(3) Directeur d'un des grands théâtres parisiens.

— B... réclame dans les journaux, le lendemain de l'enterrement de sa mère, pour trois célébrités qu'on avait oubliées.

Aujourd'hui, 4 novembre 1862, été à l'église Saint-Martin, à l'enterrement du père de B..., gens de lettres et cabotins. A cette heure que le bonhomme est enterré fraîchement, tous les assistans sont dans les cafés ou avec du fard aux joues, sur les planches des théâtres, à débiter des gaudrioles. J'étais entre les deux Lévy. Devant moi, Théodore de Banville et Maurice Sand; plus loin, Paulin Meunier et Taillade ; à ma gauche, de l'autre côté, Sardou et Déjazet fils. Laferrière seul au milieu des chaises, etc.

Il a fallu attendre la fin de deux enterremens. Rien de religieux. Cela se précipite comme des ballots dans une maison de roulage. L'église est éclairée au gaz comme un café. Casino catholique. Ça ne sent même plus le jésuite. C'est administratif et chemin de fer. Rien pour le cœur, rien pour la poésie, rien pour la religion. Toute la hideur du monde moderne est là.

C'est peut-être, après tout, une transition pour amener l'effacement complet des funérailles, quelque chose comme une crémation instantanée. On escamotera la mort dans ce qu'elle a de pire. La tendresse humaine y perdra. Un certain lien que l'on sentait (à cause du fil coupé pathétiquement) entre ceux qui ne sont plus et vous. Le drame s'en va de ce monde.

« Comme une armoire à glace ! » Expression d'admiration (à propos de lutteurs) de M. Rollin-Rossignol, le cornac d'iceux. Il voulait dire formes carrées et nettes. Mais il y a aussi, là dedans, un sentiment de luxe et de beauté : la chose riche, hors ligne, — princière.

Phrases écrites sur des cartes de visite, pour féliciter M. Z., de sa nomination à l'Académie française :

— Heureux ! Oh ! bien heureux !...

— Ma femme et moi nous sommes fous !

— Enfin ! Justice est faite !

— Quel bonheur ! etc.

A propos des pèlerins de Lourdes. — L'invention des chemins de fer fut mal vue par le clergé, témoin le mandement de l'ar-

chevêque de Besançon, Mgr Bouvier, qui les considère comme envoyés par Dieu pour punir les hôteliers de la violation du dimanche. Les libres penseurs au contraire les ont considérés comme devant favoriser leurs vues, par le rapprochement des peuples, l'effacement des préjugés, etc.

Et voilà que les chemins de fer servent aux pèlerinages, d'une manière imprévue!... (Octobre 1872.)

Règle de conduite. — Conseiller l'audace aux hommes et la retenue aux femmes, — ce qui est la maxime du monde, — peut être selon la nature. Mais n'est-ce pas attenter à la délicatesse des uns et à l'intérêt des autres?

Qu'importe, pour les premiers, un adultère de plus? tandis que le moindre amour peut faire perdre à une femme, si bas qu'elle soit, sa position, sa fortune et sa vie même.

Conclusion : c'est à ces dames à nous faire les avances.

Une femme qui, dans sa jeunesse, a été un « type » reste victime du type. Il faut qu'elle s'habille ou se coiffe d'une certaine façon ; et, même quand ce genre de coiffure et d'habillement ne va plus à sa personne, il faut qu'elle continue ! De là des extravagances grotesques.

Étendre cela au moral.

... Ce je ne sais quoi de borné et d'exaspérant qui fait le fond du caractère féminin.

Les hommes qui aiment beaucoup la femme ne peuvent pas aimer la justice.

Un homme aimé par une femme l'est en même temps par d'autres. Puissance de rayonnement. Théorie de l'amour qu'inspirent les actrices.

Celui qui ne dit pas de mal des femmes ne les aime point, puisque la manière la plus profonde de sentir quelque chose est d'en souffrir.

« Il a une femme et des enfans ! » Honorable excuse à toutes les turpitudes.

Autrefois, à Paris, on croyait que la femme était un moyen d'arriver à une position, on la considérait comme une échelle qui conduisait à la fortune. Autant de maîtresses, autant d'échelons! N'est-ce pas, actuellement, le contraire? Car, pour leur agréer, c'est la Position plus encore que l'Argent qu'il leur faut. Elles couchent avec le Rang, le Renom, l'Entourage social, tout comme font les hommes. Quant au demi-monde, du moins, cela est incontestable.

A mesure que la prostitution des femmes diminue (se modifie ou se cache), celle des hommes s'étend. Le corps peut être moins vénal, soit! Mais l'esprit arrive à une banalité, à une promiscuité sans exemple.

L'acteur Ravel a créé le genre des amoureux ridicules. Comptez dans combien de pièces, dans combien de livres, l'amour est maintenant ridiculisé, — et plaignez-vous ensuite de la bassesse du théâtre et du roman, — sans compter celle de la vie!

Autre face de la question: cet acharnement contre l'adultère est peut-être moral? Pour se sauver des passions, il faut d'abord en rire.

Indiquez-moi une maison où l'on cause littérature!!!

Arrivés à la cinquantaine, les gens d'esprit font sérieusement ce qui les aurait fait pouffer de rire à vingt-cinq.

Ne plus aimer Paris, signe de décadence. Ne pouvoir s'en passer, marque de bêtise.

Les savans se décernent le titre d'écrivain aussi facilement que les poètes s'attribuent celui de penseur.

Il y a, dans toute indignation, une faute de jugement — une envie sourde — et une vertu.

Dans l'adolescence, on aime les autres femmes, parce qu'elles ressemblent plus ou moins à la première; plus tard, on les aime, parce qu'elles diffèrent entre elles.

Proverbe italien : un bon ami est une proie.

Qu'est-ce que la gloire? Faire dire beaucoup de bêtises sur son compte.

Quel est l'imbécile qui a dit ceci : « Il y a quelqu'un qui a plus d'esprit que Voltaire, c'est tout le monde »? Pas du tout! Il y a quelqu'un de plus bête qu'un idiot, c'est tout le monde!

Puissance des mots. Ignorance française. Après la perte du Canada, on dit : « Que nous font quelques arpens de neige! »

Ils étaient peuplés de 2 millions d'habitans et produisaient par an 500 millions!

Une sottise ou une infamie, en se renforçant d'une autre, peut devenir respectable. Collez la peau d'un âne sur un pot de chambre et vous faites un tambour.

Ce qu'il y a de plus imbécile au monde, ce sont les gens dits moyens, la bourgeoisie intellectuelle, de même que les braves gens sont les plus féroces.

La cruauté par sensualité révolte moins que la cruauté qui s'ignore, la cruauté d'idées, de principes. Est-ce parce que la première est un besoin de l'homme dans la plénitude de ses facultés et que la seconde est un vice de son intelligence? L'art peut tirer parti de l'une, il s'écarte de la seconde. On n'idéalisera jamais Robespierre. Néron a été poétique de tout temps.

Pour Marat, la chose serait plus aisée, parce qu'il semble y avoir eu chez lui plus d'emportement d'instinct, de παθος.

L'enthousiasme (du Peuple) est d'autant plus fort que l'idée est plus vague. Puissance des mots : « république, honneur, gloire, » etc.

Le Peuple est une expression de l'humanité plus étroite que l'individu, — et la Foule est tout ce qu'il y a de plus contraire à l'homme.

Ce n'est pas contre les Dieux que Prométhée, aujourd'hui,

devrait se révolter, mais contre le Peuple, dieu-nouveau. Aux vieilles tyrannies sacerdotales, féodales et monarchiques, en a succédé une autre, plus subtile, inextricable, impérieuse et qui, dans quelque temps, ne laissera pas un seul coin de la terre qui soit libre.

Vous ne pressez plus sur mon corps, vous ne me forcez même plus à croire, soit! Mais où est le progrès du libre arbitre et, partant, celui de la moralité, si, par le seul fait de l'organisation sociale, je suis fatalement contraint à penser comme vous?

Dans cinquante ans d'ici (1859), il ne sera pas possible de vivre, même de son revenu, sans s'occuper d'argent comme un banquier. Il me semble que, pour l'esprit, cela équivaut à peu près à l'esclavage.

Les affaires! Importance des affaires!
Tout y cède! Ça ne souffre aucune objection.
Le plus grand éloge qu'on puisse dire maintenant d'un homme politique, c'est: « Quel homme d'affaires! »

Pendant son dernier voyage en Zélande, le roi des Pays-Bas a été reçu dans un village de la Côte, sous un arc de triomphe construit en coquilles d'huîtres.

« Banni des États de Gênes, où il m'était interdit de porter le nom de Pietro... » (Première phrase d'un monologue dans un mélodrame.)

Mon illusion se dissipe,
Car je vois que vous me trompiez:
Vous devriez être tulipe,
Ayant des oignons à vos pieds.

Improvisé par Victor Hugo, chez Mme Zimmermann, à propos de Mme Doche qui, renversée au fond de sa causeuse, prêtait une attention soutenue à son pied chaussé de satin blanc.

A copier (pour la suite de *Bouvard et Pécuchet*):

De nos chaumes Gruyère avoûrait les fromages.
Toutefois mon pinceau cherche d'autres images.
L'humanité souffrante a des droits sur mon cœur!

(François de Neufchâteau : *Poème des Vosges*, récité par l'auteur devant le peuple assemblé, à Épinal, le 1[er] vendémiaire, an V, jour anniversaire de la fondation de la République.)

... il était de ces hommes qui ont les épaules assez larges pour heurter, en passant, les deux linteaux de toutes les portes.

Si tu veux des perles, jette-toi à la mer!

III

Voici maintenant des « pensées » sur la littérature : ce sont, comme on pouvait s'y attendre, les plus nombreuses. On sera frappé sans doute de ce qu'elles ont, en général, de technique. C'est un homme de métier qui parle, qui essaie de voir clair dans sa propre esthétique ou qui raisonne sur les conditions essentielles de son art. Peu d'artistes ont été aussi consciens que Flaubert.

Pour avoir une idée complète de sa doctrine, il faudrait joindre à ces pensées les nombreuses pages théoriques qu'il a consacrées à la littérature dans sa première *Éducation sentimentale* (1). Cette œuvre, composée de 1843 à 1845, et qui n'a rien de commun avec l'autre, — absolument rien que le titre, — est, dans sa seconde moitié surtout, une sorte de poème de la vie intellectuelle. Quand on pourra la rapprocher des notes qui vont suivre, on verra combien la pensée de l'écrivain, d'abord confuse et tumultueuse, s'est clarifiée, précisée et assagie, à mesure que sa réflexion et son expérience s'étendaient et se fortifiaient.

Le véritable écrivain est celui qui, sans sortir d'un même sujet, peut faire, en dix volumes ou en trois pages, une narration, une description, une analyse et un dialogue.

Hors de là, farceurs ou gens de goût : deux catégories médiocres !

La nature n'est belle que pour qui sait la voir : preuve que tout dépend du subjectif.

L'art est la recherche de l'inutile. Il est, dans la spéculation, ce qu'est l'héroïsme dans la morale.

C'est pour cela que les vrais artistes sont ceux où l'art excède.

(1) Cette *Éducation sentimentale*, qui fût le premier roman de Flaubert et qui contient en germe tous les autres, figurera dans les œuvres inédites.

Le don de l'observation ne peut appartenir qu'à un honnête homme. Car, pour voir les choses en elles-mêmes, il faut n'y porter aucun intérêt personnel.

L'observation et le trait sont deux qualités qu'il est bien de mépriser, mais qu'il est bon d'avoir.

Il faut être assez fort pour pouvoir se griser avec un verre d'eau, — et résister à une bouteille de rhum.

La littérature n'est pas une chose abstraite. Elle s'adresse à l'homme tout entier. Tel mot qui vous semble hasardé, tel passage libertin n'est peut-être coupable que d'agacer vos nerfs. Cela explique la fureur des gens contre certains livres (et les procès de presse!). Ce n'est jamais le fond qui scandalise, mais la forme. Le style, indépendamment de ce qu'il dit, peut avoir des inconvenances en soi. On trouve un certain caractère de débauche aux épithètes violentes, aux situations franches, à la couleur vraie.

La poésie ne sort pas du monde organique, quoi qu'on en dise. (Littérature industrielle, utilitaire, humanitaire, etc., est sans beauté et sans entrailles.) Il lui faut une base sensible et une surface plastique.

En ce sens, rien de plus poétique que le vice et le crime. Aussi les livres vertueux sont-ils ennuyeux et faux. Ils méconnaissent la vie, le Moi rejaillissant contre tous (l'homme contre la société, ou en dehors d'elle, qui est le vrai Homme!).

Voilà pourquoi il est si difficile de faire rire des vices. Notez que Molière ne s'est jamais attaqué qu'aux ridicules. (Harpagon fait peur, Arnolphe fait pleurer, Tartuffe épouvante, etc.) Le ridicule, à la bonne heure! Chose transitoire, conçue par l'homme, inventée par lui, qui vient de l'esprit et qui y retourne!

Comme personnages vicieux, je ne connais que ceux du marquis de Sade qui me fassent rire. (Et ce n'était pas l'intention de l'auteur, bien au contraire!) Mais, ici, le crime arrive à être un ridicule. Car la nature est tellement exaltée, poussée à outrance qu'elle devient impossible et disparaît. On n'a plus qu'une conception fantastique donnée pour humaine et en opposition avec l'humanité.

La critique est la dixième Muse, et la bonté, la quatrième Grâce.

Le goût est comme la voix. Souvent il perd en justesse et en ductilité ce qu'il gagne en hauteur.

Quand le goût se raffine, il se pervertit, comme les femmes qui, trop aimables, deviennent coquettes, — et pires.

Conseil. — « Vous êtes un romantique! Plus vous irez, tâchez de l'être de moins en moins ! »

(Conversation de Sainte-Beuve, samedi 17 mars 60, — à propos de Saint-Amant. La phrase était mieux écrite que cela.)

L'artiste non seulement porte en soi l'humanité, mais il en reproduit l'histoire dans la création de son œuvre. D'abord, du trouble, une vue générale, les aspirations, les éblouissemens : époque barbare. Puis l'analyse, le doute, la méthode, la disposition des parties : l'ère scientifique. Enfin, il revient à la synthèse première plus élargie, dans l'exécution.

Si l'humanité doit se développer à la manière d'une œuvre conçue par la Providence, elle est loin encore, miséricorde ! de cette troisième phase !

L'idée que l'esprit procède du simple au composé explique la nullité poétique du XVIIIe siècle. Et c'est parce qu'il ne sentait pas l'histoire qu'il a formulé cet axiome.

M. de Martignac, en septembre 1830, eut à se défendre devant la Chambre d'avoir secouru des gens de lettres pauvres.

Si le romantisme de 1830 (Hugo, Lamartine, etc.) n'a pas été plus fécond, c'est qu'il n'est peut-être remonté à la Tradition, à la Renaissance, que superficiellement. Gothique de couleur et catholique par genre, il a dédaigné ou méconnu le naturalisme qui le déborde maintenant (1859), mais qui n'a pas encore son poète ni sa formule.

Pour connaître la poétique théâtrale de Voltaire, voyez, en tête de *Sémiramis*, la Dissertation sur la tragédie ancienne et moderne, la Préface de *l'Orphelin de la Chine :* « Les aventures

les plus intéressantes ne sont rien, quand elles ne peignent pas les mœurs, » l'épître dédicatoire de *Tancrède :* « Ce sera (l'alliance de la mise en scène et de la poésie) le partage des génies qui viendront après nous. J'aurai du moins encouragé ceux qui me feront oublier. » Préface de *Mariamne :* « C'est contre mon goût que j'ai mis la mort de Mariamne en récit, au lieu de la mettre en action. Mais je n'ai pas voulu combattre en rien le goût du public. C'est pour lui et non pour moi que j'écris. »

Dans la préface d'*Oreste*, il se déclare hardiment pour les types, il ne voulait ni demi-teintes, ni nuances : « L'amour qui n'est pas furieux est froid; et une politique qui n'est pas une ambition forcenée est plus froide encore. » Quant à l'amour, « il n'est pas fait pour la seconde place. »

L'idée, le désir d'un théâtre romantique est nettement posée dans *l'Écossaise*. Celle de *Nanine* est pleine de contradictions, et il ne conclut pas. Idée du drame historique dans la préface de *Zaïre*. Franchement utilitaire dans la *Lettre au roi de Prusse* (Mahomet), admet tous les genres.

Idéalité de l'art antique.

L'usage des masques montre qu'il ne sortait pas des types.

Julien Fleury, chanoine de Chartres, fut chargé des éditions *ad usum Delphini*. Celle d'Apulée est excellente.

Propriété littéraire. — Question odieuse (et qui se rattache à l'art et à l'économie politique !).

On peut payer un travail manuel, mais non un intellectuel. Considérer l'œuvre d'art comme une denrée, c'est la mettre au même niveau.

— Mais les services s'échangent contre des services. Donc, je vous paie le plaisir que vous me vendez par votre œuvre.

— Vous ne pouvez pas me la payer. Car j'écris non pour le lecteur d'aujourd'hui, mais pour tous les lecteurs qui pourront venir dans la suite des temps. Ma marchandise ne peut être consommée. Mon service reste donc indéfini et impayable.

L'art officiel (histoire de) comprendrait :

A. — Un précis de l'art, tel que l'entend la majorité des

Français. Comme preuve, critique des grands succès. Puis histoire et exposition de :

1° L'art gouvernemental.

2° L'art jésuite.

3° L'art populaire.

4° L'art des gens du monde.

Une histoire de l'art jésuitique y rentrerait, celle de l'Académie, de la censure, les discours politiques, les enthousiasmes du *Moniteur* (tableaux chronologiques). Revue des principaux critiques sur le même homme, ou les mêmes œuvres. L'art socialiste, prêcheur.

B. — Une histoire des définitions de l'art. Opinions différentes que l'on a eues sur son but. Histoire de la moralité dans l'art, théorie de l'utile, — et de ce qu'elle peut et doit être.

C. — Bien montrer partout *la bêtise de l'impulsion* (soit populaire, soit gouvernementale), comme contraire au génie des créateurs et au sens même de l'art, qui est l'objectivité, la Représentation.

Le grand roman social à écrire (maintenant que les rangs et les castes sont perdus) doit représenter la lutte ou plutôt la fusion de la barbarie et de la civilisation. La scène doit se passer au désert et à Paris, en Orient et en Occident. Oppositions de mœurs, de paysages et de caractères, tout y serait, — et le héros principal devrait être un barbare qui se civilise près d'un civilisé qui se barbarise.

Saint Paul de Renan (sur le style).

Dédié à sa femme, comme la *Vie de Jésus* l'était à sa sœur.

— M. et Mme Renan assis sur les blocs disjoints du vieux môle à Séleucie portaient envie « aux apôtres qui s'embarquèrent pour la conquête du monde. »

— « Tout n'est, ici-bas, que symbole et que songe! » Qu'en savez-vous?

— « La compagne *fidèle* qui ne retire pas sa main de *celle* qu'*elle* a une fois serrée. »

Cette dédicace à deux femmes me paraît caractéristique.

Cette idée-là ne serait pas venue à un homme moins sentimental, plus préoccupé du juste.

A propos des Actes des Apôtres :

« Une odeur matinale, une brise de mer, si j'ose le dire... »

« Si j'ose m'exprimer ainsi » plusieurs fois répété.

Il y a un fond d'académicien.

Jésus poète.

« Tantôt il soutenait qu'il était venu continuer la loi de Moïse, tantôt la supplanter (le Christ). A vrai dire, c'était là, pour un grand poète comme lui, un détail insignifiant... » p. 58.

Béranger a appelé Napoléon « le plus grand poète des temps modernes. » Augier appelle poète un notaire. Il faudrait pourtant s'entendre sur la signification des mots.

« Ils sont des hommes (les Apôtres), tu fus un dieu... » p. 328.

Évidemment Renan ne croit pas à la divinité du Christ. C'est donc une manière de parler, un effet de style !

Comme dans Rousseau : « Sa mort fut celle d'un Dieu ! »

« La question seulement est de savoir si une société peut tenir sans une censure des mœurs privées et si l'avenir ne ramènera pas quelque chose d'analogue à la discipline ecclésiastique, que le libéralisme moderne a si jalousement supprimée... » p. 393.

Haine de la liberté, fonds socialiste, manchette d'évêque qui perce.

Max Muller, *Origine de la religion*, p. 255.

« N'attendez pas de la poésie au sens moderne du mot. Ces vieux poètes n'avaient pas le temps de chercher des ornemens poétiques, ou de *belles*, ou de *brillantes* expressions. Ce qu'ils cherchaient au prix de tous leurs efforts, c'était l'expression juste de ce qu'ils sentaient. Une expression heureuse était pour eux un véritable soulagement. »

Comme si le poète cherchait des ornemens, de belles expressions ! Il fait absolument comme tout le monde et comme le vieil Hindou. Il cherche à rendre ce qu'il sent, et, quand il l'a rendu, il éprouve un véritable soulagement.

Esprit peu patriotique de Paris :

Dans la guerre contre les Anglais, la passion communale

l'égare : il fut Bourguignon et Anglais. Au XVIe sièle, guisard et espagnol. La milice des moines, en contact direct avec le peuple, lui donna un esprit démocratique et archi-catholique.

(*Écrit en 1872, après la Commune.*)

Révolution française :

Grand souffle et petits cerveaux : résultat médiocre. Donc l'enthousiasme et l'héroïsme ont besoin, pour accomplir leur œuvre, d'une chose en plus.

Révolution littéraire de 1830 : Théories très médiocres. Peu de science et peu de hardiesse, quoi qu'on dise. Mais des gens d'esprit, de véritables vocations (de poètes) : de là, des œuvres.

L'humanité a fait plus de progrès de 1520 à 1600 que de 1790 à 1870. Le XVI[e] siècle a eu moins de doctrines que le XIX[e].

« La pauvre Venise! » C'était Domenico, mon domestique d'hôtel à Constantinople, qui répétait cela.

Moi je dis : « Pauvre littérature! » Car elle me semble, comme la vieille et belle ville des doges, être pleine de mouchards et de soldats. Des bourgeois indifférens viennent examiner ses ruines. Peu à peu, elle s'abîme dans je ne sais quelle universalité morne et infinie. J'entends ses murs tomber dans l'eau et les crapauds sauter contre les fresques qui s'écaillent.

IV

Il y a aussi, — mais en moins grand nombre, — des « pensées » philosophiques dans les carnets de Flaubert. Ce n'est pas diminuer sa gloire que de reconnaître qu'il n'était guère plus philosophe que Balzac. Les littérateurs diront qu'il était quelque chose de mieux.

Quoi qu'il en soit, il est trop évident que ces pensées n'ont pas pour nous l'intérêt des autres. Nous en avons reproduit quelques-unes parmi celles qui caractérisent les tendances de son esprit. Nous n'avons rien voulu en atténuer ni en dissimuler, puisque nous cherchons, ici, à nous faire une image exacte de l'homme que fut Flaubert. Nul de nos écrivains n'a été plus radicalement sceptique. Par une espèce de point d'honneur intellectuel, il a traîné jusqu'à sa mort le boulet du scepticisme, lui que les élans de son cœur emportaient sans cesse vers les plus audacieuses affirmations et déposaient parfois au seuil du mysticisme.

L'espoir est un attentat contre la Providence.

Chaque être a une inclination naturelle vers sa forme.
Quamlibet formam sequitur aliqua inclinatio.
(Saint Thomas, *Somme*, 1re partie, quest. 80.)

« Tout notre plaisir est dans la conscience de quelque perfection. »
(Descartes à la princesse Élisabeth.)

L'excès est une preuve d'idéalité : Aller au delà du besoin.

Le dogme du Progrès est la réaction du dogme de la Chute :
Première doctrine : on est de plus en plus perverti.
Deuxième : on l'est de moins en moins.

Liberté de penser : On est heureux avec et sans elle.

La beauté caractérisée par des formes d'animaux. Jupiter se rapproche du lion, Hercule du taureau. Ainsi les anciens avaient l'idéal de la bête.
(Voy. Winckelmann : *De l'Essence de l'art.*, ch. II.)

N'espérez aucun progrès philosophique tant qu'on s'acharnera à décorer Dieu d'attributs.

Ce qu'elle a produit, la philosophie ? Rien du tout : elle a fait grandir Dieu de siècle en siècle !

Contre la Révélation :
« Demandez à un prêtre ashanti d'où il sait que son fétiche n'est pas une pierre ordinaire, mais quelque chose d'autre : s'il répond que le fétiche lui-même le lui a dit, que répondrez-vous ? C'est l'argument sur lequel repose la Révélation. D'où l'homme sait-il qu'il y a des dieux ? C'est que les dieux mêmes le lui ont dit. »
(MAX MULLER, *Origine de la Religion.*)

Le dernier refuge, la suprême consolation, c'est de savoir qu'on appartient au Cosmos, qu'on fait partie de l'Ordre.

V

Les notes intimes de Flaubert se confondent souvent avec ses notes de voyages. Celles-ci fourniraient aisément la matière de deux ou trois volumes.

Pour les unes comme pour les autres, nous avons dû nous borner, ici encore, à reproduire les plus caractéristiques.

Hier, 10 avril (1870), reçu la visite de Taine.

Il ne m'a pas parlé du plébiscite : *rara avis!* J'étais tenté de l'embrasser.

« L'un n'a-t-il pas sa barque et l'autre sa charrue! »

Comme je me suis répété cela, depuis dix mois (1870)!

L'idée du suicide est la plus consolante de toutes. Comme rien ne peut plus vous atteindre, une fois mort, à chaque douleur nouvelle qui vous saisit, on a par devers soi cette pensée : « Oui, mais quand je le voudrai, cela ne sera plus! »

Ainsi la vie se passe, lentement.

4 avril, un mardi (1870).

Le premier (Alfred) m'a quitté pour une femme, le second (Bouilhet) pour une femme. Le troisième (Ducamp) me quittait pour une femme. Tous, tous!

Suis-je donc un monstre?

« L'homme absurde est celui qui ne change jamais ! »

C'est moi l'homme absurde !

Pauvre vieux fou, qui porte, à cinquante ans, le dévouement qu'ils avaient (peut-être) à dix-huit!

Extrait du *Voyage en Grèce :* Le Cithéron sous la neige.

Dimanche 12 (janvier 1851). Journée épique.

Partis de Livadia à sept heures du matin, le mieux accoutrés que nous pouvons, nous tenons la plaine que nous descendons insensiblement. A notre gauche, au loin, le lac Copaïs est perdu dans les marais. Les montagnes sont tout estompées de brouillard.

A onze heures, nous nous arrêtons dans le khan de Julinari.

Hommes et bêtes sont pêle-mêle : les hommes, sur une espèce de plancher en bois, construction carrée, qui se trouve dans un coin et sur laquelle est le foyer. Les chevaux sont attachés au râtelier.

Nous avons changé de gendarme. Celui que nous venons de prendre à Livadia est facétieux et folâtre. Il donne de grands coups de poing à tout le monde, rit très haut et va nous chercher du bois, ce que notre Giorgi n'a pas même l'intelligence de faire. Le drôle nous sert encore son inévitable agneau et les éternels œufs durs. Ma gorge se ferme à leur vue, et je déjeune, comme les jours précédens, avec du pain sec.

En face de moi, est assis, jambes croisées comme un Turc, le maire d'un village voisin. Il mange une ratatouille d'œufs. Sur ses cuisses, passe son sabre. Sa figure est encadrée par sa coiffure. Un petit turban noir, roulé autour de sa tête, pend des deux côtés sur sa joue, lui passe sur la partie inférieure du visage, en mentonnière, et va s'enrouler autour du col, comme un cache-nez. C'est un grand gars d'une cinquantaine d'années, grisonnant, nerveux, l'air bandit et très *frank*.

Nous remontons sur nos bêtes trempées et nous poussons notre route. Il faut renoncer à aller à Thèbes et à Orchomène. Nous allons coucher à Casa. Nous pataugeons dans la boue. Nous passons dans les marais. Nos chevaux éclaboussent tout autour d'eux. Les vanneaux et les bécassines s'envolent en poussant de petits cris. Le chien du gendarme nous suit en trottant tant qu'il peut de ses petites jambes. La grêle tombe. Nous passons dans des terres labourées où nos chevaux enfoncent jusqu'au-dessus de la cheville. Sitôt qu'elles le peuvent, nous les faisons galoper. La nuit vient.

En passant une grande place d'eau, le chien du gendarme se noie.

Voilà le cheval de Giorgi qui se met à boiter et à enfoncer la tête entre ses jambes. Nous croyons un moment qu'il va crever sur place, et nous nous demandons si les nôtres nous mèneront jusqu'à Casa. Quant au mien, il commence à ne plus sentir l'éperon. Quand je dis l'éperon, c'est le mot, car j'ai perdu celui du pied gauche aux Thermopyles, dans ce petit bois où je me suis si bien déchiré et où nous avons fait débusquer un lièvre.

Nous avons tourné brusquement sur la droite, quittant la route de Thèbes. Deux heures après, nous passons devant

Érimokastro. Nous en avons encore pour cinq heures. Il est presque nuit, le temps devient noir, pas pire, c'est impossible. Mes pieds sont complètement insensibles. J'ai chaud à la tête. Nous blaguons beaucoup en songeant que nous avons perdu notre bagage et nous nous consultons comme au restaurant pour savoir ce que nous mangerons à notre dîner : « Garçon ! du sauterne avec des huîtres ! Une bisque à l'écrevisse ! Deux filets Chateaubriant, crème turbot. Une croûte madère. Un feu d'enfer et des cigares ! allez ! »

La neige tombe. Elle s'attache aux poils qui sont dans l'intérieur des oreilles de nos chevaux et les emplit. Ils ont l'air d'avoir du coton dans les oreilles. L'Hélicon est sur notre droite. Nous entr'apercevons ses sommets blancs dans les interstices des nuages et du crépuscule.

Sur une éminence où l'œil est amené par une pente blanche et très douce, enfoui dans la neige comme un village de Russie avec ses toits bas, *Kokla*. Nous n'entendons plus nos chevaux marcher, tant la neige assourdit leurs pas. Nous allons nous perdre pour passer le Cithéron. Giorgi demande un guide. Personne ne veut venir.

Nous continuons. Ma gourde d'eau-de-vie que j'avais précieusement gardée pendant tout le voyage me devient utile. Le froid de ma culotte de peau me remonte le long du dos dans l'épine dorsale. S'il fallait me servir de mes mains, j'en serais incapable. Le moral est de plus en plus triomphant. Mes yeux se sont habitués à la neige qui ressouffle de plus belle. Maxime en est ébloui. Nous allons par la pente du Cithéron et nous rapprochons le plus que nous pouvons de sa base afin de trouver la route. Nous passons un torrent que nous laissons à droite et nous nous élevons rapidement. Des pierres, sous la neige, font trébucher nos chevaux. Nous sommes complètement perdus, le gendarme et Giorgi n'en sachant pas plus que nous sur la route. Pour continuer jusqu'à Casa, il faudrait savoir le chemin. Quant à nous en retourner à Kokla, ce que nous allons pourtant essayer de faire, il est probable que nous allons nous perdre encore.

Nous entendons aboyer un chien. J'ordonne au gendarme de tirer des coups de fusil. Il arme son pistolet qui rate. Enfin il parvient à tirer un coup. Le chien aboie dans le lointain.

Décidément, j'ai froid. Ça commence à me prendre.

Nous redescendons. Le gendarme tire encore deux ou trois fois des coups de pistolet. Les aboiemens se rapprochent. Nous sommes dans la bonne direction. Nous repassons le torrent à sec.

Bientôt nous apercevons quelques maisons. Les chiens en nous sentant venir font un vacarme d'enfer. Pas d'autre bruit dans le village, pas une lumière. Tout dort sous la neige.

Le gendarme et Giorgi frappent à la porte d'une cabane. Personne ne dit mot. Ils vont frapper à une autre. Une voix d'homme épouvantée répond. On ne veut pas ouvrir. Le gendarme donne de grands coups de crosse dans la porte. Giorgi des coups de pied. La voix furieuse et tremblante répond avec volubilité. Une voix de femme s'y mêle. Giorgi a beau répéter : *Milordji, Milordji*. On nous prend pour des voleurs. Et l'altercation, mêlée de malédictions de part et d'autre, continue. Je me range en dehors de la porte, près de la muraille, dans la crainte d'un coup de fusil. O mœurs hospitalières des campagnards! O pureté des temps antiques! A une troisième porte, enfin, quelqu'un de moins craintif consent à nous ouvrir. Jamais je n'oublierai de ma vie la terreur mêlée de colère de cette voix d'homme. Quel propriétaire ! Était-il chez lui ? Avait-il peur de l'étranger? Se moquait-il du prochain? Et la voix claire de la femme piaillait par-dessus celles des hommes.

Celui-ci nous mène au khan, que l'on nous ouvre. Nous entrons dans une grande écurie pleine de fumée, où je vois du feu ! Du feu !... Quelqu'un de là m'a détaché ma couverture et je me suis approché de la flamme avec un sentiment de joie exquis. Souper avec une douzaine d'œufs à la coque que nous fait cuire une bonne femme, la maîtresse du khan. J'ai bu du raki, j'ai fumé! Je me suis chauffé, rôti, refait. Dormi deux heures sur une natte, et sous une couverture pleine de puces prêtée par l'hôtesse du lieu. Le reste de la nuit se passe à faire sécher et brûler nos affaires. Les chevaux mangent, le bois flambe et fume. De temps à autre je me lève et vais chercher le bois dont les épines m'entrent dans les mains. Les autres voyageurs dorment couchés tout autour du feu. Quand il arrive quelqu'un, on crie : « Khandji Khandji ! » La porte s'ouvre, l'homme entre avec son cheval tout fumant, la porte se referme, le cheval va s'attabler à la mangeoire et l'homme s'accoude près du feu. Puis tout rentre dans le calme. Ronflemens divers

des dormeurs. Je pense à l'âge de Saturne décrit par Hésiode. Voilà comme on a voyagé pendant de longs siècles. A peine sortons-nous de là, nous autres...

Écrit en revenant de Tunis et de la province de Constantine, où Flaubert était allé se documenter pour *Salammbô* (avril-mai 1858) :

... Voilà trois jours passés à peu près exclusivement à dormir. Mon voyage est considérablement reculé, oublié, tout est confus dans ma tête. Je suis comme si je sortais d'un bal masqué de deux mois. Vais-je travailler? Vais-je m'ennuyer?

Que toutes les énergies de la nature, que j'ai aspirées, me pénètrent et qu'elles s'exhalent dans mon livre. A moi, puissances de l'émotion plastique! Résurrection du passé, à moi, à moi! Il faut faire, à travers le Beau, vivant et vrai quand même. Pitié pour ma volonté, Dieu des âmes! Donne-moi la Force, et l'Espoir!...

Nuit du samedi (12 juin) au dimanche 13, minuit.

Nous terminerons par ces lignes, qui sont la plus éloquente préface qu'on puisse inscrire en tête de *Salammbô*, — et qui résument à peu près toute l'esthétique de Flaubert: « A travers le Beau, faire vivant et vrai quand même! »

Les dernières phrases, dont l'accent est si profondément chrétien, surprendront sans doute. On sera tenté de retourner contre elles la critique que Flaubert lui-même adressait tout à l'heure à Renan et de n'y voir qu'un effet de style, une « façon de parler. » Que c'est étrange, cette invocation au « Dieu des âmes, » dans la bouche du sceptique qui écrivit *Bouvard et Pécuchet*, du spinoziste qui conçut la première *Tentation de saint Antoine!* N'essayons point de scruter les arrière-fonds de sa conscience: c'est le secret des ténèbres pour nous! Mais ce cri si émouvant qui lui échappa durant cette veillée d'armes, avant de se jeter dans un énorme labeur de cinq années, nous révèle mieux que toutes les dissertations combien l'art était, pour lui, une chose sérieuse. A défaut d'un autre idéal, il lui donna tout son cœur.

Être digne de l'art, être un artiste accompli, — c'est cet ardent désir que l'on sent percer à travers toutes les notes éparses que nous avons recueillies. C'est lui qui les vivifie et qui leur prête un sens parfois supérieur à celui des mots rapides où court la pensée de l'auteur. Nous pénétrons ainsi davantage dans l'intimité de son travail et de sa vie d'écrivain. Sans cesse, nous le trouvons aux

aguets devant les aspects multiples et changeans de la réalité. Bien loin de se cloîtrer dans son Croisset, il n'est occupé que de ses contemporains, pour en donner une image plus véridique. Il s'observe lui-même, autant et peut-être plus que les autres : c'est ce que nous fera mieux comprendre la première *Éducation sentimentale*, qui n'est guère qu'une autobiographie. Flaubert, dans sa correspondance, s'accuse d'avoir abusé de l'analyse: on jugera qu'il ne se vantait point. Enfin, à toute l'expérience qu'il tirait de lui-même, du spectacle des mœurs et de la pratique des hommes, il a prétendu ajouter celle des livres. Et il a cherché aussi, par l'étude approfondie des maîtres, à perfectionner ses procédés de style. Il lisait continuellement et relisait ses auteurs de prédilection.

Ce fut un bourreau de lecture: ses carnets nous le prouvent une fois de plus, — et surabondamment. Lui-même dressait, de temps en temps, la liste des livres qu'il avait dévorés pendant une saison. Ce sont de véritables catalogues qui rappellent le pantagruélique appétit livresque des héros de Rabelais. En juin 1874, il calcule que, depuis le mois d'août 1872, il a lu exactement 309 volumes: soit, environ, un volume tous les deux jours. Et qu'on ne s'imagine pas qu'il se noyait dans le fatras bibliographique! Si les sujets de ses romans l'obligent à fouiller des bouquins très spéciaux, il ne leur sacrifie pas les lectures substantielles et solides. Parmi des titres extravagans ou strictement techniques, j'en relève d'autres comme ceux-ci : *Les Époques de la nature* de Buffon, *l'Esthétique* de Hegel, *la Dramaturgie de Hambourg* de Lessing, le *Beaumarchais* de Loménie, le *Lascaris* de Villemain, ou *les Ennemis de Voltaire* de Nisard. A côté de cela, ses bréviaires assidus: Montaigne, La Bruyère, Montesquieu, les tragiques grecs, Aristophane, Virgile surtout, pour qui il avait un culte, sur les vers duquel il se pâmait, — c'est lui qui le dit, — « comme un vieux professeur de rhétorique. » Il disait aussi — et c'était même une de ses phrases favorites — que « personne ne lit les classiques. » Personne ne les a lus davantage que lui.

Et ce n'était pas seulement un lettré, c'était un cerveau encyclopédique. A part Taine et Renan, je ne vois aucun de ses contemporains qui ait eu une culture aussi étendue que Flaubert.

LOUIS BERTRAND.

CORRESPONDANCE

D'ÉMILE POUVILLON

Autrefois Loti avait l'aimable habitude de nous amener tous ses amis et c'est ainsi que nous avons connu Émile Pouvillon. Il vint pour la première fois chez mes parens à Marennes en juin 18.... Il pouvait avoir trente ans à ce moment-là, paraissait très jeune malgré des cheveux tout blancs, avec, dans son attitude, un mélange de timidité et de grande dignité; ce qui charmait surtout, c'était le son de sa voix, sa manière de parler, sérieuse, grave, puis tout à coup, des éclats de rire presque enfantins. Écoutant avec intérêt tout ce qu'on lui disait, semblant par sa bienveillance y donner un prix infini; quand il parlait lui-même, c'était de l'air de s'excuser de ce qu'il pouvait bien vous apprendre. Mais les anecdotes de pays, les descriptions de paysage, donnaient à sa causerie un tour différent : celui de l'enthousiasme admiratif, qui fut toujours la marque caractéristique de son esprit. Il évoquait beaucoup les coutumes, les usages de son Midi, par comparaison avec ceux de notre Saintonge, toute nouvelle pour lui, et l'on sentait quelle valeur avaient dans son existence les choses qui en étaient le « cadre, » comme il disait : la plaine montalbanaise, la forêt de Grésigne, les pierrailles des Causses, les coulées de l'Aveyron entre les saules, avaient à ses yeux autant de prix que des personnes aimées.

Les plus ordinaires phénomènes de la végétation lui étaient des sources de ravissement, il en parlait avec émotion : de la poussée hâtive des printemps méridionaux, des brûlans étés qui dorent les fruits mûrs et des douceurs automnales voilées de légers brouillards. Il connaissait aussi les plus petits détails et les plus humbles plantes, possédant par excellence le sens de la nature. Et avec bienveillance toujours, il s'intéressa à l'enfant timide, à la petite fille gauche que

j'étais alors, causant avec moi de tous les riens de la vie champêtre qui étaient le fond de mon âme. Et je me sentais grandir à être ainsi comprise, à pouvoir admirer avec lui les mêmes choses, à les trouver belles de la même manière. Déjà ensemble nous admirions,... et cette admiration commune de la nature fut, pendant les vingt-sept années que dura l'échange affectueux de nos pensées, comme l'accompagnement continuel de nos causeries et le refuge aux heures tristes. Pour lui ce sentiment magnifiait, transformait tout en une minute; les spectacles les plus simples de la vie rurale, suivant le moment et l'heure, prenaient une forme, une importance inouïes : son imagination se passionnait, dramatisait, s'attendrissait. Je l'entends encore me dire : « Ah! ma chère amie, que c'est beau! De quoi sont privés ceux qui ne savent pas admirer! » Et nous avons tant admiré ensemble, en effet, son pays et le mien, la montagne et la mer, les beaux couchans et les lumineux clairs de lune, les couleurs, les verdures, les horizons, puis aussi toutes les belles œuvres humaines!

L'amitié pour lui était sacrée, il la pratiquait d'une manière grande et noble, sans une dissonance ni une faute, mais toujours avec quelque cérémonie qui la rendait élégante.

Il me mêla ensuite aux affections de sa famille et les siens m'ont accueillie avec une amabilité touchante qui devint de l'affection. Je peux dire même que, depuis sa mort, ces relations se sont encore resserrées dans son cher souvenir. Quand sa mère mourut, comme j'étais accourue pour la pleurer avec lui, il désira aux obsèques me mettre au même rang que ses belles-filles. A lui également tous les miens ont été chers, mes parens, mon mari, mes filles; plus tard, il fut le second parrain de mon fils.

Nous partagions beaucoup nos peines et nos joies; en général la lecture des lettres en donne mal l'idée; d'abord elles sont incomplètes : nous ne nous écrivions que quand nous ne pouvions pas nous voir et cependant nous avons souvent passé ensemble de longs mois que ses lettres ne paraissent pas attester. Mais les difficultés à nous rejoindre venaient le plus souvent d'un découragement subit de sa part, d'une inquiétude de sa santé. Émile Pouvillon, qui aimait tant la force de la vie, redoutait la faiblesse et la maladie. Peut-être sentait-il en soi-même les atteintes certaines du mal inexorable, mais cela se voyait tellement peu aux apparences, il était si jeune de tournure, de mouvement, de regard, que nous le grondions sans le plaindre; nous le traitions de malade imaginaire, d'exagéré; il l'était quelquefois, en effet, le cher ami, car, aux descriptions qu'il faisait de son état, on l'aurait cru devenu subitement infirme ou boiteux; mais, ces crises passées, il faisait, suivant sa jolie expression, « la toilette de son âme, » et il refleurissait dans une nouvelle vigueur de jeunesse

pour entreprendre de grandes marches dans la campagne, imaginer, s'enthousiasmer, s'attendrir sur la beauté des paysages et les admirer.

Il était d'une sensibilité extrême, ressentait d'une manière quelquefois cruelle la variation des saisons; le froid, le chaud et la pluie étaient pour lui à certains jours de véritables souffrances. Parfois son inquiétude morale l'amenait à douter de lui-même, à craindre de ne plus sentir, de n'avoir plus de goût, de ne plus pouvoir écrire et créer. Et il s'en désespérait. Là est bien le tourment de tous les vrais artistes, le mal inhérent à tout talent réel. Or Émile Pouvillon était incapable de mensonges littéraires et son œuvre, comme sa vie intime, comme son cœur et son âme délicate, était sincères. Souvent aussi il était obsédé par la fin des choses visibles, l'impossibilité à se représenter les invisibles, et par le vilain passage noir précédé du cortège effrayant des maladies et des infirmités. Très jeune déjà, cette teinte triste fut sur sa vie, rembrunie encore par la crainte de l'amoindrissement, de la vieillesse et du non-être; mais, comme il disait, « l'espoir passait... »

Cependant l'espérance d'une vie autre semblait se préciser davantage en lui, à mesure que s'accentuaient dans son cœur la tendresse et la bienveillance, mêlées à une douce philosophie. La dernière journée que nous avons passée ensemble fut tout empreinte de cette tendresse. Cette fois, c'était le cadre ordinaire de notre salon parisien; Émile Pouvillon était venu déjeuner avec nous et nous étions demeurés tous deux pour causer longuement. Les jeunes étaient partis à leurs affaires; quelques personnes étaient venues dans l'après-midi et gaiement, spirituellement, il s'amusa de mes visiteurs, sans malveillance, sans malice, — il n'en était pas capable, — mais avec tant de finesse et de drôlerie. Et la nuit, hâtive encore à cette époque du printemps, tomba sur Paris : on alluma les lampes; les gens partis, nous nous étions remis à causer dans le salon clos où les fleurs sentaient bon. Avec quelques cérémonies toujours (car cela n'avait pas été convenu), il accepta de rester dîner.

Hélas ! cette journée qui me laisse un si délicieux souvenir de tendre amitié fut la dernière.

Nous partions pour les vacances de Pâques deux jours après; Émile Pouvillon, lui, restait à Paris pour ses affaires. Nous devions l'y retrouver, au moins il me le promettait, et nous nous sommes dit : au revoir, très confians, avec de beaux projets en tête : nous devions retourner en pèlerinage dans les îles heureuses.

Quand nous sommes rentrés, il était reparti, pris d'une de ces crises d'angoisse nerveuse et violente auxquelles il était sujet : « J'ai eu peur d'être malade loin des miens et sans vous, ma chère amie (m'écrivait-

il), ne m'en veuillez pas; à cet été quand même, j'espère. » Peu de temps après, la grave maladie d'un de mes proches me rappelait en Saintonge et, redoutant une issue terrible, connaissant l'impressionnabilité de notre cher ami, je voulus lui épargner de partager mes inquiétudes et ne lui parlai pas de venir. Cérémonieux jusqu'à la fin, il n'osa pas me le demander, et les siens m'ont souvent répété, depuis, la déception qu'il avait éprouvée de ce revoir manqué. En septembre, avançant son voyage coutumier en Savoie, il partit pour Chambéry d'où il ne devait plus revenir, où d'autres de ses amis devaient recueillir pieusement son dernier soupir.

Émile Pouvillon mourut donc en face de la montagne au lieu de mourir au bord de la mer, comme cela eût été, s'il était venu chez moi; mais sa mort, conforme à sa vie, fut quand même devant la belle nature. Il l'admirait dans un dernier geste pour montrer l'horizon splendide; la parole admiratrice s'arrêta sur ses lèvres sans qu'il pût la formuler; puis, — nous est-il dit, — « sa chère tête blanche s'affaissa sur l'herbe. »

En harmonie complète avec son existence où la douceur et la beauté des choses champêtres ainsi que son affection pour les siens restèrent ses joies les plus fortes, Émile Pouvillon ne connut ni la haine ni l'envie; il sut se garder de l'orgueil et ne rechercha point les gloires faciles. Il partit dans le rayonnement d'un beau soir, les yeux emplis des radieuses lueurs du soleil couchant et sans avoir éprouvé les terreurs tant redoutées et les affres de la mort.

On rapporta son corps au doux clair de lune, sur une charrette traînée par des bœufs. Lui-même n'eût rien imaginé de plus conforme à ses goûts que la simplicité de ces premières funérailles à travers des sentiers de montagne.

J'ai parlé de lui comme d'un ami cher et précieux, sans même une fois faire allusion à son œuvre; mais il faudrait de longues pages pour en énumérer les mérites. Qu'on me pardonne donc si j'ai insisté sur le bonheur de l'avoir si bien connu et tant aimé. J'ai voulu ainsi expliquer ses Lettres, en essayant de faire revivre par elles un peu du charme de sa personne, de son âme délicate et droite, éprise de beauté, de justice et de lumière.

N. D.

Montauban, 25 mai 1891.

Chère Madame,

L'élection de Loti lui arrive à l'âge où il y a de l'agrément à porter les palmes vertes. Et sans les antichambres, sans les

intrigues, sans le fiel et sans le sucre de la comédie académique, c'est tout à fait bien ainsi. Et quelle joie pour madame votre grand'mère! J'ai vécu des heures de souvenir en pensant à elle et à tout son exquis entourage de Rochefort et de Marennes. Que tout cela est loin et que c'était délicieux! Et c'est fini! Je n'ai certes pas oublié Loti cependant, ni madame votre mère, ni vous, ni rien de mes impressions de ce temps-là, et Dieu sait le plaisir très vif que j'aurais à vous revoir les uns et les autres et à revoir Rochefort et Marennes et les villages de l'île et les jardins fleuris appuyés aux murs blancs, et même les averses sur les grandes routes. Mais je sais bien qu'avec la meilleure volonté du monde de part et d'autre, cela n'arrivera plus. Et qu'y faire? C'est la mélancolie de la vie. Et ce n'est pas moi qui aurai la force d'y rien changer.

Excusez, je vous prie, cette philosophie d'homme grippé. Elle doit dissoner certainement avec votre entrain de jeune ménage et je prie aussi M. D... de ne pas trop prendre au sérieux tout ce pessimisme que j'aurai tôt fait d'oublier en sa compagnie. Vous êtes très aimables tous les deux de vous souvenir de moi. Et moi je serais si heureux de me retrouver auprès de vous!

Veuillez agréer tous les deux l'expression de mes sentimens les plus affectueusement dévoués.

1894.

Chère madame et amie,

Quelle joie d'avoir de vos nouvelles! J'en avais eu il y a un mois à Paris où le hasard m'a fait rencontrer M. Segond et vous pensez de qui nous avons parlé tout de suite. Et déjà alors je voulais vous écrire. Et savez-vous ce qui m'a arrêté? Les indications à mettre sur l'adresse. Voyez quel nigaud est votre ami. J'ai prié Loti de m'instruire, puis madame votre mère. Et voilà comment à ma honte et à votre gloire d'amie, c'est vous qui m'avez devancé. Donc vous êtes bien là-bas; vous y avez la santé et le rêve, la joie de M. D... et le rire de vos Tototes et la magie des couchans. Et votre séjour ne durera pas assez pour que vous connaissiez l'envers des choses, la monotonie des soleils, l'écrasement de l'ardeur extérieure et le hâle fâcheux et le bâillement des chères petites et la nostalgie des averses. Et nous

aurons eu, nous, la révélation — surprise ne serait pas exact — du joli écrivain de nature que nous porte votre exquise lettre.

Et moi je n'ose plus vous parler de nos ciels brouillés, de nos plaines vides habitées par la brume. Et cependant ces choses grises me parlent; elles sont pleines de l'attente de ce qui va être, de la promesse sacrée du printemps. Et même c'est déjà bien tel quel, ce que je vois tous les jours. Il y a des aubes d'une tendresse exquise et des crépuscules fleuris de verts et de roses plus délicats que les plus belles fleurs du printemps. Et du bord de la prairie que je visite tous les matins, le long de la Garonne, il y a un saule pleureur qui frissonne déjà, prêt à sortir ses feuilles, ses longs chapelets de verdure tendre. Ce saule est mon ami; il est mon inquiétude quand il gèle et ma joie quand la douceur de l'autan passe sur le visage des choses...

C'est peut-être un peu enfantin, tout cela; tant pis! Je serai toujours dans la vie celui qui s'intéresse à un saule.

Cependant puisque vous voulez bien vous inquiéter de ce que nous devenons ici les uns et les autres, je vous dirai que mes fils dansent beaucoup et dissèquent ou patrocinent un peu. Mon collégien a écrit quelques jolis menuets; mon carabin a pris froid en sortant du bal. Et moi je traîne une vague névrose. Quoi encore? J'ai fini d'écrire mon mystère sur *Bernadette de Lourdes;* il a été déjà publié dans la *Revue* et je corrige les épreuves du volume qui paraîtra chez Plon dans le courant du mois prochain. Ce que ça vaut? Je n'en sais vraiment rien. Mais cela m'a passionné à écrire, au point de me dégoûter un peu de besognes littéraires auxquelles je me suis attelé depuis. Oh! la supériorité de la poésie sur l'observation, du rêve sur la vie!

Maintenant, laissez-moi vous remercier de tout mon cœur de votre bonne lettre. Et si vous pouvez, puisque les communications sont forcément restreintes, ne pas laisser rompre le fil de notre correspondance, vous nous rendrez tous bien heureux.

Beaucoup de caresses aux Tototes et pour vous et M. D... nos plus affectueuses amitiés.

E. P.

Capdeville, 1894.

Chère amie,

Voici les M... installés depuis hier. Ils seront sans doute partis le 4 octobre. Et vous viendrez! Quelle joie de vous avoir, de vous

garder un peu, d'entendre trotter dans la maison et dans le jardin les pas menus des Tototes. Comme on va causer, comme on va se promener à travers les mélancolies attendrissantes de l'automne. Elles m'attendrissent cette année un peu plus que d'habitude et j'ai bien joui autrefois de cette concordance momentanée; mais elle me pénètre davantage à mesure que je la sens presque définitive. Car c'est bien l'automne pour moi et son dépouillement et son silence où des plaintes vibrent. Et tantôt j'y cède, et tantôt je résiste. Vous me verrez en ce tourment que je vous raconterai peut-être plus en détail, si vous avez assez d'amitié pour moi pour l'écouter. La gravité de cet état, c'est qu'il m'empêche tout à fait de travailler et quand je ne travaille pas, je ne vaux pas grand'chose. Enfin je tâcherai de faire une toilette à mon âme avant que vous veniez, afin qu'elle ne vous désagrée pas trop. J'attends vos œillets. J'ai gardé d'Argelès une poignée de gentianes qui ne veulent pas mourir. Leur bleu un peu dur serait curieux à marier avec le rose pâle des œillets d'Hendaye.

A bientôt, chère amie. Croyez que j'apprécie comme il le mérite le cadeau royal de votre amitié.

Bien affectueusement à vous et aux Tototes.

E. P.

Paris, mai 1895.

Chère amie,

C'est pourtant vrai que je suis en faute et ma honte s'aggrave de ma bonne santé qui ne me laisse aucune excuse. Mais cette vie de Paris est si secouante, si pressée ! Pas une heure de halte, de repos du matin au soir, et le soir où on rentre la tête vide, ahuri et las, hors d'état de penser et d'écrire. Ah ! qu'il valait mieux le train paisible et bien ordonné des journées de la Limoise, les longues causeries encadrées de ce décor suggestif de l'autrefois et les promenades dans le beau pays lumineux et calme comme une mer silencieuse où les bois de chênes verts flottent pareils à des îles habitées par le mystère.

Tout de ces trop brèves journées m'a laissé une impression ineffaçable. Et La Roche-Courbon et Saint-Porchaire et mes joies à conquérir la nouveauté des paysages et le silence du

retour, ce soir-là, sous les étoiles si éclatantes, vous en souvenez-vous? Voilà les bonheurs pour lesquels je suis fait, ma chère amie, les seuls que je puisse goûter encore. Et je vous suis bien reconnaissant de me les avoir donnés. Pourquoi si courts? Hélas! ceci décolore cela, c'est-à-dire la vie, après, qui vous paraît inutile et plate et ne vous laisse que la ressource languissante un peu du souvenir et du rêve.

Encore si nous pouvions reprendre nos promenades à Capdeville, inaugurer ensemble de nouveaux paysages. Je ne peux pas renoncer à l'espérer. Je vous en reparlerai peut-être dans une quinzaine de jours, si je reviens par Rochefort. Il m'en coûte tant de vous dire un long et lointain au revoir!

J'embrasse vos chers enfans et vous prie de me rappeler au souvenir de Mme de La R... — Bien affectueusement à vous.

E. P.

Capdeville, 30 juillet 1896.

Ma chère amie,

C'est un long accès de paresse, d'anéantissement profond dans les riens de la vie quotidienne et encore un mois de vagabondage. Paris, Vienne, Normandie, et encore les misères et les horreurs de la santé; que sais-je? Peut-être la sensation amère de mon néant et le dégoût d'en sortir qui m'a fait vingt fois tomber la plume des doigts au moment de vous écrire. Et si je me décide aujourd'hui, ce n'est pas que je sois plus en train de vivre, ni plus content de moi, ni plus persuadé que je peux être bon à quelque chose. Non, c'est uniquement un vague instinct de conservation, la peur de perdre une amitié qui m'est d'autant plus précieuse que je m'en sens plus indigne. Mais je ne l'ai pas perdue déjà; oh! je ne vous en voudrais pas de m'avoir oublié; je me vois très vague et lointain et tel enfin que je dois vous apparaître à travers le temps et l'espace. Que nos existences sont différentes! Pendant que vous cueillez au fil de l'heure les images rares et les sensations exquises, je m'enlize ici dans une grisaille irrémédiable et définitive. Sauf de très brèves minutes où je revois les heures anciennes, la vie ne me dit plus rien. Mon pouvoir d'évoquer s'anémie, s'abolit de jour en jour; il me semble que ce n'est plus pour moi, les spectacles si passionnans jadis

de la nature. La ronde des saisons tourne devant moi, mais je n'entre plus dans la danse. C'est fort triste à éprouver, tout cela, et un peu ridicule à exprimer aussi. Le monsieur qui baisse, le vieux monsieur plaintif est une chose connue et qui prête moins à la sympathie qu'à la caricature. Commenter Salomon est de l'inutile rhétorique. Et voilà qu'après m'être décidé à vous écrire, je commence à regretter mon silence. Au moins aurais-je pu le rompre d'une façon moins prétentieuse. Excusez-moi et donnez-moi, je vous prie, des nouvelles de vos santés, de vos plaisirs, de vos ennuis même; parlez-moi de vous, de monsieur D..., de vos chères Tototes. Aidez-moi à me représenter votre vie tonkinoise. Que je vous voie à Hanoï comme je vous voyais à Cayenne!

Reprenez bien vite le contact, je vous en prie. Et j'aurai grand plaisir aussi à savoir quelque chose de Rochefort. C'est un long détour, mais Loti en France me semble plus loin que vous en Asie.

Tous les miens vous envoient leurs meilleurs souvenirs, ma chère amie, et moi l'expression de ma très humble, très repentante et très vive amitié.

E. P.

Capdeville, 9 octobre 1896.

Chère amie,

Il me faut toute la confiance que j'ai dans votre belle santé pour n'être pas inquiet de vous savoir encore là-bas pour si longtemps. Le danger est déjà de trop, même avec le charme qui fait qu'on le brave,comme à Cayenne où vous aviez été tant et si profondément émerveillée. Mais le danger avec le dégoût, je n'imagine pas de pire supplice. Et c'est le vôtre. Je vous plains de tout mon cœur de le subir. Et je suis bien impatient d'en voir la fin! Jusqu'au mois de mai prochain, que c'est long! Il est vrai qu'il y aura le grand événement dans l'intervalle. Et peut-être est-il déjà arrivé et que ma lettre vous trouvera en plein emménagement de cette mignonne existence. Un garçon, oui, évidemment il le faut. J'en félicite M. D... d'avance. Votre lettre m'a trouvé, comme vous le supposez, à Capdeville où nous avons passé nos vacances, je ne dis pas l'été, parce qu'il n'y a vraiment pas eu d'été; pas de chaleur du tout et à peine

de soleil, hélas! des journées obscures, des veilles ou des lendemains d'orage, des chansons de gouttières dans la maison, et dehors, des coulées de rivière jaune entre des verdures acides. Une seule bonne journée en trois mois; une journée de chasse dans le causse avec la belle lumière fine sur la fierté des rochers. Vous rappelez-vous ces branches d'érable, ces bouquets de pierreries automnales que nous rapportions, et notre fuite dans la vallée crépusculaire, dans ce sentier de pierres au long de la rivière pleine d'étoiles? C'est toujours pour moi le Pays merveilleux, la Patrie du rêve, encore plus depuis que votre image toute neuve s'y est mêlée aux images anciennes. Mais ce ne sera plus le souvenir l'an prochain, ce sera la présence réelle. Quelle fête de revoir avec vous ces pays adorés! Ce me serait, à défaut d'autres, une raison suffisante de vivre jusque-là où ce sera la vraie vie. En attendant, je vais travailler. Et d'abord je vais exaucer votre aimable souhait d'avoir plus d'un livre de moi dans l'année en corrigeant les épreuves de l'*Image*, parue déjà dans la *Revue*, et que vous aurez, je l'espère, en novembre ou décembre. Puis ce sera une autre grosse histoire, une pièce pour l'Odéon où on m'a demandé de donner quelque chose, et je leur ai mis en drame ce projet du *Roi de Rome* qui me hantait depuis longtemps et dont je me délivrerai de cette façon.

Voilà une terrible chose pour moi, si cela aboutit, — et je n'en suis pas encore sûr, mais pensez à ce que je vais devenir, — tel que vous me connaissez, — dans ces enfers parisiens du théâtre: répétitions, premières, etc., etc. Si vous étiez là, au moins, si j'avais un regard ami dans ce monstre aux cent têtes qu'est le public et qui m'exécutera peut-être ce soir-là!

Je voudrais pouvoir dire : A bientôt, chère amie.

Mes meilleurs souvenirs à M. D... et mes caresses aux Tototes.

Votre affectueusement dévoué.

Montauban, 13 octobre 1898.

Chère amie,

Vous ne doutez pas que je n'eusse pensé à vous depuis ces derniers jours et que je n'aie attendu impatiemment la bonne nouvelle. Hélas! elle a été précédée par une autre, attendue aussi, — les journaux avaient donné l'éveil une semaine avant,

— et combien triste celle-là. Et de l'une ni de l'autre je n'osais vous parler, supposant qu'on vous avait caché la mauvaise et n'ayant pas le cœur de vous féliciter sans pouvoir vous plaindre en même temps. Une lettre de madame votre mère vient de me délivrer de mon silence. Tout s'est donc bien passé là-bas et ce fut une arrivée heureuse. La nécessité de vous donner à cette vie nouvelle a dû vous sauver un peu de l'horreur de cette mort que vous redoutiez tant, menace suspendue sur votre exil et dont la réalisation ne vous a pas été épargnée. Votre douleur je la comprends toute et j'y compatis de toutes mes forces; mais si un coup pareil peut être adouci, les circonstances qui ont entouré l'affreux départ, la sérénité hors nature, la présence visible de la grâce aux dernières heures, a dû tout au moins l'ennoblir en y mettant toute l'auréole possible de la beauté morale et de la paix surnaturelle...

J'ai pris une part bien vive à votre deuil et non pas seulement à cause de vous et de Loti, et de la grande affection que je vous porte; ma vénération pour votre grand'mère aurait suffi et aussi ma reconnaissance pour son si affectueux accueil.

Tous les vieux souvenirs se sont réveillés, les heures si douces de l'autrefois, cette lumière délicate d'une aube qui était à la fois celle de votre jeunesse et de notre amitié. J'ai revécu les journées de Marennes et de Rochefort. Et une douceur de mélancolie a émoussé la pointe de mon chagrin à voir disparaître le cher visage dont le sourire présidait à nos joies. Et maintenant, ma chère amie, parlons de lui, de votre Jean. Parlons aussi de votre santé à tous. Je suppose que l'acclimatement est complet, que les mois d'épreuve sont passés et que la provision de courage ira maintenant jusqu'au bout. L'année finit et nous voilà près d'à moitié de votre exil. On compte déjà les mois en attendant de compter les jours. Et ce sera cette fois le retour définitif. On n'aura plus l'angoisse, — le serrement de la gorge, — à lire les nouvelles d'Indo-Chine, le bulletin sanitaire et ses périodiques noirceurs. Après cet éloignement, les distances s'effaceront, tout nous semblera voisinage. Et nous rendrons ce voisinage plus proche en nous réunissant à Rochefort ou à Capdeville. Ce sont là d'heureuses perspectives; et vous me permettrez de les évoquer en finissant.

Dites bien, je vous prie, toutes mes amitiés à M. D..., ten-

dresses aux Tototes et même une bienvenue platonique à M. Jean qui répondra plus tard.

Bien affectueusement à vous.

Capdeville, 7 octobre 1898.

Chère amie,

Me voici enfin à Capdeville, mais un Capdeville défleuri, dépouillé, vendangé, maussade de m'y avoir trop attendu. J'y suis d'ailleurs un hôte sans joie. Ces vacances manquées m'ont désorienté tout à fait. J'espérais ramasser encore en cherchant bien au bord de l'eau, dans les bois, quelques miettes des félicités estivales. Trop tard. Une pincée de froid, une matinée de gel blanc a tout emporté. C'est l'hiver! Dans le ciel d'un bleu méchant s'affolent les hirondelles affamées. J'en ai ramassé une tout à l'heure sur le rebord de ma croisée; elle s'était cognée à la vitre en poursuivant quelque insecte. Je l'ai ressuscitée, je l'ai relancée vers une mort plus cruelle.

Que n'êtes-vous avec moi, chère amie? Le costume de vos servantes annamites nous donnerait une illusion de chaleur, ou bien votre horreur de l'Annam m'aiderait à goûter les apprêts de l'automne français. Et, puisque vous seriez là et qu'on causerait ensemble, ce serait toujours la saison la meilleure.

Je vais essayer de me consoler dans le travail. Je suis horriblement en retard et trop mal en train pour me rattraper d'ici à longtemps. Cependant, il faudra bien, je pense, me décider à revoir Paris. Et ces voyages me sont devenus une corvée. Mais pas le prochain cependant. Car, cette fois, je m'arrangerai pour m'arrêter à Rochefort. Quand? Je ne sais pas encore et cela tient à assez de choses qui ne sont pas toutes en mon pouvoir. Mais ce sera bientôt. Je vous dis un bien cordial au revoir. Ne m'oubliez pas, je vous prie, auprès des vôtres.

Bien affectueusement à vous.

Paris, 1898.

Chère amie,

Je vous écris au coin du feu en pleine crise de grippe. Je suis tapissé de thapsias et tatoué d'iode. Ajoutez à ces agrémens la joie d'une chambre d'hôtel et, à travers mes vitres, l'horreur

d'un Paris dans le dégel, de la neige souillée où les gens pataugent sous un ciel couleur de suie qui refuse de filtrer la lumière. Un joli cadre de vie, n'est-ce pas? Et mon âme est en parfaite concordance avec ces choses : une âme de dégel morne et boueuse et triste. Oh ! combien triste ! Vous n'imaginez pas à quel point je suis las de Paris, las des littérateurs, mes frères, et de tout ce monde des théâtres où je traîne mes journées. Le théâtre et les émotions du théâtre, voyez-vous, c'est comme le tripot et les émotions de la roulette. C'est infâme et attrayant, et on s'en veut de subir l'attrait par moment et on se méprise d'avoir partagé l'infamie. C'est quelque chose de très passionnant et de très rebutant aussi. Le travail s'y fait et s'y défait chaque jour; on arrive à douter de soi et de son œuvre et des comédiens ; et le lendemain tout est changé. On est empoigné, on a la fièvre du succès, on marche dans un rêve... Mais que cela est au-dessous du bon travail solitaire, face à face avec sa pensée. Et autour le silence des campagnes, et le recueillement du jardin où tombent les sonneries du couvent. Il me tarde d'y revenir. Déjà trois mois de Paris et, encore un mois sans doute, ma femme arrive avec Henri pour la première des *Antibel* et je ne repartirai qu'avec eux. C'est bien long. Heureux ou malheureux, je ne renouvellerai pas souvent l'expérience.

J'espère bien aller vous voir à Foix dès mon retour, au plus tard aux vacances de Pâques. Votre beau-frère que j'ai vu souvent ces temps-ci se propose d'aller vous voir alors. Il s'arrêtera à Montauban et je l'accompagnerai à Foix. La montagne sera plus abordable et nous ferons quelques belles courses. J'ai besoin de penser à ces joies pour supporter les tristesses présentes. A bientôt, ma chère amie. Dites bien toutes mes amitiés à tous les vôtres.

Je vous serre les mains bien affectueusement.

Paris, 3 janvier 1899.

Chère amie,

Comment vous trouvez-vous de votre hivernage pyrénéen? Le mois de décembre à Foix, ça ne doit pas être banal. J'imagine la colère du gave en bas sur les rochers et la méchante silhouette du château moyenâgeux, là-haut, dans la bourrasque. Pas banal ; non, mais peut-être un peu bien romantique pour

vous, pour moi aussi d'ailleurs. Trop noir, vraiment, trop tourmenté, ce commencement d'hiver. Je vous aurais souhaité, je vous souhaite encore un hiver blanc, un hiver silencieux et étouffé sous la neige. Et cette blancheur en reflets dans les chambres bien closes, où l'on médite, où l'on travaille. N'est-ce pas le bon programme? Cela vaudrait mieux, à coup sûr, que la tourmente parisienne où je suis ballotté depuis deux mois. Oh! ces après-midi, cinq, six heures d'affilée dans la pénombre de théâtre à respirer la poussière et les courans d'air. J'en meurs, j'en suis malade tout au moins, et si malade que je renonce à lutter. Ce soir, demain matin, au plus tard, je rentre à Montauban. Voilà toute une semaine passée derrière mes carreaux, en tête à tête avec la grippe. Je renonce à lutter, et veux retourner vers la douceur de ma vie montalbanaise. Tant pis pour *le Roi de Rome* qui va passer à la fin de la semaine, tant pis pour les *Antibel*, qu'on répète en scène et au souffleur à l'Odéon. J'ai la nausée de tout cela encore plus que la grippe. Quand cette lettre vous arrivera, je serai probablement à Montauban. Donnez-moi bien vite de vos nouvelles. J'ai su chez votre beau-frère les magnificences de votre arbre de Noël. Mais ce n'est pas assez pour mon amitié qui demande des détails plus intimes. Je vous envoie les souhaits de santé d'un malade et de bonheur d'un malheureux. Ce sont peut-être les plus sincères.

Bien affectueusement à vous tous.

Montauban, 9 avril 1900.

Ma chère amie,

C'est vrai que j'ai l'air d'être dans mon tort et que vous avez l'air de m'en vouloir. Pourtant ce n'est pas de ma faute, je vous l'assure. Je n'ai jamais été moins libre de mon temps et de ma personne que depuis ces derniers mois. L'état de ma mère, sans être tout à fait inquiétant, s'aggrave de jour en jour; sa faiblesse augmente. Elle a besoin de moi à tout moment. Je ne sais ce qu'elle deviendrait si je n'étais pas là pour la rassurer, pour la remettre d'aplomb. Sans compter que j'ai maintenant tout le tracas de ses affaires qu'elle ne peut plus administrer et dont je suis obligé de m'occuper. Vous voyez d'ici la vie que je mène. Et tout mon regret est de ne pas la mener plus complètement, de ne pouvoir pas me vouer tout à fait à ma mère, parce que je

sens bien que je suis l'unique raison de vivre de cette existence qui s'en va. Je dis tout cela, ma chère amie, par crainte que vous ne me soupçonniez de me faire de ces bons sentimens une excuse à ma négligence. Ajoutez que ma femme ou moi nous n'avons pas cessé d'être plus ou moins infirmes cet hiver. J'en suis à ma seconde atteinte de grippe pour mon compte et ce ne sont que des misères, mais qui n'embellissent pas l'existence. Je suis dans le noir jusqu'au cou et même au-dessus. C'est à peine si je suis en état de travailler. J'ai renoncé à ma collaboration du *Temps* par effroi d'une échéance nouvelle. C'est vous dire où j'en suis et que si je pouvais m'arracher pour vingt-quatre heures à tous mes ennuis, je craindrais de vous amener un assez triste et maussade personnage. Cependant je ne veux pas vous laisser quitter Foix sans aller vous revoir. Mais il m'est impossible de vous fixer une date. Je ne comprends que trop votre dégoût d'écrire. Je réclame pourtant quelques lignes. Que je sache au moins en gros comment vous allez tous et quels sont vos projets pour ce printemps. Dites bien toutes mes amitiés à tous les vôtres.

Affectueusement à vous.

Capdeville, 14 septembre 1900.

Très beau, trop beau, l'éventail, ma chère amie. J'espère que vous assisterez à son début dans le monde, le soir ou la veille de la noce ; le cérémonial n'est pas encore réglé, ni la date, mais ce sera dans la première dizaine de novembre. Il manquerait quelque chose et même beaucoup à mon bonheur si vous n'étiez pas là, vous et G... Nous n'aurons pas cette fois l'intimité patriarcale de Saintrailles ni l'ampleur des horizons pyrénéens. Mais Sainte-Cécile d'Albi n'est pas un décor médiocre et vos toilettes seront belles à voir sous la splendeur des voûtes polychromées. Hélas ! il y aura bien de la tristesse mêlée pour moi à cette belle journée. Je penserai à ma mère, seule à Capdeville, errant comme une ombre dans la maison, tâtonnant des mains aux murailles, ou appuyée sur son bâton, car elle en est là, la pauvre mère. L'autre dimanche, j'ai eu une terrible alerte ; sa parole était embarrassée, elle n'y voyait plus ; j'ai cru à une attaque. Les médecins m'ont rassuré ; nous l'avons tirée de là, encore plus faible, il est vrai, plus chancelante. La crise est passée, mais demain. J'en ai toujours peur de ce demain. La

nuit, au moindre bruit, je sursaute, je crois qu'on vient me chercher, que c'est la fin. Ah! quelles vacances! Je ne suis pas sorti de Capdeville depuis deux mois, pas même pour une journée à Montauban. Je m'extermine de travail pour oublier un peu. J'ai entrepris et achevé tout un drame rustique en quatre actes qui a chance d'être joué l'hiver prochain au Gymnase. Je vais me remettre à mon roman roussillonnais. Mais je me demande, non sans inquiétude, ce que peut valoir un travail fait dans de pareilles conditions. Je n'ose pas vous promettre d'aller vous voir à Périgueux. J'aurais pourtant besoin de quelques heures de distraction et de bonne amitié. Si je sors, ce sera pour aller chez vous. Pourrai-je sortir? Je dépends de la maladie et des médecins. S'il y a un arrêt dans l'état de ma mère, si les médecins me garantissent un peu de sécurité pour quelques jours, je partirai. Pour le moment, je ne peux rien décider, ni rien prévoir. Vous me plaignez, n'est-ce pas? en attendant de me plaindre davantage. Rien que des mois, peut-être des semaines me séparent d'une heure terrible à laquelle je ne peux pas penser sans frémir. Quand je pense à l'ébranlement nerveux que j'ai eu après la mort de mon père! Et cette fois ce sera pire! Où prendrai-je la force et la résignation nécessaires? Pardonnez-moi cet accès d'égoïsme et croyez-moi votre toujours dévoué.

Capdeville, 1900.

Merci de votre affectueuse lettre, ma chère amie; elle m'a fait du bien. C'est une grande douceur pour moi de pouvoir compter sur vous. J'aime à penser à ce refuge pour les jours mauvais, à cette possibilité de renouveler ma vie à des sources fraîches. Rien de nouveau ici, sinon que ma pauvre malade renonce peu à peu à la lutte par trop inégale qu'elle soutenait contre le mal. Elle n'espère plus autant, elle entre dans des idées de résignation, de préparation à l'inévitable. Elle se déshabitue d'agir et de vouloir. Plus de projets comme elle en faisait chaque matin pour la journée et qu'elle oubliait aussitôt faits, plus d'ordre d'atteler pour des visites qu'elle renonçait à faire. Le présent s'efface et se recule: c'est le passé qui revient, les mille détails de l'autrefois, les robes qu'elle portait à dix ans, des propos de grands-parens, des souvenirs de pension, les journées, les heures abolies. C'est comme si le néant, la poussière des

années révolues l'enveloppait déjà, tissant des voiles autour d'elle. Elle chantonne parfois des airs anciens, des couplets de romance, et cette voix qui vient de si loin me fait pleurer. Puis, une somnolence, et au réveil, tout s'embrouille, les années, les mois, les heures. Est-il soir ou matin, est-ce le jour qui finit ou qui commence? Tout flotte. Hier, elle a commandé d'acheter des bonbons, se croyant à la veille du jour de l'an. Le changement de siècle aussi l'embrouille et elle déclare que les saisons sont changées, que la planète ne tourne plus comme il faut. Puis la raison revient, la mémoire et la tristesse. Voilà où nous en sommes, ma pauvre amie. Et cette figure qui change tous les jours, qui se fait plus blême, cette taille qui se courbe, ces pieds qui traînent, ces parcours qui s'accourcissent de chambre en chambre il y a encore un mois, et maintenant d'un fauteuil à l'autre. Je ne sais pas pourquoi, à quelle impulsion maladive j'obéis en vous étalant ces tristesses. Mais j'en suis pénétré à ce point qu'elles sortent, qu'elles s'épanchent malgré moi. Vous me pardonnez, n'est-ce pas, de les mettre devant vos yeux. Comment ai-je pu travailler au milieu de tout cela? C'est un vrai miracle. Mon drame est terminé et reçu; j'ai même dû aller passer trois jours à Paris pour prendre mon tour de représentation. Mais maintenant que je n'ai plus de travail urgent pour écarter par moment mes idées noires, elles m'envahissent, je ne sais plus comment me défendre. Je suis tout seul ici, ma femme auprès de sa mère, Henri auprès de sa fiancée, Pierre chez des amis, Étienne dans son ménage. Je m'enfonce dans le tête-à-tête avec la mort. Si j'y échappe une minute, c'est pour causer avec les notaires et les autres hommes d'affaires. Car les préparatifs de la noce, du contrat d'abord, se poursuivent parmi ces alternatives. Ce sera probablement le 14 ou le 15 novembre. Où en serons-nous alors? Dans quel état se trouvera ma pauvre mère? Je n'ose pas y penser. Et là-dessus il faut que je vous quitte, ma chère amie, on m'appelle à la métairie pour une question de cuve et de vendange. Ah! ma compétence et mon entrain! Comme la vie se moque de nous! Et nous aussi nous devrions nous moquer d'elle!

Je vous serre les mains en fervente affection.

Montauban, 13 septembre 1901.

Ma chère amie,

C'est affreux de penser ce que vous avez dû souffrir, vous et ce délicieux petit être que j'ai toujours vu si plein de vie et de santé. Oui, l'épreuve a dû être bien dure. Je vous vois, vous et ce pauvre G..., si bon et si émotif, et ces deux grandes sœurs penchées sur le petit lit, vers la chère tête déjà effleurée par la grande ombre menaçante. Eh bien, moi, malgré tout, ce n'est pas ainsi que je le vois, le cher petit homme. J'oublie bien vite cette vision du malheur pour me rappeler le bambin jouant à l'escarpolette dans votre jardin de Foix ou l'écolier que nous ramenions ensemble du lycée de Périgueux. C'est la vraie image qui demeure et qui va devenir une réalité. Je vous plains bien cependant. Ça meurtrit le cœur profondément, ces angoisses, et ça obscurcit l'imagination; ça détache un peu plus de la vie à laquelle nous avons besoin de croire pour la vivre. Je compte sur votre habituelle énergie pour vous remettre sur pied, je compte aussi sur la santé revenue de Jean et sur votre joie de la voir revenir; je compte encore sur le spectacle de bonheur de vos deux fiancés qui vous forceront à reprendre l'habitude de sourire.

Ce que j'ai fait depuis un mois? Rien de bon, à peine de travail, encore moins de plaisir. Rien qu'une pointe de quelques jours en Roussillon quand ma femme a été assez bien pour me donner congé. Mais là je me suis abîmé de fatigue et j'expie présentement une folie d'excursionniste. Je me traîne avec une atteinte de bronchite dont je ne peux pas me délivrer. Mes soixante et un ans qui vont arriver tantôt me trouveront bien languissant, bien découragé et bien mal résigné à vieillir. Qu'y faire? J'ose à peine penser à demain et après-demain que sera-ce? Vous qui avez de l'énergie et du courage à revendre, si vous vouliez m'en envoyer pour deux sous.

Je vous serre les mains bien affectueusement, ma chère amie, et vous charge de mes souvenirs pour tous.

Montauban, 8 février 1902.

Ma chère amie,

J'ai su à Paris le malheur arrivé à vos enfans. C'est une grande tristesse au seuil de la joie, de la leur et de la vôtre. J'ai

bien pensé à vous tous et au retentissement de ce coup imprévu, au milieu de vos mondanités de la saison. Vous voilà repliée sur vous-même et sur votre petit cercle tout éploré et tremblant. Car c'est à vous toujours, n'est-il pas vrai, qu'on demande appui et courage. Et je sais qu'on ne le demande pas en vain. Je vous vois trop occupée et préoccupée des peines et des soucis des vôtres pour essayer de détourner vers moi si peu que ce soit de votre attention. Je veux seulement que vous me sachiez en accord avec votre chagrin et que vous témoigniez à vos chers enfans et en particulier à M. D... toute ma cordiale sympathie, ne m'oubliez pas auprès de vos bons parens.

Fidèlement vôtre.

Montauban, 1902.

Ma chère amie,

Savez-vous ce que c'est que des troubles de la circulation? Je l'ignorais, moi qui vous parle, il y a encore une dizaine de jours. Maintenant me voilà instruit. Des troubles de la circulation, c'est une maladie qui vous oblige à rentrer directement de Paris à Montauban sans s'arrêter à Périgueux. J'ai beaucoup souffert de ce malaise — sans rire. J'ai déjeuné du reste chez L...quatre jours après ma première alerte et la veille de la seconde, c'est-à-dire en pleine horreur de moi-même, en pleine angoisse.

Le lendemain, je me sauvais de Paris et ici même, en pleine sécurité montalbanaise, le triste fantôme a fait sa troisième apparition.

Le troisième avertissement, et après ? Et après ? Il ne faut pas y penser. Et il ne faut pas non plus me demander ce que j'ai et le nom du fantôme qui me hante.

Un fantôme pour rire, assurent les médecins. Et peut-être ont-ils raison. Mais vraiment je ne suis pas en train de rire. Troubles de la circulation ? Je m'excite en traits noirs là-dessus et j'arrive au plus déplorable lyrisme. Puis, quand les nerfs sont trop tendus, viennent alors toutes les mièvreries, les délices innocentes des convalescences. J'en suis là cet après-midi. Et j'en profite pour vous écrire. Imaginez-vous un homme en suspens sur les abîmes et qui s'amuse à regarder une fleur, — et il est heureux, en attendant que le vertige le reprenne.

Moi, j'essaie de penser à Cavillac et à la joie de m'y trouver avec vous, mais j'ai peur que ce soient là déjà des paradis perdus. Qui sait où je serai dans un mois? Fou ou bien gâteux, c'est-à-dire paralytique! Et alors quel convive! Cependant je vais tâcher de reprendre un peu de force et d'équilibre et, dès que je serai présentable, j'arrive.

Amitiés à tous les vôtres, ma chère amie, et à vous une pensée qui est peut-être la dernière, mettons l'avant-dernière.

Montauban, 4 août 1902.

Ma chère amie,

Vous avez donc été souffrante et assez sérieusement pour qu'on ait dû retarder le mariage. M... vient de me l'apprendre d'après une lettre qu'elle a reçue de D... Vous avez été victime de votre excès de dévouement et cela ne m'étonne pas du tout; mais cela m'alarme pour plus tard parce que vous guérirez bien, — et c'est déjà fait, — de votre maladie actuelle, mais non pas de l'autre, de votre altruisme exagéré, maladie peu commune, mais, j'en ai peur, incurable pour un cœur comme le vôtre.

Vous êtes descendue pour la première fois au jardin. La journée était-elle belle, au moins? L'été vous a-t-il fait fête? Aviez-vous la musique exaltée des cigales, et la bonne odeur de roses pour vous aider à revivre? Que D... serait aimable si elle voulait bien, avant que vous ayez la force et le loisir de me répondre, m'envoyer un bulletin, si bref qu'il soit, de votre santé. La mienne n'est ni meilleure ni pire; c'est une espèce de misère générale. Je ne puis plus ni penser ni agir. Les centenaires doivent, je le suppose, végéter à ma manière. Mon espoir est d'arriver à n'en avoir plus conscience. Peut-être aussi vaudrait-il mieux être mort.

Je vous serre les mains bien affectueusement.

Jacob-Bellecombette. Dimanche (automne 1903).

Ma chère amie,

Que devenez-vous? Voilà plus d'un mois, bientôt deux, que je n'ai eu de vos nouvelles. Et vous attendiez cependant un événement d'importance. J'espère qu'il s'est bien passé, mais j'aimerais mieux en être certain. Je suis depuis six semaines en

Savoie, presque en exil. Ma femme est, depuis mon départ, auprès de sa sœur malade à la campagne. Il n'y avait pas de place pour me loger et j'ai attendu pour rentrer que B... fût libre de venir se reposer avec moi à la campagne. Ce moment approche. La malade va entrer en convalescence et moi je vais réintégrer le Midi. J'ai beaucoup couru, j'ai visité quelques glaciers et beaucoup de lacs, j'ai écouté de la bonne musique à Aix-les-Bains, j'ai appris des chansons populaires de la Savoie. Ce fut tout mon travail de ces vacances. Maintenant j'assiste à l'inauguration de l'automne qui arrive en douceur, avec des brumes légères, des après-midi tièdes et des matinées un peu âpres et frissonnantes. Les colchiques qu'on appelle ici du joli nom de *fridolines* ont émaillé les prairies de leurs nuances de pastel et maintenant c'est la pluie d'or des feuilles mortes sur l'herbe. Avant-hier soir, sur le lac du Bourget, après une journée de pêche, j'ai admiré sur la nappe immobile les reflets mêlés du soleil couchant et de la lune naissante : or et argent C'était exquis. J'aurais voulu contempler ces choses avec vous qui les goûtez si vivement. Il y aurait eu de la place pour vous sur la barque. Mais la nature est belle partout et elle pourra nous offrir en Périgord ou en Quercy des images aussi plaisantes.

Donnez-moi bien vite de vos nouvelles, ma chère amie. Et dites bien toutes mes amitiés à tous les vôtres.

Je vous serre les mains bien affectueusement.

Jacob, 1903.

Ma chère amie,

Tout notre monde de Jacob est allé à Aix entendre le concert de musique classique du vendredi. Je garde la maison tout seul avec mon petit ami Lou. Il s'est endormi sur un château de cartes que nous construisions tous les deux; on le couche, et je vous écris avant de faire comme lui. Savez-vous que vous m'avez donné le frisson avec votre auriste ? . Je n'ai pas bondi comme le docteur Ménière parce que ma jambe ne me permet plus de bondir, mais j'ai frémi du danger que vous aviez couru. Pauvre amie ! Et vous avez eu le courage d'hésiter, de vous décider presque ; votre vaillance a failli vous perdre. Dites-moi bien vite que tout cela est fini, que ce cauchemar est loin de vous.

Vous avez encore beaucoup de belles années devant vous, beaucoup de belles choses à voir et à entendre. J'ai besoin, pour me résigner à mes décadences et à mes infirmités, de penser avec certitude à la santé et à la joie de mes amis. Le bonheur des autres est, je crois bien, le seul dont je puisse jouir désormais; et je voudrais que vous en ayez une belle part.

L'altitude n'a rien changé à mes misères, mais j'ai oublié d'y penser pendant quelques jours ou j'y ai pensé avec moins d'amertume. Mes idées noires ont eu quelques reflets des neiges et des lacs. Des images de suavité ou de grandeur se sont fixées dans ma mémoire. J'ai aimé un pays nouveau. Je vous dirai, quand j'aurai le bonheur de vous voir, le charme de Chambéry. C'est une chose trop particulière pour que j'essaie de vous l'exprimer en quelques lignes. J'ai peur pour mes nerfs des mélancolies de l'automne. Et que deviendrai-je avec les noirceurs de l'hiver? Remerciez bien ma chère correspondante D... de sa bonne petite lettre. La voilà revenue auprès de vous et J... pas loin. J'aime à vous savoir ainsi aimée et entourée. Jean s'est-il bien amusé à Cavillac? Je l'embrasse bien affectueusement et j'envoie à tous mes meilleures amitiés.

Montauban, samedi 1er novembre 1903.

Ma chère amie,

Votre philosophie s'enrichit chaque jour de quelque nouvelle expérience. Le bon Nadaud l'avait sans doute éprouvé avant vous et avant moi; rappelez-vous le Nid abandonné :

L'affection comme les fleuves
Descend et ne remonte pas.

Cette Lapalissade continue à être vraie; Hervieu, dans sa *Course du Flambeau*, n'a pas voulu dire autre chose. Résignons-nous, ma chère amie, et laissons descendre notre affection sans en espérer aucun retour. Quelques larmes quand nous nous en irons, quelques couronnes à la Toussaint chaque année. Encore s'il fait mauvais temps, les fait-on porter, — je l'ai constaté aujourd'hui, — par ses domestiques.

Le monde est vieux; il le serait plus encore s'il ne rajeunissait pas par l'oubli. Ces constatations plutôt amères ne s'appliquent heureusement pas à notre amitié qui, toute vieille qu'elle

est, n'a aucun besoin de se rajeunir. Nous en aurions fait l'expérience, très aimable, celle-là, si nous avions pu nous retrouver ensemble à Cavillac. Mais puisque les deux inséparables y séjournent encore, il faut renvoyer notre réunion à Périgueux. Je m'y arrêterai certainement en allant à Paris et ce sera au plus tard en janvier, peut-être avant. Il me tarde de vous voir pratiquer l'art d'être grand'mère.

A bientôt donc, ma chère amie.

Mes meilleures amitiés à tous les vôtres et à vous les plus affectueuses poignées de main.

Montauban, 1904.

Ma chère amie,

Les malades vont mieux, même moi qui me suis en somme bien trouvé de l'effort que j'ai fait en votre honneur pour me mettre en train. Ce n'est pas encore le train rapide. Mais je me contenterais bien de l'omnibus si ça veut durer. Malheureusement ce n'est pas la volonté seule qui a fait le miracle. Pauvre volonté que la mienne ! C'est encore et surtout le bonheur de vous avoir auprès de moi. Et je n'ai plus ce bonheur, mais je garde précieusement le souvenir de l'avoir eu et l'espérance de le ravoir ; le souvenir et l'espoir, c'est beaucoup, n'est-ce pas, c'est presque tout.

J'attends le mois de mai en travaillant ; encore cent quarante pages à recopier, c'est-à-dire à refaire. Je n'ai pas de temps à perdre si je veux avoir fini au 15 mai. La pensée d'aller à Paris avec vous me donnera du courage. A bientôt donc, ma chère amie.

Quelle joie d'explorer les paysages parisiens avec vous ! Causer en promenadant, vous savez que c'est ce que j'aime le mieux au monde. Avec vous, c'est le parfait idéal.

Dites bien, je vous prie, mes meilleurs souvenirs à tous les vôtres et en particulier à votre tout aimable et bienveillante mère dont je n'oublie pas les bontés pour moi.

Affectueusement vôtre.

Montauban, 24 novembre 1904.

Ma chère amie,

Quelle admirable saison vous avez rencontrée pour les débuts de votre vie versaillaise ! Vous étiez bien troublée et bien agitée

encore, il est vrai, — non sans raison, hélas! — à votre retour de Marseille, mais je ne doute pas que l'accueil du Parc ne vous ait été bienfaisant. Il doit y avoir certainement une vertu dans ce voisinage, surtout pour une âme telle que la vôtre, et vous en aurez tiré quelque bénéfice d'apaisement et d'oubli. Même maintenant que la fête de l'automne est finie et que la fièvre est éteinte, le parc d'hiver avec ses nuances délicates, attendries par la brume, doit être bien émouvant encore. Je voudrais bien m'y promener quelquefois avec vous. Je serais curieux par exemple de revoir, dans le décor de deuil de novembre, cette admirable vasque de marbre rouge et de bronze doré reculée au fond d'une allée solitaire du Grand Trianon. Les feuilles mortes et les branches nues doivent se composer étrangement en contraste avec ses magnificences galantes.

Si le cœur vous en dit, vous pourriez m'en donner des nouvelles.

Mais les vôtres surtout m'intéressent et je vous serais reconnaissant de ne pas me les faire trop attendre.

Ma femme me charge de vous remercier de votre bon souvenir. Elle a assez mal commencé son hiver. Il faudra bien des précautions et des ménagemens pour la tirer sans trop de dommage des griffes de l'hiver.

Au revoir, ma chère amie. Mes meilleurs souvenirs à votre chère fille et à vous mes sentimens les plus affectueux.

Montauban, 1905.

Chère amie,

Quelle joie d'être grondé par vous et si affectueusement. Et n'était-ce pas justement cela que je cherchais, vos si doux à entendre et si précieux reproches? Car d'avoir douté de votre affection, non je n'en suis pas capable. Seulement je vous imaginais distraite dans l'éblouissement d'une vie brillante et parée. Et j'étais un peu jaloux de tout ce bonheur où je ne pouvais être pour rien. Mais ce tableau, vrai extérieurement, avait un envers que je ne soupçonnais pas, et voilà qu'au lieu de vous envier, il faut vous plaindre. Oh! je le fais de bien bon cœur!

Tant de misères, vraiment, c'est affreux! Misères physiques et misères morales; et vous au milieu de ces horreurs, seule et plus que seule! oh! c'est trop cruel à penser pour vos amis! Et

tant de mois à passer avant que vous soyez sortie du cauchemar! Malgré tout ce que je sais de votre vie et ce que je devine, je ne peux pas m'empêcher d'associer votre image à des perspectives de bonheur. J'ai une foi enfantine en la vertu de votre sourire intrépide et calme pour déjouer le destin mauvais, pour mettre en fuite les visions de laideur et d'épouvante. Illusion de poète, sans doute et, je n'ose pas vous la donner pour une prophétie, un pressentiment tout au plus. Et pourtant, si peu justifié qu'il soit jusqu'ici, je veux y persister encore.

Au revoir, ma bien chère amie, je vous écris à Montauban où j'ai pris mes quartiers d'hiver. Il fait triste en moi ou autour de moi. Des rayons jaunes effleurent les gazons humides; un rouge-gorge chante; chanson brisée à travers les feuillages meurtris. Et je pense au jardin de Marennes aux traits automnals, aux rainettes que nous regardions palpiter sur les feuilles. Je vous serre les mains affectueusement.

Montauban, 10 mars 1905.

Ma chère amie,

L'hiver finit mal décidément, et il a tant de mal à finir. Hier je le croyais défunt et il a ressuscité ce matin, plus traître et plus grognon que jamais. Croiriez-vous que je n'ai pas encore vu un amandier en fleurs. Le 10 mars! C'est désolant! Et s'il n'y avait que les amandiers à souffrir de ce froid persistant! Mais il y a les bronches de ma femme et les miennes qui en pâtissent. J'ai été tout ce mois dernier et encore au commencement de celui-ci malade ou garde-malade, et quelquefois les deux ensemble, et ce n'est pas drôle! J'espère ressusciter avec les violettes. Mais elles ne se pressent guère. J'irai les chercher lundi prochain à Orly au bord du Ceton. Une semaine de plein air, de promenades à travers courbes et coteaux, — de pêche à la ligne peut-être, si les eaux ne sont pas trop froides. Et si je me ragaillardis un peu à ce régime, je me remettrai au travail en rentrant. Voilà des mois que je ne fais rien et mon oisiveté me pèse.

Et vous, chère amie, où en êtes-vous de vos projets de travail? Il me semble que vous êtes dans un bon endroit pour méditer et pour écrire. Promener une ébauche de chapitre à travers les solitudes du parc, ce doit être délicieux et profitable.

J'espère revoir ces merveilles avec vous à la fin du mois prochain et je m'en fais une fête. C'est déjà une joie de pouvoir vous dire : A bientôt.

Mes meilleurs souvenirs à D..., et pour vous, ma chère amie, toute ma fidèle affection.

Montauban, 28 juillet 1905.

Les joies, ma chère amie, s'appauvrissent, se rapetissent en vieillissant de jour en jour ! C'est triste, mais c'est déjà beaucoup que l'absence de malheur et il faut même en être heureux. Ce n'est pas un malheur que nous avons eu la semaine dernière, mais un gros chagrin. Marquise (1) est morte. Elle vivait si peu que la différence n'a pas dû être grande pour elle. Mais pour nous c'est un grand vide. Ses infirmités demandaient des soins assidus qui nous importunaient quelquefois — dispensez-moi des détails. Mais parce que nous étions continuellement occupés d'elle, elle nous manque davantage. Et puis dix-sept ans de vie commune, ça compte ; nous avions vieilli ensemble.

Elle repose maintenant dans la pelouse du jardin sous un chapiteau gothique. Du lierre commence à grimper au socle... Ainsi finit l'histoire de Marquise. Je m'attriste en vous la racontant. Et je ne sais pas au juste si c'est à cause de la mort de Marquise ou si c'est l'effet d'une marche funèbre qu'on joue dans la rue en portant au cimetière un capitaine de dragons que je ne connaissais pas d'ailleurs. La musique pleure le capitaine et je pleure Marquise. Mais voilà assez de deuil et de tristesse.

Nous partons la semaine prochaine pour les Pyrénées et je compte, pour me désattrister, sur les eaux vives et les ombrages de Bagnères-de-Bigorre.

Et vous, pendant ce temps, vous aurez les grandes eaux de Versailles et ses ombrages. Le parc doit être admirable, l'été.

Donnez-moi de vos nouvelles. Je vous serre affectueusement la main ainsi qu'à votre fille. Votre fidèlement dévoué

ÉMILE POUVILLON.

(1) Sa petite chienne.

CENT ANS D'INDÉPENDANCE

L'AMÉRIQUE LATINE DEPUIS 1810

Le 25 mai 1810, à Buenos-Ayres, une assemblée extraordinaire de notables habitans exigeait la démission de Cisneros, vice-roi récemment arrivé d'Espagne, et constituait une sorte de comité de salut public; pour la première fois, dans l'histoire des colonies espagnoles d'Amérique, un pouvoir local se substitue à l'autorité métropolitaine, après l'avoir proclamée déchue. Dès 1809, Quito, qui revendique le titre de *première née de l'indépendance*, avait esquissé un mouvement d'émancipation, mais deux patriotes avaient payé de leur vie cet effort prématuré, et Buenos-Ayres, qui ne se borna pas à des intentions, a vraiment inauguré l'ère nouvelle; c'est à bon droit qu'elle célèbre comme fête nationale l'anniversaire du 25 mai.

La *Junta* devant laquelle dut s'incliner Cisneros avait été convoquée par lui-même. La situation était grave, en effet, pour l'Espagne alors occupée par les troupes françaises; le vice-roi représentait le gouvernement précaire des Cortès protestataires, qui se réclamaient encore de leur fidélité à la dynastie de Bourbon. Les coloniaux suivraient-ils la même bannière? Il n'eût fallu sans doute, pour les y décider, qu'un peu de diplomatie et de complaisance, mais les Cortès n'étaient guère mieux instruites des réalités américaines que les ministres de Charles IV; en échange du loyalisme qu'il réclamait d'eux, Cisneros ne pouvait

offrir aux citoyens de Buenos-Ayres qu'une représentation dérisoire dans les assemblées métropolitaines, et pas même une retouche des pratiques administratives qui réservaient aux Espagnols nés tous les emplois coloniaux. Le succès de la Junta marque une revanche des créoles contre ces abus, contre la tutelle inintelligente et tracassière de la métropole; il est vrai que, par esprit d'opposition, les colons de l'intérieur se gardèrent d'associer immédiatement leurs doléances à celles de Buenos-Ayres; dès ce premier jour, le manque d'union retarde le triomphe décisif de la liberté.

L'année 1810 a vu, d'un bout à l'autre de l'Amérique, des incidens analogues à ceux de Buenos-Ayres. A Caracas, capitale de la vice-royauté de Nouvelle-Grenade, le Conseil municipal s'érige en gouvernement provisoire; on ne laisse pas débarquer les agens du roi français, Joseph Bonaparte, mais on n'est pas plus sympathique à ceux des Cortès et, si l'on acclame Ferdinand VII, peut-être est-ce parce qu'on le sait réduit à l'impuissance. Au Chili, le général O'Higgins lève des troupes pour commencer la guerilla, et noue des intelligences, par delà les Andes, avec les révolutionnaires argentins. Au Mexique, le curé Michel Hidalgo soulève les paysans et les Indiens; ses bandes, parties de Guanajuato, menacent la capitale et plusieurs officiers des troupes régulières lui amènent leurs régimens. Ce sont partout lézardes et craquemens, qui annoncent la chute prochaine du vieil édifice hispanique. Quant au Brésil, possession portugaise, il est depuis deux ans le royaume de Portugal lui-même, puisque la famille de Bragance et toute l'aristocratie lusitanienne, fuyant devant les soldats de Junot, sont venues se fixer à Rio en mars 1808; cet exode même indique assez que, pour le Brésil aussi, nous touchons au terme de l'âge colonial. Qu'était donc, à ce moment critique de son histoire, l'Amérique latine?

I

Le Brésil était resté longtemps une dépendance négligée du royaume de Portugal; colonie tropicale, il vivait de cultures semblables à celles des Antilles, et, comme ces îles, ne connaissait du travail de la terre que celui des esclaves importés d'Afrique; sa capitale fut Bahia jusqu'au milieu du XVIIIe siècle; en 1762,

le transfert du gouvernement général à Rio, qui comptait alors près de 30 000 habitans, rapproche la colonisation des plateaux tempérés, où s'ouvrent ses plus belles chances d'avenir. Seuls encore des aventuriers, métis d'Européens et d'Indiens, se sont lancés dans l'intérieur ; petit à petit, ces *Mamelucos* forment des sociétés organisées ; à la fin du siècle, singulièrement développés et renforcés, ils revendiquent des droits civiques, se rassemblent à la voix d'orateurs et de poètes issus de leurs rangs ; mais la conjuration de 1792, dans le futur État de Minas Geraes, est vite étouffée ; José da Silva Xavier, dit Tiradentes, est pendu sur l'emplacement de sa maison rasée.

L'Espagne, au commencement du XVIII[e] siècle, possédait en Amérique quatre vice-royautés, Mexique, Nouvelle-Grenade, Pérou et Buenos-Ayres, et huit capitaineries générales qui s'étendaient du Chili à Cuba et à la Floride ; nominalement, l'empire espagnol touchait aux limites occidentales du Canada d'aujourd'hui, et n'avait d'autre frontière au Sud que celle même du continent américain, la mer Australe. L'Espagne commandait le passage entre les deux Océans par l'Amérique Centrale et, souvenir des premières découvertes, ne communiqua longtemps avec le Pérou, le Chili, voire avec l'estuaire de la Plata, que par l'isthme de Panama et la côte du Pacifique ; jusqu'en 1776, Buenos-Ayres ne fut pas une vice-royauté distincte ; cette colonie, qui n'avait pas d'or, n'intéressait pas le gouvernement de Madrid : il en laissait l'accès libre à des fils de Maures ou de Juifs, persécutés ailleurs. En revanche, la nomenclature géographique rappelle les titres de navigateurs espagnols à la découverte des côtes de la Californie et de la Colombie britannique actuelle : los Angeles, San Francisco, le rio Sacramento, le détroit Juan de Fuca.

Ce vaste domaine demeurait espagnol, mais parce que, ni de l'intérieur ni du dehors, aucune puissance politique ne s'attaquait au régime établi ; la couronne était représentée par une administration routinière, campée encore après trois siècles. Or, sous ce décor gouvernemental médiocre, la race espagnole a fondé quelque chose de durable ; cette œuvre lui confère d'incontestables droits d'auteur sur la fortune aujourd'hui grandissante des nations latines d'Amérique. Si raide qu'elle fût, importée de toutes pièces de la métropole, l'administration royale avait dû s'assouplir aux exigences géographiques du

nouveau continent : le monde des Antilles, du littoral du golfe du Mexique (et aussi du Brésil septentrional) était plus cosmopolite que celui du Mexique intérieur ou du Pérou ; région des alizés, de la canne à sucre, des esclaves noirs, ouverte aux flottes des puissances atlantiques, la première rencontrée en arrivant d'Europe, elle était vouée aux rivalités de la concurrence commerciale, aux surprises des flibustiers. L'Espagne ne s'en est guère préoccupée qu'au XIX[e] siècle, après l'émancipation de ses colonies continentales ; mais elle n'a pas su longtemps y conserver une prépondérance que les épreuves antérieures n'avaient pas suffisamment affinée.

Le Mexique, au Nord, le Pérou, plus bas, étaient les centres de l'empire colonial espagnol ; ces plateaux, où l'altitude compense la latitude, convenaient à la résidence des Européens, beaucoup plutôt que les plages du littoral Atlantique ; si peu encouragée que fût l'immigration, une société créole s'y est de bonne heure développée et même une société de métis, croisés d'Espagnols et d'indigènes, qui forment aujourd'hui le fond de la population. Les vice-royautés de Mexico et de Lima étaient les plus recherchées, parce qu'elles s'étendaient sur des districts miniers, fournisseurs d'or et d'argent pour la flotte annuelle des galions ; c'étaient celles où le besoin de main-d'œuvre avait déterminé les Espagnols, après les barbaries de la conquête, à instituer une sorte de recrutement minier, point trop exigeant, parmi les indigènes. Quant au Chili et à la Plata, on les considérait comme des *marches* lointaines, abandonnées à l'ardeur aventureuse des pionniers, ou bien au zèle apostolique des missionnaires. Nul ne s'avisait alors que ces pays tempérés, où l'Européen ne se sent pas étranger, étaient particulièrement propices à l'essor de nouvelles nationalités.

Les vice-rois gouvernaient, en fait, sans aucun contrôle ; le Conseil des Indes, siégeant dans la métropole, n'exerçait de pouvoir réel que lorsqu'il fallait préparer des lois, telle, en 1680, la *Recopilación* qui est un code de politique indigène ; mais l'application restait subordonnée à l'arbitraire des directions locales. La justice était rendue, dans des *audiencias*, par des magistrats nés en Espagne, et presque toujours ignorans des coutumes coloniales. On cite des gouverneurs qui furent des hommes remarquables, désintéressés, tout dévoués au bien public : le drainage de la plaine de Mexico, terminé seulement

en 1900, fut commencé, en 1607, par un fonctionnaire espagnol, l'ingénieur Enrico Martin; le vice-roi de Mexico Revillagigedo, en 1790, donna le signal des fouilles archéologiques qui ont fait depuis du Mexique une sorte d'Égypte américaine. Vertiz fit dresser un recensement sérieux de Buenos-Ayres (1778), et divisa sagement la ville en districts, pour la police et la voirie. Mais ce sont là des exceptions personnelles; jamais un de ces vice-rois bienfaisans n'a fondé une tradition.

En face des fonctionnaires civils, le clergé disposait d'une autorité compacte, et s'était assuré la possession de biens fonciers vraiment démesurés. A plusieurs reprises, si catholiques que fussent les rois d'Espagne, ils furent obligés d'atténuer ces exagérations; au Chili, les disputes de préséance sont continuelles entre les gouverneurs et les évêques, cependant que les Jésuites fondent des colonies armées, dès le milieu du XVII[e] siècle, sur la frontière du pays araucan. A Buenos-Ayres, l'évêque Bernardino de Cardeñas conteste aux Jésuites le droit de s'avancer vers le Paraguay, où ils installent leurs célèbres *Réductions;* plus tard, Vertiz soutient contre l'austérité de certains prêtres la liberté de la danse et du théâtre, tel jadis, dans le Canada français, le gouverneur Frontenac luttant pour *Tartuffe*. Aussi bien, dans la société coloniale où les distractions étaient rares, le culte était-il plus populaire que la religion elle-même n'était strictement suivie, et le clergé, surtout le clergé des moines, n'était véritablement souverain que dans les pays de missions; il en défendait jalousement l'accès aux « laïques. »

Ceux-ci n'avaient, dans la pratique, aucune part au gouvernement. A l'origine, l'esprit égalitaire du moyen âge espagnol avait passé l'Atlantique avec Colomb, Cortez et Pizarre; tous les *conquistadores*, en créant des villes, les dotèrent d'une assemblée municipale ou *cabildo*, contrepoids utile à la tyrannie de chefs trop indépendans. Mais la monarchie de Charles-Quint, celle qui, en 1521, écrasa les *Comuneros* de Castille, a tout centralisé, tout nivelé en Amérique aussi bien que dans la péninsule: là où les *cabildos* ont survécu, les places en étaient données d'office, ou vendues aux enchères, si bien qu'à Buenos-Ayres au XVIII[e] siècle, on ne trouvait plus que des comparses pour y figurer; le premier *cabildo* qui ait fait acte d'initiative, en Argentine, est celui de 1810, qui déposa Cisneros. L'asservissement économique ne le cédait pas à la sujétion administrative:

les Mexicains ne pouvaient planter de la vigne, par égard pour les paysans de la métropole; toutes manufactures étaient interdites. Le commerce appartenait à quelques maisons privilégiées de Mexico, de Lima d'une part, de Séville, Cadix et Barcelone, de l'autre; jamais les colonies n'étaient intégralement fournies de ce qui leur eût été nécessaire; de la sorte, la demande était toujours active, et les prix restaient hauts. La contrebande était le seul remède à ces excès; les coloniaux se réjouissaient lorsque l'Espagne était engagée dans une guerre, parce que ses croisières n'inquiétaient guère alors le commerce prohibé.

Quelle pouvait être la valeur, politique ou économique, de sociétés ainsi tenues en tutelle? Évidemment très faible; la métropole elle-même ne tirait aucun profit réel de la possession de cet immense empire, « sur lequel le soleil ne se couchait point. » Elle n'attachait d'importance qu'à l'exploitation des mines; mais l'or et l'argent ne faisaient que traverser son territoire, attirés par les pays manufacturiers. Tout le régime de ses relations coloniales était subordonné à la production des métaux précieux et à leur transport en Europe; le commerce régulier de toute l'Amérique espagnole, au XVIII[e] siècle, ne dépassait pas 25 ou 26 000 tonneaux, à peine le chargement de cinq paquebots modernes de taille moyenne. Ces transactions n'intéressaient qu'un petit nombre de résidens coloniaux et laissaient tous les autres indifférens à la métropole, sauf pour frauder plus ou moins ouvertement ses lois. Dans l'Amérique hispanisée, des villes sont éparses, où se concentre la vie officielle et ce qui en dépend de vie mondaine; le gouvernement a organisé, tant bien que mal, le travail des indigènes dans les mines, il borne là son ambition, ne se proposant ni d'aménager le sol, ni d'instruire les hommes; il voudrait maintenir, dans toute leur rigueur, les compartimens sociaux qu'il a inventés, comprenant que cette armature fragile et toute superficielle est, en somme, son seul point d'appui. La division civile, le morcellement des classes, tel fut, dans l'histoire américaine, le mot d'ordre opiniâtre et malheureux de l'administration espagnole.

Il n'est pas vraisemblable que le nombre des Espagnols passés en Amérique, de la découverte à l'émancipation, ait jamais été considérable; lors de son second voyage, Colomb emmenait avec lui environ quinze cents hommes, répartis entre trois vaisseaux et quatorze caravelles (1493), la plus grande flotte dont il

ait jamais disposé. Cortez conquit le Mexique avec moins de mille compagnons espagnols et, lorsque Pizarre descendit au Pérou, il était à la tête de cent quatre-vingts Européens. Au commencement du XIX[e] siècle, le départ de la famille de Bragance pour le Brésil, avec huit mille Portugais, mobilisa seize vaisseaux de guerre et plusieurs bâtimens marchands; beaucoup de ces immigrans, plus ou moins volontaires, sont demeurés en Amérique, où jamais encore pareil contingent n'avait débarqué d'un seul coup; si l'on songe aux effectifs que réclame le peuplement, il est clair que même ces afflux exceptionnels n'étaient que de « petits paquets. » Espagnols et Portugais n'ont constitué, dans l'Amérique, que quelques groupes; Lima, au milieu du XVIII[e] siècle, ne comptait que 18000 blancs; Mexico, en 1790, avait 50000 créoles à côté de 23000 Espagnols nés; dans les campagnes, il eût été difficile de rencontrer des métropolitains de pur sang européen.

Aussi cette minorité, qui se considérait comme une élite, tenait-elle obstinément à ses privilèges. Les hauts fonctionnaires touchaient de forts appointemens, grossis par des supplémens traditionnels, sinon légaux, et ne s'attachaient pas au pays; il leur était défendu de s'y marier : en 1605, l'un des gouverneurs du Chili, Rivera, fut déplacé pour avoir épousé une créole. Le clergé veillait à l'observation de ces prescriptions surannées; relevant directement du Roi, riche des dîmes qu'il percevait et du revenu de ses immeubles, il exerçait son contrôle sur les livres et sur l'enseignement et, s'il a compté dans ses rangs des prêtres charitables et des explorateurs avisés, on doit avouer qu'il n'a jamais rien fait pour encourager l'instruction, ni surtout pour pousser à la concorde civique entre les divers élémens de la société coloniale. « Apprenez à lire, à écrire et à réciter vos prières, disait un Père à des élèves créoles; c'est là tout ce qu'un Américain doit savoir. » Et comme, malgré tout, les créoles ne s'en tenaient pas là, comme ils réclamaient de plus en plus vivement contre les exclusions dont ils étaient frappés, c'étaient des luttes perpétuelles entre eux et leurs tuteurs.

Les métis étaient encore plus suspects aux blancs; cependant cette division était surtout marquée dans les colonies qui pratiquaient le travail servile, par des noirs d'Afrique. Le « préjugé de couleur » n'existait pas contre les Indiens et les sang-mêlé d'Indiens et d'Européens, soit que les Indiens, réfractaires à

l'esclavage, aient souvent fait figure d'alliés ou d'adversaires respectables à côté des Européens, soit que la moindre différence des physiologies ait fait tolérer les unions des blancs plus volontiers avec les Indiens qu'avec les nègres. Mais, entre les anciens habitans et les nouveaux maîtres, le clergé s'efforçait d'élever des barrières infranchissables. Les Jésuites ont certainement fait beaucoup pour conserver la race des Guaranis; ils avaient, dans leurs Réductions du Paraguay, trouvé le secret d'amener ces indigènes au travail de la terre; nous ne discuterons pas ici sur les avantages matériels, commerciaux, que cette direction des Guaranis assurait à l'ordre de Saint-Ignace; reconnaissons que, les Jésuites expulsés, personne n'a su les remplacer comme éducateurs de ces indigènes; tant qu'ils avaient été les maîtres, leur zèle s'employait surtout à détourner de leurs catéchumènes les *gauchos* de la Pampa argentine, et les *bandeirantes* du Brésil méridional; ils se refusaient aussi à les placer sous l'obédience de l'évêque de Buenos-Ayres.

Et pourtant, si morcelée que fût cette société coloniale, entre des élémens rivaux, entre des coteries assidûment avivées, un mouvement irrésistible de fusion, d'amalgame, préparait obscurément l'avenir des nationalités futures. On a beaucoup reproché aux Espagnols d'avoir détruit des races; il serait plus juste de prétendre qu'ils en ont transformé plusieurs et que, sauf dans les premières années de la conquête, ils ne pratiquèrent jamais la politique d'extermination, qui fut celle des pionniers anglo-saxons, en Australie et dans l'Amérique du Nord. La religion des Aztèques, qu'abolit la conquête de Cortez, était extrêmement sanguinaire; celle qui a dressé, sur les ruines du temple de Montézuma, la cathédrale de Mexico, n'a jamais, malgré les cruautés de l'Inquisition, érigé en rite familier les sacrifices humains. Il vaudrait la peine, mais ce n'est pas le sujet du présent article, d'étudier de près le régime des *encomiendas* ou assignations d'indigènes et celui de la *mita*, ou corvée d'exploitation des mines; on corrigerait alors des exagérations qui reposent évidemment sur une critique insuffisante des faits et des textes. Ni l'immigration, ni l'accroissement végétatif de la population n'expliqueraient que l'Amérique méridionale ait compté, vers 1810, plus de dix millions d'habitans, si les natifs avaient été systématiquement détruits.

L'administration espagnole a ainsi légué à l'avenir un moule

latin fortement cimenté; par elle-même, elle fut peu de chose, mais elle n'a pas empêché un puissant travail en sous-œuvre dont nous devinons aujourd'hui les fondations; l'Amérique Latine nous en fait voir les assises supérieures, montant vaillamment à l'air libre. Les mariages mixtes, entre Européens et femmes indigènes, furent de pratique constante dès l'époque de la conquête : Pizarre, Valdivia eurent des enfans d'Indiennes; au XVIIIe siècle, les chefs Paulistes se vantaient de descendre du Portugais Joaó Ramalho et de la fille du cacique Tibiriça. Les sociétés qui apparaissent de nos jours les plus résistantes, les mieux trempées pour la lutte vitale, sont celles où l'union s'est, de bonne heure, faite plus intime entre natifs et immigrans; le Chilien doit à ses ancêtres araucans quelque chose de sa vigueur réfléchie, l'Argentin tient du gaucho le sens de l'existence active à travers la Pampa, le Brésilien puise dans des hérédités paulistes certaines de ses qualités de défricheur et de pionnier. Mais, et c'est là le fait capital, tous ces atavismes américains sont latinisés; ils l'étaient déjà, largement, au début du XIXe siècle, ils le sont plus profondément, plus décidément aujourd'hui, après l'épreuve de cent ans d'émancipation et de contacts avec des étrangers non latins, qui ne les ont pas adultérés.

Déjà donc, un peu avant la Révolution française, s'estompaient là-bas des races, sinon encore des nations. La contrebande avait ouvert à quelques négocians, plus hardis ou plus heureux, des relations avec le dehors; il s'était fait des fortunes, là surtout où l'administration métropolitaine atténuait ses tracasseries, au Brésil, à Buenos-Ayres. Un marchand de cette dernière ville, enrichi par le commerce interlope, Juan de Narbona, donnait, en 1717, 20 000 piastres pour la fondation d'un couvent de Récollets. De la Plata, l'esprit libéral montait peu à peu jusqu'au Pérou, colonie plus vieille, où les traditions monarchistes avaient plus de force; il pénétrait dans le clergé; le chanoine Maziel, que Vertiz mit à la tête de la jeune Université de Buenos-Ayres, demandait, dès 1772, la liberté de l'enseignement; on comptait alors plus de 200 étudians dans cette capitale, d'autres groupes s'étaient réunis à Córdoba, dans le centre argentin, au Chili, au Pérou, au Mexique. Les savans qui dirigeaient leurs recherches sur le continent Sud-Américain n'étaient pas tous des étrangers, comme La Condamine ou Alexandre de Humboldt; Juan de la Piedra, les frères Viedma exploraient les

côtes de Patagonie, Azara parcourait les pays du moyen Parana, membre d'une commission de délimitation entre les domaines espagnol et portugais ; en 1760, les Jésuites avaient publié une carte du Paraguay.

Tous ces indices concordent ; le régime espagnol et portugais, tel qu'il a végété pendant plus de trois cents ans, est devenu un anachronisme. Les inégalités sociales et politiques blessent des sujets en passe de devenir des citoyens. Créoles, métis, indigènes se plaignent de toutes parts qu'il y ait incompatibilité entre ces institutions surannées et des libertés dont ils réclament la jouissance, avant même d'avoir formulé leurs droits. Un vice-roi même, Bernardo Galvez, préparait la sécession du Mexique, lorsqu'il meurt prématurément (1786). Le cacique Codorcanqui, descendant des Incas, fait pendre un jour un employé du fisc qui avait imposé trop lourdement des tribus indigènes ; il périt dans les supplices (1740), mais sa mort est le signal d'une guerre atroce, qui rapproche pour quelques années les créoles des Espagnols nés. A Ouro Preto, capitale de Minas Geraes, les habitans refusent de payer les taxes que des favoris de la Cour, concessionnaires des mines de diamant, prétendent exiger d'eux. L'expulsion des Jésuites (1767), qui bouleversa les seules institutions de politique indigène ayant jusque-là montré quelque vitalité, est une satisfaction donnée aux Paulistes en même temps qu'à l'esprit philosophique des « despotes éclairés. »

Charles III appartient à la série des princes réformateurs qu'animent, une trentaine d'années avant la Révolution, les idées de Voltaire et de l'Encyclopédie. Il a compris tout ce qu'il y a de vermoulu, de dangereux par conséquent, dans l'administration coloniale de l'Amérique espagnole : il dédouble le pouvoir des vice-rois, en plaçant auprès d'eux des intendans, chargés des services de finances, de police et de contrôle des groupemens locaux ; il fait tracer des routes, ouvrir des collèges, développe l'élevage et les plantations ; il inaugure un service postal entre l'Espagne, Cuba, le Mexique et Buenos-Ayres ; il autorise petit à petit tous les Espagnols, par tous les ports d'Espagne, à faire du commerce avec l'Amérique ; innovation plus hardie encore, il permet aux Américains de commercer librement entre eux. Le ministre portugais Pombal, moins bien inspiré, déclare l'égalité civile des indigènes du Brésil et des blancs, générosité prématurée, qui demeure toute théorique ;

pour briser un prétendu monopole commercial des Jésuites, il fonde dans le Nord du Brésil deux compagnies à privilège, dont l'existence est courte; ses réformes ont certainement moins valu que ses intentions; mais lui aussi, comme Charles III, était persuadé qu'il fallait innover, si l'on voulait sauver les domaines américains des monarchies d'Europe : tous deux arrivent trop tard.

II

Les dernières années du XVIII[e] siècle sont vraiment dramatiques : les États-Unis s'affranchissent de l'Angleterre et Washington fonde la première république américaine; la Révolution française renverse la plus vieille dynastie de l'Europe, ébranle tous les trônes autour d'elle et se mue en une irrésistible dictature militaire; l'Amérique latine était prête à répéter les échos de ce fracas de guerre et d'émancipation. Elle est, pendant la Révolution française, surprise par la tyrannie maladroite du gouvernement de Charles IV; sous ce prince dont l'autorité n'est pas mieux établie sur ses ministres que sur sa propre famille, les innovations libérales de Charles III sont répudiées; la métropole refuse d'ouvrir, pour les Indiens, des écoles élémentaires, pour les créoles, quelques universités et une école navale; l'évêque de Santa-Fé déclare qu'à tous ces sujets de la Couronne, le christianisme seul suffit. Les Cortès de Cadix, pendant l'occupation française de l'Espagne, ne comprennent pas, mieux que Charles IV, les aspirations coloniales, et quant à Joseph Bonaparte, dont l'entourage *afrancesado* eût montré sûrement plus d'intelligence, il n'eut pas le loisir de s'occuper de l'Amérique, sinon pour y députer quelques fonctionnaires qui ne furent même pas acceptés par les habitans.

Les Américains furent donc, dès lors, livrés à eux-mêmes et le gouvernement espagnol ne les avait nullement préparés à faire, immédiatement, un usage judicieux de leur liberté. Les hommes qui ont pris, parmi eux, la direction du mouvement de l'indépendance, avaient tous reçu une instruction européenne : originaires d'Amérique, ils étaient venus chercher de l'autre côté de l'Atlantique ce que le régime colonial n'était pas capable de leur offrir, des maîtres intellectuels, des livres et

aussi des banquiers. Simon Bolivar, né à Caracas en 1783, était issu d'une famille de riches propriétaires; suivant la coutume ordinaire dans ces milieux, il fut envoyé à Madrid pour compléter son éducation; marié avant vingt ans, il était revenu à Caracas pour gérer les domaines patrimoniaux, lorsque la perte de sa jeune femme, enlevée par la fièvre jaune, le lança, par besoin presque fou de diversion, d'abord, dans l'ardeur des luttes politiques où il devait user sa vie; il voyagea aux États-Unis, en Angleterre, en Italie, en France; il eut maille à partir avec la police napoléonienne, car il s'exprimait librement sur le fait du régime impérial, se réclamant de la Révolution. Au cours de ses tournées, il ne cessait de parler de l'émancipation américaine et, quand il rentra enfin au Vénézuéla (1811), il ramenait un de ses compatriotes, le vieux général Miranda, qui avait servi sous Dumouriez. Simon Bolivar était, d'instinct et de culture, un organisateur; mais ses compatriotes, dont l'enfance et la jeunesse n'avaient pas été formées sous les mêmes disciplines, n'étaient pas capables encore de se laisser longtemps guider par lui.

José de San Martin, le libérateur du Chili et du Pérou, était lui aussi un créole, né dans le territoire argentin des missions, non loin d'une ancienne Réduction des Jésuites. Sa carrière, moins les tristesses intimes, ressemble à celle de Bolivar; il fit ses études à Madrid, au collège des Nobles et, sorti avec le grade d'officier, il prit part à la campagne loyaliste contre les armées de Napoléon; il assistait à la capitulation de Dupont à Baylen (20 juillet 1808) et passait peu après à Buenos-Ayres. Là, pour donner une armée à la révolution, qui déjà grondait, il fit œuvre de méthode et de patience en formant le fameux régiment des grenadiers à cheval, c'est-à-dire la première troupe régulière qui ait été levée et entretenue en Argentine. Au Mexique, on en dirait autant des débuts du colonel Iturbide, Basque d'origine, créole de naissance, et l'on ne peut se défendre de rappeler que George Washington lui-même n'avait jugé jadis son succès assuré que lorsque des bataillons de France étaient venus associer leur force hiérarchisée à la fougue mal réglée des miliciens d'Amérique.

Ainsi tous les fondateurs de la liberté avaient passé par l'Europe; leurs triomphes ne furent pas décisifs dès les premiers jours, mais du moins ont-ils tracé les voies du progrès à venir.

Au contraire, les chefs qui se sont inspirés de passions locales, qui s'appuyèrent seulement sur des élémens indigènes, ont fait œuvre essentiellement éphémère; leurs exploits ont nettement le caractère d'accidens : au Vénézuéla, Boves promena, de parti en parti, ses terribles *llaneros*, pasteurs indiens et métis, qu'il lançait au pillage plutôt qu'à la guerre, en parvenu qui avait naguère fait métier de pirate, puis d'épicier. Au Mexique, le curé Michel Hidalgo se perdit parce qu'il s'entoura seulement d'Indiens, dont les cruautés révoltèrent même les créoles gagnés à la cause de l'indépendance. Mais comment des hommes ignorans, n'ayant jamais connu sans doute du régime espagnol qu'un collecteur d'impôts ou un moine prêcheur, auraient-ils mis des idées plus larges au service de passions moins localisées?

La guerilla de ces francs-tireurs ne devait pas d'ailleurs ruiner l'administration coloniale espagnole moins sûrement que la guerre proprement dite, menée par les libérateurs instruits; cette administration était extérieure au pays, une simple poussée la renverserait, sans grands efforts. Après le rétablissement de Ferdinand VII en Espagne (1813), les troupes royalistes ont repris l'avantage, particulièrement au Mexique et au Pérou, mais pour quelques mois seulement; Ferdinand VII, que Napoléon qualifiait, sans indulgence et sans erreur, « très faux, très bête et très méchant, » était de ces hommes auxquels la vie n'apprend rien; féru de « restaurer, » en Amérique aussi bien qu'en Espagne, il ne méritait même pas les succès temporaires que lui valurent, sur la désunion des coloniaux, la vaillance et la réelle habileté tactique de quelques généraux. A partir de 1817, l'autorité métropolitaine est en recul partout, et cette fois sans espoir de revanche; le Chili est évacué au lendemain de la bataille de Maypu (5 avril 1818), les vice-royautés du Nord sont entièrement occupées par les patriotes en 1821; Victoria organise en 1824 la République mexicaine; en 1826, Callao, port de Lima, tombe aux mains des républicains et les derniers soldats espagnols repartent pour l'Europe.

Victoire, assurément, mais qui n'avait abattu que le frêle édifice de l'administration espagnole; elle laissait apparaître le chaos profond de sociétés en enfance, hispanisées assez solidement pour n'évoluer plus que dans un cadre latin, mais sans unités nationales, sans institutions politiques, débarrassées d'une

tutelle qui n'avait pas su prévoir leur majorité, mais plus gênées peut-être de se réveiller sans tuteurs qu'habiles à profiter de leur émancipation. On vit alors des États reconnus diplomatiquement avant même d'exister autrement que par une fiction de pure complaisance; l'Angleterre et les États-Unis étaient les premières puissances intéressées à la destruction du régime espagnol, puisque leur commerce maritime bénéficierait sans délai, et encore sans concurrens, du retrait des anciennes prohibitions douanières; de là leur empressement à encourager ces « insurgés. » L'amiral Cochrane transporte des troupes américaines du Chili au Pérou; plus tard, lorsque le Brésil se sépare du Portugal, tout en demeurant un Empire de la maison de Bragance (1822), il facilite cette sécession et devient commandant de la flotte impériale. Rivadavia obtient, dès 1823, la reconnaissance par l'Angleterre et les États-Unis de la « République des Provinces-Unies de la Plata, » alors qu'il n'a pu mettre d'accord Buenos-Ayres et les capitales de l'intérieur. En 1822, les États-Unis accueillent la déclaration d'indépendance de la République Colombienne et cependant Bolivar, retenu au Pérou, va en revenir quelques mois plus tard pour imposer par la dictature une constitution autour de laquelle on se bat.

Partout, en somme, le morcellement et l'anarchie : aussitôt que le régime espagnol s'est effacé, les divisions sociales qu'il avait exaspérées s'épanouissent et paralysent l'énergie plus politique de quelques hommes supérieurs. Il n'y a alors, en Amérique latine, aucun principe national autour duquel des États puissent s'agréger; les vice-royautés d'antan étaient bien modelées sur les traits essentiels de la géographie, et c'est pourquoi petit à petit elles se transformeront en nations modernes; mais, au lendemain de la crise de l'indépendance, ce ne sont plus que des cadres vides. Du dehors, aucune intervention persévérante ne jettera non plus, sur la terre sud-américaine, la semence de la vie politique moderne; seul le Brésil, par la transition de l'Empire des Bragance, double plusieurs étapes ; partout ailleurs, il s'accomplit un travail spontané, tout intérieur et qui n'est pas entièrement achevé aujourd'hui, après cent ans passés; il y a là certainement un des phénomènes les plus attachans de l'humanité contemporaine.

Pendant des années, les anciennes colonies espagnoles d'Amé-

rique vont être ballottées, au hasard des succès rivaux de chefs sans envergure; elles seront la proie des agitateurs provinciaux, des *caudillos*, tandis que les hommes vraiment éminens, les Bolivar, les San Martin, finiront méconnus, dans le découragement ou dans l'exil. Chassé du Vénézuéla, puis de la Nouvelle-Grenade par le général espagnol Morillo, Bolivar s'était réfugié dans l'île d'Haïti; là, des commerçans hollandais lui fournissent des fonds pour l'équipement d'une escadre et beaucoup de volontaires anglais se groupent autour de lui. La flotte espagnole, dispersée devant l'île Margarita, ne peut s'opposer au débarquement des patriotes (mai 1816); l'année suivante, un Congrès national est réuni qui, parmi des négociations confuses, des marchandages, des intrigues où plus d'une fois Bolivar est près de perdre patience, finit par proclamer l'indépendance du Vénézuéla (1819). En 1820, la République Colombienne est constituée par l'union du Vénézuéla, de la Nouvelle-Grenade, et de l'Équateur; mais le nouvel État, victime de coteries centrifuges, se dissoudra dès 1831.

Au Pérou, l'administration espagnole, mieux organisée, résista plus longtemps; San Martin, qui avait refusé le pouvoir suprême dans le Chili émancipé, se laisse gagner par l'ambition de fonder un empire péruvien; il ne réussit qu'à surexciter des jalousies rivales, et les Espagnols rentrent dans Lima (1822), tandis que lui-même part pour l'Europe, qu'il ne quittera plus désormais. Bolivar, appelé de la République Colombienne, envoie d'abord son lieutenant Sucre, qui ne peut rétablir la concorde entre les chefs; il arrive alors en personne, bat les généraux espagnols Canterac et Valdez et reçoit de la reconnaissance des Péruviens le titre de dictateur à vie; mais, dès 1825, les provinces du Haut-Pérou font sécession et s'érigent en une république distincte, la Bolivie. Au Mexique, Iturbide, empereur provisoire sous le nom d'Augustin Ier (1822-1823) succombe dans une guerre civile; il n'a pas pu maintenir l'union avec le Mexique de l'ancienne capitainerie générale du Guatémala et celle-ci, d'abord confédération de petites sociétés concurrentes, se morcelle (1832) en ces cinq républiques qui n'ont pas su jusqu'à nos jours fonder les États-Unis de l'Amérique Centrale. En Argentine, les dissensions s'avivent, malgré les résolutions du Congrès de Tucuman, entre unitaires et fédéralistes; les Brésiliens s'emparent de la Banda Oriental (Uruguay), le

docteur Rodriguez Francia s'instaure dictateur au Paraguay.

Vainement Bolivar a convoqué, en 1826, un congrès panaméricain du Sud à Panama; il y expose ses projets d'union, ses rêves d'une fraternité latine d'Amérique; il est débordé par les *caudillos*, accusé d'aspirer à la tyrannie; un général politicien se substitue à lui comme président du Pérou; à Caracas même, où il était entré naguère sous une ovation frénétique, acclamé comme libérateur, promené par les rues sur un char traîné par les jeunes filles des premières familles, il n'est plus qu'un chef de parti dont l'heure a passé; il abdique ses dernières dignités (1830), et meurt quelques semaines après. Cependant Sucre, président de la Bolivie, a été renversé par un concurrent, emprisonné, exécuté comme traître. Au Brésil même, malgré l'armature plus forte d'une monarchie constituée, des explosions éclatent: Pernambouc proclame la République, Bahia et Para rédigent une constitution, tout en déclarant rester fidèles à Jean VI; Rio réclame pour les Brésiliens des garanties parlementaires; le roi, incertain entre l'absolutisme que représente sa femme et les ardeurs libérales de son fils dom Pedro, entre les *Reinoes*, ou Portugais-nés, et les créoles, hésite, s'affole et finalement s'embarque pour Lisbonne, laissant la régence à son fils (avril 1821).

Ce départ marque une date dans l'histoire sud-américaine: dom Pedro est, en effet, plus Brésilien déjà que Portugais; il n'est que régent encore, mais il travaille sans délai à fonder l'empire brésilien dont il sera le premier titulaire; c'est Jean VI lui-même, dit-on, plus clairvoyant qu'il n'était énergique, qui lui aurait secrètement conseillé de conserver ainsi le Brésil, sinon au Portugal, du moins à la maison portugaise de Bragance. Malgré les instructions officielles qui lui arrivent de Lisbonne, dom Pedro maintient ses ports ouverts au commerce étranger, il déclare sa sanction nécessaire pour la mise en vigueur, au Brésil, des lois portugaises; puis il refuse de laisser débarquer des soldats portugais, il va visiter les provinces de Minas et de Saint-Paul, où certaines oppositions locales se masquent sous l'apparence d'un zèle loyaliste, il s'entoure d'un ministère véritablement brésilien, que préside Bonifacio de Andrade; acclamé d'abord « défenseur perpétuel du Brésil, » il change bientôt ce titre pour celui d'empereur constitutionnel (octobre 1882); cette fois, — c'est la première, — un État mo-

derne, viable, est né en Amérique du Sud sur les ruines de l'administration coloniale.

L'histoire du Brésil, au XIXe siècle, sera relativement calme, tandis que celle des Républiques encore imprécises, issues des anciennes colonies espagnoles, sera longtemps agitée par les convulsions d'une enfance indisciplinée. Quelques faits suffiront à le montrer, choisis parmi beaucoup d'autres, parce qu'ils semblent plus caractéristiques de l'ambiance. L'Uruguay devient indépendant, en 1828-29, par un véritable coup de surprise: conquise par les Brésiliens, qui la dénommèrent province cisplatine, la Banda Oriental leur est ensuite disputée par des patriotes, que soutiennent des concours argentins; les troupes brésiliennes sont battues (1827); mais le plénipotentiaire argentin envoyé à Rio pour traiter, mal informé, déclare céder au Brésil toute la Banda Oriental; grand émoi à Buenos-Ayres et à Montevideo, réunions, protestations. Le Brésil ni l'Argentine n'avaient désir de s'engager à fond, il est donc convenu que les habitans de la Banda se prononceront eux-mêmes sur leur sort; ils n'étaient pas alors 80 000, par groupes dispersés entre des Indiens belliqueux; à l'étonnement général, ils s'émancipent de leurs deux voisins et proclament leur indépendance; la Constitution jurée par eux le 15 juillet 1830 est destinée à rester bien des années théorique; ils l'avaient hardiment copiée sur celle des États-Unis...

De l'autre côté de l'estuaire, l'opiniâtre Rosas, fils de famille élevé en gaucho, conquiert pièce à pièce, de 1829 à 1835, la « suma del poder publico, » qu'une assemblée lui décerne, après une série de victoires sur des *caudillos* rivaux et des Indiens. Véritable tyran, il règne par la terreur, servi par des bandes de *mazorcas*, qui traquent partout les suspects, fédéraliste acharné contre les « sauvages unitaires, » qui voudraient un État compact, constitutionnel, lié de commerce et d'amitié avec les étrangers; l'insolent dictateur maltraite des sujets anglais et français, il brave les flottes de ces deux puissances; ses adversaires politiques, indignés de voir qu'il contraint les Argentins à vénérer son image, se groupent à Montevideo, avec un régiment basque, une légion italienne où sert Garibaldi; la « nouvelle Troie » subit alors, de janvier 1843 à octobre 1851, un siège intermittent, période de vie intense, tumultueuse, traversée de tragédies sanglantes et d'incidens burlesques, faite de journées

triomphantes quand arrivent des vaisseaux d'Europe chargés de contrebande, et de semaines d'indigence lorsque la ville, bloquée du dedans par les *caudillos* amis de Rosas, doit subsister sur ses réserves et sur les pêcheries du littoral...

C'est une histoire riche de couleurs, aussi, que celle de Gamarra et du colonel Vivanco au Pérou (1830 à 1844). Le premier, créole de basse origine, avait d'abord servi contre Bolivar les ambitions d'un rival, puis s'était adroitement substitué à ce dernier pour atteindre au pouvoir suprême : sa femme, merveilleuse écuyère, passait les revues casque en tête, au galop de son cheval; Lima, la capitale américaine de tous les lyrismes, fut, pendant cinq ans, enthousiaste de la belle amazone; puis des rancunes féminines se coalisèrent en faveur d'un brillant officier, dom Luis Orbegoso et ce fut une guerre meurtrière, où intervinrent des troupes boliviennes et chiliennes, où Gamarra finit par mourir sur le champ de bataille, au cours d'une marche audacieuse contre La Paz, capitale de la Bolivie (1841). Dans l'anarchie que déchaîna cette mort, Vivanco dut à sa femme, lui aussi, de se hisser à la dictature; il était préfet dans le Sud, à Aréquipa, lorsque doña Cypriana, magicienne irrésistible, le fait acclamer par deux régimens et l'entraîne à Lima, qui l'accueille sous une pluie de fleurs (1842); ce furent deux années de réceptions et de fêtes puis, un jour de 1844, comme Vivanco poursuivait dans la campagne son ennemi Castilla, ancien chef d'état-major de Gamarra, un peloton de soldats s'emparait du palais et proclamait président de la République le préfet de Lima, dom Domingo Elias.

« Nous sommes guettés par l'opérette, » pouvaient dire la plupart des auteurs de ces révolutions : mais l'opérette tournait souvent au drame; aussi bien cet âge du théâtre ne s'est prolongé longtemps que sur les scènes de nos capitales occidentales où des types conventionnels d'Américains paraissaient encore, alors qu'en leur pays d'origine, ils passaient au rang des formes archaïques. L'ordre, petit à petit, se dégageait du chaos et, de même que les organisateurs de la victoire, les fondateurs des républiques constitutionnelles tiennent par leur éducation, par leurs méthodes à des filiations intellectuelles parties d'Europe : au Chili, les *pelucones* (perruques) l'emportent dès 1833, avec Joaquim Prieto, président de la République, et Diego Portalès, premier ministre; celui-ci, traditionnel et moderne

tout ensemble, organise l'armée, le clergé, les tribunaux. Francia, dictateur du Paraguay, se réclamait de sa culture française et, s'il a gouverné par des procédés arbitraires, on ne saurait contester ni son instruction, ni son désintéressement personnel; il a préparé le Paraguay à jouer, sous ses neveux Lopez, un rôle de nation vigoureuse, amenée à l'idée du progrès après s'être recueillie sur elle-même et que seule écrasera, au prix de cinq ans de luttes sanglantes, une coalition de l'Uruguay, de l'Argentine et du Brésil (1866-1870). Castilla, qui administre le Pérou après la défaite de Vivanco (1845), fait venir des ingénieurs d'Europe pour construire le chemin de fer de Callao à Lima. Enfin, la chute de Rosas, en 1852, exprime la victoire des idées nouvelles qui triomphent avec Urquiza, le promoteur des premiers chemins de fer argentins, de la libre navigation des fleuves, de la diffusion de l'enseignement et de l'agriculture scientifique, l'ami de l'éducateur Amédée Jacques et du naturaliste Martin de Moussy.

III

Des nouveautés fécondes se dessinent, dans l'Amérique Latine, vers le milieu du XIXe siècle; en même temps, le progrès territorial des États-Unis, la guerre de Sécession et l'affranchissement total des noirs de la Méditerranée américaine achèvent de définir les zones du nouveau continent, qui seront désormais partagées entre les influences latines et anglo-saxonnes, avec interposition d'une région intermédiaire, où l'orientation politique, comme la formation démographique, demeurent encore incertaines.

Les États-Unis, agrandis en 1803 de la Louisiane, vendue par Napoléon, avaient acquis de même en 1819 la Floride, cédée par l'Espagne; leurs pionniers avaient commencé la marche vers l'Ouest; Frémont, en 1843, atteignait, par les plateaux d'Utah et les Montagnes Rocheuses, la côte de Californie. La domination mexicaine, sur ce littoral, n'était pas plus effective que jadis celle de l'Espagne; aussi les États-Unis, après avoir encouragé la sécession du Texas mexicain, dont l'annexion ajoute une étoile à leur drapeau national, s'adjugent-ils, au prix d'une guerre victorieuse, tout le Mexique du Nord-Ouest, c'est-à-dire

la Californie; bien leur en prit, car l'année suivante (1848), des mines d'or y étaient découvertes; cette province évoluera désormais dans l'orbite de la grande république du Nord; sa dépendance est consacrée par l'ouverture, en mai 1869, du premier chemin de fer transcontinental. Quant à la République du Mexique, qui s'est si vaillamment développée et organisée depuis lors, elle reste un peu à l'écart des autres États latins de l'Amérique et, sans rien abdiquer de son indépendance, a resserré ses relations économiques et politiques avec ses voisins anglo-saxons.

La guerre de Sécession (1861-1865) se termine par la victoire des Fédéraux anti-esclavagistes, mais on ne peut dire qu'elle ait résolu la « question de couleur » aux États-Unis et dans le monde des Antilles; il semble seulement qu'elle ait consolidé la prépondérance politique des élémens blancs, qui sont la force de l'Union, non seulement sur les États méridionaux, peuplés en majorité de nègres, mais aussi sur les Antilles et sur les rivages méridionaux de la Méditerranée américaine. L'Espagne, qui avait gardé, jusqu'à l'extrême fin du XIXe siècle, des colonies antillaises, a été contrainte de s'en retirer; la grande île d'Haïti, divisée en deux républiques noires, ne connaîtra sans doute de paix qu'au prix d'une alliance déférente avec les États-Unis; ceux-ci ont provoqué la séparation d'une province colombienne, devenue la République de Panama (1903), pour s'arroger un contrôle souverain sur le canal isthmique dont ils poursuivent les travaux. L'Angleterre, la France, la Hollande possèdent encore des colonies dans la mer des Antilles, mais ce sont de relativement petits territoires, et sur lesquels il est improbable que grandissent jamais des races capables de poursuivre des destinées indépendantes de l'Union du Nord.

Il en est tout autrement des Latins de l'Amérique méridionale, parmi lesquels des nations grandissent sous nos yeux. Toutes s'étudient elles-mêmes, se définissent et se différencient, tout en progressant vers une plus intime solidarité. Une consultation rapide de la série des cartes politiques de l'Amérique du Sud montre comment, petit à petit, les « territoires contestés » disparaissent, les limites se font plus précises, comment la science géographique, marchant de pair avec l'extension d'administrations régulières, s'empare des derniers recoins de l'intérieur sud-américain. Et c'est là une révélation pour l'Europe, voire

pour les États-Unis : des milliers d'immigrans vont chercher fortune sur ces terres neuves ; les plus privilégiées sont alors non pas celles où les gouvernemens coloniaux exploitaient l'or naguère, mais celles dont le climat se prête le plus complaisamment au succès des immigrans blancs ; l'antique route des galions est déclassée, ce sont maintenant des traversées directes, de plus en plus rapides, de l'Europe vers les contrées tempérées du Brésil, de la République Argentine, de l'Uruguay, du Chili.

Là-bas, le moule latin est fait, et solidement trempé ; tous les apports nouveaux viennent s'y fondre et s'y amalgamer. On n'en sera pas surpris pour ce qui est des Italiens, des Espagnols, des Français même ; mais peut-être aurait-on cru plus résistans les Anglo-Saxons, les Germains, les Slaves? Or tous, sans exception, sont peu à peu absorbés. Le Chili du Sud, celui de Valdivia, de Puerto Montt, d'Osorno, a reçu, depuis 1850, quelques milliers de colons allemands, de Saxe, Silésie et Bohême ; la langue allemande s'est maintenue pendant la première génération, elle cède aujourd'hui sur tous les points, plus vite parmi les paysans, plus lentement dans les groupes commerçans des villes ; le chemin de fer qui s'avance du Chili central vers Puerto Montt hâte et raffermit la conquête d'une démographie à base latine. Le fait est plus frappant encore dans ces provinces méridionales du Brésil, où le peuplement allemand est si compact que les apôtres du pangermanisme les ont souvent revendiquées comme des colonies libres du *Deutschthum* : les colons s'y assouplissent à la vie locale, et bientôt parlent la langue du pays comme ils en consomment les alimens ; les rouliers slaves du Paraná, les paysans polonais de Santa Catarina subissent les mêmes influences, vite dénaturés par les mariages mixtes, par l'usure des transactions et des contacts quotidiens ; l'État de Saint-Paul, rendez-vous principal des immigrans, encourage l'enseignement primaire par tous les maîtres de bonne volonté, dans toutes les écoles, même étrangères ; instruits par l'expérience, ses dirigeans savent bien que toutes ces diversités initiales tendent irrésistiblement à s'harmoniser en un organisme brésilien ; un fils d'un des colons allemands de Santa Catarina, M. Lauro Müller, a été l'un des ministres des Travaux publics les plus « nationaux » du Brésil.

Il n'y a, dans l'Amérique du Sud, presque plus d'Indiens qui vivent en dehors d'une administration moderne : le Pérou ap-

privoise et instruit ses Quichuas, l'Argentine a soumis, avec le général Roca (1875-1880), les derniers nomades de la pampa septentrionale; le Brésil investit des chefs indigènes parmi les Botocudos des *serras* atlantiques, tandis que les Céarenses, récolteurs de caoutchouc, pénètrent le long des affluens de l'Amazone chez les sauvages retranchés au cœur de la *selva*. Et ces Indiens aussi, se métissant, se latinisent. Bien mieux, les noirs eux-mêmes ne résistent pas : alors qu'aux États-Unis, en face des Anglo-Saxons étanches, ils multiplient entre eux et demeurent une race d'importés, au Brésil où jamais ne commande le préjugé de couleur, ils se croisent et disparaissent comme type exclusif d'humanité; dans le coupage final, c'est le sang des blancs, le sang latin qui l'emporte. Une liste de noms de famille, empruntée à un journal quelconque, accuse encore la diversité des origines; mais, que l'on ne s'y trompe pas, la terre sud-américaine forge, de tous ces élémens associés, la variété humaine que réclame son avenir, et c'est une variété néo-latine.

La croissance des États sud-américains les conduit à rechercher, mais sous des formes de mieux en mieux équilibrées, des collaborations et des amitiés au dehors. Tant que le morcellement du *caudilismo* a prévalu, toute l'activité des notables citoyens, à de rares exceptions près, se concentrait sur les compétitions stériles de la politique pure; les hommes d'État se révélaient, en ce qu'ils paraissaient animés d'autres et plus hautes préoccupations, les Mitre, les Montt, les Nabuco et, parmi eux, ce très moderne et vraiment libéral Pedro II, qui fut le dernier empereur brésilien avant la proclamation de la République (1889). Les tâches économiques ou intellectuelles étaient abandonnées à des résidens étrangers; des ingénieurs anglais traçaient les premiers chemins de fer, le Français Amédée Jacques rédigeait pour l'Argentine un programme admirablement prophétique d'enseignement civique; l'argent venait du dehors pour toutes les grandes entreprises, comme pour les emprunts publics. Aujourd'hui, beaucoup de natifs, hommes de parole et de plume, sont devenus des hommes d'affaires; un capital indigène est né, qui intervient dans toutes les innovations intéressantes; on observerait même, à Rio par exemple, une certaine méfiance contre telle grande compagnie canadienne et américaine du Nord, dont on dit qu'elle reste trop rigoureusement étrangère.

De là une réaction générale, et de plus en plus agressive,

contre les abus de la politique; le gouvernement fédératif, en multipliant les assemblées délibérantes et les fonctionnaires, accapare trop de personnes; il perpétue, si l'on y regarde de près, les traditions des coteries d'antan, des chapelles provinciales, de ce *caudilismo* qui a été longtemps la plaie profonde des jeunes sociétés sud-américaines. Or beaucoup de bons esprits condamnent ce système du *gobierno dual*, qui énerve la vitalité nationale; tel distingué professeur argentin le flétrit en une brochure énergique; tel président d'une autre république n'hésite pas à blâmer publiquement, pour des hardiesses fiscales qu'il juge aventureuses, le ministère local d'un des États provinciaux. Certes les compétitions politiques ne sont pas dégagées des rivalités personnelles mais, en cette année 1910, qui est une année d'élections présidentielles pour l'Argentine et pour le Brésil, il est visible que les « plates-formes » sont de plus en plus larges; on discute devant les électeurs des questions économiques, des questions de diplomatie sud-américaine et internationale, sur lesquelles il se fait une opinion publique, après des années de générale indifférence.

Tous les États posent aujourd'hui le problème de l'éducation nationale. Amédée Jacques avait, dès 1864, préparé, sur la demande de Mitre, tout un plan, que des événemens extérieurs, surtout la guerre du Paraguay, empêchèrent de réaliser immédiatement. Mais les écrivains les plus « compréhensifs » de l'Argentine contemporaine, M. Ricardo Rojas, par exemple, dans sa *Restauracion nationalista*, ont adopté les idées de Jacques : que l'on s'inspire de l'Europe, c'est nécessaire, mais que l'on n'importe pas servilement des méthodes et des livres; l'effort principal doit être de donner à la culture générale une forme nationale, de la fonder sur une connaissance solide de la langue, puis de la littérature espagnoles, sur l'histoire et la géographie, particulièrement de l'Amérique du Sud et de ses anciennes métropoles. On ne saurait trop insister sur ce que représentait d'intelligence claire et pratique la rédaction d'un programme si sagement réaliste par un étranger, républicain de 1848, proscrit du 2 décembre et qui avait découvert, sur un sol néo-latin, l'art d'être mieux qu'un doctrinaire. Les directions tracées par Jacques s'imposent aux réformes de l'enseignement au Brésil, en Argentine, au Chili et, de proche en proche, dans toutes les républiques sud-américaines.

Combien ne serait-il pas vain, en effet, de prétendre régir par des formules européennes ces sociétés, issues de l'Europe, mais grandies sous des influences locales prépondérantes? On observe chaque jour, en ces pays adolescens, des manifestations discordantes d'une vie qui cherche son équilibre ; le rude gaucho des *estancias*, venu en ville pour « tirer une bordée, » coudoie le sportsman élégant, qui devance les modes de Paris et de Londres; les premiers acteurs du boulevard sont applaudis, dans les capitales, par des auditoires de connaisseurs, tandis qu'à quelques lieues, pour passer une rivière dans la pampa déserte, un conducteur de bétail saigne une de ses bêtes, et s'en fait un radeau ; ici chatoient tous les raffinemens de la parure féminine et là, dans les colonies à l'avancement, les pionniers métissés cachent encore leurs femmes à l'étranger, suivant les coutumes indiennes; au Vénézuéla, le blanchissage était, récemment encore, un monopole d'État. L'ascension rapide des fortunes comportant le risque de chutes non moins soudaines, les mêmes personnes passeront, pour ainsi dire sans effort, de l'opulence à la pauvreté, changeront de profession à l'âge où, dans notre vieille Europe, les habitudes sont invinciblement cristallisées; et toujours, chez tous, transparaît une superbe vigueur de confiance en l'avenir; c'est l'optimisme non pas des digestions heureuses, mais tout au contraire des jeunes appétits.

Ces Américains viennent au monde avec le bénéfice acquis de toutes nos expériences ; ils sont latins par leurs enthousiasmes pour les personnes et leur passion pour les idées, souvent (particulièrement au Pérou, et dans certaines provinces du Brésil) par leurs goûts pour l'art et la poésie, par leur amour des spectacles et des couleurs. Mais ils sont, par l'ambiance américaine, vaccinés en naissant contre la malfaisance des théoriciens et des utopies. Nulle part plus qu'au Brésil, Auguste Comte n'est honoré, n'est cité et, qui mieux est, n'est lu de tous les intellectuels; la révolution de 1889 a choisi pour devise celle du père du positivisme, « ordre et progrès. » Naturellement séparées de l'Etat, les Églises sont absolument libres, mais n'exercent aucune autorité politique, les pouvoirs publics voisinent avec elles sans prétendre les entraver ni les servir, ils les traitent en forces sociales et ne les combattraient que si elles tentaient d'empiéter sur un domaine qui n'est pas le leur ; l'an

dernier, les Chartreux du Brésil émettaient sur le marché de Londres un emprunt public, comme auraient pu le faire un État ou une Société commerciale. Les Républiques sud-américaines ont leurs armées, leurs flottes ; plusieurs renforcent, non sans frais, leurs institutions militaires; les grandes usines d'Europe et du Nord-Amérique se disputent leurs commandes. Et cependant la procédure d'arbitrage intervient presque automatiquement pour régler leurs différends ; leurs représentans à La Haye ont formulé, sur le droit international, des idées neuves et ne s'en tiennent pas aux mots.

Voici maintenant que ces néo-latins entrent dans l'âge des recherches scientifiques; les missions de délimitation, qui ont fixé leurs frontières, ont dû parfois procéder à de véritables explorations; des étrangers en avaient enseigné la méthode, Allemands au Chili, Français ou Italiens en Argentine, Américains du Nord au Mexique ; ce sont aujourd'hui des savans indigènes qui se révèlent, qui fouillent les mines archéologiques des villes aztèques et des nécropoles de la pampa, qui détaillent la flore de l'Acre et la progression des glaciers andins, qui assouplissent à l'assainissement de leurs villes les procédés les plus délicats de la chimie microbienne. Rio et Santos leur doivent d'être aujourd'hui les portiques hospitaliers de la nation brésilienne, Mexico et Puebla d'étendre leurs cultures sur des plateaux drainés où l'eau jadis stagnante se mue en énergie génératrice. Le musée de Caracas rassemble et fait étudier une collection de momies indiennes; les naturalistes de l'observatoire de Lima, perché plus haut que le Mont Blanc, publient leurs recherches sur le *soroche*, ou mal des montagnes ; la bibliothèque Bartolomé Mitre, à Buenos-Ayres, est une galerie spécialement américaniste, grossie autour de la collection et suivant les vues du glorieux initiateur dont elle porte le nom.

Il n'entre pas dans le cadre de cet article d'insister sur l'art et la littérature des Sud-Américains; rappelons seulement que ces Républiques ne se contentent plus aujourd'hui d'orateurs de réunions publiques et de scribes sans culture, habillant les télégrammes des agences pour les journaux. Dans la multiplicité et l'inégalité des œuvres, d'ailleurs très peu connues en Europe, on a quelque peine à discerner les noms qui s'imposent et à dégager les idées qui dominent; cependant les jeunes littérateurs, de toutes les écoles, se tournent volontiers vers la

France, qui exerce encore et se doit de développer largement parmi eux sa primauté intellectuelle. C'est à l'Institut de France, en 1816, que Jean VI s'adressa, par l'intermédiaire de son ambassadeur à Paris, pour déléguer à Rio une sorte d'Académie des Lettres et Arts; plusieurs de nos poètes contemporains sont populaires là-bas et les gens instruits ont depuis longtemps fait justice de la légende que la littérature française se réduit à de grossiers romans. L'Argentin Léopold Diaz dédie à J.-M. de Heredia son *Atlantide conquise*, où il chante la floraison américaine du noble sang latin; le Vénézuélien R. Blanco-Fombona est le poète de la vie nouvelle qui monte, de Bolivar et des gloires nationales, de toute l'ardeur de races vibrantes vers l'avenir.

Et ce mouvement est comme un reflux vers les sources de l'Europe latine. La lutte inaugurée contre les métropoles n'est qu'un épisode qui a interrompu, mais pour un temps seulement, la sympathie de filiations désormais indélébiles. L'Argentine a rayé officiellement de son hymne national un couplet que les Espagnols ne pouvaient entendre sans rancune; des conférenciers venant de France, d'Italie, d'Espagne sont recherchés dans toutes les grandes villes, dans les cercles, dans les Universités, et jamais plus volontiers acclamés que lorsqu'ils découvrent, devant leurs auditoires studieux ou mondains, les affinités latines des races sud-américaines. Buenos-Ayres va célébrer le centenaire de l'émancipation par une Exposition Universelle et par un congrès international des Américanistes, dont la session s'achèvera en une tenue complémentaire à Mexico; d'ores et déjà, nous avons l'assurance que les spécialistes des Républiques du Sud ne s'y montreront pas inférieurs aux plus qualifiés de leurs confrères étrangers; ce sera, de leur part, coquetterie nationale autant que professionnelle.

Cette Exposition doit être le motif de réunions plus politiques; servies par le chemin de fer transandin, tout récemment achevé (mai 1910), des délégations chiliennes, conduites par le président de la République, viendront visiter l'Argentine; les présidens de l'Uruguay et du Brésil probablement aussi, se rencontreront à Buenos-Ayres; et ces manifestations seront hautement symboliques. A mesure, en effet, que les nationalités sud-américaines se déterminent, chacun des États prend une conscience plus nette en même temps de ce qui le distingue

des autres et de ce qui l'en rapproche; nous allons, sous la direction prévoyante des gouvernemens, vers l'entente cordiale sud-américaine, qui respectera les individualités, mais multipliera, par l'union, les forces communes; c'est là un progrès d'avenir dont nous ne percevons encore que des symptômes, mais l'aurore en est déjà levée, et nous en saluons de grand cœur les promesses. Dans cette évolution, l'exemple doit venir, — il est venu, — des républiques les plus avancées qui sont, sans qu'il soit besoin d'en nommer aucune, celles où la modération du climat a le mieux protégé la croissance des greffes européennes; devant la montée de ces sentimens de concorde féconde et pacifique, il nous plaît de considérer comme négligeables quelques soubresauts du *caudilismo* d'antan.

Un chef Inca, bien des années avant Pizarre, avait annoncé à ses enfans l'arrivée d'étrangers, venant d'au delà de la mer. « Accueillez-les sans violence, avait-il ajouté, car leur sang et le nôtre doivent se mêler pour la gloire future de nos pays... » Et c'est pourquoi, descendant respectueux de l'ancêtre, l'Inca Huayna Capac se soumit volontairement à Pizarre. Plus heureuse que le gouverneur Ponce de Léon qui ne put trouver en Floride la source dispensatrice de la jeunesse, la vieille Europe latine connaît aujourd'hui l'orgueil de se sentir revivre, acclimatée au temps et à l'espace, dans les nations de sa race qui grandissent sous le ciel de l'Amérique du Sud.

HENRI LORIN.

REVUE LITTÉRAIRE

RÉCENTES ÉTUDES SUR FÉNELON

« Il fallait faire effort pour cesser de le regarder... » C'est en ces termes, on s'en souvient, et par cette forte et pittoresque expression que Saint-Simon caractérisait l'étrange séduction que dégageait la personne même de l'archevêque de Cambrai et à laquelle on ne résistait guère. L'homme et l'œuvre continuent d'exercer sur nous le même charme. Nous en avons eu, cet hiver, une preuve nouvelle. Tout ce qui compte dans le Paris lettré a fait ses délices d'entendre parler de Fénelon. Il est vrai que c'est M. Jules Lemaître qui en parlait. Disons donc que l'attrait était double. Et je ne crois pas inutile de noter en passant, à l'adresse de ceux qui ne cessent de reprocher sa frivolité au public parisien, qu'un des événemens « parisiens » de l'année, ce fut un cours professé par un critique sur un théologien, et sans qu'on eût réclamé le concours d'actrices en vogue pour lire les citations. La vérité est que partout où il est attiré par le talent, le public accourt. Les dix conférences de M. Jules Lemaître réunies en volume (1) font un livre exquis. Comme dans ceux qu'il avait consacrés à J.-J. Rousseau et à Racine, M. Lemaître ne prétend aucunement nous donner sur son auteur une étude complète où, tout en renouvelant le sujet, il l'épuiserait. Il est arrivé à un âge, et à une sagesse, où l'on ne se leurre plus de telles illusions; ce sont nos jeunes camarades de l'École normale qui intitulent leurs travaux d'écoliers des « définitifs; » à moins qu'ils ne mettent dans l'emploi de

(1) *Fénelon*, par M. Jules Lemaître, 1 vol. in-16, Arthème Fayard. — Cf. *Études critiques sur Fénelon* par M. Moïse Cagnac, 1 vol. in-16, Lecène et Oudin.

ce terme une nuance d'ironie et de scepticisme précoce; et ils en sont bien capables. Dans ses études d'une critique si pénétrante et d'un tour si aisé, M. Lemaître se contente de promener sa curiosité à travers un sujet, en s'arrêtant aux endroits qui l'intéressent davantage et sur lesquels il lui semble qu'il a quelque chose à nous dire. Cette manière libre et qui garde quelque chose du dilettantisme d'antan convient à merveille à ce vif et souple esprit, le moins dogmatique qui se puisse imaginer et le plus incapable de s'emprisonner dans un parti pris. On se souvient de l'aventure qui marqua ses rapports avec Jean-Jacques Rousseau. Parti vigoureusement en guerre contre le philosophe de Genève, au cours de son étude, il lui était devenu indulgent. Non qu'il eût changé d'avis sur les idées du penseur, sur le mal que leur contagion n'a cessé de nous faire et sur le dérangement que cette intervention « monstrueuse » a causé dans notre équilibre, mais il s'était pris de pitié pour l'homme. Cette fois encore M. Lemaître a cédé à une impression du même genre. L'ami de Mme Guyon, l'auteur des *Maximes des Saints* a pu commettre une erreur; mais on la lui a fait expier trop cruellement; c'est au cours de son procès qu'il est devenu sympathique à son biographe. Et puis, c'était Fénelon. Une fois de plus, le charme a opéré.

Comment M. Lemaître a-t-il été amené à s'occuper de Fénelon? Par quel chemin est-il arrivé jusqu'à lui? Cela même est très significatif. Lorsqu'il accepta, il y a quelques années, d'entreprendre une série de cours, il avait sinon un programme du moins un dessein : c'était d'étudier dans leur source quelques-unes des erreurs dont la conscience moderne est le plus profondément troublée. Aussi commença-t-il par Jean-Jacques Rousseau, et ce choix s'imposait, nulle œuvre n'étant un répertoire plus abondant d'idées fausses et de chimères dangereuses. Il continuera quelque jour par Chateaubriand, dont la prose lyrique a servi si souvent de véhicule aux idées de Jean-Jacques et dont la sensibilité maladive a imprégné tout le romantisme. Il lui sembla que Fénelon appartenait à la même lignée. Et qu'un archevêque eût quelque parenté d'esprit avec l'auteur de l'*Émile* et du *Contrat social*, quelque affinité de sentimens avec l'auteur de *René*, c'était un exemple suffisamment amusant de l'obscure façon dont cheminent les courans intellectuels. D'où vient que le XVIIIe siècle déiste, sinon athée, eut pour ce prélat, dont l'orthodoxie sur l'essentiel de la doctrine n'a jamais fait doute, tant de complaisance? D'où vient que les philosophes le tiennent en quelque manière pour un des leurs? D'où vient que le parti révolutionnaire excepte de sa haine

pour la France aristocratique ce grand seigneur précepteur d'un prince? Certes on lui sait gré d'avoir été l'adversaire de Bossuet, disgracié par Louis XIV. Mais cela même ne suffit pas. Il faut des raisons plus profondes, plus mystérieuses. Il faut que les partisans du nouvel ordre de choses aient deviné en Fénelon, et sinon précisément dans aucune de ses idées, de ses théories et de ses vues, du moins dans l'ensemble de ses tendances et dans l'espèce de sa sensibilité, un précurseur tel quel. C'est à ce point de vue que s'est placé M. Jules Lemaître. Et c'est ce qui donne à son étude de l'unité en même temps qu'une saveur originale.

Fidèle à cette « idée directrice, » le biographe de Fénelon y reviendra maintes fois et aura soin de nous y ramener à maints détours de son étude ; mais il n'aura garde d'y subordonner le portrait tout entier comme à une « idée maîtresse. » Sa méthode n'est pas celle de Taine; elle est restée, comme à l'époque des *Contemporains*, beaucoup plutôt voisine de celle de Sainte-Beuve. Ce à quoi excellait la manière déliée et minutieuse d'un Sainte-Beuve, c'était à démêler l'extrême complexité d'un caractère, d'une œuvre, d'un esprit. Et qui fut plus complexe que Fénelon? Il n'était pas simple, remarque à plusieurs reprises M. Jules Lemaître. Et l'on voit bien que cette multiplicité, — je n'ai pas dit cette duplicité, — qui réunit tant d'hommes en un seul et associe tant de contradictions, réjouit sa finesse de psychologue. Il y a d'abord, dans François de Salignac de La Mothe Fénelon du gentilhomme, et c'est un trait qui le distinguera de Bossuet, qui est bourgeois. De là sans doute une élégance, une manière aisée, détachée, supérieure, et ce je ne sais quoi de dédaigneux qui sent son grand seigneur. Mais de là aussi une certaine conception de l'honneur, ou du point d'honneur, qui se révélera à l'instant décisif de la carrière de Fénelon et qui pourra bien être l'une des causes déterminantes de sa grande infortune. Méridional, il joint à un goût de la raillerie une imagination vive, mobile, facilement dupe du mirage. Gentilhomme pauvre, flanqué de quatorze frères et sœurs, c'est un cadet de Gascogne. Il est ambitieux et insinuant, désireux de parvenir et sachant bien qu'un des meilleurs moyens est de ne pas marchander sur le chapitre des louanges. C'est ainsi qu'il commence par se mettre dans les bonnes grâces de Bossuet et joue auprès de lui ce rôle que Phélipeaux a pu exagérer, mais non inventer. Bossuet « n'allait point dans son diocèse, écrit ce grand vicaire, sans être accompagné des abbés de Fénelon et de Langeron, son intime et inséparable ami. Quand il était à Paris, ils venaient régulièrement dîner avec lui et lui tenaient

une fidèle et assidue compagnie, de sorte que le prélat n'était guère sans l'un ou sans l'autre. Ils avaient soin d'avilir par de piquantes railleries tous ceux qui avaient les mêmes prétentions. Pendant les repas et les promenades, ils louaient sans cesse le prélat, jusqu'à l'en fatiguer. Le prélat, en rougissant souvent, leur en témoignait publiquement son dégoût et les priait de s'en abstenir. La Bruyère, homme sincère et naturel, était outré. Il me disait quelquefois à l'oreille : Quels empoisonneurs ! Peut-on porter la flatterie à cet excès ? — Voilà, lui disais-je, pour vous, la matière d'un beau Caractère. » Témoignage suspect, a-t-on dit, mais que confirment aussi bien les lettres de Fénelon. Que les relations des deux adversaires aient été d'abord si affectueuses, cela explique qu'elles soient par la suite devenues si aigres, et c'est le côté très humain de cette brouille célèbre. Encore au cadet de Gascogne revient ce goût des aventures qui entraînera le théologien hors de la droite voie et lui fera rechercher les complications romanesques. Pour ce qui est du besoin de domination, il a été souvent noté chez les hommes d'Église et on comprend sans effort qu'il soit essentiel au rôle de directeur de conscience. Et ce ne sont là que quelques-uns des traits qui composeront cette physionomie dont on n'aura jamais saisi toutes les nuances. Il n'était pas simple...

Sur certains points, il est vrai que la légende est intervenue et qu'il y aurait lieu d'extirper de la biographie de Fénelon telles fleurs parasites qui en feront longtemps encore, et en dépit des critiques, le plus sûr ornement. Il en est ainsi partout où Saint-Simon a passé. Nul autre, par son humeur dénigrante et peut-être sans le faire exprès, n'a semé plus de calomnies, qui auront la vie dure, le hasard ayant voulu que le calomniateur fût un écrivain de génie. Comment oublier le merveilleux raccourci de « l'éducation d'un prince » où Saint-Simon, par un violent jeu d'antithèse, oppose au portrait du Duc de Bourgogne tel que l'avait fait la nature, le portrait du Duc de Bourgogne tel que le rendit une discipline la plus douce et la plus experte à briser les caractères. Le voici avant Fénelon : « Passionné pour toute espèce de volupté, et des femmes, et, ce qui est rare à la fois, avec un autre penchant tout aussi fort. Il n'aimait pas moins le vin, la bonne chère, la chasse avec fureur, la musique avec une sorte de ravissement, et le jeu encore où il ne pouvait supporter d'être vaincu et où le danger avec lui était extrême ; enfin livré à toutes les passions, et transporté de tous les plaisirs. » Et le voici après Fénelon. « De cet abîme sortit un prince affable, doux, humain, modéré, patient, modeste

pénitent, etc. Autant et quelquefois au delà de ce que son état pouvait comporter, humble et austère pour soi. » Là-dessus, on s'afflige : trop est trop ; le précepteur n'avait pas seulement dompté la fougue excessive de son royal élève, il avait chez lui brisé jusqu'aux ressorts de la volonté; au lieu de préparer en lui le maître d'un grand peuple, il l'avait façonné à la servitude... Et il n'a pas manqué de hardis généralisateurs pour symboliser par cet exemple le résultat de toute éducation confiée à des prêtres. Le défaut de leur thèse, c'est que cette fameuse métamorphose n'a jamais eu de réalité que dans le cerveau d'un visionnaire. Le portrait que trace Saint-Simon d'un Duc de Bourgogne emporté par toutes les passions ne peut guère s'appliquer qu'à un jeune homme de dix-huit ans ; or, ce prince n'a que sept ans lorsque Fénelon devient son précepteur... Un beau raisonnement est une belle chose : les dates sont l'écueil. Mais le morceau de Saint-Simon est d'une touche si puissante! Il a cet incomparable mérite d'art qui crée les légendes et qui leur assure la durée.

Suivons maintenant à travers l'œuvre de Fénelon ce courant qui annonce la sensiblerie, les utopies et les manies du XVIIIe siècle et qui ira se grossissant à travers le XIXe. M. Jules Lemaître l'aperçoit naître dès les premiers sermons que prononce Fénelon et dès les premières définitions qu'il donne de l'orateur sacré dans les *Dialogues sur l'Éloquence*. Ne reproche-t-il pas à Bourdaloue qu'il n'ait rien d'affectueux, de sensible? « Oh! la sensibilité! et la nature! que Fénelon en abusera! Il en parlera presque autant que les philosophes du XVIIIe siècle. Et que de fois, malgré toute son élégance innée, il sera fade sous prétexte d'être sensible et de n'écouter que son cœur! N'est-il pas curieux que la première partie de ce premier sermon (*De la vocation des Gentils*) avec son intempérance d'émotion et ses continuelles interjections et apostrophes, fasse déjà penser, en dépit de sa grâce, au style des hommes « sensibles » du siècle suivant, au style des romans de l'abbé Prévost, des drames de Diderot et de la *Julie* de Jean-Jacques, de ce Jean-Jacques que l'aristocrate Fénelon nous rappellera si souvent? Tant ce prêtre pieux, qui sera dans les *Maximes des Saints* un pur mystique et dans les *Tables de Chaulnes* un prophète du passé, était cependant pénétré de l'esprit et de la sentimentalité du siècle futur ! » Le XVIIe siècle avait été persuadé que la raison, qui subordonne le particulier au général et l'individu à l'ensemble, doit dominer, régler, contenir et discipliner toutes les facultés. Le XVIIIe siècle va faire passer le commandement à la plus personnelle, la plus changeante, la plus capricieuse et la plus tyrannique des facultés : c'est la

sensibilité. Il sortira de là une grande révolution en littérature, mais d'abord en morale.

Quand on lit aujourd'hui le *Traité de l'éducation des filles*, il faut bien avouer que l'impression première est une déception. Ce qui étonne, c'est que ce *Traité* ait été si longtemps fameux. On n'y remarque rien d'abord que des indications assez vagues et un ensemble d'une banalité déconcertante. Méfions-nous de cette première impression! Si la pédagogie de Fénelon n'est pas très précise, c'en est le mérite, par opposition à la nôtre qui semble faire la guerre à toute originalité. Cela surtout quand il s'agit des filles à qui il est absurde d'infliger un programme arrêté en toutes ses lignes. Et si la plupart des réflexions de Fénelon nous semblent au-dessus de la discussion, alors qu'elles étaient loin en ce temps-là de passer pour vérités admises, n'est-ce pas que là encore leur auteur s'est montré très « moderne? » Mais voici le rapprochement tout à fait ingénieux qu'indique M. Jules Lemaître. Il se demande où nous retrouvons ces méthodes d'éducation, cette douceur, et aussi cet artifice, ces petites comédies arrangées pour que l'enfant apprenne sans effort ce qu'il a besoin de savoir. C'est dans la première partie de l'*Émile*. Le système d'éducation de Rousseau est tout entier fondé sur un principe qui est aussi bien essentiel à la philosophie du XVIIIe siècle : la croyance à la bonté de la nature. Ce dogme est en contradiction formelle avec celui du péché originel qui est à la base du christianisme. Et il est donc impossible que Fénelon s'y range. Mais on relève chez lui de curieux passages, celui par exemple où il se hasarde à parler d'un âge où l'âme de l'enfant « n'a encore aucune pente vers aucun objet. » C'est signe, à tout le moins, que le dogme de la chute n'est pas pour Fénelon, comme il était pour Pascal, tout le christianisme, et que celui-ci n'a pas à l'égard de notre nature et des suggestions de notre instinct une prévention irréductible.

Après cela, on ne s'étonnera pas de relever sous la plume de Fénelon et en maints endroits des déclarations qu'on qualifierait, en langage d'aujourd'hui, de « pacifistes et humanitaires. » On en trouverait, tant et plus, dans les *Dialogues des morts* : « Un peuple n'est pas moins un membre du genre humain qu'une famille est un membre d'une nation particulière. » Et encore : « Chacun doit infiniment plus au genre humain, qui est la grande patrie, qu'à la patrie particulière dans laquelle il est né. » Sur ce point, nous dit-on, comme sur beaucoup d'autres, Fénelon, très en avance sur son siècle, pense à peu près comme un gentilhomme français à la veille de la Révolution.

Tout cela est juste, à condition d'être présenté avec toute sorte de réserves et de nuances. On peut ici se fier à la prudence de M. Jules Lemaître, et je lui sais gré, après nous avoir entretenus du « pacifisme » de Fénelon, d'avoir soigneusement indiqué le correctif. C'est d'abord qu'à cette époque la France étant la nation la plus nombreuse et la plus forte d'Europe, pouvait imposer sa paix. Ensuite Fénelon pacifiste, mais gentilhomme, descendant, neveu, oncle et cousin de soldats, ne s'en indignait pas moins, dans une lettre à sa cousine de Laval, qu'un sien petit cousin, à vingt ans, ne fût pas encore aux armées du Roi.

Pour ce qui est du *Télémaque*, il m'a toujours paru l'un des modèles les plus achevés qu'il y ait du genre faux. C'est un poème, une suite ou une branche de l'*Odyssée*, et il est en prose, comme le sera cet autre poème en prose, son rival dans l'ordre composite, les *Martyrs* de Chateaubriand. C'est un récit mythologique et il est tout entier pénétré de sentimens chrétiens. C'est l'œuvre d'un prêtre catholique et celui-ci, pour recommander la morale chrétienne, ne trouve rien de mieux que d'en confier l'enseignement aux divinités païennes. C'est un récit de la vie antique et tout y porte la marque moderne. Toutes les antithèses s'y rencontrent avec tous les anachronismes. Mais ce que je trouve encore de plus étrange dans cet étrange roman, c'est que ce soit un roman d'éducation. Il est destiné à mettre en garde un jeune homme contre toutes les séductions de la passion, et, dès les premières lignes, la passion y parle le langage le plus touchant : l'amour s'insinue par le moyen de la tristesse et de la rêverie mélancolique. Grâce à Calypso et à ses nymphes, voilà notre jouvenceau de plain-pied dans l'appartement des femmes, où il y a des chances pour qu'il se plaise plus qu'à l'entretien de Mentor. L'Émile de ce roman d'éducation est un prince ; il est appelé à régner quelque jour sur la France,—et on lui apprend à légiférer pour Salente ! Mais apparemment ce romanesque lui-même, cette sentimentalité partout répandue, cet optimisme souriant, cette couleur factice d'une antiquité conventionnelle, lui prêtent un prestige qui survit au culte même de l'antiquité et au souci de la morale chrétienne. Je me souviens d'avoir naguère fait partie d'une commission officielle qui siégeait au Ministère de l'Instruction publique, pour rédiger le programme des livres à mettre dans les mains de nos écoliers. Je proposai qu'on rayât le *Télémaque*. J'eusse mieux fait de me taire : le roman de Fénelon fut inscrit au programme de deux classes au lieu d'une.

Après cela, rien de plus aisé que de montrer comment le pur amour

mène à la religiosité romantique, et comment le traité de l'*Existence de Dieu* conduit à la profession de foi du *Vicaire savoyard*, qui conduit aux *Harmonies* de Lamartine. Veut-on parler de critique littéraire? on ferait une abondante moisson dans un des livrets les plus agréables de Fénelon et dont la lecture m'a toujours ravi : c'est la *Lettre* sur les occupations de l'Académie. Ce n'est qu'une causerie et à laquelle Fénelon n'attachait aucune importance. Aussi y laisse-t-il à sa fantaisie la bride sur le cou ; c'est l'assemblage le plus divertissant d'absurdités, de fines remarques et de vues nouvelles. Il faut enrichir la langue en la dotant de mots composés à l'antique ou à l'allemande. Il faut continuer à faire des vers, et à les faire rimer, mais rimer aussi peu que possible : et telles sont bien la versification lâche et la rime indigente dont se contentera ce XVIIIe siècle dont ce n'est pas la faute s'il y a encore une poésie en France. De notre tragédie classique Fénelon pense à peu près ce qu'en penseront Lessing et Schlegel. Sur le compte de Molière, il s'explique avec une ouverture d'esprit qui nous charme, non sans un peu nous étonner. Ses idées les plus originales concernent la manière d'écrire l'histoire, où il réclame la couleur locale à peu près comme le fera l'école de 1830. Cela se termine par un chapitre sur la querelle des Anciens et des Modernes, dont on voit que Fénelon n'a pas compris toute la portée, comme d'ailleurs personne ne la comprenait alors, mais où l'on sent bien que ce disciple des Grecs n'a pas pour les Modernes les colères vigoureuses d'un Boileau ou même d'un La Bruyère. Il évite de se prononcer et se dérobe derrière une citation latine : *Non nostrum inter vos tantas componere lites*. Mais admettre, fût-ce par courtoisie pour les Modernes, qu'on pût les égaler aux Anciens, cela même était, venant d'un tel arbitre, une nouveauté... On voit assez par ces citations et ces rapprochemens, qu'on pourrait multiplier à l'infini, que le point de vue de M. Jules Lemaître était justifié et qu'il convenait de faire à Fénelon sa place et une large place dans le mouvement moderne.

On attendait le biographe de Fénelon à l'épisode décisif des rapports avec Mme Guyon : l'attente n'a pas été déçue. Les trois chapitres qu'il a consacrés à Mme Guyon et à l'affaire du quiétisme sont de beaucoup les meilleurs du livre. Il y a apporté autant de curiosi intellectuelle et de pénétration que d'ailleurs de finesse avisée et de bon sens. Le portrait qu'il trace de Mme Guyon a des chances d'être ressemblant, car il ne va pas jusqu'à la traiter de folle : il nous la donne seulement pour demi-folle. Cette moitié-là, au surplus, nous suffit très bien et nous le tenons quitte de l'autre. Grande dame, riche, belle

instruite, accueillie dans les maisons les plus aristocratiques, Jeanne-Marie Bouvières de la Mothe-Guyon n'est aucunement une aventurière. Mais après la lecture des romans celle des livres mystiques lui avait troublé la tête qui n'avait jamais été bien en équilibre. Elle avait promené, à travers les provinces, un grand diable de Père Lacombe, barnabite, et ayant perdu cet acolyte, elle cherchait un autre compagnon de mysticité, quand elle rencontra Fénelon. Elle avait quarante ans, lui trente-sept. « Leur sublime s'amalgama, » dit Saint-Simon, dont cette fois le mot sonne juste. Il faut qu'il y ait eu chez Mme Guyon un pouvoir de séduction qui aujourd'hui nous échappe parce qu'il était inhérent à la personne même; mais il est vrai qu'elle avait séduit, entre autres, Mme de Maintenon et tout Saint-Cyr. Elle trouva accès auprès de Fénelon, en raison de ce qu'il y avait dans l'esprit de celui-ci d'inquiet, d'inassouvi, de quasiment morbide. M. Lemaître l'a montré supérieurement dans une page délicate où il répond à cette question : Qu'est-ce donc que Mme Guyon apprit à Fénelon? « Il était très tendrement pieux, nous le savons; il recommandait la prière filiale, familière, confiante. Il prêchait affectueusement, sans souci des règles. Il était très enthousiaste, très chimérique (précis toutefois dans la pratique et en ce qui regardait son avancement temporel), et aussi, je le crois, très candide avec tout son esprit. Sa foi même en une demi-folle en est la preuve. Enfin, treizième enfant d'un quinquagénaire, il fut toujours de très faible santé, comme son amie. De là peut-être une continuelle inquiétude, de fréquentes langueurs, des crises d'extrême sensibilité alternant avec des momens d'invincible « sécheresse. » Un besoin d'amitié, de soutien, de confidence qui ne l'empêchait pas d'être, dans les occasions, impérieux, dominateur, cassant; un goût du rare et du distingué, — et du mystère... Quoi encore? En deux mots, ce qu'il appelait lui-même son « inexprimable fond. » Oh! non! il n'était pas simple. C'était une âme de désir et d'angoisse. Dépris de ses rêves héroïques de jeunesse, déçu ensuite dans son apostolat à l'intérieur, rejeté à la direction des âmes de femmes, il cherchait, quoi? La sainteté. » Seulement il la chercha par des voies d'exception qui risquaient de le faire glisser jusqu'à l'hérésie. Et Mme Guyon, hélas! enseigna aussi à Fénelon tout un monde de puérilités et de niaiseries. C'est ce qu'on voit par leur correspondance secrète, dont on n'avait pas « voulu » admettre jusqu'ici l'authenticité; mais M. Maurice Masson l'a démontrée dans un livre excellent *Fénelon et Mme Guyon*. Mme Guyon avait organisé l'armée du Saint-Esprit, l'ordre des Michelins. Elle appelle Fénelon, *le général,* et *Bi* et

Bibi. Et lui : « Gardez-vous bien de vous gêner pour tous les noms que vous vous trouverez portée à me donner. » Venant d'un si bel esprit, cela afflige.

C'est merveille de voir comme M. Lemaître débrouille cette affaire du quiétisme et nous en rend la marche facile à suivre. Je n'ai pas le courage de le lui reprocher. Donc Mme de Maintenon, avertie par Godet-Desmarais, se retourne contre Mme Guyon, sa protégée d'hier : c'est alors Fénelon qui conseille à celle-ci de remettre à Bossuet le jugement de ses livres. Bossuet accepte cette corvée, s'enfonce dans la lecture de ces rêveries et en éprouve une sorte de stupeur. Mais où le chagrin commença, ce fut quand il s'efforça vainement d'obtenir que Fénelon désavouât son amie. « Je me retirai étonné de voir un si bel esprit dans l'admiration d'une femme dont les lumières étaient si courtes, le mérite si léger, les illusions si palpables et qui faisait la prophétesse. » Mme Guyon provoque un nouvel examen, et c'est l'origine des conférences d'Issy. Fénelon avait d'avance promis une entière soumission. « Ne soyez pas en peine de moi, je suis dans vos mains comme un petit enfant. Je puis vous assurer que ma doctrine n'est pas ma doctrine; elle passe par moi sans être à moi... Dès que vous aurez parlé, tout sera effacé chez moi... » Les articles d'Issy une fois rédigés, on eut l'idée obligeante de les faire signer par Fénelon « pour éviter de lui donner l'air d'un homme qui se rétracte. » Fénelon signa, avec Bossuet, Noailles et Tronson. Après quoi, Bossuet lui ayant soumis son livre sur les *États d'oraison*, où Mme Guyon est nommée et condamnée, il refuse de l'approuver et, en toute hâte, fait paraître les *Maximes des Saints* où tout tend à justifier Mme Guyon sans la nommer. Désormais, il s'entête. Cet entêtement lui vaudra le désastre effroyable qu'était au XVIIe siècle une disgrâce du Roi. Le 2 août 1699, il quitte Versailles pour n'y plus revenir. « M. de Cambrai est inexorable et d'un orgueil qui fait peur, » écrivait Bossuet. « Peut-être, répond M. Lemaître, mais je ne trouve pas cela si mal, quand on sacrifie tout à cet orgueil ou plutôt à ce que Fénelon appelle si souvent « son honneur; » et je suis sûr qu'il n'entend pas seulement par là son honneur de prêtre, mais son honneur d'homme et de gentilhomme. » Ainsi se déroule cette affaire compliquée, subtile, mais où il ne me paraît pas indispensable de chercher tant de mystère.

Toutefois, si vous avez plus de confiance aux explications qui embrouillent les choses et aux éclaircissemens qui les obscurcissent, — c'est une opinion qui peut se soutenir, — adressez-vous au livre singulier qu'un écrivain de talent, M. Henri Brémond, intitule : *Apologie*

pour Fénelon (1). Ne croyant ni à la demi-folie de Mme Guyon, ni à l'esprit d'utopie de Fénelon, ni à la raison lumineuse de Bossuet, n'admettant ni que la querelle entre Fénelon et Bossuet ait pu éclater sans préparation, ni qu'elle ait pu passionner l'opinion par le seul intérêt doctrinal, il s'avise de faire intervenir un complot. Que dis-je, un complot? Ce sont bel et bien trois complots qui vont se rejoindre et aboutir à la condamnation des plus innocentes victimes. Premier complot, une intrigue de cour. Fénelon, Beauvilliers, Chevreuse, les deux duchesses, on en veut à ce petit groupe dont on jalouse l'influence. Il s'agit de créer autour de ce groupe une atmosphère de suspicion. Second complot, la guerre qu'une « obscure coalition » poursuit contre Mme Guyon. Troisième complot enfin, et c'est le plus vaste, le plus assuré de nuire : jansénistes contre jésuites. Pourquoi la querelle du quiétisme ne serait-elle pas simplement une des phases de la lutte qui se poursuivra longtemps encore entre Port-Royal et la Compagnie de Jésus? Avec Mme de Maintenon les trois complots unifiés sortent du souterrain où ils se trament. « Alliée malgré elle, dupe et victime des conspirateurs anonymes, c'est à cette femme que revient la douteuse gloire d'avoir donné le branle au drame qui nous occupe. » Ainsi, opine l'apologiste de Fénelon, comme presque tous les drames, celui-ci se noue loin de la scène. Une force obscure met et remet inlassablement aux prises les deux protagonistes qui d'abord ne demandaient qu'à s'entendre. Désormais la roue tourne, prenant successivement et entraînant dans son engrenage Bossuet, Fénelon, acharnés à une besogne dont ils ne sont que les ouvriers inconsciens...

Si la théorie des trois complots n'a guère de chances de convaincre le lecteur jusqu'au jour où l'équipe de docteurs ès lettres et de juges d'instruction, à laquelle M. Brémond fait appel, en aura épuisé l'étude infinie, en revanche, il ne manquera pas de gens pour être mis en joie par l'espèce de portrait-charge que l'auteur s'est amusé à tracer de Bossuet. Dans un chapitre intitulé, sans doute par antiphrase, « le prestige de Bossuet, » l'homme, le directeur de conscience, le théologien sont accommodés de la belle manière. Maladroit, ne connaissant rien que ses livres, il ignore le monde et reste devant Versailles ébloui comme un provincial. Dépourvu de toute originalité, docile et resté l'homme de ses cahiers de Navarre, éloquent d'ailleurs, on dirait déjà Victor Cousin. Son bon sens équivaut à une horreur de

(1) *Apologie pour Fénelon*, par M. Henri Brémond, 1 vol. in-16, Perrin.

toute curiosité intellectuelle. Sa candeur, à qui manque le sourire, cette candeur « un peu épaisse » est une vertu, de toute évidence, mais plus convenable aux simples de ce monde qu'aux docteurs de l'Église. Quoi encore ? Mais par exemple un goût immodéré des complimens et une humilité que ne dégoûtait pas le plus vulgaire encens. Et tout cela n'empêche pas que Bossuet ne soit sublime : il est sublime comme poète lyrique ; il est bien entendu que le lyrisme se définit « chaleur et tumulte, flamme et fumée ; » c'est un *artiste prodigieux* qui fait songer à Renan, mais qui le dépasse... Et, dans son *Avant-propos*, M. Brémond avait eu soin de nous avertir que son livre est consacré à la « défense de Bossuet... » Tout cela est évidemment égayé d'ironie ; on me permettra de me récuser devant ces jeux de l'ironie transcendante. La légèreté n'est tout à fait légère que dans les sujets légers ; et, en pareille matière, un peu de gravité ferait beaucoup mieux mon affaire.

Comme on le voit, la querelle entre bossuétistes et féneloniens n'est pas près de s'apaiser. C'est qu'elle met aux prises deux familles d'esprit : les traditionnels qui veulent avant tout le maintien de la religion, les novateurs qui veulent la rajeunir à toute force et à tout prix. Soit. Et je ne crois pas du tout que M. Brémond soit à son tour l'exécuteur, conscient ou non, d'un complot qui serait le quatrième ! Mais dans sa ferveur fénelonienne il a dépassé la mesure. Cette juste mesure, il semble bien que M. Lemaître s'y soit tenu, et c'est encore le plus grand mérite de son livre. Il n'est pas d'humeur à nourrir contre Fénelon cette sorte d'animosité personnelle que lui avait vouée un Crouslé ou Brunetière ; mais, si le ton est différent et se nuance même d'une secrète sympathie, son opinion ne diffère pas essentiellement de la leur.

René Doumic.

REVUES ÉTRANGÈRES

UN NOUVEAU RECUEIL DE LETTRES DE THÉODORE FONTANE

Briefe Theodor Fontanes, zweite Sammlung, 2 vol. in-8°, avec portraits, Berlin, librairie F. Fontane et Cie, 1910.

J'ai eu plusieurs fois l'occasion de signaler ici l'étrange aventure du romancier allemand Théodore Fontane, à qui ses concitoyens berlinois viennent précisément, ces jours passés, d'élever dans leur fameux Tiergarten une statue d'un réalisme familier et naïf, ressemblant un peu à celle que notre propre piété littéraire, presque en même temps, consacrait à la chère mémoire de François Coppée. Ce Théodore Fontane, — que les critiques allemands s'accordent aujourd'hui à mettre au tout premier rang de leurs romanciers nationaux, — était âgé d'environ soixante-cinq ans, lorsque, vers 1885, il résolut de s'essayer dans le genre du roman. Ou plutôt il avait bien commencé, depuis une dizaine d'années, à entremêler de quelques romans historiques la longue série de ces *Promenades à travers la Marche de Brandebourg*, qui avaient été, jusqu'alors, à la fois l'œuvre dominante et l'occupation favorite de toute sa carrière : utilisant pour ces récits romanesques, où l'invention originale ne tenait d'ailleurs qu'une place très restreinte, les nombreux matériaux de toute espèce qu'il avait rapportés de ses excursions professionnelles d'historien-archéologue et de topographe. Mais tout cela n'avait guère été remarqué, et ceux mêmes qui avaient pris la peine de lire les premiers romans du vieux Fontane y avaient retrouvé surtout le savant et délicieux chroni-

queur des *Cinq Châteaux*, ou des histoires anecdotiques des *Campagnes de 1866* et *de 1870*. A quoi il convient d'ajouter que, malgré sa collaboration, en qualité de critique dramatique, à l'un des plus importans journaux « libéraux » de Berlin, ce contemporain des Théodore Storm et des Willibald Alexis, attardé parmi la Prusse impériale de 1885, était justement connu pour la rigueur intransigeante de ses idées « conservatrices, » tout au moins en matière de politique et de religion, de telle sorte qu'à maints jeunes gens, il devait sembler déjà comme une façon d'anachronisme vivant, le dernier représentant parmi eux d'une race et d'un idéal désormais disparus.

Or il est arrivé que, dès ses débuts dans le roman de mœurs modernes, ce sexagénaire non seulement a fait voir un incomparable génie de conteur, avec une vérité simple et forte dans la création des figures, un mélange incessant de tendre émotion poétique et de subtile ironie, une science harmonieuse de composition et une pureté et précision de langue qui évoquaient irrésistiblement le souvenir des plus grands maîtres classiques de la prose allemande, mais encore que, d'emblée, le prétendu « réactionnaire » s'est affirmé un parfait « réaliste, » et d'une hardiesse d'autant plus saisissante qu'elle s'accompagnait d'allures plus souples, plus discrètes et plus nuancées. En de courts volumes dont il n'y avait pas jusqu'au format qui n'offrît un contraste piquant avec celui des énormes romans de tous ses confrères, vieux ou jeunes, Théodore Fontane racontait des histoires de petites ouvrières berlinoises séduites, puis abandonnées par d'élégans viveurs, ou bien il étudiait les phases diverses d'un conflit intime qui, peu à peu, amenait la femme d'un riche bourgeois à devenir la maîtresse de l'un des amis de son mari ; et l'audace imprévue de ces sujets n'était rien encore en comparaison de l'apparente immoralité « documentaire » avec laquelle l'auteur, s'abstenant de juger la conduite de ses personnages, semblait pourtant les excuser ou même les louer, les uns et les autres, à force de les montrer toujours fatalement conduits, dans tous leurs actes, par l'impulsion toute-puissante des circonstances extérieures ou des sentimens et instincts naturels qu'ils portaient en soi. Surgissant à une date où, de tous les coins de l'Allemagne, une foule de jeunes écrivains s'efforçaient avec plus ou moins de bonheur à constituer un type nouveau de roman « naturaliste, » imité ou en tout cas dérivé de celui qu'avait alors accrédité chez nous l'art des Zola et des Maupassant, les remarquables récits de Fontane ne pouvaient manquer de valoir à celui-ci la situation improvisée d'un chef d'école, autour duquel allait se concentrer et s'orga-

niser, maintenant, tout le mouvement révolutionnaire de ces novateurs. D'un seul coup, pour ainsi dire, le vieil auteur de *Stine* et de *L'Adultera* était passé de l'obscurité à la gloire, et avec cette particularité curieuse que sa gloire lui était venue du camp opposé à celui où il avait, naguère, patiemment et obstinément combattu pendant un demi-siècle. Je n'oublierai jamais l'impression de surprise que j'ai ressentie lorsque, aux environs de 1889, ayant demandé à un jeune critique berlinois quel était, à son avis, le meilleur romancier de l'école nouvelle, j'ai reçu en réponse le nom, — tout français, — de ce Théodore Fontane dont je savais seulement qu'une assemblée d'hommes de lettres et de journalistes l'avaient fêté avec grande pompe, quelques jours auparavant, à l'occasion du 70e anniversaire de sa naissance ! Que l'on imagine, par exemple, un membre vénérable de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, un Siméon Luce ou un Quicherat, se révélant soudain comme un maître du « vers libre, » et présidant un banquet de jeunes poètes à longue chevelure !

Ces hommages inattendus ne semblaient pas, cependant, avoir exercé une influence bien sensible sur la production ultérieure de Théodore Fontane. Jusqu'au bout, en vérité, durant les neuf années qui lui restaient à vivre, le vieillard avait continué d'écrire des romans plus ou moins « contemporains : » mais c'est comme si, de plus en plus, ses habitudes et croyances littéraires de jadis avaient tendu à ressaisir leur empire sur lui. Nous avions vu ses romans redevenir, tout ensemble, plus longs et plus vides, — je veux dire plus dépouillés d'action romanesque ; la peinture des milieux et l'analyse des caractères, de nouveau, y avaient remplacé le mouvement et la vie des œuvres précédentes, sans que désormais ni les sujets, ni les sentimens des personnages eussent de quoi effaroucher la pudeur la plus scrupuleuse ; et si parfois nous avions cru deviner, chez le vieil écrivain, un vague désir de satisfaire le goût du gros public allemand en imitant la manière sentimentale et mondaine des auteurs à la mode, le plus souvent, au contraire, le chroniqueur des *Promenades* et des *Cinq Châteaux* s'était réinstallé par-dessus le romancier avec une liberté et une aisance singulières, transformant ses récits en de vraies « causeries » toutes semées de copieuses digressions historiques ou philosophiques, ainsi qu'il l'allait faire encore dans ce roman posthume, le *Stechlin*, dont les cinq cents pages renfermeraient à peine assez d'intrigue et de péripéties pour remplir le cadre d'une courte nouvelle (1).

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1898.

Non pas en vérité que plusieurs de ces romans, *Mme Jenny Treibel*, *Effi Briest*, ou même cet étrange, disparate, et charmant *Stechlin* ne méritassent, à leur tour, de consacrer la très haute situation littéraire de Théodore Fontane, qui nulle autre part, peut-être, n'avait témoigné une aussi profonde connaissance de tous les secrets de l'âme de sa race, ni surtout aussi amplement déployé la richesse de ce qu'on pourrait appeler sa verve poétique, toujours intimement mêlée d'émotion délicate et de raillerie; mais tout en y reconnaissant encore l'ingénieux et aimable conteur qui s'était autrefois manifesté à l'improviste dans la petite série des romans que j'ai dits, il ne nous paraissait pas que l'intention « naturaliste » de ces premiers romans se fût maintenue jusqu'à la fin chez le vieux Fontane, sous l'effet des encouragemens enthousiastes que lui adressaient, chaque jour, ses jeunes admirateurs et « disciples » de l'école nouvelle. Exemple à peu près unique d'un esprit assez sage pour ne point se laisser troubler par l'enivrante fumée d'une gloire trop longtemps attendue, et jaillie brusquement du sol avec un éclat merveilleux !

Telle était, du moins, l'impression que nous avait suggérée l'examen des derniers ouvrages publiés par l'illustre romancier allemand; et l'étonnement respectueux qu'elle avait, dès l'abord, provoqué en nous s'était encore accru considérablement lorsque, il y a quatre ou cinq ans, la publication des « lettres familiales » de Théodore Fontane nous avait fait découvrir, sous l'admirable patriarche tranquille et souriant que nous supposions, un personnage d'une nervosité presque maladive, toujours prêt à souffrir et à s'irriter du moindre contact un peu rude, comme aussi à s'exalter d'une joie triomphante au premier rayon de soleil qu'il voyait briller devant lui (1). Peut-être n'a-t-on pas oublié quelques-uns des fragmens que j'ai cités ici de cette correspondance absolument extraordinaire, l'une des plus belles qui soient par l'élan et l'ardeur frémissante de son inspiration, mais en même temps l'une des plus étranges et déconcertantes, avec l'image qu'elle nous offre d'un mari sans cesse en état de guerre contre sa femme passionnément aimée, d'un mari dont toute la longue existence conjugale n'a été qu'une suite ininterrompue de ces « scènes, » à la fois violentes et tendres, que l'ordinaire des maris jugent à propos de s'interdire dès le retour du voyage de noces. Qu'un homme de cette espèce eût trouvé la force de résister aux séductions de la renommée,

(1) Voyez la *Revue* du 15 février 1905.

c'était là un spectacle infiniment touchant, et qui ne pouvait que nous rendre plus chère encore et plus vénérable la noble figure littéraire de l'auteur du *Stechlin;* mais d'autant plus nous étions curieux de savoir de quelle manière Théodore Fontane, dans l'intimité de son cœur de poète, avec la nature de « grand enfant » que nous avaient révélée chez lui ses lettres à sa femme, avait accueilli une renommée dont aucune trace ne se découvrait à nous dans le développement de son œuvre écrite.

La réponse à cette question vient de nous être apportée, définitivement, en deux énormes volumes de lettres adressées par Théodore Fontane à quelques amis et à une foule de confrères, d'un bout à l'autre de sa carrière d'écrivain; et force m'est de déclarer avant tout que, pour intéressante qu'elle soit, cette réponse nous aurait été infiniment plus facile à rechercher dans un recueil de dimensions plus modestes, sans compter maints autres avantages qu'il y aurait eu, pour nous et pour la mémoire elle-même du maître allemand, à voir disparaître de cette correspondance plusieurs centaines de billets écrits par Fontane à des éditeurs, à des demandeurs de renseignemens insignifians, à d'anciens ou nouveaux amis envers lesquels son exquise politesse se traduisait plus d'une fois en des formules qui risquent fort, aujourd'hui, de paraître banales. Je n'ignore pas que le choix des matériaux d'une publication de cet ordre constitue toujours une tâche des plus malaisées, surtout lorsqu'il s'agit d'un inguérissable « causeur » tel que l'était l'auteur des *Promenades;* mais, puisque le recueil devait fatalement rester incomplet, ne valait-il pas mieux n'y admettre que des documens caractéristiques, et attacher plus d'importance au contenu des lettres qu'au nom ou à la qualité de leurs destinataires ?

En tout cas, cette correspondance nous fournit la solution de l'émouvant problème biographique dont je parlais tout à l'heure, et nous savons pleinement désormais, grâce à elle, quel effet a produit sur le caractère et la vie intime de Théodore Fontane sa brusque promotion au rang de chef incontesté de la jeune école. Hélas! il faut reconnaître que cet effet a été désastreux : jamais peut-être l'envers d'une gloire ne s'est montré à nous sous des couleurs plus navrantes. Ce n'est pas seulement que Fontane ait dû se séparer de ses amis de jadis, pour se lier dorénavant avec des personnes qu'il ne pouvait aimer, ni même apprécier à leur vraie valeur : encore que cette nécessité de sa situation ne laisse pas de nous offrir, déjà, nombre de

menus détails assez lamentables. Ainsi nous l'entendons quelque part expliquer à l'un de ses correspondans pour quel motif il lui est, à présent, devenu impossible de retourner dans un certain « club » d'hommes de lettres berlinois dont il a été l'un des hôtes les plus assidus pendant cinquante ans : l'infortuné n'ose plus pénétrer dans un endroit où il se verrait aussitôt accaparé par de jeunes « élèves, » dont chacun prend plaisir à accabler d'injures tous les hommes qui, naguère, ont été là ses amis et ses confidens. Ou bien nous le voyons se résignant à écrire des « pensées » sur des *albums* de ménages « financiers, » qui l'entourent infatigablement de leurs prévenances, et devant lesquels sa politesse le condamne à renier, en rougissant, les principes religieux et politiques de sa vie entière. Et non moins triste est la contrainte qu'il s'impose pour affecter de s'intéresser aux productions, parfois assez répugnantes, de ses nouveaux « disciples, » tandis que nous sentons qu'il n'approuve ni leur idéal esthétique ni l'audace grossière de leurs procédés. Près de la moitié du second volume de sa correspondance littéraire nous le révèle s'ingéniant à cacher l'aversion profonde que lui inspirent des œuvres sur lesquelles les « entrepreneurs » attitrés de sa célébrité exigent qu'il émette un jugement favorable.

Mais combien tout cela est peu de chose en regard du profond désarroi intérieur, de l'état à peu près constant de sombre mélancolie et de dépression que nous font voir les lettres des dernières années de Théodore Fontane ! Lui qui, jusqu'alors, dans toutes ses lettres à ses amis, s'était montré rempli d'une confiance, d'une gaîté, d'un entrain imperturbables, avec une vraie insouciance d'enfant pour tout ce qui concernait sa situation littéraire comme pour les petits échecs ou déboires de sa vie matérielle, — allant jusqu'à plaisanter, devant ses éditeurs, sur l'obstination du public allemand à refuser de le lire, — le voici qui, maintenant, nous apparaît de plus en plus maussade et chagrin, de plus en plus mécontent de soi-même et d'autrui, au point que nous le surprenons sans cesse à souhaiter la prompte fin d'une existence dont la charge lui pèse plus lourdement sur le cœur d'année en année ! Il n'y a pas jusqu'aux voyages, à ses chères « promenades » de jadis, et jusqu'aux paysages les plus délicieux qui n'aient perdu désormais tout leur attrait pour lui. « Nous demeurons ici dans le voisinage immédiat d'un bois de hêtres et d'un ruisseau poissonneux, — écrit-il d'un village de Silésie, le 23 mai 1892. — Tout est très beau, très reposant et vivifiant, et puis aussi tout pénétré, pour moi, de souvenirs historiques précieux. Mais comme les jours

sont loin où ces choses-là me ravissaient d'enthousiasme, et quelle lassitude s'est substituée en moi à l'entrain de naguère! » A chaque page, nous percevons ainsi comme l'écho d'une plainte désespérée, et parfois, pour peu que le vieillard se sente en humeur de confidence, nous l'entendons s'exhaler en des réflexions d'un pessimisme le plus opposé du monde à la souriante allégresse de ses lettres anciennes. Qu'on lise, par exemple, des passages tels que celui-ci, tiré d'une lettre du 12 avril 1888 :

Hélas! cher monsieur, vous n'avez que trop raison : de plus en plus, à mesure que je vis, j'en arrive à être forcé de constater combien notre vie est chose pitoyable, et pitoyable surtout par le fait des hommes! Mon ami W... était dans le vrai lorsque, l'autre jour encore, presque en pleurant, il me rappelait ces vers de Schiller : « Le monde serait parfait, si l'homme n'y survenait pas avec sa souffrance! » Et puis aussi avec sa vulgarité et sa bassesse! ajouterai-je à mon tour. « Ah! Saldern, — s'écriait le vieux Frédéric! aux derniers jours de sa vie, — si vous connaissiez aussi bien que moi, et depuis aussi longtemps, cette *méchante* race qu'on appelle l'homme, vous penseriez et parleriez tout comme moi! » Oui, en vérité, une bien « méchante » et vilaine race!

Ou encore, dans une lettre du 23 mai de la même année :

Me voici, à présent, demeuré presque le dernier de ma génération! Et bien que j'aie eu plaisir à vivre ma vie, le fait est que maintenant, au soir de ma journée, je me trouve profondément pénétré de la conviction que tout notre bas monde n'est qu'un monde de souffrances et de lacunes, et qu'il n'est point mauvais d'échanger son inquiétude contre le repos de la mort. Vous ne sauriez croire à quel énorme degré cette conviction s'est accrue en moi durant les dernières années! Et cela non pas seulement depuis la mort de mon fils Georges ; car il est possible de regretter infiniment la mort d'un être chéri, et pourtant de continuer à vivre dans l'espérance et même la gaîté. Mais cette espérance et cette gaîté, il y a déjà plusieurs années que j'en suis dépouillé, et en majeure partie pour ce motif qu'il m'arrive désormais trop peu de choses que je puisse aimer et approuver de plein cœur. Sottise et injustice, et partout égoïsme et envie sous toutes les formes! Dans le détail, nous trouvons bien maintes petites raisons de nous réconcilier avec l'existence, faute de quoi celle-ci deviendrait tout à fait intolérable; mais le mouvement de la politique, et celui des sciences, et celui des arts, combien tout cela est désolant! On parle sans cesse de progrès, on assure que la civilisation arrangera tout; mais il se trouve que cette civilisation ne fait que rendre les choses encore bien pires! Et ce spectacle, et la certitude qu'il en est et en restera toujours ainsi, contribuent puissamment à me rendre odieuse cette vallée de larmes qui, dans ma jeunesse, m'était apparue comme un petit coin de paradis!

Enfin, pour m'en tenir à ces quelques fragmens, — extraits un

peu au hasard entre des centaines d'observations du même genre, — voici de quelle façon Théodore Fontane, le 27 mai 1891, appréciait la société et les mœurs nouvelles de son pays :

Vous me dites, — écrivait-il à un vieil ami, — que « le monde n'a jamais été aussi pauvre en idéal. » Cette vérité s'impose à moi avec une évidence de plus en plus forte, et chaque jour m'en offre de nouvelles preuves, qui accroissent mon malaise jusqu'à le transformer en réelle angoisse. A quoi j'ajouterai que je n'ai jamais appartenu ni n'appartiens encore aux apologistes attitrés du passé. Le temps où s'est écoulée ma jeunesse n'a point manqué, lui aussi, d'être mauvais sous bien des rapports. La rudesse de ce temps, par exemple, a dorénavant disparu, — hélas ! pas encore autant qu'on le désirerait. Mais tout en reconnaissant ce progrès, je dois bien reconnaître aussi qu'il s'est arrêté à mi-chemin, dans ce que j'appellerais la station ou l'étape de la « Superficialité. » Toutes choses, désormais, ne sont plus employées qu'au service du superficiel. Au premier coup d'œil, cela nous apparaît comme un avantage : mais, dès que l'on observe d'un peu plus près, on découvre partout une domination souveraine du superficiel qui ne laisse pas de s'accompagner d'une certaine part d'abrutissement. Notre société tout entière, y compris même le parti socialiste, s'est élevée jusqu'à un certain niveau de bourgeoisie, trop souvent escorté d'une hideuse vanité de parvenu ; mais pour ce qui est de l'accomplissement de la seconde moitié de la route, c'est-à-dire de la montée jusqu'à l'aristocratie, — je veux parler, naturellement, de la vraie, où l'argent s'emploierait à de tout autres fins qu'à la consommation de bière et de *beefsteaks*, — de ce progrès-là nous sommes aujourd'hui bien plus éloignés qu'autrefois, bien plus éloignés que dans ce temps misérable du règne de Frédéric-Guillaume III, où il y avait des milliers de manifestations individuelles très hautes et très nobles, notamment parmi les gentilshommes, et les professeurs, et parmi le clergé, — des manifestations dont on chercherait vainement l'équivalent aujourd'hui.

Cette tristesse et ce découragement grandissans, la correspondance nouvelle de Fontane nous apprend aussi à quel étrange motif il convient surtout de les attribuer. Au plus fort de sa gloire, le vieux chef d'école malgré lui a conscience d'être l'objet, — j'allais presque dire : la victime, — d'un malentendu ; il est profondément convaincu de ne point mériter les hommages que lui décernent ses jeunes « disciples, » de ne pouvoir jamais être compris de ceux-ci ni les comprendre lui-même, appartenant à une race littéraire infiniment éloignée de la leur. Les romans où ces jeunes gens ont cru voir la réalisation d'un programme « naturaliste » suivant leurs vœux, Fontane ne peut pas oublier qu'il les a écrits d'après son ancien idéal classique, et simplement pour exprimer l'un des multiples aspects de son riche et complexe tempérament personnel, tandis qu'il y a en lui bien d'autres

aspirations, tendances, et principes, qui toujours le sépareront de ses prétendus imitateurs. La vérité est que, s'étant mis à écrire des romans, il y a « fait du naturalisme » sans le vouloir et sans le savoir, comme M. Jourdain faisait de la prose : mais il sent bien que son « naturalisme » lui-même n'a rien de commun avec celui des admirateurs de Zola, et la manière de ce dernier et de ses élèves lui inspire une répugnance qu'il craint, chaque jour, de trop laisser voir. Par l'esprit aussi bien que par le cœur, il est avec les hommes de sa génération contre ceux de la génération suivante, avec ces « conservateurs » et ces « réactionnaires » que ses amis d'à présent ne se fatiguent point de combattre. Et la claire intelligence qu'il a de tout cela, jointe à l'obligation où il se trouve de le dissimuler, c'est là ce qui par-dessus tout le trouble et l'angoisse, au secret de son cœur, l'empêchant désormais de sourire doucement à la vie ainsi qu'il l'avait fait durant l'heureux demi-siècle de son obscurité.

Rien de curieux, à ce point de vue, comme les jugemens qu'il se surprend parfois à émettre sur ses confrères en célébrité, un Ibsen, par exemple, ou un Richard Wagner.

L'influence d'Ibsen, — écrit-il en 1889, — est assurément grande et légitime. Il a créé des types et des chemins nouveaux, inauguré au théâtre une vie nouvelle, et fait en sorte que l'ancienne nous soit désormais mortellement ennuyeuse. Mais après que ma conscience m'a forcé à exprimer cette énorme louange, il faut que je m'empresse d'y ajouter ceci : c'est que toute la part de doctrines et de conception de la vie qui se révèle à nous dans les drames d'Ibsen, tout cela n'est que pure folie, si bien qu'un vieux bonhomme tel que moi est obligé d'en rire. L'autre jour, quelqu'un me disait à propos d'Ibsen : « Impossible de lire trois pages de cet homme sans reconnaître aussitôt qu'il a été pharmacien ! » L'embarras où je me sentais en entendant cette phrase, vous pourrez facilement vous le représenter : on ne doit point parler de corde dans la maison d'un pendu. Mais malgré cette sensation d'inquiétude, malgré l'inévitable question que je me suis posée : « En va-t-il de même pour toi, et s'aperçoit-on aussi que tu as été pharmacien ? » malgré cela, j'ai trouvé la phrase excellente. Oui, à chaque page d'Ibsen, on reconnaît le petit pharmacien orgueilleux et fou qui, vivant à l'écart du monde, se plonge tout entier dans de vastes problèmes où il n'entend rien. Il faut être célibataire comme le sont nos jeunes amis pour mordre à ce pudding d'amour libre, d'affirmation de soi-même, etc. Rien que folie, et souvent même une folie très déplaisante, comme dans ce *Rosmersholm* qui est tenu, je crois, pour le plus haut chef-d'œuvre de toute la série.

Quelques années plus tard, en 1898, et presque à la veille de sa mort, Fontane se montre peut-être plus dur encore à l'égard du

maître scandinave dont il a plu à ses « jeunes amis » d'accoupler le nom avec le sien propre : « Vous entendez tout le monde s'émerveiller de la *vérité* d'Ibsen, s'écrie-t-il : mais c'est précisément la qualité que je lui refuse! Dans la plupart de ses drames, tout est faux. Cette Nora infiniment admirée est la plus terrible farceuse qui jamais ait parlé à un public du haut de la scène. L'*Album de fête*, que viennent de publier nos admirateurs d'Ibsen, n'est, presque d'un bout à l'autre, qu'un amas de monstrueuse folie. » Et quant à Richard Wagner, je regrette de ne pouvoir pas citer tout entière une lettre admirable où Fontane, se plaçant au seul point de vue littéraire, apprécie la signification et la valeur poétiques de l'*Anneau du Nibelung*. La grandeur de l'intention, et la beauté même de certaines trouvailles nous sont exposées là avec une justesse et une précision étonnantes; après quoi, vient l'analyse critique du style, également toute pleine d'aperçus ingénieux, et enfin le vieillard essaie de définir la véritable portée philosophique de la trilogie wagnérienne :

Mon avis est que, malgré les brillantes « récapitulations » qu'il ne cesse point de nous offrir, Wagner est resté plongé dans une confusion lamentable, et cela parce qu'il s'est imposé une tâche qui ou bien se trouvait être irréalisable, ou tout au moins dépassait de beaucoup ses forces. Cette tâche était de fondre en un seul corps deux principes fondamentaux dont chacun, à lui seul, présente déjà assez de difficultés. Premier principe : du désir dérivent le péché, la souffrance, et la mort. Celui qui possède l'anneau des Nibelungen, celui-là ne le détient jamais que pour son malheur. Deuxième principe : l'homme peut conquérir jusqu'au ciel même. A mesure que l'homme grandit, les dieux déchoient; le véritable souverain du monde est le libre esprit appuyé sur l'amour.

Notez que je n'ai rien à dire contre ces deux principes; mais, lorsqu'on les dépouille de l'enflure et de l'obscurité où ils nous apparaissent chez le poète, ce sont là deux notions tout à fait ordinaires. Le premier des deux principes est l'ancienne histoire d'Ève, le désir coupable, avec ses suites bien connues. Le principe n° 2, lui, a été exprimé naguère par Feuerbach sous une forme à la fois bien plus nette et plus saisissante : « De savoir si Dieu a créé les hommes, cela est douteux ; mais ce qui est sûr, c'est que les hommes se sont créé leur Dieu. » Ainsi donc, encore une fois, les deux principes sur lesquels a opéré Wagner, sans avoir rien de nouveau, sont parfaitement acceptables : mais ils cessent de l'être quand on veut les unir et les ramener l'un à l'autre. Que si Wagner avait voulu fonder ses quatre poèmes d'opéra sur l'un ou sur l'autre de ces deux principes, — et notamment sur le premier, qui me semble le mieux approprié à un tel usage, — alors, je crois, avec son grand talent, il aurait été homme à réussir triomphalement dans son entreprise. Mais j'estime que, pour avoir voulu venir à bout d'une double tâche comme celle-là, tous ses efforts n'ont abouti à rien

autre, du moins dans ses poèmes, qu'à laisser son lecteur profondément mécontent, avec un fâcheux mal de tête et le cerveau tout brouillé.

Mais, au reste, il n'y avait pas jusqu'aux plus chaleureux de ses « jeunes amis » sur le compte desquels Théodore Fontane n'eût été prêt à s'exprimer pour le moins aussi sévèrement que sur les maîtres qu'ils prétendaient imposer à son admiration. « Ces jeunes gens ne veulent et ne peuvent voir dans la vie, écrivait-il, que ce qui répond à leur faux idéal et à la perversité de leurs sentimens. » Il faut lire la lettre éloquemment indignée où, le 19 janvier 1889, il déplorait qu'un ministre prussien eût daigné recevoir l'un des critiques les plus considérables de l'école nouvelle, — celui-là même qui, quelques mois plus tard, allait me nommer Théodore Fontane comme le plus parfait représentant de son idéal littéraire, dans le genre du roman! Et je supposerais volontiers que c'est précisément cette impression d'un malentendu qui, d'une façon plus ou moins consciente et délibérée, a fini par détourner le vieillard des voies naturelles de son propre « réalisme, » de manière que personne, du moins, ne pût le croire soumis à l'influence de doctrines et d'hommes qui lui étaient foncièrement antipathiques. Par là s'expliquerait, bien plus que par une « impassibilité » trop invraisemblable chez un être nerveux et « sensitif » tel que celui-là, cette apparente indifférence au succès que nous avions cru deviner sous les derniers ouvrages de l'auteur du *Stechlin*. Et en tout cas, nous savons désormais que, loin d'avoir été indifférent au succès dans le secret de son âme, Fontane a souffert très profondément, jusqu'à la fin de sa vie, d'une gloire dont ni l'origine ni la qualité n'avaient de quoi lui plaire. Son aventure, telle que nous la connaissons à présent du dedans et du dehors, rappelle un peu celle du voyageur qu'une peuplade sauvage avait élu pour roi parce qu'elle lui supposait un pouvoir merveilleux; et sans cesse le voyageur, parmi tous les hommages dont on l'accablait, craignait qu'une découverte soudaine de sa vraie nature ne lui valût d'être mangé par ces nègres humblement empressés autour de son trône. La découverte, dans le cas de Fontane, ne s'est point produite, au moins de son vivant : mais il a suffi au vieillard de la redouter pour qu'à son exquise confiance et à sa gaîté de naguère se substituât par degrés chez lui, ainsi qu'on l'a vu, un sombre, amer, et douloureux pessimisme dont la mort seule a pu le délivrer.

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Il est sans doute inutile de revenir sur les faits qui ont mis fin à l'interpellation ou aux interpellations adressées au gouvernement sur sa politique générale. Depuis lors, quinze jours se sont écoulés et déjà les esprits sont ailleurs. Contentons-nous de dire que le débat s'est terminé, comme nous l'avions prévu, par le vote d'un ordre du jour de confiance dans le gouvernement. Ce vote a même eu lieu à une majorité si forte que sa signification précise en est plutôt affaiblie : les radicaux s'y sont en effet associés, suivant une vieille expression, la mort dans l'âme : peut-être serait-il plus exact de dire, la rage dans le cœur. Après les avoir menés à la bataille, M. Berteaux les a conduits à la capitulation. Cette campagne n'est pas la page la plus héroïque de sa carrière parlementaire. Il a été évidemment désarçonné par le sang-froid et par la fermeté de parole de M. le président du Conseil, qui ne lui a cédé sur aucun point, mais a tout de même affecté de remettre généreusement son sort entre ses mains. — Si les radicaux ne votent pas pour moi, a-t-il dit, je m'en vais. — Les radicaux se sont contentés de ce madrigal, et ils ont oublié les duretés que M. Briand leur avait prodiguées.

Oublié n'est sans doute pas le mot juste ; on s'en apercevra peut-être bientôt. Les radicaux ont la mémoire tenace; ils le montreront. Mais sur le moment, désorientés par l'attaque de M. le président du Conseil, qu'ils croyaient avoir réduit à la défensive et qu'ils s'apprêtaient à recevoir à résipiscence pourvu qu'il montrât quelque humilité, ils ont battu en retraite en désordre. Rien n'a été plus piteux que leur débandade. Ils ont essayé d'abord de se réfugier dans l'équivoque et M. Berteaux a déposé un ordre du jour qui ressemblait, presque à s'y méprendre, à celui auquel le gouvernement devait finalement se rallier. Il contenait le mot de confiance, mais le mot

seulement, la chose n'y était pas. Comment aurait-elle pu y être après les discours pleins d'amertume de M. Berteaux? Aussi M. Briand a-t-il repoussé son ordre du jour. Un parti qui aurait eu quelque dignité l'aurait maintenu; après s'être engagé à fond, il n'aurait pas reculé; il aurait préféré la défaite. Mais point! M. Berteaux a retiré son ordre du jour et s'est rangé à celui que M. Briand avait accepté, ne voulant pas que le parti radical débutât, au seuil de cette législature, par une déroute trop apparente. Toutefois, pour avoir été déguisée, la déroute n'en a pas été moins certaine. Mis en fuite par M. le président du Conseil, les radicaux ont cru, avec la bravoure qui leur est propre, pouvoir prendre impunément leur revanche sur les progressistes. M. Berteaux a expliqué qu'un des motifs pour lesquels il lui accordait sa confiance était que M. le président du Conseil les avait exclus de sa majorité. Notez que M. Briand n'avait pas dit un mot de cela, ni directement, ni indirectement. Cette diversion n'a pas porté bonheur à M. Berteaux. Dans une improvisation spirituelle et vigoureuse, M. Aynard a dit leur fait aux radicaux; il leur a rappelé toutes les tares de leur politique, depuis le général Boulanger qu'ils ont porté au pouvoir, jusqu'à M. Combes qu'ils y ont soutenu; il s'est amusé de leurs airs consternés pendant que M. Briand leur disait : « Assez, n'allez pas plus loin! » Sa parole vengeresse a été très applaudie par le centre : les radicaux l'ont écoutée la tête basse et la bouche close. Quant à l'ordre du jour de confiance accepté par le gouvernement, M. Aynard a annoncé que les progressistes, après en avoir demandé la division, en voteraient l'ensemble. Les vieux parlementaires n'attachent d'ailleurs pas une grande importance au texte d'un ordre du jour où les novices croient mettre beaucoup d'intentions perfides : ils se contentent d'y en mettre d'autres. Ces manœuvres parlementaires ont souvent, dans la forme, quelque chose d'artificiel que nous n'approuvons pas, car le pays est sujet à s'y tromper; mais la Chambre, elle, ne s'y trompe pas, et le rôle des radicaux dans ce premier vote de la législature lui a paru très clair. Le programme de réformes contenu dans la déclaration ministérielle sera discuté en son temps : c'est l'affaire de demain. Aujourd'hui il s'agissait d'approuver ou de désapprouver la méthode de gouvernement, libérale et tolérante, qu'avait exposée M. le président du Conseil. Le groupe radical et les groupes du centre l'ont approuvée pareillement, mais non pas également. En ce qui concerne le premier, le cœur n'y était pas.

Nous parlons des groupes. Il y en a eu toujours, et on en peut dire

du bien et du mal. La politique d'un seul groupe, lorsqu'elle prévaut à l'exclusion de toute autre, est la pire de toutes : elle devient facilement tyrannique, on l'a vu au cours de ces dernières années. Cependant il est inévitable et nécessaire que la différence des opinions produise, dans une assemblée quelconque, des groupemens différens. C'est le seul moyen de se reconnaître. Jusqu'ici, les groupes avaient existé, ils s'étaient formés ou déformés sans avoir un caractère officiel ; on y causait, on y délibérait, on y prenait des décisions qu'on s'efforçait ensuite d'appliquer en séance ; mais leur rôle s'arrêtait là. Il n'en sera plus tout à fait de même désormais. Les groupes, en effet, ont été amenés à se constituer plus solidement qu'autrefois et à fournir la liste de leurs membres de manière à en fixer le nombre. Enfin le *Journal Officiel* a publié des listes, ce qui a permis de voir un peu plus clair dans la composition de la Chambre. Un peu plus seulement ; beaucoup de nouveaux députés ne se connaissent pas encore très bien eux-mêmes, pas plus qu'ils ne connaissent le groupe auquel ils se sont affiliés. Il faudra voir ce que la vie en commun fera de ces premières classifications. Certains groupes surtout se sont déjà montrés plus ou moins divisés, et cela est particulièrement vrai des radicaux socialistes dont le plus grand nombre ont voté pour le ministère, mais dont quelques-uns, et non des moins qualifiés, ont voté contre lui. Pour le moment, la situation est la suivante. Le groupe radical socialiste, le plus important par le nombre de ses membres, en compte 149 ; la gauche radicale en compte 112 ; les progressistes 76 ; le groupe du parti socialiste 75 ; la gauche démocratique 73 ; l'Action libérale 34 ; le groupe républicain socialiste 30 ; le groupe des droites 19 ; le groupe des indépendans 20. Les groupes sont nombreux, on le voit ; il y en a plus qu'il n'en faudrait. Des coalitions se formeront entre eux ; reste à savoir lesquelles.

Pourquoi cette organisation nouvelle des groupes? Pourquoi la consécration officielle qui lui a été donnée, en quelque sorte *ne varietur?* Tout cela aurait été inutile et dès lors aurait paru gênant dans les assemblées précédentes ; mais dans celle-ci, lorsqu'on a été à la veille de procéder à la formation des grandes commissions, nommées pour la durée de la législature, l'idée est venue aux esprits et elle a été favorablement accueillie qu'il conviendrait d'y faire représenter, suivant leurs forces respectives, les différentes opinions de l'Assemblée. C'est en somme, sous une forme particulière, l'idée de la représentation proportionnelle. Voici comment on procédait autrefois pour la nomination des commissions. Tous les mois, un tirage

au sort distribue les députés en onze bureaux. Suivant l'importance de la commission à former, chaque bureau nommait un, deux ou trois commissaires : on pouvait même en nommer davantage, si la Chambre le décidait. Le système n'était pas sans défauts. Le hasard du tirage au sort pouvait accumuler dans un même bureau un plus grand nombre de membres ayant une compétence spéciale que le bureau n'était appelé à nommer de commissaires, tandis que le bureau voisin en avait moins ou même n'en avait pas du tout. Des compétences reconnues, des capacités incontestées restaient donc sans emploi, tandis que tout à côté on nommait, dans la commission du budget par exemple, des députés dont l'instruction financière était faible ou nulle. Quelques-uns pouvaient sans doute profiter de l'occasion pour faire un apprentissage utile; mais d'autres n'apportaient aux travaux de la commission ni activité, ni zèle, et y étaient à proprement parler des non-valeurs. Un second défaut du système est que certains groupes, plus importans par l'esprit qu'ils représentent que par le nombre de leurs membres, se trouvaient souvent exclus des grandes commissions. C'était le cas de la droite. Sans doute, elle n'est qu'une minorité dans la Chambre, et même, on l'a vu plus haut, une minorité très faible; il n'en est pas moins désirable qu'elle soit représentée dans les grandes commissions, et qu'elle y ait au moins un témoin. La Chambre en a jugé ainsi, nous le disons à son éloge. L'idée de la représentation proportionnelle a fait de tels progrès dans l'opinion générale, qu'on a jugé à propos d'y conformer le mode d'élection des commissions les plus importantes, et c'est pour cela que les groupes, chargés d'élire un nombre de commissaires en rapport avec celui de leurs membres, ont été conduits à faire sur eux-mêmes la réforme dont nous venons de parler. Il en résultera peut-être quelque bien.

Toutefois, lorsqu'il s'est agi de nommer la commission du suffrage universel, — qu'il serait plus exact de nommer commission de la réforme électorale, — une proposition nouvelle a été subitement présentée et a jeté au premier abord quelque désarroi dans la Chambre. Nous venons de dire que le scrutin de liste avec représentation proportionnelle avait fait un grand progrès dans l'opinion générale. La majorité des candidats l'ont fait figurer sur leurs programmes aux élections dernières et la majorité des élus ont été pris parmi ses partisans. La réforme n'en conserve pas moins des adversaires résolus, acharnés, irréductibles, qui useront de tous les moyens pour l'empêcher d'aboutir et qui, dès les premières séances de la Chambre,

ont cherché une occasion de montrer, eux aussi, leurs forces et de les mesurer avec celles de l'ennemi. Ils ont cru la trouver dans l'élection de la commission du suffrage universel, et un député socialiste du Cher, M. Breton, s'est chargé de la manœuvre à faire. Il l'a conduite avec un certain brio. On venait de décider, nous l'avons dit, que chaque groupe aurait droit à un certain nombre de commissaires. — Pourquoi prendre ce détour ? a demandé M. Breton. Les tenans de la représentation proportionnelle ont une belle occasion d'appliquer leur système tel qu'ils l'ont exposé dans leurs discours, dans leurs journaux, dans leur propagande. Que n'en usent-ils? La commission du suffrage universel doit être élue au scrutin de liste dans la Chambre entière, aussi bien en dehors des groupes que des bureaux, mais avec représentation proportionnelle des diverses listes qui seront en présence. — Tel a été le sens de la proposition de M. Breton. Il n'y avait peut-être aucun motif de s'y opposer, si ce n'est que vingt-quatre heures auparavant, on avait, pour toutes les grandes commissions, adopté un autre système, et qu'il n'est pas bon qu'une assemblée donne un trop fréquent exemple d'instabilité et de mobilité. Les partisans de la représentation proportionnelle ont craint un piège ; toutes les apparences faisaient croire en effet que M. Breton voulait leur en tendre un. De plus, M. Breton tenait à leur égard un langage agressif; il déclarait que sa proposition avait pour objet de dissiper le bluff avec lequel ils essayaient d'en imposer au pays. Leur prétention était d'être 319 à la Chambre : ce chiffre n'était qu'une fantasmagorie. On connaît M. Charles Benoist, sa conviction passionnée que la représentation proportionnelle est pour nous la voie du salut, son ardeur à la lutte. Il a bondi à la tribune, protestant avec véhémence contre l'accusation d'inexactitude dont la liste de ses adhérens était l'objet. Le moyen le plus simple de réfuter l'accusation était de lire la liste à la tribune : c'est ce qu'a fait M. Charles Benoist. Les noms des 319 sont successivement sortis de ses lèvres. M. Rauline seul a retiré le sien, à quoi M. Charles Benoist a répondu qu'il en restait 318, ce qui est encore la majorité de l'Assemblée. Depuis, le chiffre s'est d'ailleurs élevé à 322. M. Breton devra donc renoncer à parler de bluff, et chercher d'autres argumens.

Mais l'intérêt de sa proposition n'était pas dans la forme qu'il voulait donner au vote; il lui importait sans doute assez peu que ce vote eût lieu dans les groupes ou en séance plénière de la Chambre convertie en assemblée électorale; ce qu'il désirait surtout, c'était que le vote fût secret. M. Breton connaît-il bien ou mal ses collègues? Nous

l'ignorons. Quoi qu'il en soit, il espérait qu'au moyen du vote secret, les consciences se libéreraient des engagemens récemment pris, et qu'un certain nombre de députés, qui avaient publiquement promis aux électeurs de voter la représentation proportionnelle, voteraient sournoisement contre elle dans l'ombre discrète du scrutin. Nous ne sommes pas, loin de là, les adversaires du scrutin secret; nous regrettons même qu'il ne soit pas employé plus souvent dans nos assemblées. Il affranchit, en effet, le député, de la contrainte morale que les influences du dehors cherchent à exercer sur lui. Mais il n'y a pas de vérité assez générale pour ne souffrir aucune exception, et lorsque, au sortir des élections, la Chambre se trouve en face d'une des questions qui ont joué le plus grand rôle sur le terrain électoral, la publicité du scrutin sur cette question s'impose impérieusement. M. Jaurès l'a dit avec chaleur. Ce n'est guère notre habitude d'être d'accord avec lui, mais les partis ont provisoirement disparu devant la grande idée de justice dont la représentation proportionnelle est l'expression. Des hommes venus de tous les points de l'horizon politique se sont unis pour faire prévaloir la réforme, et M. Jaurès a été l'un d'eux. Il a convaincu la Chambre, il l'a entraînée. Si M. Breton a fait passer sa proposition, M. Jaurès a fait aussi passer la sienne, et le plan des arrondissementiers a été déjoué. Ils voulaient de l'ombre en effet, et on les a condamnés à la lumière. Nous espérons bien que, même sans cela, les 322 amis de M. Charles Benoist seraient restés fidèles à leurs promesses; mais M. Breton, qui en doutait, peut maintenant être sûr qu'ils ne faibliront pas. Tel a été le résultat de son intervention.

La première commission à nommer est celle du budget. La Chambre n'a pour le moment rien à faire, sinon de voter les quatre contributions directes; après quoi, elle pourra aller se reposer pendant trois mois de ses fatigues électorales et de ses premiers travaux. Rien, en effet, n'est encore prêt pour la discussion: les commissions auront à travailler pendant les vacances pour qu'il en soit autrement à la rentrée. Si c'est là un devoir pour plusieurs d'entre elles, c'en est un surtout pour celle du budget. Il semble que, pour le moment, elle n'ait pas une tâche bien difficile à remplir, le budget qu'a déposé M. Cochery étant d'une simplicité sans précédens depuis de longues années; mais ce n'est qu'un commencement de budget, et M. Cochery aurait pu écrire à la dernière page: la suite au prochain numéro. Notre situation financière serait très satisfaisante s'il suffisait, pour la mettre en équilibre, des 12 millions d'impôts nouveaux qu'il demande aux timbres sur quittances. Malheureusement il n'en est pas ainsi. M. le ministre des

Finances a renvoyé à plus tard la création des ressources afférentes aux retraites ouvrières. Ne sachant pas à quel moment la nouvelle loi commencera à fonctionner, il a préféré attendre très patiemment d'être fixé sur ce point. Il paraît qu'aujourd'hui on commence à l'être ; on dit que, l'exécution de la loi devant avoir lieu dès le milieu de l'année prochaine, il faudra ajouter 45 millions de recettes au budget. Où les prendra-t-on ? Sur les successions sans doute, bien qu'elles soient déjà écrasées par des charges sans égales dans aucun autre pays du monde. Et ce n'est pas tout : il y a aussi le chemin de fer de l'Ouest dont l'exploitation directe par l'État coûtera cher. On proposera sans doute un compte spécial. On parle même dans plusieurs journaux de détruire l'unité budgétaire, sans laquelle il ne saurait à notre avis y avoir de bonnes finances, et de détacher du budget général un certain nombre de budgets particuliers qu'on qualifie d'industriels. Que de questions à la fois ! Quelle en sera la solution ? De quelle anarchie leur multiplicité ne témoigne-t-elle pas dans les esprits ? Comment combattre cette anarchie ? Si la commission du budget a peu de chose à faire aujourd'hui, elle aura demain une rude tâche ! C'est sans doute pour ménager ses forces que M. le ministre des Finances lui a soumis un budget merveilleux, miraculeux, qui s'équilibre avec une facilité surprenante, qui semble enfin ne lui avoir coûté aucun effort et n'en demander aucun à personne. Mais ce budget n'est qu'un écran : il faudra voir ce qu'il y a derrière.

Nous sommes dans une période expectante. La Chambre ne nous a pas livré le secret de sa psychologie. Parmi les nombreux projets que le gouvernement doit lui soumettre, on ne connaît encore que celui qui se rapporte à la réforme électorale : il appelle d'ailleurs de nombreuses réserves et nous en avons énoncé quelques-unes, il y a quinze jours. Le budget actuellement connu aura nécessairement des complémens jusqu'ici inconnus : c'est un budget à tiroirs, dont quelques-uns sont vides. Députés et sénateurs vont partir pour leurs vacances, et nous souhaitons qu'ils y trouvent quelque repos ; mais comment n'y apporteraient-ils pas certaines préoccupations ?

L'Espagne est en ce moment fort troublée. Elle est en butte aux pires difficultés, puisque ce sont des difficultés religieuses, et que, si les difficultés de ce genre sont partout très graves, elles le sont encore davantage dans un pays qui est resté profondément catholique. Le clergé y a conservé une grande influence et il en use avec une grande autorité. La situation de l'Espagne, à ce point de vue, se distingue de

celle de tous les autres pays de l'Europe, peut-être même du monde. Nous n'avons pas à la juger; nous ne pourrions le faire sans nous exposer à blesser des sentimens respectables, des susceptibilités légitimes, soit dans un parti, soit dans un autre. Et enfin, ce sont choses d'Espagne, comme on dit volontiers de l'autre côté des Pyrénées, pour faire entendre qu'il faut vivre au milieu d'elles si on veut en parler à bon escient.

On se rappelle comment M. Canalejas, qui appartient à la partie avancée du parti libéral, est arrivé au pouvoir. M. Maura, chef de la droite, avait été obligé de donner sa démission, parce que M. Moret, chef de l'opposition, lui refusait les moyens de vivre, et M. Maura, à son tour, a mis M. Moret dans une obligation analogue, par un juste retour des choses d'ici-bas. C'est alors que M. Canalejas, chargé par le Roi de former un ministère, s'est acquitté de sa mission, sinon avec le concours, au moins avec la bienveillance de M. Maura et de la droite. On aurait pu croire qu'il se sentirait obligé par cela même d'apporter une modération particulière dans sa politique, mais il n'en a rien été. C'est un homme de convictions fortes, qui ne tient pas au pouvoir pour le simple plaisir de l'exercer, et qui prétend s'en servir pour appliquer ses idées, ses principes, son programme. Nous constatons d'ailleurs que, jusqu'à ce jour du moins, la droite l'a laissé faire, sans paraître s'émouvoir outre mesure de la tempête qu'il a déchaînée, soit qu'elle ne la juge pas encore vraiment dangereuse, soit qu'elle se sente de force à l'arrêter lorsqu'elle en jugera le moment venu. Quoi qu'il en soit, M. Canalejas a entrepris de faire faire à l'État espagnol un pas considérable dans la voie de la laïcisation. Ce pas, presque tous les autres États de l'Europe l'ont fait depuis plus ou moins longtemps; mais, si on considère le point où est aujourd'hui l'Espagne et celui où M. Canalejas veut la conduire, la distance à parcourir paraîtra considérable, et on peut se demander si le ministre du roi Alphonse a toutes les forces nécessaires pour la franchir d'un seul élan. Ne sera-t-il pas abandonné par ses alliés provisoires de droite ? Ne devra-t-il pas chercher d'autres concours à gauche, et lesquels ? Ses amis mêmes, qui aujourd'hui l'exhortent et le poussent, le suivront-ils jusqu'au bout ? A toutes ces questions, l'épreuve seule répondra.

Lorsqu'il a pris les affaires, M. Canalejas a trouvé une question pendante depuis longtemps déjà, celle du Concordat avec Rome que les conservateurs eux-mêmes avaient senti la nécessité de modifier. M. Maura, autrefois, n'avait pas méconnu cette obligation; mais,

ne se sentant pas suffisamment soutenu par les libéraux, il avait jusqu'à nouvel ordre renoncé à négocier avec Rome, attendant pour cela une occasion qui ne s'est pas offerte. Avec nos mœurs françaises, on pourrait s'étonner que M. Maura, conservateur, ait eu besoin de l'appui des libéraux pour entreprendre une négociation avec le Vatican. Il en est ainsi en Espagne : nous l'avons expliqué plus d'une fois. Le parti au pouvoir ne croit pas, comme trop souvent chez nous, devoir exterminer l'autre, ni même se passer de lui, et, pour certaines affaires particulièrement importantes, il recherche volontiers son appui. Au moment où nous parlons, les libéraux s'étaient montrés peu disposés à donner le leur, peut-être parce qu'ils aimaient mieux réserver la question et la résoudre un jour eux-mêmes. M. Canalejas a cru le moment venu de le faire. Nous avons dit quelles étaient ses obligations envers la droite ; mais, d'autre part, celle-ci le voyait d'un œil favorable ; il en était de même de la gauche ; M.Maura et M. Moret semblaient, sinon se réconcilier, au moins se concilier en sa personne ; M. Canalejas a donc pu croire qu'il n'aurait jamais et qu'aucun autre que lui n'aurait peut-être jamais de pareilles facilités. Il a donc ouvert des négociations avec Rome et les a poussées avec vigueur. Mais il n'a pas borné là son action, et, pendant que ces négociations se poursuivaient, il a pris unilatéralement un certain nombre de mesures dont le Vatican devait s'émouvoir et dont il s'est effectivement beaucoup ému.

Ces mesures sont au nombre de trois. Le catholicisme étant religion d'État en Espagne, l'article 11 de la Constitution a interdit à toutes les autres religions les manifestations extérieures de leur culte. Cette interdiction, très absolue à l'origine, a été depuis interprétée dans un sens moins restrictif, et un arrêté récent de M. Canalejas a encore élargi cette interprétation. En somme, les manifestations dans les rues, les processions par exemple, restent seules interdites ; les inscriptions ou les emblèmes placés sur les édifices du culte sont autorisés. On pourra mettre, par exemple, une croix sur un temple protestant. L'importance réelle, pratique, de cet arrêté est infime ; il y a fort peu de protestans en Espagne et encore moins d'israélites. Mais on se dispute moins pour le fait lui-même que pour le principe dont il est l'expression. Le Vatican a répondu par une note à l'arrêté de M. Canalejas. Si nous en croyons les explications des journaux, ses observations portent surtout sur l'incorrection de M. Canalejas qui a pris un arrêté semblable au moment où des négociations se poursuivaient au sujet des rapports en Espagne de l'Église et de l'État.

M. Canalejas a répliqué que ces négociations avaient pour objet le Concordat et nullement la Constitution : or, il s'agissait d'un article de la Constitution et non pas du Concordat. La thèse peut se soutenir, elle est pourtant affaiblie, historiquement, par le fait que l'article 11 de la Constitution a été autrefois porté à la connaissance du gouvernement pontifical et est entré, en somme, dans les arrangemens passés avec lui. Mais M. Canalejas est allé plus loin : il a réglé aussi, par des décrets provisoires, le statut des congrégations et décidé qu'aucune ne pourrait se former jusqu'à nouvel ordre. Nouvelle note de Rome, et cette fois d'une solidité plus incontestable que la première, puisque le statut des congrégations était justement l'objet des négociations engagées. Était-il admissible que le gouvernement espagnol décidât et tranchât à lui tout seul? A cela M. Canalejas a répondu qu'en attendant qu'un accord se fût formé, le gouvernement avait le droit d'user de la plénitude de sa souveraineté, réponse qui semble mieux faite pour aggraver le différend que pour le résoudre, et qui paraît bien avoir pour but de produire ce résultat. Nous répétons ici que nous écrivons d'après les renseignemens donnés par la presse, sans nous porter garant de la confiance qu'ils méritent. Est-ce assez? M. Canalejas, cette fois du moins, s'en est-il tenu là? Non : un nouveau décret vient de supprimer en Espagne le serment religieux qui existe encore en France. Cette fois l'Espagne peut s'enorgueillir d'être en avance sur nous et les radicaux français en prennent prétexte pour réclamer la liberté de pensée comme en Espagne. Il est difficile de ne pas voir, dans ces actes redoublés de M. Canalejas, une intention offensive, sinon offensante. Si une négociation diplomatique assaisonnée de hors-d'œuvre de ce genre arrive à bon terme, il faudra reconnaître que le Vatican y aura mis une grande bonne volonté. On a pu croire par momens que M. Canalejas voulait une rupture. Il ne procéderait pas autrement s'il la voulait. Le but qu'il poursuit est peut-être très avouable; il proteste qu'il n'a aucune mauvaise intention contre la religion catholique; il affirme que son seul dessein est de poursuivre une politique dont tous les partis avaient déjà reconnu l'opportunité : nous le voulons bien, mais les procédés qu'il emploie sont à lui, et il est permis de se demander si ce sont les plus propres à amener la paix.

Dans un pays comme l'Espagne, pays aux émotions vives et volontiers démonstratives, de pareils faits devaient provoquer des manifestations extérieures : elles n'ont d'ailleurs pas dépassé la mesure et ont conservé un caractère pacifique. Les manifestations catholiques ont

été bénignes; il n'y aurait même pas lieu d'en parler si elles n'en avaient pas amené d'autres. Les évêques ont parlé, ils se sont plaints, mais ils l'ont fait dans des termes dont personne n'a pu attaquer la convenance. Des dames, dont la plupart appartiennent aux classes aristocratiques, ont manifesté de leur côté et ont demandé à être reçues et entendues par le ministre. Il faut avouer que tout cela était bien inoffensif et qu'il n'y avait pas lieu d'en prendre ombrage. Cependant les libéraux, les radicaux, les républicains, les socialistes, les anarchistes, les libres penseurs ont jugé indispensable d'y répondre par des contre-manifestations auxquelles il était facile de donner un caractère beaucoup plus imposant.

Elles ont eu lieu dans la rue sous la forme de cortèges qui ont parcouru Madrid, Barcelone, Tolède. On assure qu'à Madrid 80 000 hommes ont été mis en mouvement. L'ordre a d'ailleurs été parfait depuis le commencement jusqu'à la fin. Mais on ne peut parler que de l'ordre matériel. La manifestation unissait en effet les élémens les plus hétérogènes, les moins habitués à marcher ensemble, les plus opposés en temps normal. M. Moret semblait mener le chœur, bras dessus bras dessous avec les représentans les plus qualifiés des partis républicain et socialiste. La libre pensée seule les unissait, nous le voulons bien; plusieurs d'entre eux n'étaient même pas des libres penseurs dans le sens qu'en France on attache généralement à ce mot, ils n'avaient pas l'intention de manifester contre le sentiment religieux lui-même; mais ce sont là des distinctions dont la subtilité échappe aux masses qui ne voient les choses que très en gros et vont droit à des conclusions sommaires, rapides, brutales. Le loyalisme monarchiste de M. Moret ou de M. Canalejas ne saurait être mis en doute : toutefois, si des manifestations de la nature de celles qui viennent d'avoir lieu se renouvelaient, le gouvernement risquerait fort d'être entraîné, emporté à gauche beaucoup plus loin qu'il n'a l'intention d'aller. Plusieurs journaux se demandent déjà si M. Canalejas ne sera pas bientôt le prisonnier des républicains. Tous ces événemens, ceux de la rue surtout, devaient avoir de la répercussion aux Cortès. Les républicains s'y sont plaints de ce qu'avait eu d'excessif la répression des émeutes de Barcelone. L'affaire Ferrer a été remise en cause. Il ne s'agissait plus des questions religieuses actuellement pendantes, ni de la supériorité du pouvoir laïque, ni du Concordat, ni de la Constitution. Des élémens nouveaux, dangereux, pernicieux, sont entrés dans le débat. Un socialiste, M. Pablo Jegledias a dépassé toute mesure, et provoqué dans la Chambre une protestation presque

unanime en faisant le procès de M. Maura et en déclarant que si la droite revenait au pouvoir, il recourrait contre elle à tous les moyens, même à l'attentat. La fermentation des esprits a atteint les dernières limites et le gouvernement a pu s'apercevoir que certaines alliances, même conclues provisoirement, n'étaient pas sans danger.

Mais venons-en à la partie politique du débat. En réponse à l'évêque de Madrid, qui s'était plaint de ses décrets, M. Canalejas a déclaré, dans des termes d'une grande raideur, qu'il a à la vérité atténués par la suite. « Ou bien cette question, a-t-il dit en parlant des congrégations, se réglera en paix et en concorde, ou bien le gouvernement la réglera lui-même en usant de ses forces et de son énergie. Nous n'aurons pas la concorde ni la paix tant que subsisteront des doctrines que ni nous ni vous ne pouvons admettre. Qu'une pression cherche à s'exercer sur la politique du gouvernement, jamais! Le pouvoir de l'Église sur l'État, jamais! Il y a un élément religieux qui envahit un terrain où il n'a rien à voir. » Nous connaissons les formules dont se sert le ministre espagnol pour les avoir entendues déjà dans d'autres bouches que la sienne; mais, si on les prend au pied de la lettre et si on en tire les dernières conséquences logiques, à quoi bon des négociations avec Rome? A quoi bon un Concordat?

Un rédacteur du *Figaro* a eu avec M. Maura une conversation dont la conclusion nous a frappé. Après avoir parlé de l'importance pour l'Espagne d'un accord avec le Saint-Père, chef d'une religion qui est incontestablement celle de la grande majorité des Espagnols: « Comme en même temps que ce fait, a dit M. Maura, on constate celui-ci, que les révolutionnaires ont un intérêt primordial à ce que la question ne soit pas résolue par des voies pacifiques, car c'est la seule qui leur permet de provoquer l'agitation et de simuler l'harmonie entre élémens si divers, qui vont de la démocratie bourgeoise à l'anarchisme, il est extrêmement ardu d'apporter une juste mesure dans la réforme. Je souhaite vivement à M. Canalejas d'y réussir, et je l'espère, sans oublier pour cela ses devoirs comme chef du parti conservateur et tout ce qu'ils comportent. » C'est — pour le moment — le mot de la fin.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.